

JEAN  
GENET  
POMPES  
FUNÈBRES

L'IMAGINAIRE

  
GALLIMARD

# JEAN GENET POMPES FUNÈBRES

"Mon casier judiciaire est vierge et je n'ai pas de goût pour les jeunes garçons : or les écrits de Genet m'ont touché. S'ils me touchent, c'est qu'ils me concernent ; s'ils me concernent, c'est que j'en peux tirer profit."

Jean-Paul Sartre ·  
*Saint Genet, comédien et martyr*



9 782070 279197



78-XI

A 27919

ISBN 2-07-027919-7

Jean Genet

# Pompes funèbres

Gallimard





A

JEAN DECARNIN

**L**ES journaux qui parurent à la Libération de Paris, en août 1944, dirent assez ce que furent ces journées d'héroïsme puéril, quand le corps fumait de bravoure et d'audace. Je lis quelques titres : « Paris vivant ! » « Parisiens, tous dans la rue ! » « L'Armée américaine défile dans Paris. » « Les combats dans les rues continuent. » « Les Boches ont capitulé. » « Aux barricades ! », « A mort les traîtres ! »... En compulsant les vieilles feuilles nous revoyons les visages durcis et souriants, gris de la poussière des rues, de la fatigue, d'une barbe de quatre ou cinq jours. Peu de temps après, ces journaux rappelleront les massacres hitlériens, les jeux que d'autres appellent sadiques, d'une police qui recrutait ses plus terribles tortionnaires parmi les Français. Des photographies montrent encore des cadavres dépecés, mutilés et des villages en ruines, Ouradour et Montsauche incendiés par les soldats allemands. C'est à l'intérieur de cette tragédie que se place

l'événement : la mort de Jean D. qui donne prétexte à ce livre.

Quand je revins de la Morgue, où sa fiancée m'avait conduit (C'était une petite bonne de dix-huit ans, orpheline depuis l'âge de douze. Près de sa mère, elle mendiait alors dans le bois de Boulogne, offrant aux passants avec un visage fade où seuls les yeux étaient beaux, quelques chansons, sur une pauvre voix de pauvresse. Telle était déjà son humilité qu'il lui arrivait d'accepter seulement la menue monnaie parmi l'argent que donnaient les promeneuses. Elle était si désolée, si morne, qu'on voyait, en toute saison, autour d'elle les joncs rigides et les flaques d'eau pure d'un marécage. Je ne sais où Jean l'avait pêchée, mais il l'aimait.) Quand je revins seul de la Morgue, il faisait nuit. En remontant la rue de la Chaussée-d'Antin, alors que je nageais sur des vagues de tristesse et de deuil, songeant à la mort, en levant la tête je vis au bout de cette rue se dresser un ange de pierre immense et sombre comme la nuit. Trois secondes après je comprenais que c'était la masse de l'église de la Trinité, mais pendant trois secondes j'avais senti l'horreur de ma condition, de ma pauvre impuissance en face de ce qui me semblait être dans la nuit (et moins dans la nuit parisienne d'août que dans la nuit plus épaisse de mes pensées chagrines) l'ange de la mort et la mort elle-même, aussi impossibles à fléchir qu'un rocher. Et tout à l'heure, en écrivant le mot « hitlérien », où Hitler est contenu, c'est l'église de la Trinité, toujours sombre et assez informe pour paraître l'aigle du Reich, que j'ai vue s'avancer sur moi. Pendant un très court instant, j'ai revécu les trois secondes où je fus comme médusé, effroyablement attiré par ces pierres dont j'éprouvais l'horreur, mais qu'englué, mon regard ne pouvait quitter. Je sentais que *c'était mal* de regarder ainsi, avec cette insistance et cet abandon, pourtant je regardais. Il ne m'appartient pas encore de

rechercher si le Fuhrer des Allemands doit en général personnifier la mort, mais, je parlerai de lui, inspiré par mon amour pour Jean, de ses soldats, et saurai peut-être le rôle secret qu'ils jouent dans mon cœur.

Je ne m'attacherai jamais assez aux conditions dans lesquelles j'écris ce livre. S'il est vrai qu'il a pour but avoué de dire la gloire de Jean D., il a peut-être des buts seconds plus imprévisibles. Écrire, c'est choisir l'un entre dix matériaux qui vous sont proposés. Je me demande pourquoi j'ai accepté de fixer par des mots tel fait plutôt qu'un autre d'égale importance. Pourquoi suis-je limité dans mon choix et me vois-je dépeindre bientôt le troisième enterrement de chacun de mes trois livres? Avant même que je connusse Jean, du bâtard de la fille-mère j'avais choisi l'enterrement que vous lirez plus loin déguisé par les mots, maquillé, orné par eux, défiguré. Il est troublant qu'un thème macabre m'ait été offert il y a longtemps, afin que je le traite aujourd'hui et l'incorpore malgré moi à un texte chargé de décomposer le rayon lumineux, fait surtout d'amour et de douleur, que projette mon cœur désolé. J'écris ce livre auprès d'un monastère élevé tout droit au milieu des forêts, dans les roches et les ronces. Le long du torrent j'aime revivre les angoisses d'Erik, le beau tankiste boche, de Paulo l'enculé, de Riton. J'écrirai sans précautions. Mais j'insiste encore sur l'étrangeté de ce destin qui me fit décrire au début de Notre-Dame-des-Fleurs un enterrement que j'allais mener selon les pompes secrètes du cœur et de l'esprit, deux ans après. Le premier ne fut pas exactement la préfiguration du second. La vie apporte ses modifications, et pourtant un trouble (mais qui naîtrait paradoxalement de la fin d'un conflit — par exemple quand les ondes concentriques dans un étang s'écartent du point où la pierre est tombée, s'éloignent et s'atténuent, en marche vers le calme, l'eau doit éprouver, quand ce

calme est atteint, une sorte de frisson qui ne se propage plus dans sa matière, mais dans son âme. Elle connaît la plénitude d'être eau. L'enterrement de Jean D. ramène dans ma bouche le cri parti d'elle, et son retour me cause ce trouble qui est dû à une paix retrouvée. Cet enterrement, cette mort, les cérémonies me bouclent dans un monument de murmures, de chuchotements à l'oreille et d'exhalaisons funèbres. Ils devaient m'apprendre mon amour et mon amitié pour Jean quand l'objet de tant d'amour et d'amitié disparaissait. Pourtant, le grand remous étant passé, je suis calme. Il semble qu'un de mes destins vienne de s'accomplir. C'est ce que parut comprendre la mère de Jean quand elle me dit :

— Vous, ça vous a exposé.

— Exposé?

Elle rangeait des livres sur le buffet. Elle hésita un peu, poussa nerveusement un volume qui buta contre la photographie de son mari, et sans me regarder elle dit une phrase dont je ne compris que les derniers mots :

— ... des bougies.

Je ne répondis rien, par paresse peut-être et, me semble-t-il, afin d'être moins vivant. En effet, chaque acte trop précis, trop explicite, me replaçait dans la vie d'où ma douleur voulait m'arracher. Je connaissais alors une honte à vivre encore quand Jean était mort et j'éprouvais une grande souffrance à remonter ainsi à ma propre surface. Néanmoins, dans mon esprit lamentable, illogique et de plus en plus porté vers le vague, ces deux mots qui concernaient sans doute les bougies du buffet s'organisèrent dans cette phrase :

— Vous vous exposez au milieu des bougies.

Ne sachant plus ce qui, dans la conversation, avait précédé ces quelques mots, je m'étonne de retrouver le souvenir de cette affirmation, prononcée par la mère de Jean, qui me fixait :

— On dira ce qu'on voudra, la race elle revient toujours.

Je la regardai et ne dis mot. Elle avait le menton dans le creux de sa main droite mise en cornet :

— Jean tenait un peu de sa grand-mère à cause de ça.

— Oui, il aurait pu être distingué. Il était assez fin.

Son regard se détourna de moi pour la surface polie d'un dessous de plat posé sur le buffet, où elle se mirait, la tête penchée, tout en relevant ses cheveux :

— Ma mère était très distinguée. C'était une mondaine. C'est moi qui ai hérité de l'aristocratie dans la famille. Un geste arrangeant les bougies avait déclenché cette confiance. La mère voulait me prouver qu'elle était digne d'un tel fils et son fils digne de moi.

Elle releva la tête et sans me regarder sortit en silence. Elle allait avertir Erik de mon arrivée. Jamais elle n'aima Jean dont la mort soudaine exaltait cependant sa conscience maternelle. Quatre jours après l'enterrement je reçus une lettre pour me remercier. Voulait-elle me remercier de mon chagrin ? — et me demander de l'aller voir. C'est la petite bonne qui vint m'ouvrir. La mère de Jean l'avait recueillie malgré son propre dégoût en face d'une boniche et d'une fille de mendiante. Juliette me fit entrer dans le salon et sortit. J'attendis. La mère de Jean n'était plus en deuil. Elle portait une robe blanche, très décolletée, qui laissait les bras nus. C'était porter le deuil à la manière des reines. Je savais qu'elle planquait un soldat allemand, depuis l'insurrection de Paris, dans son petit logement de trois pièces, mais une émotion très voisine de la peur m'étreignit au col et au cœur quand Erik apparut à côté d'elle.

— M. Genêt, dit-elle, en minaudant, et en tendant sa main blanche, molle et potelée, voici mon ami.

Erik souriait. Il était pâle malgré le souvenir d'un

hâle doré. Quand il s'efforçait d'être attentif, ses narines se serraient et blanchissaient. Sans que je formule la réflexion qu'il devait être d'un tempérament coléreux, en face de lui j'éprouvais cette gêne qu'on a devant un homme chez qui la rage est prête à mordre. Sans nul doute il avait été l'amant du bourreau de Berlin. Son visage était pourtant voilé d'une sorte de honte en face de moi, et cette honte devait m'amener à le supposer dans une posture que je dirai. Il était en civil. Je vis d'abord son cou terrible qui sortait d'une chemise bleue, et ses bras musclés dans ses manches retroussées. Sa main était lourde et ferme aux ongles rongés. Il dit :

— Je sais votre amitié pour Jean...

Je fus très surpris d'entendre une voix très douce, presque humble, me parler. Le timbre était aussi rauque que celui des voix prussiennes, mais une sorte de tendresse l'amollissait quand à l'intérieur d'elle je percevais comme des notes aiguës dont on essayait de voiler — volontairement ou non — les vibrations.

— Bonjour madame, bonjour monsieur.

Le sourire de la femme et celui du soldat étaient si durs, peut-être à cause de la raideur et de l'immobilité des plis de la bouche, que je me crus pris tout à coup dans un guet-apens, surveillé par ces sourires aussi inquiétants que la mâchoire inévitable d'un piège à loups. Nous nous assîmes.

— Jean était si doux...

— Oui, monsieur. Je ne sais personne...

— Mais vous n'allez pas vous traiter de monsieur, dit la mère en riant. Voyons, vous êtes un ami. Et puis, c'est trop long. Ça oblige à des phrases interminables.

Erik et moi, nous nous regardâmes, hésitants, un instant gênés, puis aussitôt, mû par je ne sais quelle force, le premier je tendis la main en souriant. En face du mien, les deux autres sourires perdirent leur cruauté.

Je croisai mes jambes et une atmosphère vraiment amicale s'établit.

Erik toussa. Deux petits coups secs qui s'accordaient parfaitement avec sa pâleur.

— Vous savez qu'il est très timide.

— Il s'habituera. Je ne suis pas un monstre.

Le mot « monstre » dut être éveillé par l'écho du mot « habituera ». Était-il possible que j'accepte sans déchirement, dans ma vie intime, un de ceux contre qui Jean avait combattu jusqu'à mourir? Car la mort tranquille de ce communiste de vingt ans, descendu sur les barricades du dix-neuf août mil neuf cent quarante-quatre, par la balle d'un milicien charmant, orné de sa grâce et de son âge, fait honte à ma vie.

Je remâchai six secondes peut-être le mot « s'habituera » et j'éprouvai une sorte de très légère mélancolie qui ne peut s'exprimer que par l'image d'un tas de sable ou de gravats. La délicatesse de Jean était assez proche, puisqu'elle l'évoque, de la tristesse grave qui s'exhale — en même temps qu'une odeur très particulière — des plâtras et des briques cassées, creuses ou pleines, mais d'une pâte apparemment très tendre. Le visage du gosse était friable, et le mot « habituera » vient de l'effriter. Parmi les décombres, dans les chantiers de démolition, je mets quelquefois les pieds sur ces ruines dont le rouge est adouci par la poussière, et j'ai l'impression, tant elles sont délicates, discrètes, parfumées d'humilité, de poser ma semelle sur la figure de Jean. Je le rencontrai quatre ans plus tôt, en août mil neuf cent quarante. Il avait seize ans.

Aujourd'hui, je me fais horreur de contenir, l'ayant dévoré, le plus cher, le seul amant qui m'aimât. Je suis son tombeau. La terre n'est rien. Mort. Les verges et les vergers sortent de ma bouche. La sienne. Embaument ma poitrine si grande ouverte. Une reine-claude gonfle son silence. Silence de mort. Les abeilles



s'échappent de ses yeux, de ses orbites où les prunelles ont coulé, liquides, sous les paupières flasques. Manger un adolescent fusillé sur les barricades, dévorer un jeune héros n'est pas chose facile. Nous aimons tous le soleil. J'ai la bouche en sang, et les doigts. Avec les dents j'ai déchiqueté la chair. Habituellement, les cadavres ne saignent pas, le tien si.

Mort sur les barricades du dix-neuf août mil neuf cent quarante-quatre, sous les vergers de mai sa verge avait déjà ensanglanté ma bouche. Quand il était vivant sa beauté m'effrayait et la sagesse et la beauté de son langage. Alors, je désirais qu'il habitât une fosse, une tombe sombre et profonde, seule demeure digne de sa monstrueuse présence où il vivrait à genoux ou accroupi, avec un éclairage à la bougie. On irait l'interroger par une fente de la dalle. Est-ce ainsi qu'il vit en moi, expirant par ma bouche, l'anus et le nez, les odeurs que la chimie de sa putréfaction accumule en moi?

Je l'aime encore. Incomparable avec l'amour pour une femme ou une jeune fille est l'amour d'un homme pour un adolescent. La grâce de son visage et l'élégance de son corps m'ont gagné comme une lèpre. Voici son portrait : ses cheveux étaient blonds et bouclés qu'il portait très longs. Ses yeux étaient gris, bleus ou verts, mais extraordinairement limpides. La courbe, concave, de son nez était douce, enfantine. Il portait très droite sa tête sur un cou assez long et souple. Sa bouche, petite, à la lèvre inférieure très ourlée, restait presque toujours close. Son corps était mince et flexible, son pas rapide et paresseux.

Mon cœur est lourd et succombe à la nausée. Je dégueule sur mes pieds blancs, au pied de ce tombeau de marbre de Carrare qu'est mon corps dévêtu.

Erik s'était assis sur une chaise, le dos à la fenêtre où pendaient de longues guipures blanches. L'air était

dense, pénible. Je devinai qu'on gardait les fenêtres toujours fermées. Les jambes du soldat étaient écartées, laissant visible le devant de bois de la chaise où il posa sa main. Le pantalon de travail en toile bleue, qu'il portait, étant trop petit pour lui, serrait ses fesses et ses cuisses. C'était peut-être un des frocs de Jean. Erik était beau. Je ne sais quoi provoqua en moi l'éclosion de cette idée qu'il gênait, d'être assis sur une chaise de paille, son « œil de Gabès ». Je me souvins d'un soir, rue des Martyrs, et en quelques secondes, je le revécus. Entre les falaises vertigineuses des maisons la rue grim-pait vers un ciel d'orage attentif au chant qui montait de la marche et des gestes enchantés, avec leur histoire du groupe de trois mômes et d'un bataillonnaire. Au passage, le filet à provisions des femmes en cheveux leur cognait les mollets.

— ... et moi j'demandais pas mieux, alors j'y ai foutu le doigt dans l'œil.

Le Joyeux prononçait œil comme ail. Les trois gosses avançant du même pas, la tête baissée, les épaules légèrement courbées, les mains dans les poches s'appuyant aux muscles des cuisses tendues, étaient un peu essoufflés par la montée. Le récit du blédard avait une présence de chair. Ils se turent. En eux éclôt un œuf d'où sortait un trouble peuplé de prudentes amours sous une moustiquaire. Leur mutisme permit au trouble, en frissonnant de les gagner jusqu'aux moelles. Il eût fallu peu de chose pour que s'échappât de leur bouche sous l'apparence d'un chant, d'un poème ou d'un juron ces amours qui se développaient en eux pour la première fois. La gêne les rendait cassants. Le plus jeune des trois, Pierrot, marchait la tête droite, l'œil pur, la bouche légèrement ouverte. Il grignotait ses ongles. Sa faiblesse ne lui permettait pas d'être toujours calme ni maître de lui, mais il éprouvait une grande reconnaissance envers ceux qui, le dominant, lui apportaient la paix.

Pierrot tourna un peu la tête. Sa bouche entr'ouverte était déjà une fissure par où passait toute sa tendresse et par où le monde entrait pour le posséder. Il regarda gentiment le Joyeux. Sensible, le Joyeux comprenait, souffrait de ce trouble qu'il avait fait naître. Il rejeta fièrement sa tête en arrière, son petit pied plus sûr domina un vainqueur, il ricana un peu :

— ... Dans l'ail, que j'vous dis ! dans l'aveuill !

Il traîna lourdement sur l'a pour laisser fuser l'euil. Puis, un léger silence. Et dans la fin de la phrase il mit une telle emphase que l'histoire devint la relation d'un fait relevé chez les dieux, à Gabès, ou à Gabès dans la brûlante et fastueuse contrée d'une maladie hautaine, d'une fièvre sacrée. Pierrot buta contre une pierre. Il ne dit rien. Sans bouger les poings dans ses poches mais avec son rire rauque où semblait piqué ce point bleu de tatouage qu'il portait à l'angle externe de la paupière gauche, en rejetant encore en arrière sa tête brûlée, petite, ronde et brune comme un caillou des oueds, le Joyeux ajouta :

— ... de Gabès ! Dans l'œil deug Habès ! Et toc !

Il n'est pas indifférent que parte mon livre, peuplé des soldats les plus vrais, sur l'expression la plus rare qui marque le soldat puni, l'être le plus travaillé confondant le guerrier avec le voleur, la guerre et le vol. Les Joyeux appellent encore « œil de bronze » ce que l'on nomme aussi « la pastille », « la rondelle », « l'oignon », le « derch », « le derjeau », « la lune », « son panier à crottes ». Plus tard, rentrés dans leurs pays, ils gardent secrètement le sacrement des Bat' d'Af', comme les princes du Pape, de l'Empereur ou du Roi s'enorgueillissent d'avoir été, il y a mille ans, simples brigands d'une bande héroïque. Le bataillonnaire pense tendrement à sa jeunesse, au soleil, aux coups des gâfes, aux girons, aux figuiers de Barbarie dont la feuille s'appelle aussi la femme du Joyeux ; il pense au sable,

aux marches dans le désert, aux palmiers flexibles dont l'élégance et la vigueur sont celles mêmes de sa queue et de son même; il pense au tombeau, au poteau d'exécution, à l'œil.

La vénération que je porte à cet endroit du corps et l'immense tendresse que j'ai accordée aux enfants qui me permirent d'y pénétrer, la grâce et la gentillesse du don de ces gosses, m'obligent à parler de tout cela avec respect. Ce n'est pas profaner le mort le mieux aimé que dire, sous l'apparence d'un poème encore imprévisible de ton, le bonheur qu'il m'offrit quand mon visage était enfoui dans une toison que ma sueur et ma salive rendaient moites, se collant en de petites mèches qui séchaient après l'amour et restaient rigides. Quand ma langue s'activait au plus profond, une main, l'autre accrochée au membre écrasé entre le ventre et le matelas, écartait les fesses. Mes dents, désespérément, y allaient parfois, et mes prunelles étaient pleines d'images qui s'organisent aujourd'hui où, au fond d'une chapelle funéraire, ange de la résurrection de la mort de Jean, que fier, hissé sur des nuages, dominait dans sa férocité le plus beau des soldats du Reich. Car c'est quelquefois l'opposé de ce qu'il fut qu'évoque l'enfant merveilleux fauché par les balles d'août, dont la pureté et la glace m'épouvantent, car ils le font plus grand que moi. Pourtant, sous l'égide de ce mort, je place mon histoire, s'il faut appeler histoire la décomposition prismatique de mon amour et de ma douleur. Les mots de bas et de sordide n'auront aucun sens si l'on ose les appliquer au ton de ce livre que j'écris en hommage. J'aimai la violence de sa queue, son frémissement, sa taille, les boucles de ses poils, la nuque, les yeux de ce même et le trésor ultime et ténébreux, «l'œil de bronze», qu'il ne m'accorda que très tard, un mois avant sa mort environ. Le jour de l'enterrement, à quatre heures de l'après-midi, la porte de l'église s'ouvrit sur un trou

noir où je m'avançai solennellement, plutôt porté par la puissance des hautes funérailles jusqu'au sanctuaire nocturne, préparé pour un office qui est la sublime image de celui qui s'accomplit à chaque deuil de la queue débandée. Une saveur funèbre, après l'amour, a souvent rempli ma bouche.

En pénétrant dans l'église :

« Il y fait noir comme dans le trou du cul d'un nègre. »

Il y faisait aussi noir et j'y pénétrai avec la même lente solennité. Au fond scintillait l'iris tabac de l'œil de Gabès, et, dans son centre, auréolé, sauvage, muet, vachement pâle, ce tankiste enculé, dieu de ma nuit, Erik Seiler.

De la porte de l'église tendue de noir, sur la poitrine d'Erik dressé au sommet d'un autel supportant toutes les fleurs d'un jardin coupé, malgré le tremblotement des cierges on pouvait distinguer l'emplacement du trou mortel qu'y fera une balle tirée par un Français.

Le regard fixe je suivis le cercueil de Jean. Dans la poche de ma veste, ma main joua quelques secondes avec une petite boîte d'allumettes suédoises, cette même boîte que mes doigts trituraient quand la mère de Jean me dit :

— Erik est berlinois. Je sais bien. Est-ce que je peux lui en vouloir, moi. On y est pour rien. On vient pas au monde où on voudrait.

Ne sachant comment répondre, avec mon sourcil, je fis un mouvement qui voulait dire : « Évidemment. »

La main d'Erik, entre ses cuisses, serrait le bois de la chaise. Il haussa les épaules, et me regarda, l'œil un peu inquiet. En réalité, je le voyais pour la seconde fois, et depuis longtemps je savais qu'il était l'amant de la mère de Jean. Depuis ce temps, sa force et sa vigueur compensant ce que la grâce de Jean avait, malgré une

grande austérité, de trop frêle, je m'efforçai de vivre sa vie de même berlinois. Mais c'est surtout lorsque, s'étant levé, il se dirigea vers la fenêtre afin de regarder la rue. Par un geste de prudence inutile il tint devant son corps l'un des double-rideaux de velours rouge. Il resta ainsi quelques secondes puis il se retourna sans lâcher le rideau, si bien qu'il se trouva enveloppé dans ses plis, presque complètement, et que j'eus l'image d'un des jeunes hitlériens qui défilaient à Berlin, le drapeau déployé sur l'épaule et eux-mêmes enveloppés dans les plis de l'étoffe rouge battue par le vent. Pendant une seconde, Erik fut l'un de ces gosses. Il me regarda, tourna encore une fois d'un mouvement bref, la tête vers la fenêtre fermée où la rue s'apercevait à travers la dentelle, puis il lâcha le rideau afin de pouvoir élever son poignet pour lire l'heure. Il s'aperçut qu'il n'avait plus de montre. La mère de Jean souriait, immobile et debout auprès du buffet. Elle vit son regard — et moi-même le vis — et immédiatement tous les trois regardâmes dans la direction d'une petite table auprès d'un divan, où deux montres-bracelets étaient posées l'une auprès de l'autre. Je rougis :

— Tiens, elle est là, ta montre.

La mère alla chercher la plus petite et l'apporta au soldat. Il la prit sans dire un mot, et la mit dans sa poche.

La femme ne vit pas le coup d'œil qu'il lui lança et moi-même je n'en compris pas le sens. Il dit :

— Tout est perdu.

Je pensais que tout était perdu pour lui, pour moi et pour la mère de Jean, néanmoins je dis :

— Mais non, rien n'est perdu.

Cette réponse était évidente mais je la pensais à peine puisque parti de l'image d'Erik dans les plis du rideau, j'étais en train de remonter jusqu'à son enfance, de la revivre à sa place. Il se rassit sur sa chaise, bougea,

se releva, et se rassit une troisième fois. L'inquiétude le rendait nerveux. Je savais qu'il détestait Jean dont la sévérité n'accordait aucune indulgence à la mère. Non qu'il la condamnât, mais cet enfant qui parcourait Paris avec des valises pleines de tracts antiallemands et d'armes, n'avait pas le temps de sourire. Il comprenait aussi que la moindre complaisance, le moindre bon mot, risquaient de produire un fléchissement dans son attitude qu'il voulait garder rigide. Je me demande même s'il eut quelque tendresse pour moi.

Sur le buffet, la mère avait mis son portrait dans un cadre orné de fleurs et de feuillages en coquillages. Quand j'allais le voir à la Morgue, j'espérais qu'on aurait étendu sur un lit de roses et de glaïeuls, son squelette parfaitement propre, nettoyé, nu, blanc, composé d'os évidés très secs, d'un crâne admirable par la forme et par la matière et surtout de minces phalanges rigides et sévères. J'avais acheté des brassées de fleurs, mais elles étaient au pied du tréteau soutenant le cercueil, piquées dans un rouleau de paille, et formant, avec des feuilles de chêne ou de lierre, de ridicules couronnes. Le prix y était, honnêtement, mais pas la ferveur avec laquelle j'eusse moi-même éparpillé les roses. C'est des roses qu'en effet j'avais désirées, car leurs pétales ont assez de sensibilité pour enregistrer tous les chagrins, puis les transmettre au cadavre qui perçoit tout. Enfin, contre la tête du cercueil était appuyé un énorme bourrelet de paille garni de feuilles de lauriers. On avait sorti Jean du frigidaire. Dans la salle de la Morgue, transformée en chapelle ardente, les gens se pressaient, défilaient. Voilée de crêpe, à côté de moi, la mère de Jean murmura :

— Avant c'était Juliette, aujourd'hui, c'est mon tour.

Il y a quatre mois, Juliette avait perdu un bébé de quelques jours et qu'elle l'ait eu avec son fils, avait enragé la mère de Jean. Elle les avait maudits, ridicu-

lement, et voici qu'elle était elle-même une enfant éplorée en face de la mort de son fils

— C'est bien la peine... dit-elle encore.

La phrase s'acheva par un soupir immense, et, bien que je fusse loin d'ici, je compris qu'elle voulait dire : « Bien la peine que je sois la patronne. »

Ma douleur ne m'empêcha pas de voir à côté de moi, le beau jeune homme rencontré auprès de l'arbre où Jean était mort. Il portait encore son paletot de cuir fourré. J'étais sûr qu'il s'agissait de Paulo, frère à peine plus âgé de Jean. Il ne disait rien. Il ne pleurait pas. Ses bras pendaient le long de son corps. Jean ne m'en aurait-il jamais parlé que j'eusse reconnu aussitôt sa méchanceté. Elle donnait à tous ses gestes une grande sobriété. Il avait tendance à mettre ses mains dans ses poches. Il restait immobile. Il s'enfermait dans son indifférence au mal et au malheur.

Je me penchai malgré la foule afin de contempler l'enfant devenu par le miracle d'une rafale de mitrailleuse cette chose si délicate, un jeune mort. Le cadavre précieux d'un adolescent enveloppé dans les linges. Et quand la foule fut au bord du cercueil, penchée sur lui, elle vit un visage très mince, pâle, un peu vert, le visage même de la mort sans doute, mais si banal dans sa fixité que je me demande pourquoi la Mort, les stars de cinéma, les virtuoses en voyage, les reines en exil, les rois bannis, ont un corps, un visage, des mains. Leur fascination vient d'autre chose que d'un charme humain, et, sans tromper l'enthousiasme des paysannes qui voulaient l'apercevoir à la portière de son wagon, Sarah Bernhardt aurait pu apparaître sous la forme d'une petite boîte d'allumettes suédoises. Nous n'étions pas venu voir un visage, mais Jean D. mort, et notre attente était si fervente qu'il avait le droit de se manifester, sans davantage nous étonner, de n'importe quelle façon.



— On fait plus du beau en ce moment, dit-elle.

Lourde et luisante comme le plus somptueux dahlia, très belle encore, la mère de Jean avait relevé son voile de deuil. Ses yeux étaient secs, mais sur son visage rose et potelé, dans la poudre les larmes avaient tracé de l'œil au menton, un subtil et lumineux chemin d'escargot. Elle regarda le bois blanc du cercueil.

— Oh, à l'heure qu'il est, faut plus compter sur la qualité, répondit à côté d'elle une autre femme en grand deuil.

Je regardais le cercueil étroit et le visage plombé de Jean, recouvert d'une chair affaissée et froide, non du froid de la mort, mais de la glace du frigidaire. Au crépuscule, je descendais des collines silencieuses, en sandales, presque nu et me sachant nu dans mon pantalon de velours à côtes, sous ma chemise de toile bleue au col échancré, aux manches retroussées sur mes bras nus, dans la position simple du promeneur, c'est-à-dire une main fermée au fond de la poche et l'autre s'appuyant sur une baguette flexible, accompagné en sourdine par les fanfares de la peur. A la lune qui s'élevait dans mon ciel je venais d'offrir, au milieu d'une clairière, un culte funéraire.

Un aide apporta le couvercle du cercueil et je fus déchiré. On le vissa. Après la rigidité du corps, dont la glace était invisible, cassable, niable même, c'était la première séparation brutale, odieuse à cause de l'imbécillité d'une planche de sapin, fragile et pourtant d'une rigoureuse certitude, une planche hypocrite, légère et poreuse, qu'une âme plus vicieuse que l'âme de Jean pourrait dissoudre, et découpée dans l'un de ces arbres qui couvrent mes pentes, noirs, hautains, mais apeurés par mon œil froid, par la sûreté de mon pas sous leurs branches, car ils sont les témoins de mes visites sur les hauteurs où l'amour me reçoit sans apparat. Jean m'était enlevé.

— C'est pas du beau.

Ma douleur fut atroce de voir le gosse partir dans la débâcle d'une cérémonie où l'emphatique funèbre était aussi dérisoire que la familiarité. Les gens contournerent le cercueil et sortirent. Les croque-morts prirent la bière et je suivis la famille en noir. Quelqu'un chargea des couronnes de fleurs le fourgon comme on engrange des bottes de foin. C'était sordide. Chaque action me blessait. Il fallait une compensation à Jean. La pompe que lui refusaient les hommes, mon cœur se préparait à la lui offrir. Sans doute ce sentiment venait de plus loin qu'un défi en face du peu de sensibilité qu'indiquent les actes des hommes, mais c'est en suivant le cercueil que se leva en moi l'amitié comme au ciel, la nuit, l'astre des morts. Je montai dans le fourgon. Je remis vingt francs au chauffeur. Rien n'empêchait que je n'aie en moi la révélation de mon amitié pour Jean. La lune montait lentement, ce soir plus solennelle. Elle étalait sur ma terre dépeuplée la paix et pourtant la douleur. A un carrefour, le fourgon dut s'arrêter pour que passe un convoi de l'armée américaine, et il prit par une autre rue où tout à coup le silence, contenu au milieu des maisons, m'accueillit avec tant de noblesse que je crus un instant qu'au bout de la rue la mort serait là, ses valets abaissant le marchepied, pour me recevoir. Je portai ma main droite à ma poitrine, sous mon veston. Les battements de mon cœur révélaient la présence en moi d'une tribu qui danse au son du tam-tam. J'avais faim de Jean. La voiture tourna.

Assurément j'avais connaissance de mon amitié par cette douleur que me causait la mort de Jean, et peu à peu, s'établit, en même temps, la peur affreuse que cette amitié, puisqu'elle n'aurait pas d'objet extérieur à moi sur quoi s'acharner, par le fait de sa ferveur ne m'usât et ne causât très vite ma mort. Son feu (l'ourlet de mes paupières brûlait déjà) se retournerait, pensai-je,

contre moi qui contient, détient et laisse en moi, se confondre avec moi, l'image de Jean.

— Monsieur! Monsieur! Hop! Monsieur, voyez, restez du côté des hommes!

Sans doute. Il faut rester du côté des hommes. Ce suisse, un ordonnateur des pompes funèbres, portait des culottes courtes, des bas noirs, un habit noir, des escarpins noirs, et une canne à pomme d'ivoire entourée d'un cordon de soie noire, terminé par un gland d'argent. On jouait de l'harmonium.

Paulo marchait devant moi, rigide. Ce n'était qu'un bloc dont les angles devaient écorcher l'espace, l'air et l'azur. Sa méchanceté faisait croire à sa noblesse. Je ne doutais pas qu'il n'eût aucun chagrin devant la mort de son frère et moi-même je n'éprouvais pas de haine contre cette indifférence sur quoi ma tendresse allait s'écraser.

Le cortège s'arrêta une seconde, et je vis le profil de la bouche de Paulo. Je songeai à son âme qui ne peut mieux être définie que par cette comparaison : on dit l'âme d'un canon, qui est la paroi, moins que la paroi même, intérieure du canon. C'est cette chose qui n'existe plus, c'est le vide brillant, acéré et glacial qui limite la colonne d'air et le tube d'acier, le vide et le métal — pire : le vide et le froid du métal. Je ne vois rien de plus essentiellement méchant. L'âme de Paulo était sensible par cette bouche entr'ouverte et ses yeux vides.

Le cortège remua, repartit. Le corps de Paulo hésita. Il conduisait le deuil de son frère comme un roi celui d'un roi, comme un cheval caparaçonné, chargé d'une noblesse de feu, d'argent, de velours. Sa marche était lente et lourde. C'était une dame de Versailles, digne et sèche.

(Quand il avait la diarrhée, Jean me disait : « J'ai la courante. ») Pourquoi fallait-il que ce mot me revînt

à l'instant, en regardant le postérieur grave et presque immobile de Paulo et que j'appelasse cette danse à peine indiquée, la courante?

Les roses ont l'irritabilité, la sécheresse, la nervosité magnétique de certains médiums. C'étaient elles qui accompliraient le véritable office.

On glissa le cercueil dans le catafalque par une ouverture ménagée à l'une des extrémités. Ce coup de théâtre, l'escamotage de la bière, m'amusa beaucoup. Des actes sans résonance, sans prolongement, vides, reflétaient la même désolation que la mort se reflétant sur les chaises drapées de noir, sur le catafalque petit-coquin, sur le *dies irae*. La mort de Jean se dédoublait en une autre mort, se rendait visible, se projetait sur un attirail aussi sombre et laid que les détails dont on entoure les enterrements. Elle me paraissait un acte doublement inutile, niais, comme la condamnation d'un innocent. Je déplorais que des cortèges de beaux garçons nus ou en slips, graves ou rieurs — car il importait que sa mort donnât naissance à des rires et à des jeux — n'eussent accompagné Jean d'un lit de parade à sa tombe. J'eusse aimé regarder leurs cuisses, leurs bras, leurs nuques, imaginé sous leurs slips de laine bleue, leur sexe laineux.

Je m'étais assis. Je vis des gens s'agenouiller. Par respect pour Jean, me semble-t-il, et afin de n'être pas remarqué, je voulus aussi m'agenouiller. Machinalement je mis la main dans la poche de ma veste et j'y rencontrai ma petite boîte d'allumettes. Elle était vide. Au lieu de la jeter, par inadvertance je l'avais remise dans ma poche.

— C'est une petite boîte d'allumettes que j'ai dans ma poche.

Il était assez naturel que me revînt à ce moment la comparaison qu'un jour avait faite un gars en prison, me parlant des colis permis aux prisonniers :

— T'as droit à un colis par semaine. Qu'ça soye un cercueil ou une boîte d'allumettes, c'est pareil, c'est un colis.

Sans doute. Une boîte d'allumettes ou un cercueil c'est pareil, me dis-je. J'ai un petit cercueil dans ma poche.

En me levant pour m'agenouiller un nuage dut passer devant le soleil, et l'église en fut assombrie. Le curé encensait-il le catafalque? L'harmonium joua plus bas, je ne sais pas, dès que je fus à genoux, la tête entre mes mains, cette attitude immédiatement me mit en rapport avec Dieu.

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, je fonds sous votre regard. Je suis un pauvre enfant. Gardez-moi du diable et de Dieu. Laissez-moi dormir à l'ombre de vos arbres, de vos couverts, de vos jardins, derrière vos murs. Mon Dieu, j'ai ma peine. Je prie mal, mais vous savez que la position est pénible, la paille a marqué mes genoux...

Le curé ouvrit le tabernacle. Tous les hérauts en justaucorps de velours chargés de blasons, les porteurs d'étendards, de piques et d'oriflammes, les cavaliers, les chevaliers, les S. S., les jeunes hitlériens en culottes courtes, mollets nus, défilèrent, passant par sa chambre, dans les appartements du Führer. Debout près de son lit, le visage et le corps dans l'ombre, sa main pâle appuyée sur l'oreiller au volant festonné, il les regardait du fond de sa solitude. Sa castration l'avait coupé des humains. Ses joies ne sont pas les nôtres. Par respect le défilé s'exécutait dans le silence profond qu'on réserve aux malades. Même le pas des héros de pierre, le roulement des canons, des chars, s'éteignaient sur les tapis de laine. Parfois un léger bruissement d'étoffe subsistait, ce bruit même que fait dans la nuit l'étoffe rigide et sèche de l'uniforme des soldats américains quand ils vont vite sur leurs semelles de caoutchouc.

— ... Mon Dieu, pardonnez-moi. Vous me voyez tout simple, tout nu, tout petit.

Je priais spontanément, du cœur et des lèvres. Cette attitude m'éloignait de Jean que je trahissais pour un trop haut personnage. Je saisis ce prétexte d'un sentiment délicat afin d'éviter à mon pantalon les mauvais plis. Je m'assis et beaucoup plus facilement je pensai à Jean. Plus grand et plus rond montait dans mon ciel l'astre de l'amitié. J'étais enceint d'un sentiment qui pouvait, sans que je m'en étonne, me faire accoucher dans quelques jours d'un être étrange, mais viable, beau à coup sûr, car la paternité de Jean m'était un fier garant. Ce sentiment nouveau, l'amitié, naissait d'une bizarre façon.

Le prêtre dit :

— ... Il est mort au champ d'honneur. Il est mort en luttant contre l'envahisseur...

Un frisson me parcourut par quoi je comprenais que mon corps portait amitié au curé qui permettait à Jean de me quitter avec les regrets du monde entier. Puisqu'il était impossible que je l'ensevelisse seul, lors d'une cérémonie intime (j'eusse pu porter son corps, et pourquoi les pouvoirs publics ne l'accordent-ils pas? le découper en morceaux dans une cuisine et le manger. Certes, il resterait beaucoup de déchets : les intestins, le foie, les poumons, surtout les yeux avec leurs paupières bordées de cils, que je ferais sécher et brûler, me réservant d'en mélanger les cendres à mes aliments, mais la chair pourrait s'assimiler à la mienne), qu'il parte donc avec les honneurs officiels dont la gloire retomberait sur moi pour étouffer un peu mon désespoir.

Sur le catafalque, les fleurs s'épuisaient d'éclater. Les dahlias s'assoupissaient. Au sortir de la salle funéraire, ils avaient l'estomac encombré. Ils rotaient encore.

Je suivis le discours du curé :

— ... ce sacrifice n'est pas perdu. Le petit Jean est mort pour la France...

Si l'on me disait que je risque la mort en refusant de crier : « Vive la France », je le crierais pour sauver ma peau, mais je le crierais doucement. S'il le fallait crier très fort, je le ferais, mais en riant, sans y croire. Et s'il fallait que j'y croie, j'y croirais, puis aussitôt je mourrais de honte. Il est sans importance de savoir si elle est due au fait que je suis un enfant abandonné qui ne sait rien de sa famille ni de son pays, une telle attitude existe, intransigeante, or, il m'était doux d'apprendre que la France déléguait son nom pour la représenter aux funérailles de Jean. Tant de somptuosité m'accablait, que mon amitié m'entêtait (comme on dit tel réséda m'entête). L'amitié que je reconnais à ma douleur devant la mort de Jean, a du reste la soudaine impétuosité de l'amour. J'ai dit l'amitié. Je voudrais parfois qu'elle s'en allât et je tremble qu'elle ne le fasse. La seule différence entre elle et l'amour, c'est que la première ignore la jalousie. Pourtant j'éprouve des inquiétudes, très vagues, des remords très faibles. Je suis tourmenté. C'est la naissance du souvenir.

Le cortège — où cet enfant obscur put-il connaître tant d'amis? — Le cortège sortit de l'église.

Paris ne pouvait sourire. Le combat des drapeaux risquait de durer longtemps puisqu'il n'y avait pas de vent. Chacun se raidissait dans une pose gourmée qu'il croyait digne. D'une fenêtre à l'autre ils s'insultaient, ils se mesuraient du regard.

Dans ma poche. la boîte d'allumettes, le cercueil minuscule, de plus en plus imposait sa présence, m'obsédait :

— Le cercueil de Jean pourrait n'être pas plus grand.

Je portais son cercueil dans ma poche. Il n'était pas nécessaire que cette bière aux proportions réduites, fût

vraie. Sur ce petit objet le cercueil des funérailles solennelles avait imposé sa puissance. J'accomplissais dans ma poche, sur la boîte caressée par ma main, une cérémonie funèbre en réduction, aussi efficace et raisonnable que ces messes que l'on dit pour l'âme des trépassés derrière l'autel, dans une chapelle reculée, sur un faux cercueil drapé de noir. Ma boîte était sacrée. Elle ne contenait pas une parcelle du corps de Jean, elle contenait Jean tout entier. Ses ossements avaient la taille des allumettes, des cailloux emprisonnés dans les sifflets. C'était quelque chose comme ces poupées de cire enveloppées de linges, sur quoi les envoûteurs font leurs enchantements. Toute la gravité de la cérémonie était amassée dans ma poche où venait d'avoir lieu le transfert. Toutefois, il est à noter que la poche ne posséda jamais aucun caractère religieux; quant au caractère sacré de la boîte, jamais il ne m'empêcha de traiter familièrement cet objet, de le triturer avec mes doigts, sauf qu'en parlant à Erik, quand mon regard s'attacha à la braguette reposant sur la chaise avec la lourdeur des bourses qui contiennent les couilles dans les costumes florentins, ma main lâcha la boîte d'allumettes et sortit de ma poche.

La mère de Jean venait de quitter la chambre. Je décroisai mes jambes et les recroisai dans l'autre sens. Je regardais le buste d'Erik, légèrement penché en avant.

— Vous devez regretter Berlin, dis-je.

Très lentement, lourdement, en cherchant ses mots il répondit :

— Pourquoi? Je retournerai après la guerre.

Il m'offrit une cigarette américaine, de celles que devait descendre lui acheter la bonne ou sa maîtresse, puisque lui-même ne quittait jamais le petit logement. Je tendis du feu. Il se leva, non tout droit mais un peu penché en avant si bien qu'en se redressant il dut faire



un mouvement du buste en arrière qui cambra tout son corps et fit sous l'étoffe du pantalon les couilles ressortir. Il eut alors, malgré sa claustration, malgré cette captivité molle et triste chez des femmes, la noblesse d'un animal entier qui porte entre les jambes son royal fardeau.

— Vous devez vous ennuyer?

Nous dîmes encore quelques banalités. J'aurais pu le haïr, mais sa tristesse me faisait, sur le coup, croire à sa douceur. Son visage était légèrement marqué de rides très fines, comme celui des blonds à vingt-cinq ans. Il restait très beau, très fort, exprimant par sa tristesse même la lascivité de tout le corps de ce fauve atteignant la maturité.

Il me parlait très doucement. Peut-être craignait-il que je ne le dénonce à la police. Je me demandais s'il portait un revolver. J'interrogeais de l'œil, furtivement, son pantalon de toile bleue, m'arrêtant sur toute grosseur suspecte. Aussi léger qu'il désirât l'être, mon regard dut peser sur la braguette car Erik sourit, si l'on peut dire, de son habituel sourire. Je rougis un peu et détournai la tête, essayant de voiler ma rougeur par un nuage de fumée que ma bouche lâcha. Il en profita pour croiser ses jambes cependant qu'il disait sur un ton indifférent :

— Jean était très jeune...

Il prononçait « Djian », en laissant tomber sèchement le « an ».

Je ne répondis pas. Il dit :

— *Aber*, vous aussi vous Jean.

— Oui.

Je songeais au lit Louis XV, large et lourd, couvert d'une guipure de Venise, chaud, où la nuit et sans doute le jour, en chemise ou nue, la mère de Jean s'écrasait contre Erik. Ce lit vivait dans l'ombre de la chambre, émettait son rayonnement qui parvenait jusqu'à moi

malgré les cloisons, sûr qu'un jour ou l'autre m'y étrangleraient les cuisses d'Erik, et que je partagerais mes amours avec Erik et Paulo embrouillant eux-mêmes leur ventre avec la boniche et la mère, dans une chambre présidée par le souvenir de Jean.

Je me demandais encore de quel ordre étaient les rapports d'Erik et de Paulo. Celui-ci, sans doute, eût admis que sa mère se fît baiser par un Chleuh, mais dans quelles circonstances ? J'épiais le soldat et le même, or je sais que c'était peine perdue puisque Paulo m'avait prouvé son amitié pour Erik en refusant de moi une cigarette, lors d'une scène que je rapporterai plus loin.

A ma quatrième visite, Erik m'accompagna seul jusque dans l'entrée. Il était tard, il faisait sombre. L'entrée était très étroite. Il se colla contre mon dos. Sur ma nuque je sentis son haleine et près de mon oreille, il murmura :

— A demain neuf heures, Djian.

Il prit ma main et insista :

— Neuf heures, oui !

— Oui.

Le geste de surprise qu'il venait d'accomplir en découvrant cette analogie des deux noms, colla le pantalon contre ses fesses et les mit en valeur. Leur musculature me troubla. J'essayai d'imaginer quels avaient dû être ses rapports avec Jean, qu'il détestait, et qui le détestait. Probablement sa force permettait à Erik de conserver une apparence très douce en brutalisant l'enfant. Je regardai ses yeux et mentalement je formulai cette phrase :

« Tant de soleils ont chaviré sous ses mains, dans ses yeux... »

Dès la première fois que je le vis, au sortir de l'appartement je m'efforçai de remonter le courant de sa vie, et pour plus d'efficacité, je rentrai dans son uniforme, dans

ses bottes, dans sa peau. Ivre de la vision un peu brouillée de ce grand garçon noir derrière les vitres du café, sur le boulevard de la Villette où il écoutait des javas et des valse musettes, accoudé à un meuble tourne-disque, je m'enfonçai dans son passé, doucement d'abord, hésitant, cherchant la voie, avec la lenteur un peu inquiète d'une queue qui cherche le cul. J'allais la tête baissée, cherchant toujours, quand, par hasard, une des ferrures de mon soulier buta contre le rebord du trottoir, Mon mollet vibra, puis tout mon corps. Je redressai la tête et sortis les mains de mes poches. Je chaussai les bottes allemandes.

Le brouillard était épais et si blanc qu'il éclairait presque le jardin. Les arbres étaient pris, immobiles, attentifs, blêmes, nus, capturés par un filet de cheveux ou par un chant de harpes. Une odeur de terre et de feuilles mortes faisait croire que tout n'était pas perdu. La journée verrait le règne de Dieu. Un cygne battit de l'aile sur un lac. Erik avait dix-huit ans, jeune hitlérien de garde dans le jardin, où il était assis au pied d'un arbre. Le fond de sa culotte de cheval (il se préparait à l'artillerie) étant doublé de cuir, il ne craignait pas l'humidité du gazon. Il fixait le brouillard. Au loin, derrière moi, dans la Siegesallee, une automobile passa, phares éteints, bruits éteints. Cinq heures allaient sonner. Je fis un mouvement pour me lever. Un homme marchait, venant vers moi. Il marchait sur le gazon, sans souci des allées. C'était un costaud. Il gardait les mains dans les poches. Il était lourd et pourtant léger, car chacun de ses angles restait imprécis. Il ressemblait à un saule en marche dont chaque moignon s'allège et s'atténue d'une aigrette de jeunes rameaux. Il avait un revolver. Une force m'empêcha de me lever. L'homme était tout prêt. Son front était étroit, son nez et toute sa face étaient écrasés, mais les muscles en étaient fermes, martelés. Il avait peut-être trente-cinq ans. Sa gueule

était d'une brute. En passant près de l'arbre, où j'étais assis, il releva la tête.

— Pourquoi cet homme marche-t-il sur le gazon des pelouses, pensai-je?

— Tiens, il ne devrait pas être là, pensa l'homme. Il a franchi la séparation.

Il fumait. En me voyant, il s'arrêta et redressa le buste, le rejetant en arrière, d'un fort et calme mouvement d'épaules. Il vit que j'étais un jeune hitlérien.

— Tu vas avoir froid.

— Je suis de garde.

— Qu'est-ce que tu gardes?

— Rien.

L'homme se contenta de cette réponse. Il n'était pas triste, mais indifférent ou intéressé par d'autres choses que ce de quoi il y semblait. Je le regardais, imprécis, encore qu'il fût très près.

— Tiens.

De la poche de son pantalon il sortit une cigarette qu'il me tendit. J'enlevai mes gants, la pris et me levai pour l'allumer à la sienne. Debout je ne fus pas plus fort qu'assis. La seule masse de ce type m'écrasait. Je devinais sous ses vêtements, sous sa chemise ouverte, une musculature formidable. Malgré sa masse et sa forme, par le brouillard il était allégé, ses contours étaient flous. On pouvait croire encore que les vapeurs du matin étaient l'émanation régulière de son corps extraordinairement puissant, fort d'une vie si brûlante que sa combustion laissait fuir de lui, par tous les pores, cette immobile, épaisse et pourtant lumineuse fumée blanche. J'étais pris. Je n'osais le regarder. L'Allemagne, assommée, titubante, se délivrait à peine de l'assoupissement profond et riche, de l'éblouissement, de l'asphyxie féconde en prodiges nouveaux où l'avaient plongée les parfums et les charmes émis lentement,

lourdement par cet étrange pavot frisé, le docteur Magnus Hirschfeld.

Dans le triangle de la chemise ouverte sur le cou, au milieu d'une touffe de poils qui laissait deviner une toison partout répandue, je vis, bien au chaud, une petite médaille d'or, blottie dans cette laine odorante de l'odeur des aisselles comme un Jésus de plâtre, dans la paille et le foin, étourdi par l'odeur des bouses et par l'haleine du bœuf et de l'âne. Je frissonnai.

— Tu as froid ?

— Oui.

En riant, le bourreau me dit que lui-même avait de la chaleur en trop, et, comme s'il eût voulu jouer, il m'attira contre lui, me ceinturant de son bras. Je n'osais bouger. Seuls mes longs cils pâles battirent un peu quand le tueur me saisit et me regarda de plus près. Un léger frémissement agita cette partie du visage tellement sensible chez les adolescents : la légère boursofflure qui entoure la bouche, l'endroit qui portera les moustaches. Le bourreau vit ce tremblement. Il fut ému par le craintif émoi du gosse. Il me serra plus tendrement, il adoucit son sourire et dit :

— Qu'as-tu ? Tu as peur ?

J'avais au poignet la montre volée la veille à un camarade. J'avais peur. Pourquoi me posait-on à brûle-pourpoint cette question ?

Plus par délicatesse que par fierté je faillis répondre non, mais aussitôt, sûr de mon pouvoir sur cette brute, je voulus être vache et je dis oui.

— Tu m'as reconnu ?

— Pourquoi ?

Erik s'étonna de trouver à sa voix des inflexions un peu hésitantes qu'il ne lui connaissait pas et par instants — sur le coup d'une plus grande angoisse, un léger tremblement sur quelques notes trop hautes pour son timbre habituel.

— Tu ne me reconnais pas?

Je gardais la bouche entr'ouverte. J'étais toujours ceinturé par le gars inébranlable, dont le visage armé de la cigarette embrasée, se penchait en souriant près du mien.

— Alors? Non, tu ne vois pas?

Je l'avais reconnu. Je n'osais pas le dire. Je répondis.

— C'est l'heure que je rentre à la caserne.

— Tu as peur parce que je suis le bourreau?

Il avait parlé jusqu'à présent d'une voix sourde, se mettant d'accord avec l'imprécision des choses ou craignant que derrière le brouillard ne se dissimulât un danger, mais à cette phrase, il rit avec une violence et une clarté telles que tous les arbres aux aguets, subitement attentifs dans la ouate, enregistrèrent le rire. Je n'osais bouger. Je le regardai. J'aspirai la fumée, retirai de ma bouche la cigarette et dis :

— Non.

Mais ce non trahissait la peur.

— Non, c'est vrai, tu n'as pas peur?

Au lieu de redire le mot non, je fis avec la tête le mouvement qui signifie non, et de deux petits coups de l'index cognant la cigarette, je laissai sur le pied du bourreau tomber un peu de cendre. La négligence de ces deux gestes donnèrent au gamin un tel détachement, une telle allure d'indifférence que le bourreau se sentit humilié comme si je n'eusse pas daigné même le voir. Il me serra un peu plus fort contre lui en riant, prenant prétexte de vouloir faire semblant de m'effrayer.

— Non?

Il me regarda dans les yeux en plongeant. Il me souffla la fumée dans le visage.

— Non? C'est sûr?

— Mais oui, pourquoi? Et pour attendrir le bourreau, j'ajoutai : « Je ne t'ai rien fait de mal. » A mon poignet la montre volée scandait mon inquiétude.

Il faisait froid. L'humidité pénétrait nos vêtements. Le brouillard était assez épais. Il semblait que nous fussions seuls, personnages sans passé et sans avenir, formés simplement de nos qualités respectives de jeune hitlérien et de bourreau, et réunis l'un à l'autre non par une succession d'événements, mais par le jeu d'une gratuité grave, la gratuité du fait poétique : *Nous étions là*, dans le brouillard du monde.

Me retenant toujours à la taille, le bourreau fit quelques pas avec moi. Nous traversâmes un sentier, montâmes sur une autre pelouse pour gagner un bosquet qui faisait dans le matin encore très pâle une tache sombre. J'eusse pu redire que mon service m'obligeait à rester dans l'allée. Je ne songeais qu'à fumer. Je ne dis rien. Seulement ma poitrine était serrée par la crainte et gonflée par l'espoir. Cette rencontre était miraculeuse. Je n'étais qu'un long gémissement silencieux.

— Que va-t-il naître de mes amours avec ce bourreau? Qu'en peut-il naître?

Jusqu'à présent je n'avais connu que les jeux sans surprises avec un camarade trop jeune. Aujourd'hui, c'est moi qu'un gars, passé la trentaine et coupeur de têtes emmène avec autorité vers l'amour à l'heure qu'on va au supplice, dans la retraite d'un bosquet, près d'un lac.

Le bourreau de Berlin était un gars d'environ un mètre quatre-vingt-trois. Sa musculature était celle d'un bourreau qui tranche à la hache, sur le billot. Il coupait presque ras ses cheveux bruns, si bien que sa tête toute ronde était celle d'un décapité. Il avait le corps d'un athlète. Il était triste malgré son rire pour me braver et essayer de m'appriivoiser. Sa tristesse était profonde, venant de plus loin que son métier, mais de sa force elle-même. Il vivait seul dans un confortable appartement, meublé banalement comme n'importe quel appartement bourgeois de Berlin. Chaque matin une

vieille femme venait faire son ménage et repartait vite. Il mangeait au restaurant. Les jours d'exécution capitale, il ne rentrait pas chez lui le soir. Il allait dans un cabaret jusqu'au petit jour, puis il errait dans l'aurore et la rosée parmi les allées et les pelouses du Tiergarten. La veille de ce jour qu'il rencontra Erik et l'emmena sous les branches d'un sapin constellé de diamants, il avait détaché du tronc la tête d'un assassin. Nos visages cassaient les fils de la Vierge.

Or, maintenant que j'étais assis en face d'Erik, que je voyais la beauté de ses fesses et l'élégante impatience de ses mouvements, non seulement il m'était évident que son aventure avait été vécue, mais, en outre, elle collait si exactement à lui que j'éprouvais une sorte de paix, de satisfaction profonde en face de la révélation d'une vérité. Seulement, délaissier Jean ou plutôt accorder tant de complaisance à ses ennemis mortels, torturait délicatement mon esprit, dans lequel le remords avait pénétré, le broyant, mais très doucement, de quelques mouvements torsadés et presque tendres. Je savais que je ne devais pas abandonner le gosse dont l'âme n'avait pas encore trouvé le repos. Je devais l'aider. Il me restait de lui quelques morpions qu'une putain sans doute lui avait filés. J'étais sûr que ces insectes avaient vécu sur son corps, sinon tous au moins l'un d'eux dont la ponte envahissait mes poils d'une colonie qui s'incrustait, se multipliait encore et mourait dans les plis de la peau de mes couilles. Je veillais à ce qu'ils demeurent dans cet endroit et aux alentours. Il me plaisait de croire qu'ils gardaient une mémoire obscure de ce même endroit du corps de Jean, dont ils avaient sucé le sang. Ermites minuscules et secrets, ils étaient chargés d'entretenir dans ces forêts le souvenir d'un jeune mort. Vraiment ils représentaient les restes vivants de mon ami. Autant qu'il est possible de le faire, je prenais soin d'eux, évitant de me



laver, de me gratter même. Parfois il m'arrivait d'en arracher un que je ramenaï entre l'ongle et la peau : je l'examinaï un instant de près, avec curiosité et tendresse, et je le reposais dans ma toison bouclée. Peut-être les frères de ceux-ci vivaient-ils encore dans les poils de Jean? La Morgue conserve longtemps les corps. Elle a ses appareils, ses frigidaires. Jean tué le 19, nous ne connûmes sa mort que le 29 août. On l'enterra le 3 septembre. Avec les circonstances de sa mort ses camarades du parti communiste m'ayant donné quelques précisions sur l'endroit, l'inquiétude m'y poussa. Le 1<sup>er</sup> septembre après-midi, à pied, je gagnai Belleville, puis Ménilmontant que j'avais oubliés. Le peuple gardait encore sur le visage la chaleur de la lutte, mais en quelques jours il avait perdu sa vigueur. Sa foi débandait. Il faisait chaud. Encore que j'eusse les yeux baissés, je voyais les boutiques ouvertes. Dans le ciel on tressait des paniers d'osier, des chaises, des claies, les gens mangeaient des fruits dans les rues, les ouvriers fumaient des cigarettes blondes. Tout le monde ignorait mon pèlerinage. Un soupir énorme encombraï ma poitrine et ma gorge au risque de me causer la mort. J'étais sur le côté ensoleillé du trottoir. Je demandai à une jeune fille :

— Boulevard Ménilmontant, c'est par là?

Elle ne parut rien savoir de ma détresse et ma gueule de mec constipé ne pouvait lui en apprendre la cause. Pourtant elle ne parut pas choquée que je n'usasse d'aucune forme de politesse, et moi je sentais que j'avais tous les droits. Les gens, même ceux qui ne me connaissaient pas, me devaient le plus grand respect, car je portais en moi le deuil de Jean. Si j'admettais la tenue de grand deuil des veuves, sa réduction à l'échelle d'insigne, les brassards noirs, le lé de crêpe au revers du veston, et chez les ouvriers une cocarde noire à la casquette, dans le coin de la visière, autrefois me paraissaient ridicules. Tout à coup, je compris leur nécessité :

ils avertissent les gens qu'on doit vous aborder avec des égards, vous ménager, car vous êtes le réceptacle d'un souvenir divinisé.

... C'est presque à l'angle de la rue de Belleville, en face des numéros 64, 66 ou 68. Le gars du parti m'avait bien expliqué. Il y a une charcuterie. Je ne connaissais pas la saveur de la chair humaine, mais j'étais sûr de trouver à toutes saucisses et pâtés, un goût de cadavre. Le monde est d'accord. Je vis, effroyablement seul, désespéré, dans une société vorace qui protège une famille de charcutiers (le père, la mère et trois gamins, sans doute) criminels, dépeceurs de cadavres, nourrissant la France entière de jeunes morts, et qui se cache dans les profondeurs d'une boutique de l'avenue Parmentier. Je montai sur le trottoir de gauche où sont les numéros impairs. J'étais au 23. Il était temps de traverser. Je me retournai vers la chaussée vide, fleuve de lumière dangereuse, qui me séparait des Enfers. M'apprêtant à passer le bord, chargé, embarrassé par une douleur plus atroce, par la peur d'être seul au milieu des passants, en face d'un théâtre invisible où la mort avait enlevé Jean, où s'était joué le drame — ou mystère — dont je ne connaissais le résultat que par sa négation. Si grande était ma douleur qu'elle voudrait s'échapper en gestes de feu : baiser une mèche de cheveux, pleurer sur un sein, presser une image, entourer un cou, arracher une herbe, m'allonger là et m'endormir à l'ombre, au soleil ou sous la pluie, la tête sur mon bras replié. Quel geste ferais-je ? Quel signe me resterait ? Je regardai en face. D'abord je vis, juste à ma hauteur, une fillette de dix ans environ, qui marchait vite et qui portait un rigide bouquet d'œillets blancs dans sa petite main serrée. Je descendis du trottoir et une auto passant sur l'autre mais un peu plus haut que moi démasqua tout à coup un matelot français que je reconnus à son col blanc. Il se pencha vers le pied

d'un arbre que regardaient quelques gens arrêtés. Ce mouvement insolite du matelot, accompagné du passage de la fillette, firent battre mon cœur. Une fois au milieu de la chaussée, je vis mieux : au pied de l'arbre il y avait des fleurs dans des boîtes de fer. Le matelot s'était redressé et ce n'était plus un matelot. Je dus faire un effort pour regarder le numéro de la maison en face de moi, 52. J'eus encore un espoir : un autre avait pu être tué là, en même temps que lui. Je mis mes mains dans mes poches. Qu'on ne voie pas surtout que je peux participer à ce dérisoire hommage populaire. Fraîches de loin et formant un reposoir, en approchant, presque toutes ces fleurs étaient fanées. J'étais en pleine Chine, au Japon, où les morts sont honorés dans les rues, sur les routes, sur le flanc des volcans, au bord des rivières et de la mer. Je compris tout de suite, en voyant une grande tache humide, que c'était l'eau des fleurs qui s'écoulait, néanmoins je ne pus m'empêcher de penser à tout le sang qu'avait perdu Jean. C'était beaucoup de sang. Depuis sa mort il n'avait donc pas séché ? Pensée idiote. Une autre : c'était sa pisse. A moins que ce fût le matelot qui vînt de se soulager contre l'arbre. La pisse de Jean ! Il n'y a pas de quoi rire. Il serait mort de peur ? Mais non, quelquefois on perd son liquide. Non ce n'est pas cela. Les boîtes étaient percées. La devanture blanche... « Charcu... Mon Dieu ! »

Je regardai d'abord le matelot solide, épanoui au milieu de l'urine répandue, et j'embrassai du regard tout le groupe : arbre, fleurs et gens. Le matelot était apparemment un jeune gars qui sortait du maquis. Son visage était radieux : des cheveux châtons, mais que le soleil avait décolorés, le nez droit, les yeux durs. Il rejetait en arrière, afin de mettre les mains dans ses poches, les pans d'un paletot de cuir — une canadienne — dont le col de fourrure blanche, de mouton sans doute, m'avait trompé, que j'avais pris pour le col

clair d'un marin. Devant l'arbre, la petite fille était encore accroupie, mettant dans une boîte où demeurait une étiquette rouge et verte avec « Petits pois » écrit en noir, ses œillets blancs. J'essayai de reconnaître son visage, mais certainement je ne l'avais jamais vue. Elle était seule. Elle jouait sans doute à fleurir un tombeau, elle avait trouvé le prétexte d'accomplir aux yeux de tous les rites cachés d'un culte à la nature et à ces dieux que l'enfance découvre toujours, mais qu'elle sert en secret. J'étais là. Quels gestes faire? J'aurais voulu m'appuyer au bras du maquisard costaud. Cet arbre, ferait-il les mariages ou s'il constate les flagrants délits d'adultères : son torse est ceint d'un ruban tricolore. Cet arbre contient l'âme de Jean. Elle s'y réfugia quand la mitraille criblait son corps élégant. Si je m'approche du gars à la canadienne, la colère fera le platane secouer avec colère son panache de feuilles. Je n'osais penser à d'autres qu'à Jean. J'étais dans un éclairage cruel, sous le regard impitoyable des choses. Comme elles savent lire tous les indices, les pensées secrètes, elles me condamneraient sur la moindre intention. Pourtant j'avais besoin d'amour. Que faire? Quel geste? Trop de douleur en moi était contenue. Si je lui ouvrais une seule et mince écluse son flot allait s'engouffrer dans mes gestes et qui sait quel accomplir. Sur le tronc de l'arbre autour d'une feuille de papier à lettre rayé, épinglée à même l'écorce, étaient fixées des croix de Lorraine, des cocardes tricolores, quelques minuscules drapeaux de papier dont la hampe est une épingle. Et sur la feuille, d'une écriture maladroite, ceci était écrit : « Ici est tombé un jeune patriote. Nobles Parisiens, déposez une fleur et observez un instant de silence. » Peut-être n'était-ce pas lui? Je ne sais encore. Mais quel imbécile a écrit le mot jeune? Jeune. Je me fis aussi lointain du drame que possible. C'est chez les morts eux-mêmes que j'étais descendu pleurer, jusque dans leurs chambres

secrètes, conduit par d'invisibles mais douces mains d'oiseaux, sur des escaliers qu'on repliait à mesure. J'exposais ma douleur dans les champs amicaux de la mort, loin des hommes : en moi-même. On ne risquait pas de me surprendre dans des gestes ridicules, j'étais ailleurs. A l'encre noire on avait bien écrit : « jeune », mais il me sembla que la certitude de la mort de Jean ne devait dépendre d'un mot qu'on peut effacer.

« Et si je l'effaçais ? » Je compris d'abord qu'on ne me laisserait pas faire. Les gens au cœur le moins dur m'empêcheraient de couper le destin. Je les priverais d'un mort, et surtout d'un mort qui leur était cher *à titre* de mort. Je songeai à une gomme. Celle que j'avais dans la poche était une gomme pour le crayon. Il fallait une gomme à encre plus dure, un peu grenue. Non. Les gens me giflèrent. On ne tente pas la résurrection des corps avec une gomme.

« C'est un Boche, diraient-ils ! Cochon ! Vendu ! Traître ! C'est lui qui l'a tué. » La foule me lyncherait. Ses cris déferlaient en moi, montaient du fond de moi jusqu'à mes oreilles qui les entendaient à l'envers. La petite fille accroupie se releva et s'en retourna probablement chez elle, à vingt mètres d'ici. Se pouvait-il que je dormisse ? Belleville, Ménilmontant sont-ils des endroits de Paris où les gens vénèrent les morts en déposant au pied d'un arbre poussiéreux, dans des vieilles boîtes de conserves rouillées, des fleurs fanées ? Jeune ! Il n'y a pas de doute, me dis-je, c'est ici... Je m'arrêtai là. « Ici », et les mots qui devaient suivre : « qu'on l'a tué » prononcés, fût-ce mentalement, apportaient à ma douleur une précision physique qui l'exaspérait. Les mots étaient trop cruels. Puis je me dis que les mots sont des mots et qu'ils ne changeaient rien aux faits. Je me forçai à dire, à me redire avec l'agaçante répétition des scies : I-ci, I-ci, I-ci, I-ci, I-ci. Mon esprit s'aguisait sur l'endroit que désignait « Ici ». Je n'assis-

tais même plus à un drame. Aucun drame n'avait pu se passer dans un lieu si étroit, insuffisant à toute présence. « I-ci, I-ci, I-ci, I-ci, I-ci. Qu'on l'a tué, qu'on l'a tué, qu'on l'a tué, con l'a tué, con l'a tué... et je fis mentalement cette épitaphe : « Ici con l'a tué. » Les gens regardaient. Ils ne me voyaient plus, ils ne soupçonnaient rien de mes aventures. Mal peignée, une femme du peuple portait un cabas à provisions. En soupirant elle en tira une petite botte très serrée de ces ridicules fleurs jaunes qu'on nomme des soucis. Je la regardai. Elle était un peu boulotte et hardie d'allure. Elle se baissa et mit la botte de soucis dans une boîte rouillée qui contenait déjà des roses rouges fanées. Tout le monde (cinq autres personnes dont le maquisard qui était à ma gauche) la regardaient faire. Elle se releva en disant, comme pour elle seule, mais c'était bien pour nous tous :

— Les pauvres, y faut pas regarder à qui qu'est.

Une vieille dame en chapeau hocha la tête. Personne d'autre ne fit un geste ou répondit un mot. De seconde en seconde l'arbre acquérait une prestance, une dignité étonnantes. S'il avait poussé au fond de mes parcs ou sur ces hauteurs où je vais rendre grâce à l'amour, j'aurais pu m'accouder à ce platane, graver nonchalamment un cœur dans son écorce, pleurer, m'asseoir sur la mousse et m'endormir dans un air encore mêlé à l'esprit de Jean réduit en poudre par une rafale de mitraille. Je me retournai. Dans la glace de la devanture il y avait deux trous ronds, étoilés. Tout, alors, m'étant signe douloureux, la glace me devint aussitôt sacrée, interdite. Elle me parut l'âme figée de Jean, trouée mais gardant sa transparence éternelle et protégeant le répugnant paysage de sa chair broyée, hachée et débitée sous forme de pâté de foie et de saucisses. J'allais me retourner et je songeai que peut-être l'arbre aurait perdu sa parure ridicule, ces boîtes, cette urine

répandue, enfin ce que l'on ne voit jamais au pied des arbres et qui ne peut être que le jeu des gosses ou du rêve. Tout, même, pourrait avoir disparu. Était-il vrai que des philosophes doutassent de l'existence des choses qui sont derrière eux? Comment surprendre le secret de la disparition des choses? En se retournant très vite? Non. Mais plus vite? Plus vite que tout? Je tentai un regard derrière moi. J'épiaï. Je tournai l'œil et la tête, prêt à... Non, c'était inutile. Les choses ne sont jamais en défaut. Il faudrait tourner sur soi avec la vitesse d'une hélice d'avion. On s'apercevrait alors que les choses ont disparu, et soi-même avec elles. Je cessai de jouer. Le cœur grave je me retournai. L'arbre était là. Une dame passa en faisant un signe de croix. Cette petite fête, au pied d'un arbre qui s'oublie, était de mauvais goût. Je refusais à quiconque le droit d'inventer hors des rites polis et coutumiers, ces hommages indéliçats. Car c'était indécent. Il n'y manquait qu'une sébile drapée d'un ruban de crêpe pour recevoir les oboles à la veuve et aux mioches. Dans un jour de soleil, par un geste délicat, s'ils le voulaient montrer, le cœur était solide de ces gens qui avaient le toupet d'offrir, gardant chez eux les vases précieux, à un héros nu des fleurs sans beauté dans des boîtes de conserves vides volées aux poubelles et dont le bord coupant n'était même pas martelé. Cependant, que son âme flottait dans l'air, autour de l'arbre, Jean se désolait d'avoir encore cette plaie sale, ce chancre humide et fleuri dont ma narine reniflait la décomposition charnelle, la pourriture. Par la faute de ce chancre Jean était retenu à terre, il ne pouvait se dissoudre absolument dans l'azur.

Je regardai le faux matelot. Machinalement sans doute il avait porté à sa bouche une cigarette qu'il retira bien vite. Par respect, je pense. Donc ce maquisard arrêté là, au soleil d'août dans un paletot de cuir fourré, ouvert sur une taille flexible et une poitrine large, pure comme

un étendard écarlate, n'était pas, bien que je l'eusse espéré un moment, ce que la mort avait obtenu de Jean. Ce n'était pas Jean transformé, défiguré et transfiguré, sortant de sa vieille écorce, ayant fait peau neuve, car Jean, ce soldat de l'An II n'eût pas osé ce geste de respect maladroit.

Je n'avais encore jamais vu le demi-frère de Jean. C'était lui, en effet, que je reconnus le lendemain à l'enterrement, avec sa mère. Il s'appelait Paul Cramaille. Paulo, que les descriptions de Jean faisaient si beau, si méchant aussi, et qui fut condamné pour avoir dévalisé l'appartement des Chemelats.

Il s'en alla. Un instant je le suivis des yeux — non que je soupçonnasse ce qui le liait à Jean — mais à cause de cette démarche splendide dont je reparlerai. Quand il entra dans la pièce où je parlais la première fois avec Erik, le soir tombait. Il dit :

— Bonjour.

Et il alla s'asseoir dans un coin, près de la table. Il ne regarda ni Erik, ni moi. Son premier mouvement fut de prendre le bracelet-montre qui était sur la table et de le boucler à son poignet. Son visage n'exprima rien de particulier.

J'avais peut-être eu tort de supposer que ces deux montres dos à dos sur une table de chevet trahissaient une intimité scandaleuse, mais j'avais tant rêvé inutilement à d'étroites amours que les plus désirables étaient signifiées, écrites, par les choses qui, inanimées quand elles sont solitaires, chantent — et ne chantent que l'amour — dès qu'elles rencontrent l'amie, le chant, le sourire, des ornements, des parures complices. De ses poches Paulo sortit un revolver qu'il commença à démonter. Pour qu'il montrât si peu d'étonnement, il fallait que sa mère l'eût averti de ma présence. Elle avait dû le voir dans l'entrée. Erik ne parlait plus. Il ne regardait pas Paulo. La mère rentra par la



même porte que son fils. Elle me dit, en le désignant :

— C'est Paul, le frère de Jean.

— Ah oui.

Le gosse ne daigna pas faire un mouvement, ni m'adresser un regard ou un mot.

— Tu ne peux pas dire bonjour. C'est monsieur Genet, tu sais bien, le copain de Jean.

Il se leva tout de même et vint me tendre la main. Je vis qu'il m'avait reconnu, mais il ne me sourit pas.

— Ça va?

Rapide, son regard plongea dans mes yeux. Son visage était fermé, non à cause de la fatigue ou de l'indifférence à ma question ou à moi-même, mais je crois par la violente volonté de m'exclure, de me chasser.

A ce moment, Erik qui était sorti vingt secondes réapparut dans la glace et son entrée coïncidant avec le regard de Paulo, dont une main serrait l'arme, j'eus peur. Une peur physique, comme lorsqu'on sent l'approche d'une bagarre.

La fermeture de ce petit visage basané m'indiquait immédiatement que j'entrais dans la tragédie. Sa dureté, sa rigueur, signifiaient surtout qu'aucun espoir ne m'était permis et que je devais m'attendre au pire. Je le regardai à peine, pourtant je le sentais vivre à une très haute tension, et grâce à moi.

Il entr'ouvrit la bouche mais ne dit rien. Erik était derrière lui, prêt, me semblait-il, à le soutenir dans la lutte si, comme le voulut un jour un matelot, Paulo m'eût dit : « Sors dehors » et qu'il m'y eût rejoint le poing armé d'un couteau, pour une lutte qui me serait fatale non par le fait de cette lame, mais parce qu'il me paraissait impossible d'attendrir tant de dureté.

J'aurais voulu que se courbât pour moi cette armature si inflexible par quoi Paulo devenait d'une séduction mortelle.

Or, je ne pouvais qu'enregistrer son élégante sévérité, résultat d'un désolant échec (car si je peux noter ici cette sorte de court poème, c'est qu'il m'a été refusé de vivre un moment de bonheur, parce qu'un visage de matelot devant moi s'est fermé, quand je lui demandais du feu).

Paulo alla à la table et recommença à manipuler son revolver.

Je regardais ses mains : pas un geste n'était de trop. Pas un non plus qui n'accomplît ce qu'il devait accomplir. De cette précision naissait une inquiétante impression d'indifférence à tout ce qui n'était pas l'acte envisagé. La machine ne pouvait pas se tromper. Je crois que la méchanceté de Paulo se signalait ainsi par une sorte de sévérité inhumaine. Je me tournai vers la mère :

— Je vais m'en aller.

— Mais vous allez rester dîner avec nous. Vous n'allez pas repartir comme ça.

— Il faut que je rentre.

— C'est pressé?

— Oui, il faut que je rentre.

— Mais vous allez revenir. Revenez nous voir. Erik sera content de vous voir. C'est malheureux qu'on se fasse la guerre comme ça.

La bonne se trouvait dans l'entrée, elle m'ouvrit la porte pour sortir. Elle me regarda sans rien dire, sans expression. Pour ouvrir la porte elle avait dû soulever une tenture usée qui la cachait, et sa main frôla la main de la mère de Jean qui eut un moment de recul et dit, à propos d'une chose si peu grave :

— Fais donc attention.

Elle aussi savait que Juliette avait eu son gosse non de Jean, mais d'un ancien adjudant de l'armée régulière, et alors capitaine de la Milice. Les galons de capitaine l'avaient ennobli. Chaque matin, il arrivait à son bureau,

le planton ayant fait le ménage, épousseté la table. Au fond de la pièce, dans une vitrine, le drapeau français était déployé. C'était un drapeau dont l'étoffe de soie était lourde étant double, brodée et frangée d'or. Sans même se retourner pour fermer la porte mais la claquant d'un coup de talon en arrière, le capitaine faisait quelques mètres et s'arrêtait à trois pas du drapeau qu'il saluait. Tous les matins il saluait ainsi le drapeau dont il était le gardien. Il ressentait la joie d'être en tête à tête solitaire avec la France, de pouvoir lui rendre visite aux heures qu'il voulait, même la nuit.

Il retirait son béret et s'asseyait à sa table.

La bonne ouvrit la porte. Elle n'eut pas un sourire, ni un mot d'adieu et je n'osai lui parler de Jean.

Je sortis. Jean ne m'avait guère parlé de son frère parti en Allemagne, puis au Danemark, et de nouveau en Allemagne. Pourtant je suivais fixement, en moi-même, les aventures de Paulo, attendant pour les noter qu'elles prissent enfin un sens particulier qui les rendît intéressantes, c'est-à-dire capables de m'exprimer. Quand j'eus franchi la porte de l'immeuble et fait vingt mètres dans la rue, je me retournai. Devant la maison, Paulo, assis sur la selle de son vélo, était rangé au bord du trottoir. Il était en short. Une cuisse était debout, droite, le muscle tendu et l'autre, horizontale et nue aussi, était à la hauteur de la main appuyée au guidon. Paulo sourit : c'est-à-dire qu'il releva, sans toutefois découvrir une seule dent, le coin droit de sa bouche. Tout le côté droit du visage fut un instant crispé, puis l'impassibilité revint aussitôt. Un moment je crus que les yeux du jeune homme se perdaient sur cette surface brune, frissonnant d'une toison dorée et bouclée, mais son regard très précis chercha l'heure sur son poignet. Il partit sans me voir. Mon désespoir en face de la mort de Jean, c'est un enfant cruel. C'est Paulo. Qu'on ne s'étonne pas, si parlant de lui, le poète en arrive à dire

que sa chair était noire, ou verte du vert de la nuit. La présence de Paulo avait la couleur d'un liquide dangereux. Les muscles de ses bras et de ses jambes étaient longs et polis. On supposait ses articulations parfaitement souples. Cette souplesse, la longueur des muscles et leur poli étaient le signe de sa méchanceté. Par signe, je veux dire qu'entre sa méchanceté et ces caractères visibles, il y avait un rapport. Ses muscles étaient élégants, fins. Sa méchanceté aussi l'était. Sa tête était petite sur un cou massif. Ses yeux, pires dans leur fixité que ceux d'Erik, étaient d'un juge implacable, d'un soldat, d'un officier stupide jusqu'au sublime. Son visage ne souriait jamais. Sa chevelure était lisse, mais les mèches s'y chevauchaient. Si l'on veut, il semblait ne se peigner jamais, mais seulement aplatir ses cheveux avec ses mains mouillées. De tous les petits mecs que j'aime fourrer dans mes livres, c'est le plus méchant. Abandonné sur mon lit, il sera, nu, poli, un instrument de tortures, une tenaille, un kriss prêt à fonctionner, fonctionnant par sa seule présence qui était méchante, et surgissant, pâle et les dents serrées, de mon désespoir. C'est mon désespoir ayant pris corps. Il me permit d'écrire ce livre comme il m'accorda la force d'assister à toutes les cérémonies du souvenir.

Je sortais harassé de cette visite chez la mère de Jean. Pour retrouver la paix, je devais organiser, reprendre ces vies que j'avais un instant fracturées, et les intégrer à la mienne, mais j'étais trop las pour le faire maintenant. J'allai dîner dans un restaurant, puis j'entrai dans un cinéma.

Tout à coup la salle éclata de rire quand le speaker dit : « Décidément non, la guerre des toits ne nourrit pas son homme » car sur l'écran venait d'apparaître un milicien, un gamin de seize ou dix-sept ans, plus frêle que Paulo. Je me dis : « Il est plus frêle que Paulo » et cette réflexion prouve que le dénouement de cette aven-

ture était bien aiguillé. Le gamin était maigre, mais beau. Son visage avait souffert. Il était triste. Il tremblait. On l'aurait dit sans regard. Sa chemise était ouverte sur le cou. A sa ceinture, il portait des cartouchières. Il marchait sur des chaussettes trop longues. Sa tête était baissée. Je sentais qu'il avait honte de son œil poché. Afin de paraître plus naturel, pour donner le change aux pavés de la rue, sur ses lèvres il passa la langue et fit avec la main un geste court, mais relié si intimement au mouvement de sa bouche qu'il tendit tout le corps, le plissa de vagues très subtiles et que me vint aussitôt cette pensée :

« Le jardinier est la plus belle rose de son jardin. »

L'écran fut alors occupé par un bras seul armé d'une main très belle, lourde et large, puis par un jeune soldat français qui portait à l'épaule le fusil du petit traître. La salle applaudit. A nouveau revint le milicien. Son visage tremblait (les paupières surtout et les lèvres) des claques reçues à deux pas de la caméra. La salle riait, sifflait, trépignait. Le rire du monde, ni l'inélégance des caricaturistes ne m'empêcheront de reconnaître la désolante grandeur d'un milicien français qui, pendant plusieurs jours lors de l'insurrection de Paris, en août 1944, contre l'armée allemande, se retira sur les toits aux côtés des Boches, tirant jusqu'à sa dernière balle — ou l'avant-dernière — sur le peuple français qui montait les barricades.

Aux yeux féroces de la foule, désarmé, sale, éperdu, titubant, ébloui, vidé, lâche (c'est étonnant comme certains mots arrivent vite sous la plume afin de définir certaines natures et le bonheur que l'auteur lui-même éprouve à pouvoir parler ainsi de ses héros), las, le gamin était ridicule. Une femme de saindoux, vêtue de rayonne claire, à côté de moi, se démenait. Elle écumait et sur son fauteuil faisait tressauter ses énormes fesses. Elle gueula :

— Les salopards, il faut leur-z-y crever la pansel

En face du visage, lumineux à cause justement d'une mauvaise exposition au soleil, du petit traître à la patrie dont la jeunesse prise à un piège mortel éblouissait l'écran, la femme était odieuse.

Je songeai que des petits gars pareils se faisaient tuer pour qu'Erik vive. La salle ressemblait à la femme. Elle haïssait mal. Ma haine pour le milicien était si forte, si belle, qu'elle équivalait au plus solide amour. C'était lui, sans doute, qui avait tué Jean. Je le désirai. Je souffrais tellement de la mort de Jean que j'étais décidé à employer n'importe quel moyen pour me débarrasser de son souvenir. Le meilleur tour que je pouvais jouer à cette féroce engeance qu'on nomme le destin, qui délègue un gamin pour son travail, et le meilleur tour à ce gamin, serait bien de le charger de l'amour que je portais à sa victime. J'implorai l'image du petit gars :

— Je voudrais que tu l'aies tué!

Si l'une tient la cigarette allumée et l'autre s'accroche à l'accoudoir, encore qu'elles ne bougent mes deux mains se joignent. Ce geste donne une vigueur plus grande à mon vœu qui se charge d'une volonté et d'un appel en forces pour se transformer en invocation.

— Tue-le, Riton, je t'offre Jean.

Je n'ai pas fait d'autre geste que porter à ma bouche ma cigarette allumée, et mes doigts encastrés l'un dans l'autre se serrent à se briser. Du fond de mon ventre ma prière, parfumée de péril monte jusqu'à ma tête, s'étale sous le plafond voûté de mon crâne, redescend, sort par ma bouche et de mon cri fait une plainte dont je reconnais la valeur — je veux dire quelque chose comme valeur musicale — « Je t'aime ô » s'exhale encore de moi. Je ne hais pas Jean. Je veux aimer Riton. (Je ne puis dire pourquoi, *spontanément*, j'appelle Riton ce jeune milicien inconnu.) Je supplie encore comme on se traîne sur les genoux, sur les dalles.

— Tue-le!

Une affreuse déchirure m'arrachait les fibres. J'eusse voulu que ma souffrance fût plus grande, qu'elle s'élevât jusqu'au chant suprême, jusqu'à la mort. C'était atroce. Je n'aimais pas Riton, tout mon amour était encore sur Jean. Sur l'écran le milicien attendait. On venait de le ramasser. Que peut-on faire à la beauté qui vous crève les yeux? On lui coupe la tête. Ainsi se venge d'une rose l'imbécile qui la cueille. Parlant d'un jeune voleur qu'il ramène encadré, le flic ose dire :

— J viens de l cueillir su' le macadam!

Qu'on ne s'étonne donc pas que pour moi Riton soit une fleur des sommets, un tendre edelweiss. Un mouvement de son bras me laissa voir qu'il avait une montre au poignet, mais ce mouvement était plutôt veule et contraire à ceux de Jean. Néanmoins il aurait pu, encore que plus efficace, appartenir à Paulo. J'allais partir sur cette idée, et de plus en plus je m'apercevais que Riton complétait Paulo, mais pour mon œuvre de sorcellerie, j'avais besoin d'une attention parfaite et de tout employer pour ma réussite. La salle sifflait, hurlait.

— Faudrait le mettre en bouillie!

— Encore un coquart à l'autre œil faut y mettre!

Un soldat dut cogner le milicien, car il trembla et parut vouloir se protéger. Son visage se troubla. La beauté du lis tient ainsi à l'étonnante fragilité du petit chapeau de pollen qui tremble au sommet du pistil. Un coup de vent, un doigt maladroit, une feuille peuvent le briser et détruire le fragile équilibre tenant en suspens la beauté. La beauté du visage de l'enfant un instant vacilla. Froissée, je craignis qu'elle ne retrouvât pas son repos. Son expression était hagarde. Je le regardai mieux et plus vite (car on peut, sans quitter des yeux l'objet, regarder très vite. A cet instant mon « regard » se précipitait sur l'image). Dans quelques secondes il disparaîtrait de l'écran. Sa beauté et ses gestes étaient le

contraire de la beauté de Jean et de ses gestes. Je fus aussitôt illuminé d'une lumière intérieure. Un peu d'amour passa sur Riton. J'eus vraiment l'impression que cet amour s'écoulait de moi, allant de mes veines aux siennes. J'appelai en moi-même :

— Riton, Riton, mais tu peux le tuer, mon gosse! Mon chéri! Tue-le!

Il tourna un peu la tête. Devant moi un colonel osa dire : « Si je le tenais sous mes bottes... » Tous les gestes de Riton tuaient ceux de Jean, tuaient Jean. Tout à coup, les gens qui hurlaient et se moquaient cessèrent d'être ridicules. Ils étaient laids par le fait de la douleur. Cette femme en suif, transportée par la rage, écarlate sous ses mèches teintées en jaune, le colonel hors de soi, étaient traqués par la vengeance qui les obligeait à honorer sauvagement, mais pourtant avec grandeur, par le rire, la mort d'un frère, d'un fils ou d'un amant. Personne n'était ridicule. Leurs invectives étaient encore une ovation à la gloire de Riton. L'étau où j'étais pris se resserrait.

Une autre image (une armée en marche) occupa l'écran. Je fermai les yeux. Une troisième invocation silencieuse s'éleva de moi et me tira de moi :

— Descends-le, je te le donne.

Sortie de mon corps immobile, replié, affalé dans le fauteuil, une autre vague d'amour se déversa sur le visage d'abord, ensuite sur le cou, le buste et tout le corps de Riton enfermé dans mes yeux clos. Je serrai plus fort les paupières. Je m'attachai au corps violent malgré sa lassitude, du milicien captif. Il était dur sous sa débilité, féroce et toujours neuf comme une machine faite avec précision. Mon regard intérieur resta fixé sur son image que je rétablis dans sa violence, dans sa dureté, dans sa férocité naturelles. Un flot ininterrompu d'amour passait de mon corps au sien qui reprenait sa vie, sa souplesse.



Je dis encore :

— Tu peux y aller. Tu peux le tomber.

Cette fois la disposition même de la formule indiquait que ma volonté entraînait seule en action, refusait le secours de l'invocation. Je gardais les yeux fermés. Sur Riton se déversait les mêmes fleuves d'amour dont pas une goutte n'était retirée à Jean. Je conservais les deux gosses sous le double rayon de ma tendresse. Le jeu de ce meurtre auquel ils se livreront c'est plutôt une danse guerrière où la mort de l'un d'eux sera accidentelle, involontaire presque. C'est une partouze allant jusqu'au sang. Je fermai plus fort les yeux. Collé à la braguette du milicien dont l'image était en moi, mon regard la faisait vivre. Il l'alourdissait. Il la peuplait d'un monstre vigoureux, gonflé de haine, et mon regard était ce rayon sur quoi Riton s'élevait pour regagner les toits. Je l'aimais. J'allais l'épouser. Pour ces noces il suffirait peut-être que je parusse vêtu de blanc, mais à chaque jointure, aux coudes, aux genoux, aux articulations des phalanges, aux chevilles, au cou, à la ceinture, à la gorge, à la queue, à l'anus, orné d'énormes choux de crêpe noir? Riton m'accepterait-il ainsi vêtu et dans une chambre fleurie d'iris? Car alors les fêtes de la noce confondues avec mon deuil, tout serait sauf. Était-il nécessaire que je sentisse dans mes mains la dureté du vainqueur? S'il était au bord de la tombe je savais qu'il vivait. Malgré les murs, les rues, les appels, les respirations, les ondes, les phares d'auto, malgré sa fuite au fond de l'écran, mon esprit le retrouvait. Il me regarda. Il sourit.

— Je l'ai tué, tu vois. Tu ne m'en veux pas?

Si j'eusse prononcé cette phrase : « T'as bien fait » une trop grande honte de moi-même, une trop cuisante injustice m'eussent fait rejeter cette aventure et je perdais le bénéfice du jeu qui consiste à rouler le destin. Je répondis à son image maintenant précise et sous mes

yeux presque aussi consistante qu'un corps musclé sous les doigts :

— Je te l'avais donné, Riton, aime-le bien.

Je rouvris les yeux. L'orchestre jouait l'hymne d'un pays allié. Une odeur plus lourde, plus riche m'enveloppait. Les glandes d'entre mes cuisses, de mes aisselles, de mes pieds peut-être, avaient travaillé intensément. Que je bouge un peu et se fût échappée pour saouler toute la salle cette odeur un peu âpre que j'emprisonnais depuis dix minutes. Je glissai un doigt dans l'ouverture de ma braguette : le bord de mes cuisses était moite de sueur. Je venais de découvrir comment et auprès de qui Erik avait passé les cinq premiers jours de la révolte de Paris avant de pouvoir se planquer chez sa maîtresse. Riton rencontrera Erik, combattrà près de lui sur les toits, mais auparavant, il fallait qu'il connût Paulo. J'essaye de vous présenter ces personnages tels qu'on peut les voir éclairés par mon amour, non pour eux, mais pour Jean, et surtout afin qu'ils réfléchissent cet amour. Paulo avait vingt ans en 1940. A son retour d'Allemagne, fin 42, où il avait fait plutôt le truand que le travailleur dévoué — bien que ce fût la photographie de son visage grave que les services d'embauche du Reich eussent mis sur les affiches de publicité collées sur les murs et sur les palissades de la France entière — il essaya d'entrer dans une organisation, quelle qu'elle fût, qui distribuait à ses membres des armes : d'abord dans la Gestapo française qui ne voulut pas de lui, n'étant pas parrainé. Pour y pénétrer il fallait, en effet, être présenté par un des macs (Corses ou Marseillais) tenant à Montmartre le haut du pavé. Malgré ses grandes qualités, très voisines des qualités d'Erik dont il s'écartait par une grâce plus légère et la chance de pouvoir parler l'argot, Paulo n'était qu'un petit voleur, un cambrioleur sans classe. Ayant échoué avec la Gestapo, il essaya de la Résistance française qui combattait dans

le maquis. Le maquis le refusa. La Milice aussi. Il continua son petit boulot de casseur avec Riton, qui le reconnaissait pour chef. Un soir Riton trahit son admiration pour Paulo. Ils rentraient, après avoir piqué dans un petit hôtel une couverture et un drap. Comme Erik caressait son cou pour être sûr de sa force, Paulo, dans sa poche caressait le muscle tendu de sa cuisse. Il le sentait saillir en marchant. Le soir du 20 janvier 1943, il était fauché. Dans la rue il marchait à côté et un peu en avant de Riton qui portait le drap et la couverture sous son bras. Riton le regarda. Il vit son dos. Le veston de Paulo, gris à gros chevrons, était à soufflet, avec une martingale, et fendu. Le pantalon, de la même étoffe, assez large tombait droit, cachait le talon et se cassait sur le cou-de-pied. Ses jambes étaient très, très légèrement arquées, de sorte qu'on voyait un peu de ciel à la hauteur du genou et des mollets quand on marchait derrière lui, d'en bas de la rue. Il ne se balançait pas, mais, encore que sa marche fût très souple, il posait sur le sol le pied avec tant de fermeté que cela donnait à tout son corps, à chaque pas, une légère secousse. Il marchait vite. Il semblait s'éloigner de Riton que pourtant il tirait à lui, un peu en arrière, et Riton était tellement séduit par la marche de son pote qu'il crut que Paulo bandait, que cette démarche magnifique faisait bander celui-même qui l'exécutait. Riton eut le courage d'un effort héroïque pour ne pas offrir à Paulo d'être sur-le-champ, à trois heures de l'après-midi, emmanché par lui, sur le trottoir, dans la rue des Martyrs. Il marcha un peu plus vite pour se mettre à sa hauteur et il lui demanda, essoufflé, mais souriant :

— Dis Paulo?

— Quoi qui gna?

Il marchait la tête baissée, comme chaque fois qu'il était triste d'être fauché. Le butin même était désolant : le drap et la couverture serviraient au premier des deux

mêmes qui retournerait en tôle où, depuis la guerre, on ne donne ni draps, ni couvertures.

— J'ai une drôle d'idée, tu sais!

— Quelle idée?

— J'ai l'impression qu'tu bandes quand tu marches. Ça doit t'faire bander ta marche.

Paulo se retourna vers Riton. Il parut étonné d'abord, puis il sourit.

— T'as remarqué? J'marche bien, non? Ça te plaît?

Il fit encore un pas, s'arrêta et regarda fixement Riton :

— J'm'aime quand j'marche, ça j'dis pas, mais ça me fait quand même pas goder.

Puis il repartit, le dos un peu courbé et les mains dans les poches. Il connaissait sa beauté. Il était un de ceux qui eussent admis, à mon instigation, que les hommes les plus beaux s'emparassent du pouvoir, osant parler alors de la France éternelle. La beauté est puissante et je ne doute pas qu'un jour on arrive à l'utiliser à des fins pratiques, comme donner de la lumière ou une force motrice.

Après avoir vu Paulo s'éloigner sur son vélo, quand j'arrivai chez moi, la nuit était complète. Ces débuts de septembre sont encore très chauds. Je montai dans ma chambre.

Jean était venu m'y voir il y a deux mois, un soir. C'était pour m'apporter les premières poires de l'année. Il repartait le lendemain en province avec une valise de revolvers. Nous bavardâmes. Quand il songea à rentrer chez lui, il était tard.

— Tu peux rester, si tu veux.

Il hésita, sourit un peu en me regardant et dit :

(Jusqu'à présent j'ai parlé d'un mort, c'est-à-dire d'un dieu ou d'un objet, mais sur le point de présenter l'être vivant qui s'y trouve enfermé, sur le point de redire ses mots, montrer ses gestes, retrouver ses intonations, je

suis saisi de frayeur, non que je craigne de me souvenir mal et de trahir Jean, mais parce qu'au contraire, je suis sûr de le rappeler avec une telle fidélité qu'il est possible qu'il accoure à mon appel. Si les cinquante pages qui précèdent sont un discours sur une statue de glace, au pied d'un insensible dieu, les lignes qui suivent sont destinées à ouvrir la poitrine de ce dieu, de cette statue, pour libérer un gamin de vingt ans. Ces lignes sont la clé qui ouvre le tabernacle et montre enfin le pain, et les trois coups frappés au théâtre annonçant le lever du rideau sont l'emploi à peine stylisé des battements de mon cœur avant que de faire parler Jean.)

Il dit :

— Ah?

Je compris ce qu'il pensait. Il y eut un silence de dix secondes et il répéta, l'air narquois :

— Ah?

Et encore, avec le même sourire et en hochant la tête :

— Ah?

Il renifla.

— Mais tu me foutras pas la paix si je reste.

— Si.

Je dis si d'un ton bourru. Et d'un air plus détaché, j'ajoutai :

— Oh ! puis tu fais ce que tu veux.

— Ah?

Mais pendant ma phrase il s'était levé et je crus qu'il allait sortir. Il se rassit sur mon lit.

— Alors? Tu restes? Tu t'en vas?

— Tu me laisseras tranquille?

— Merde.

— Je vais rester.

Nous parlâmes d'autres choses. Déjà, par le ton qu'il eût pour me répondre, par la gêne légère de sa voix, par son hésitation, je savais non seulement qu'il restait,

mais qu'il accepterait cette nuit ce qu'il m'avait jusqu'alors refusé.

— Tu te déshabilles?

Il était sensible qu'il reculait, malgré sa décision de s'offrir à moi, le moment de se coucher, d'entrer dans les draps, de coller son corps contre le mien. Enfin, lentement, et comme en flânant à travers la chambre, il se dévêtit. Quand il fut couché je l'attirai contre moi : il bandait déjà.

— Tu vois que tu ne tiens pas ta parole. Tu m'as dit que tu me laisserais tranquille.

— Oh quoi, je t'embrasse juste. Je te fais pas de mal. Je l'embrassai. Alors il me dit, mais d'une voix calme :

— Bon.

Ce « bon » indiquait déjà qu'il venait de prendre une décision, qu'il se jetait dans l'irréversible.

— Bon.

Puis, prenant enfin sa respiration :

— Et si je voulais bien, aujourd'hui?

— Quoi?

Il eut une moue d'impatience. Il me jeta d'un trait, la fin de la phrase expirant par manque de souffle :

— Tu le sais bien, mais tu veux que je te le dise quoi... si j'acceptais de faire l'amour avec toi?

— Jean.

Je caressai sa main.

— Jean.

Je ne savais que dire, ni que faire. Il sentit mon bonheur. Il resta immobile, allongé sur le dos, les muscles du visage détendus par le fait de cette position même, mais les yeux gardant leur vivacité, les paupières animées de leurs battements réguliers qui m'indiquaient que le gosse veillait malgré son trouble. J'éteignis. Las, mou, j'étais couché sur son dos. Au bout d'un moment, il me chuchota :

— Jean, retire-toi.

Par un souci très grand de lui éviter, sous mes yeux, les moindres gestes d'une toilette intime, je passai ma main entre ses fesses, comme si je l'eusse caressé là, et lui, par une semblable pudeur, craignant que ma queue ne fût salie par sa merde, l'essuyait avec sa main libre. Nous accomplîmes en même temps ce double geste avec la même innocence, comme si accidentellement, dans la nuit, sous les draps, ma main avait rencontré ses fesses et la sienne ma queue. C'est alors qu'il murmura la phrase célèbre :

— Je t'aime encore plus qu'avant.

Je baisai sa nuque avec une chaleur qui dut le rassurer, car il osa enfin cet aveu soupiré dans les plis de l'oreiller :

— J'avais peur que tu ne m'aimes plus... après.

— Oh, Jean!

Ma main en cherchant ses cheveux pour les caresser frôla son visage et c'est la joue que je caressai. Pendant que je me tournais pour allumer, il dut faire le geste de repousser les draps (nous étions mouillés par la sueur) car, à la lumière, je le vis qui considérait, loin de lui, à bout de bras, ses mains tendues dont les ongles et les extrémités étaient rouges. Son visage où la sueur perlait avait de longues marques de sang. Je regardai mes mains. Elles étaient tachées de sang. Je m'étonne qu'il m'eût adressé le poème qui suit, car Jean ne paraissait jamais troublé par ces interventions, et il considérait les actes non avec cette peur légère qui fait toujours le fond de la vision poétique, mais sèchement, pratiquement.

— Qu'est-ce qu'il y a? On saigne?

Il tenait toujours ses mains en avant, semblant les chauffer à des roses, mais il inspectait posément les draps. Ma verge saignait. Je compris avant lui. Parce que j'y avais été trop dur, sans souci de ses plaintes j'avais écorché son cul, et ma queue, prise dans un cheveu ou un poil s'était coupée légèrement. Ainsi nous avions mêlé notre sang. Il me dit :

— Tu as mal?

— Non c'est rien. Et toi?

Il haussa une épaule et sauta du lit jusqu'au lavabo. Quand il se recoucha il avait les mains glacées. Il me parla avec tant de calme qu'afin de ramener un peu d'émotion parmi nous, ou peut-être par cruauté, pour me venger de sa lucidité, je passai mon index entre ses fesses, le retirai sanglant et traçai en souriant, sur sa joue droite une faucille avec un marteau rudimentaire, et sur sa joue gauche une croix gammée. Il se fâcha. Nous nous battîmes. Rageur, honteux, il se rhabilla en vitesse, en silence, et il rentra chez lui. Quelques jours après il m'apporta ce poème :

*La paume de mes mains refusant tous ces dons  
La nuit dansera seule au bord de notre tombe  
Une danse arrachée aux objets les plus pauvres  
Le pas du sel, du blé, la pavana du plâtre*

*Et des cristaux de soufre. Accroupi dans la mousse...  
Quoi, le malheur me tue et me parle d'un pâtre !  
Laisse-moi me vêtir pour gagner tes misères  
Ces reposoirs de sel des marches souterraines*

*Les bosquets de sapins, puissance des ténèbres  
Ton œil. A voir dans les minutes entr'ouvertes  
Immobile un galop s'échapper sous tes pieds  
A remettre à tes doigts mes armes dangereuses*

*Je te reconnais juste et sainte dans le sang  
Beau jeune homme au poignet de qui cent roses tintent  
Cette faucille est endormie dans l'herbe noire  
Chantant, chantant la mort, les morts de la victoire.*

Porter les chemises, les chaussettes de Jean ne suffirait pas, et non plus me charger d'amulettes qu'il toucha, ni de ses cheveux tresser des bracelets, ou les enfermer



dans des médaillons. Mais prononcer son nom dans la solitude est déjà mieux. Si j'essayais de redire à haute voix les mots qu'il prononçait, ses phrases, les poèmes maladroits qu'il écrivit, risquerait de lui donner corps en mon corps.

Le poème, était-il beau, je ne peux y répondre honnêtement ne sachant ce qu'est la beauté. Les mots « beaux » et « beauté » dans ce livre (et les autres) ont un pouvoir qui tient à leur matière même. Ils ne signifient plus rien d'intelligible. Je les emploie comme on met un diamant sur telle indifférente partie d'une robe et non pour qu'il serve de bouton. Le poème était autre chose. Ces quatre vers, j'ai voulu les mêler à douze autres (comme son sang s'était mêlé au mien. Je sais que ces jeux sont puérils, mais pas plus que les cérémonies de la signature d'un traité entre grandes puissances, pas plus que les solennités de la purification au carrefour de Retondes, pas plus que le jeu des initiales entrelacées dans l'écorce, pas plus...) ces quatre vers sortant par la bouche de Jean (je tiens au mot) un (un corps ou une âme?) révélaient une âme irisée, mais de tons nocturnes ou très vifs, riches en paysages avec des acteurs aux gestes étincelants. Le langage, ce langage surtout, traduit l'âme (voilà pourquoi j'ai choisi ce mot) et la parole (car lorsqu'on rend l'âme, il semble que ce soit ce souffle physique qui porte la parole — l'âme ne paraissait être que le déroulement harmonieux, le prolongement en volutes ténues et nuancées du travail secret, des mouvements d'algues et de vagues, d'organes vivants une étrange vie dans sa nuit profonde, de ces organes eux-mêmes, du foie, de la rate, de la paroi verte de l'estomac, des humeurs, du sang, du chyle, des canaux de corail, d'une mer de vermeil, des intestins bleus. Le corps de Jean était un flacon de Venise. Je ne doutais pas que ne vînt un moment que ce langage merveilleux tiré de lui, comme le fil tiré d'une pelote la réduit, ne réduisît

son corps, ne l'usât jusqu'à la transparence, jusqu'au grain de lumière. Il m'apprenait le secret de la matière composant l'astre qui l'émettait, et que la merde entassée dans l'intestin de Jean, son sang lourd et lent, son sperme, ses larmes, sa boue n'étaient pas votre merde, votre sang, votre sperme.

*... mes armes dangereuses...*

Avec le souvenir de Paulo mêlé à celui de Jean, je m'étais couché. Dans ma minuscule chambre d'hôtel, par la fenêtre ouverte, de mon lit je voyais la Seine. Paris ne dormait pas encore. Que faisait Erik? Il m'était difficile d'imaginer sa vie avec Paulo et sa mère, mais il m'était consolant de revivre auprès de lui — et quelquefois en lui ou en Riton — les heures qu'il passa sur les toits avec les miliciens.

Alors, sur le ciel sombre, au sommet du toit, deux bras nus se découpèrent d'abord. Ils étaient clairs. Accrochés par la main, l'un tirait l'autre à soi. Ces deux bras d'hommes forts, musclés, raidis comme des bielles par un effort presque désespéré restèrent trois secondes dans une immobilité étonnamment légère, instant mortel d'indécision. Puis une volonté parcourut le bras le moins fort, encore qu'aussi beau que l'autre. On entendit un très léger bruit d'acier sur le rebord du zinc. Ce dessin d'affiche de deux bras tendus, noués pour une aide virile et fraternelle faillit se déchirer, crever le ciel. Les étoiles éclairaient mal cette scène. Le bras qui paraissait le plus faible remonta un peu vers le corps auquel il était attaché. L'espoir lui apporta une brassée de courage. Le buste de Riton se courba encore un peu, et tout le corps bien charpenté, mais ainsi cassé, recula doucement, lentement, derrière la cheminée de brique à laquelle la main de son autre bras s'agrippait. Le petit milicien parvint enfin à tirer hors du vide le soldat allemand qui venait de glisser sur le zinc trop lisse du toit. L'un et l'autre étaient nu-pieds et nu-tête. En

s'aidant d'une main qui était restée crispée sur son harmonica, Erik remonta le toit à plat ventre, de sorte que sa tête dressée, quand il fut rétabli arrivait aux genoux de Riton. Il lâcha la main du même aussi pâle que lui. Riton s'essuya le front. Il était en sueur, puis il laissa pendre sa main d'un geste las, vaincu. Aussitôt, Erik à plat-ventre, la prit et la serra en murmurant :

— *Danke.*

Puis il se releva. Il regarda le gosse dans les yeux. Il vit un visage nu, harassé, poudré de nuit où brillaient deux yeux noirs. Il posa ses deux mains sur les épaules de Riton qu'il secoua. Un fragment de lune sortit d'un nuage. Erik, preste, se rangea derrière la cheminée, dans l'ombre, de façon à s'y confondre. Aussi rapide, mais déséquilibré par sa cuirasse de balles, Riton esquissa le même mouvement et le loupa. La fatigue, la nervosité, le rendaient maladroit. Au sommet du toit, Riton accomplit quelque chose comme un grand écart imparfait, une jambe allongée et l'autre repliée en arrière. Erik se pencha, saisit le gosse par derrière et le retint dans ses bras fermés. Leurs armes s'entrechoquèrent. Le bruit fut imperceptible. Ils demeurèrent immobiles un instant, Riton restait enfermé dans les bras d'Erik dont les mains étaient réunies par l'harmonica. Ils attendirent un peu, la bouche ouverte, que se fussent dissipées les ondes de ce trouble qu'ils venaient de causer à la nuit. Erik défit son étreinte et laissa pendre ses bras. Riton perçut une légère sensation d'humidité et de froid sur le dos de sa main qu'il porta machinalement à sa bouche. A peine s'étonna-t-il. Il comprit que la salive d'Erik, conservée dans les alvéoles de l'harmonica avait coulé sur sa main. L'étoffe de laine bleu sombre, dont était faite la culotte du milicien, et celle, noire du soldat, contenaient une odeur que les journées et les nuits d'août, la fatigue et l'angoisse, avec leurs sueurs avaient accumulée, mais que ce double geste libéra, fit se mêler,

et des guerriers noirs au corps luisant, nus et la ceinture ornée de chevelures, porteurs de piques, sortirent des bambous. Le cœur de l'Afrique palpitait dans la main fermée de Riton. On dansait au son d'un tam-tam lointain et présent. Les yeux écarquillés, les deux gosses chaviraient. La fatigue les emportait, les faisait tourbillonner, s'abattre. Erik murmura :

— *Achtung*, attentionne Ritônne!

Ils s'assirent contre la cheminée, parmi les autres Frisés à peine réveillés, et Riton s'endormit. Il avait accompagné six soldats allemands qui restaient, avec un sergent, de la section avec laquelle on avait fait combattre son propre groupe de milice. Grâce à la complicité de Juliette qu'avait courtisée le sergent, ils purent gagner une maison endormie, entrer par la fenêtre de service et monter sur les toits. Le sergent avait vingt ans, ses soldats son âge. En silence, gardant au milieu d'eux le petit milicien, ils se déchaussèrent pour monter l'escalier jusqu'aux combles. Ils grimpèrent sur les toits vers minuit. Pour plus de sécurité, avec d'infinies précautions, la petite troupe passa sur un autre immeuble. Puis ils choisirent un poste et s'accroupirent entre les cheminées, las, désespérés, décidés à faire, justement à cause de ce désespoir, tout ce qu'il faudrait pour s'en tirer. La fatigue les assoupit. Erik, dans une somnolence plus légère, de la poche arrière de sa culotte noire, sortit son harmonica et il joua un air. Doucement il promena sa bouche sur le nid d'abeilles. Il jouait en sourdine, jusqu'au murmure, la *Java bleue*.

... *C'est la Java bleue*  
*La java la plus belle*  
*Celle qui ensorcelle...*

L'inflexion de la valse musette étranglait le Boche, serrait sa gorge. Il avait conscience que par ses yeux

s'écoulait toute la douceur triste de la France. C'est alors qu'il s'endormit et roula sur la pente du toit. Par bonheur sa main accrocha l'armure de Riton qui réussit à se mettre debout et à le tirer jusqu'à lui.

Erik ne pouvait dormir, malgré sa lassitude. Il partit à l'aventure. Nous étions en août, quand le ciel déverse des pluies d'étoiles. En avançant jusqu'au bord du toit il se vit au-dessus d'un balcon étroit, à rampe de fer, qui courait devant trois fenêtres du cinquième étage. D'un bond il sauta. Le coup d'œil et le pied sûrs, il se retrouva sur le balcon, au bout de ses pieds déchaussés, et, cependant qu'il vacille un peu sur les jarrets et les cuisses fléchies, les mains et les doigts en d'étranges positions, hésitants, mais vite utilisés pour l'équilibre de tout le corps. L'appartement était vide. Quand il le parcourut, une légère chaleur, pour la première fois, brûla ses joues. La révolte de Paris lui paraissait une trahison. On l'avait joué en feignant un sommeil de quatre ans. Derrière les verres bus au comptoir, les tapes amicales sur l'épaule, les explications si gentilles données avec la main, les filles, les femmes et les gars baisés en levrette, à la hussarde, à la paresseuse, une foule d'arrière-pensées préparaient la vengeance. Erik comprenait que l'amitié peut être un piège. Mais au fond que lui importait l'Allemagne! Il était entré dans les Hitlerjugend afin de posséder des armes : un couteau pour la parade, et pour le pillage un revolver. Il était comparable aux jeunes miliciens français dont l'âme s'exaltait de sentir sous leur veste un revolver chargé. Il cultivait ses muscles naturellement durs. Sa vie devait avoir la forme de son corps, sa complexion intime et délicate. Ses muscles, toutes ces bosses nerveuses et vibrantes, ce sont les sursauts et les bondissements de ses actes. Telle révolte avait la violence non du tré-saillement, mais de la forme des muscles du jarret; cette courbe, ces pleins opulents, sans erreur, l'enjambement

d'une ligne sur l'autre, l'enflure d'un mollet de fer dirigée par un jaillissement audacieux des chairs fermes vers le haut. Sa désertion fut aussi houleuse que l'étaient ses épaules, et tel meurtre qu'il accomplit le fut selon la forme même de son cou. Hardi et voulant ébranler le monde, il suffisait qu'Erik enserrât ce cou unique de ses deux mains larges et épaisses pour le sentir comme une colonne solide soutenant le monde, portant haut sa tête et son être, et dépassant le monde.

Sa volonté avait quelquefois de jolies conséquences : en face d'un obstacle son front se plissait sur lequel tombaient les boucles dorées de ses cheveux trop bien brillantinés, ses sourcils se fronçaient et il fonçait sur l'obstacle contre lequel il s'encornait.

## ERIK

Voici quelques notes qui essaient de préciser l'image d'Erik. Je prends des gestes choisis sur des jeunes gens qui passent. C'est tantôt un soldat français, un américain, un voyou, un barman... Ils m'offrent tout à coup un geste qui ne peut être que d'Erik. Je le noterai.

Les réflexions notées furent entendues ou prononcées par moi.

Les sentiments sont les miens. Il m'arrive d'essayer de refaire le geste découvert. Je note l'état qu'il me fait connaître. Je note encore certains sentiments que je crois être à Erik en face de certains faits.

Suivront quelques faits qui préciseront l'image de Paulo, de Riton, de Hitler, de Pierrot.

Je m'accrochais au cou du bourreau.

Un jour j'exigeai d'assister comme aide, comme second, à l'exécution d'un criminel. C'est moi qui tint la tête sur le billot. Je n'aspirais pas à la place de bourreau fonctionnaire, mais je me tuais moi-même afin de pouvoir tuer plus tard sans danger.

Quand j'étais en colère les chiens aboyaient contre moi.

Le bourreau, c'est ma femme. Je le méprise de se laisser mettre. Pourtant sa queue est deux fois plus grosse que la mienne. C'est par elle — sans se servir d'elle — qu'il me domine.

J'aime les gosses de treize à quinze ans. J'aime leur douceur. Je les aime par haine du bourreau qui est leur contraire. J'aime en eux ce que je fus : un enfant blond, yeux clairs, bouche grave. Ils me sont aussi très étrangers. Je suis un homme. Un homme botté. Mon regard est à un autre niveau que le leur : pour les voir il se dirige vers le bas. J'éprouve de la tendresse pour eux. Pour regarder le bourreau je lève la tête.

Je voudrais être un pur salaud et tuer ceux que j'aime, les beaux adolescents, afin de connaître par une plus grande douleur mon plus profond amour pour eux. Au milieu de cette douleur je voudrais découvrir la présence lumineuse de la liberté. Et pourtant j'aime rire. Toute ma jeunesse j'ai observé le monde les sourcils joints, si bien que j'en apercevais au-dessus de mes yeux, bordant mon regard, les poils dorés et durs. Je me savais supporter le fardeau d'une moisson très lourde, et, même, aux plus beaux moments je me sentais être cet épi à la tête chargée de grains dont les poils de mes sourcils étaient les barbes.

— Il n'a plus trente-deux plis...

Cette phrase entendue un jour à propos d'un gosse que ses camarades soupçonnaient de se livrer à un officier, firent réfléchir Erik et *l'emplirent* d'une crainte sourde. Et quand il entendit :

— ... on va prendre l'empreinte. On va le faire asseoir dans la farine... il éprouva une frayeur violente pour lui-même.

— Ça peut se voir, pensa-t-il. Ça déforme tellement ? Pour cela il ne hait pas le bourreau. Il pensera :

— Ça se reforme sûrement, les plis...

Je me mettais facilement en colère. Je pâlisais. Non seulement mes poings mais tout mon corps se précipitait — ou croyait se précipiter — comme un taureau furieux, contre l'adversaire.

A l'intérieur de moi-même je me suis créé un ordre de chevalerie dont je suis l'initiateur, le fondateur et le seul chevalier. Je délivre, à cet Erik qui monte en moi, d'idéales décorations, des croix, des ordres, des brevets. Ce sont mes crachats.

Dans ma chambre d'hôtel je me regardais devant l'armoire à glace. Derrière moi, sur la cheminée, se réfléchissait dans la glace le portrait du Führer. J'avais le torse nu, mais je gardais le pantalon noir, large et serré aux chevilles. Je me regardais, fixant mes yeux, puis fixant dans la glace l'image du Führer.

Que signifie le crachat. Peut-on cracher sur n'importe qui?

La partie de mon corps la plus importante, c'est mes fesses. Je ne peux l'oublier tant mon pantalon me le rappelle parce qu'il les contient, les serre étroitement. Nous formons un régiment de fesses.

— Et sa bite, elle était comment, et comment que tu voudrais la prendre, en large ou en travers?

Un esprit injurieux pose en moi cette question à laquelle je n'ose répondre et m'oblige à détourner mon regard de sa verge pour le reporter sur Jean que j'ai honte d'avoir quitté. Mais je suis trop enfoncé dans l'érotisme pour penser à Jean, sans penser à nos amours. D'autre part, ces pensées sont interdites. Je me sens commettre un crime abominable si j'évoque trop précisément ces endroits les plus chéris, maintenant décomposés et rongés des vers. A quoi penserai-je? Le papier des murs ne me distrait pas. Chaque fleur, chaque tache d'humidité me ramènent à Jean. Il faut penser à lui. Afin d'éviter le sacrilège, dans mon souvenir mes



amours s'idéalisent. Les plus vivantes parties de son corps se spiritualisent et sa verge elle-même qui prend possession de ma bouche a la transparence d'une verge de cristal. Plus encore, ce que je retiens par la queue, avec mes dents et mes lèvres roses c'est un corps laiteux et fluide, un brouillard lumineux qui s'élève au-dessus de mon lit ou d'un gazon mouillé où je suis couché. Il est froid à mes lèvres, ainsi j'évite la volupté. C'est à travers ce brouillard glacé que se poursuivent mes amours qu'il voile. Les cheveux légers, fous, mais humides d'avoir accroché des gouttelettes de brume, après avoir marché dans la rosée, enlacés toujours, nous arrivâmes dans un bosquet, sous un hêtre à l'écorce rouge contre laquelle le bourreau me plaqua. Il m'y plaqua, mais tendrement, en riant comme s'il se fût agi d'un jeu, d'une amicale brimade. Pendant tout le trajet qu'il fit d'un pas long et très lourd, — presque botté, mêlé au pas aussi lourd et long d'Erik botté — dans le brouillard, du sentier au bord du lac, seul le bourreau parla. Adoucissant sa voix trop claire qui risquait de dissiper, par quelques coups d'éclat, toute la brume des bois, il avait dit en regardant le gazon mouillé :

— C'est maintenant que poussent les champignons. On pourrait même en trouver.

Et dix mètres plus loin :

— Tu ne veux pas une cigarette?

Erik contre le flanc du bourreau dont le pressait le bras droit (celui de la hache) ayant répondu par une moue et de la tête un mouvement d'indifférence, il dit :

— Je t'en donnerai une tout à l'heure.

Erik pensa, mais il ne dit pas : « la dernière cigarette, celle que donne le bourreau ». Ils étaient sous le hêtre. Leurs vêtements étaient humides et leurs pieds glacés. Ils s'enfonçaient dans un sol détrempé. Le bourreau, les bras tendus, retint d'abord Erik aux épaules contre

l'arbre. Il riait silencieusement. Malgré la puissance de sa musculature — et de ses os — on le sentait fort surtout d'une force passive, capable de supporter plutôt qu'affronter, soulever des sacs très lourds, scier du bois pendant des journées, pousser un camion enlisé : on l'imaginait mal se battant. Il n'avait dans le mouvement aucune vélocité, aucune adresse et ses gestes étaient trop doux. Il dit encore une fois :

— Tu n'as pas peur ?

— Non. Je t'ai dit non.

Erik resta calme. La colère même ne s'était pas levée. Son cœur était à son poignet. Il entendait battre la montre.

— Je vais lui donner la montre, pensa-t-il, et tout sera dit. Dans son esprit, il croyait vaguement qu'en avouant la montre, il échappait à l'enculage. Évidemment, on n'envoie pas un bourreau exécuter les voleurs de montres. Cette crainte est puérile.

— Si je peux la défaire...

Il réussit à détacher la boucle. La montre tomba dans l'herbe mouillée. Il se sentit plus pur. Pourtant il n'avait aucun doute sur les intentions de l'homme. Ils avaient avancé de quelques mètres. Erik s'appuya au bourreau.

Malgré le froid, l'humidité, son inquiétude et son dégoût, Erik était exalté. Il bandait. Il frissonna, et tout à coup, brutalement, se colla au bourreau.

— Ah !

Le sourire de l'homme s'effaça puis, trois secondes il sembla hésiter, attendre une inspiration, et, l'œil dans l'œil fuyant d'Erik, tout à coup, au coin droit de la bouche son sourire (seulement au coin) revint, s'accrut, décidé, décisif.

— Tu es beau, dit-il, en libérant de son poing droit l'épaule gauche d'Erik et en lui caressant la joue du dos de la main.

Ainsi la forme la plus spiritualisée de Jean donnait un asile ouaté aux amours d'un bourreau berlinois et d'un

jeune hitlérien. Allons jusqu'au bout. Erik et le bourreau se tenaient embrassés étroitement, face à face. Le slip d'Erik était déchiré. Son pantalon de drap kaki tombait, formant entre les jambes un tas de linge épais, laissant dans le brouillard s'écraser contre l'écorce rouge les fesses à la peau douce, ambrée, aussi précieuse à l'œil que le brouillard de lait dont la matière était orientée comme celle de la perle. Erik suspendu par les deux bras au cou du bourreau, ses pieds ne touchaient plus l'herbe mouillée. Seule y traînait la culotte de drap effondrée entre les mollets nus et les chevilles. Le bourreau, la queue encore raide, passée entre les cuisses serrées d'Erik le soutenait et s'enfonçait dans la terre grasse. Leurs beaux genoux trouaient la brume. Le bourreau serrait le gosse contre soi et, en même temps, l'appuyant sur l'arbre, y écrasait son cul. Erik attirait la tête du mâle qui s'apercevait que la musculature du même était solide et sa violence terrible. Dans cette position, ils restèrent immobiles quelques secondes, les deux têtes pressées très fort, joue contre joue, et le bourreau le premier s'en décolla, car il avait déchargé entre les cuisses dorées, et par la brume du matin, veloutées, d'Erik. Malgré le bref instant qu'elle dura, la position avait suffi pour faire naître, chez le bourreau et son aide de ce matin un sentiment de tendresse simultanée : Erik pour le bourreau qu'il tenait par le cou d'une telle façon qu'elle ne pouvait être que tendre, et le bourreau pour le gosse, car même s'il était nécessité par la différence de taille des deux gars, le geste était si câlin qu'il eût fait fondre en larmes le plus dur des hommes. Erik aima le bourreau. Il voulut l'aimer et il se sentit, peu à peu, enveloppé dans les plis immenses du légendaire manteau rouge où il se blottissait en même temps qu'il tirait de sa poche un bout de journal et gentiment le tendait au bourreau qui le prit pour s'essuyer la queue.

— J'aime le bourreau et je fais l'amour avec lui, à l'aube!

Le même étonnement, le même émerveillement fit prononcer à Riton une phrase semblable quand il se sentit amoureux d'Erik, dans le petit logement où il s'était couché à côté du Boche endormi, la bouche entr'ouverte. Sorties de son trouble, suggérées par lui chacune des pensées torturait Riton. Il s'étonna d'abord de bander, sans autre provocation, à propos d'Erik qui était plus fort et plus âgé que lui :

— J'suis pourtant pas une tante, pensa-t-il. Et au bout d'un instant :

— Pourtant, faut croire que si.

Cette certitude lui causa un peu de honte, mais une honte mêlée de joie. Une honte radieuse. La honte en lui avec la joie se mêlait dans un seul sentiment comme la même couleur — le rose et parfois le rouge vif — les confond. Avec un soupir, il ajouta :

— Et pour un Frisé encore, me v'là beau!

Dans le jardin, écrasé par le bourreau ainsi pensa Erik :

« Pour un début, c'est magnifique. C'est une réussite. Il n'est pas beau, c'est une brute, il est velu, il a trente-cinq ans et c'est le bourreau. »

Erik se dit cela avec ironie, mais au fond il était grave, il reconnaissait le danger d'une telle situation, surtout si elle est acceptée. Il l'accepta.

— J'accepte tout sans rien dire. Je mérite une décoration.

Quand il eut remonté et boutonné son pantalon, le bourreau lui tendit son étui où Erik prit une cigarette, sans rien dire, car il savait déjà que son geste, par la force de son élégance voulait dire merci.

— On est amis?

Erik hésita quelques secondes, sourit et dit :

— Pourquoi pas?

— Oui?

— Oui.

Le bourreau le regarda avec tendresse.

— Tu seras mon ami.

Sous cette forme exprimée, la sentimentalité de l'âme allemande du tueur s'adressait à l'âme allemande d'Erik qui déjà répondait par une sorte de tremblement spirituel, d'espoir.

— Oui.

La clarté de l'aube permettait de mieux distinguer dans la brume.

— Tu viendras me voir chez moi?

L'inflexion du bourreau se fit presque féminine à l'instant même qu'il donnait une chiquenaude pour chasser une minuscule brindille ou un duvet, au revers du blouson d'Erik, et qu'il le lissait, en le tirant un peu, pour empêcher un imperceptible pli. Ce premier soin un peu maniaque qu'il accordait à son ami ne fera sourire Erik que plus tard.

Erik appartenant maintenant aux Panzerdivisionen était au sommet d'un immeuble parisien, dans un logement de petits bourgeois où, un à un, prudemment, les hommes qu'il avait appelés s'étaient installés. Le dernier, et seul malgré l'invitation et l'aide des soldats, Riton, en souplesse, avait sauté sur le balcon. Trois bandes de mitrailleuse chargées de balles s'enroulaient autour de son torse en chemise, entouraient sa ceinture, remontaient sur les épaules, se croisaient sur la poitrine une fois et une fois sur le dos, et lui faisaient une tunique de cuivre d'où sortaient les bras, nus plus haut que le coude, presque jusqu'à l'épaule où la manche de la chemise bleue faisait un bourrelet épais qui rendait le bras plus élégant. C'était une carapace dont chaque écaille était une balle. Cet attirail alourdissait l'enfant, lui donnait une allure et des attitudes monstrueuses qui le grisaient jusqu'à la nausée. Enfin, c'est la réserve

des munitions qu'il portait. Ses cheveux dépeignés étaient nus dans la nuit. Ses cuisses bosselées pliaient sous le poids de son armure et de la fatigue. Il était déchaussé. Sur ses orteils pliés, admirablement souple, il avait sauté à peine retenu par Erik qui, du balcon, lui tendait les mains. Il garda à la main la mitrailleuse, noire et maigre, réduite à l'essentiel. Erik, par la fenêtre, rentra dans la chambre, et, la bouche entr'ouverte, arrondie, Riton, après un demi-tour, léger malgré la masse de métal, se vit au bord d'une nuit étoilée sur une passerelle de fer rachitique, simple jusqu'à l'ascétisme, devant un abîme de ténèbres qu'on devinait frémissant de marronniers dont les feuilles bougeaient à peine; c'était le boulevard de Ménilmontant. Ménilmontant c'était son bled, au gosse.

L'aventure militaire mena Erik à Paris. Place du Combat, à Belleville, il rencontra une nuit un groupe de jeunes miliciens à qui il demanda son chemin. Parmi eux était Riton. Erik conduisit sur son visage le rayon de sa lampe de poche, puis instantanément, il le dirigea sur la braguette de Riton. Le coin sombre fut aurolé et le même lui dit avec l'accent canaille :

— Tu veux la bronzer?

Riton ne vit pas le visage du soldat. Il en fut un peu agacé. En passant dans l'ombre, Erik lui caressa la joue et s'en fut de son pas large, aventureux, vers l'hôtel où il avait loué une petite chambre. Cet hôtel s'appelait l'*Henry's Hotel*.

La caresse d'Erik mit un peu de fraîcheur dans l'âme de Riton. Elle lui apporta la promesse d'une aurore, le réconfort d'une épaule où s'appuyer, d'une poitrine où cacher toute la détresse qui faisait le fond de la vie de miliciens dont Riton portait, avec beaucoup de coquetterie, le costume bleu sombre. Cet uniforme rendait plus lumineux l'éclairage de son petit visage dont la beauté était blessée, de ce fait exalté par l'arrogance

constante, épuisante, qu'il devait soutenir contre le mépris.

Une phrase : « Ma douleur en face de la douleur de Jean me révèle la force de mon amour pour lui ! » Plus j'ai de peine et plus intense me paraît être mon sentiment. Or, ma douleur est souvent provoquée et toujours accrue par l'évocation du cadavre de Jean dans son cercueil, couché, noirci, aux narines plombées sans doute, se décomposant lentement, mêlant son odeur à celle des fleurs. Ma douleur s'augmente par l'idée de la souffrance de Jean sous la mitraille, par son désespoir quand il se sentit lâcher pied, quitter la vie pour les ténèbres. Ma vie quotidienne est dominée par le souvenir des visions macabres, des préparatifs d'inhumation. Mon contact avec le concret blesse cruellement ma sensibilité : l'écusson noir orné de la lettre « D » brodée d'argent, que je vis sur le corbillard attendant à la porte de l'hôpital, le cercueil et la mauvaise qualité du bois, les chants de l'église, le *dies irae*, le ruban de moire rouge sang portant en lettres d'or cette inscription « A notre responsable, les jeunesses communistes », les paroles en français du curé, tout m'était autant de couteaux me taillant le cœur. Et toutes ces plaies m'apprenaient mon amour. Mais Jean vivra par moi. Je lui prêterai mon corps. Par moi, il agira, pensera. Par mes yeux, il verra les étoiles, l'écharpe des femmes et leur sein. J'assume un rôle très grave. Une âme est en peine à qui j'offre mon corps. Avec la même émotion le comédien aborde le personnage qu'il rendra visible. Mon épouse peut être moins désolée. Une âme endormie espère un corps ; qu'il soit beau, celui qu'apporte pour un soir le comédien. Ce n'est pas une petite affaire. Nous exigeons la plus rare beauté et l'élégance pour ce corps chargé d'un soin terrible pour ces gestes détruisant la mort et ce n'est pas trop que demander aux acteurs d'armer leurs personnages jusqu'à

la crainte. L'opération magique qu'ils accomplissent c'est le mystère de l'Incarnation. L'âme vivra qui sans eux serait lettres mortes. Sans doute Jean peut avoir existé momentanément sous n'importe quelle forme, et j'ai pu, l'espace de dix secondes, contempler une vieille mendiante courbée sur son bâton, puis une poubelle pleine à déborder de détritux, de coquillages d'œufs, de fleurs pourries, de cendres, d'os, de journaux tachés, rien ne m'empêchait de voir dans la vieille et la poubelle la forme momentanée et merveilleuse de Jean, et sur elles, en pensée, en même temps que ma tendresse, j'étendais un voile de tulle blanc dont j'eusse aimé recouvrir la tête adorable de Jean, un voile brodé et des fleurs en couronnes. J'officialisais en même temps à des funérailles et à des noces, je confondais, dans un seul mouvement la rencontre symbolique des deux cortèges. Et même d'ici, le regard fixe, le corps immobile ou presque, je parvenais à déléguer à Nuremberg cet acteur célèbre qui jouait le rôle que de ma chambre ou de ma place auprès du cercueil de Jean je lui soufflais. Il paraissait, il gesticulait et hurlait devant une foule de S. S. médusés, délirants, ivres de se sentir les figurants nécessaires d'un théâtre qui se jouait dans la rue.

Il n'est guère possible, en effet, qu'un office théâtral se déroule dans la vie quotidienne, faisant les actes les plus simples participer à cet office, mais on peut comprendre la beauté de ces représentations devant cent mille spectateurs-acteurs quand on sait que l'officiant sublime était Hitler jouant le rôle de Hitler. Il me représentait.

Recroquevillé dans ma douleur, j'étais attentif pourtant au déroulement du drame qui s'accomplit sans la moindre erreur. Des bords du cercueil j'expédiais mes ordres. Le peuple allemand tout entier entraînait en transes en face de la célébration de mon propre mystère. Le véritable Führer était debout auprès d'un jeune mort



mais dans une sorte de kermesse géante un grand-prêtre en représentait les fastes.

Si mes sentiments ne sont réels que par la conscience que j'en ai, dois-je le dire que j'eusse mieux aimé Jean s'il fût mort en Chine? Et le sentiment presque le plus douloureux, le plus fort de ma vie, Jean vivant ni, dans mon souvenir, Jean charmant et beau n'eussent réussi à me le révéler, alors que Jean m'en *paraît* être l'unique prétexte? Enfin, toute ma douleur — donc la conscience de ce bel amour, donc cet amour, n'eussent pas été si je n'avais vu Jean dans l'horreur. Qu'on m'apprenne qu'il fut torturé, qu'un film d'actualité me le montre pendant qu'un Allemand le mutile, je souffrirai davantage et mon amour s'exaltera. Ainsi les Chrétiens aiment plus quand ils souffrent plus. Et les termes de la phrase : « Ma douleur en face de la mort de Jean m'a révélé la force de mon amour pour lui » peuvent être remplacés par ceux-ci : « Ma douleur en face de la mort de ma vertu m'a révélé la force de mon amour pour elle ». Le désir de solitude, à propos de quoi j'ai fait allusion brève, quelques pages plus haut, c'est *l'orgueil*. Je veux dire quelques mots de l'admirable solitude qui accompagna les miliciens dans leurs rapports avec les Français et avec leurs camarades et finalement dans la mort. Ils furent plus réprouvés que les filles, plus que les voleurs et les vidangeurs, les sorciers, les pédérastes, plus qu'un homme qui, par inadvertance, ou par goût, aurait mangé de la chair humaine. Ils ne furent pas seulement haïs, mais vomis. Je les aime. Entre eux, aucune camaraderie n'était possible, sauf les cas très rares, quand deux mecs avaient assez de confiance mutuelle pour ne pas craindre la délation, dans ce monde en marge qu'ils formaient où la délation s'était naturellement instaurée, car maudits comme les reptiles, ils avaient pris les mœurs des reptiles et ne s'en cachaient pas. Donc entre eux, pas

d'amitié qui fût sans malaise, car chacun pensait : « Que pense-t-il de moi ? » Il était impossible de feindre d'être venu là par idéal. A qui l'eût-on fait croire ? Il fallait avouer : « c'est parce que j'avais faim, c'est parce que j'aurai une arme et que j'espère piller, c'est parce que j'aime la délation, parce que j'aime les mœurs des reptiles, enfin, c'est pour trouver la plus farouche solitude. » J'aime ces petits gars dont le rire ne fut jamais clair. J'aime les miliciens. Je songe à leur mère, à leur famille, à leurs amis, qu'ils perdirent tous en entrant dans la Milice. Leur mort m'est précieuse.

La Milice était une organisation de gars armés dont l'Allemagne avait permis en France la création, à condition qu'elle fût dévouée au gouvernement français imposé par l'Allemagne et d'abord dévouée à l'Allemagne. Le recrutement s'en fit surtout parmi les voyous, puisqu'il fallait oser braver le mépris de l'opinion générale qu'un bourgeois eût craint, risquer d'être descendu la nuit dans la rue solitaire, mais ce qui nous y attirait surtout c'est qu'on y était armé. Ainsi j'eus, pendant trois ans, le bonheur délicat de voir la France terrorisée par des gosses de seize à vingt ans. Quand Riton et ses copains mettaient la petite gueule brune de leur revolver contre les reins ou la panse d'un Français sans tendresse à l'égard des Allemands, les honnêtes gens n'osaient pas s'approcher, mais à leur gueule les petits gars crânes, malgré la haine, le béret bleu posé sur l'oreille, devinaient que les réflexions étaient celles-ci :

— Si c'est pas honteux ! Des gosses maltraiter des gens de cet âge-là.

— Donner des armes à des merdeux !

— Des petites crapules...

J'aimais ces gosses dont la dureté se foutait des déboires d'une nation, que sa détresse dans le cœur de chacun, dès qu'il en parlait, confondait systématiquement avec l'être de chair le plus aimé. Et les petits

gars armés étaient peut-être touchés de se mouvoir dans un halo de honte dont les environnait leur trahison, mais ils avaient dans le regard et dans les gestes assez de grâce pour en paraître indifférents. J'étais heureux de voir la France terrorisée par des enfants en armes, mais je l'étais bien plus quand ces enfants étaient des voleurs, des gouapes. Si j'eusse été plus jeune je me faisais milicien. Je caressais souvent les plus beaux, et secrètement je les reconnaissais comme mes envoyés, délégués parmi les bourgeois pour exécuter les crimes que la prudence m'interdisait de commettre moi-même.

Du spectacle de l'amour avec un milicien d'un soldat allemand, je veux tirer une joie sans égale, alors que la mort de Jean D. me désole, détruisant tout en moi, ou ne laissant subsister que ces images qui me permettent de poursuivre des aventures condamnées. Sans doute, il était normal qu'un guerrier, que je souhaite de la plus fine cruauté, je l'accouplasse avec l'être au moral le plus vil selon le monde — et selon moi-même quelquefois, mais comment me justifierais-je de le faire à propos de l'ami le mieux aimé, mort en luttant contre mes deux héros, en luttant contre ce que mes deux héros défendaient? La douleur que me cause cette mort, vous ne pouvez douter d'elle. Durant quelques jours mon désespoir m'a fait craindre pour ma vie. Tel était mon chagrin de savoir Jean depuis quatre jours dans une tombe étroite, dans un cercueil de bois blanc, son corps déjà défait, que je fus sur le point de demander à un savant, mais très sérieusement :

« Êtes-vous sûr qu'on ne puisse plus le ressusciter? »

La folie de cette question ne m'apparaît même pas aujourd'hui, car ce n'est pas ma raison qui la pose, mais mon amour. N'ayant pas de savant sous la main, c'est moi-même que j'interrogeai. J'attendis la réponse en frémissant d'espoir. L'espoir, en effet, faisait frémir tout, autour de moi et en moi. J'attendais une merveil-

leuse invention que l'espoir seul pouvait trouver.

Ce frémissement, c'était le battement d'ailes précurseur d'un vol. Je sais qu'une résurrection n'est pas possible et ne l'était pas alors, mais je ne puis admettre qu'en ma faveur l'ordre du monde ne soit *troublé*. J'eus un instant l'idée de payer un homme, un fossoyeur, pour déterrer ce qui restait de cet enfant, afin de tenir dans mes mains un os, une dent, afin que je sache encore qu'une telle merveille que Jean avait été possible. Mon pauvre Jean-sous-terre. J'eusse même permis qu'il revînt parmi nous sous n'importe quelle forme : celle de deux morceaux de bois noirs zébrés de céruse plaqués l'un contre l'autre comme une guitare fantastique et muette, reposant dans un lit d'herbes sèches, au fond d'un édicule en planches, loin du monde, et d'où il ne sortirait pas, fût-ce pour prendre l'air, même la nuit, même le jour. Quelle serait sa vie sous cette forme de guitare grossière sans corde ni médiateur, parlant difficilement par une fente de la planche, se plaignant de sa condition ? Cela m'est égal. Il vivrait et serait présent. Il serait au monde et je lui mettrais du linge blanc tous les jours. Or, mon chagrin, qui me faisait délirer, invente cette floraison dont la vue m'est une joie. Plus Jean se transforme en engrais, plus les fleurs qui poussent sur sa tombe m'embaumeront. Le goût de la *singularité*, l'attrait de l'interdit, concoururent à me livrer au mal. Comme le bien, le mal se gagne peu à peu par une découverte géniale qui vous fait glisser verticalement loin des hommes, mais le plus souvent par un travail quotidien minutieux, lent, décevant. Je donnerai quelques exemples. Parmi les travaux qui marquent cette ascèse particulière, c'est la trahison qui me coûta le plus d'efforts. Pourtant j'eus le courage admirable de m'écarter des hommes par une chute plus profonde, de livrer à la police mon ami le plus martyrisé. J'amenai moi-même les policiers au logement où il se cachait et je

tins à cœur de recevoir, sous ses yeux, le prix de ma trahison. Sans doute cette trahison me cause une souffrance inouïe, m'apprenant de même coup mon amitié pour ma victime et pour l'homme un amour encore vivace, mais au milieu de cette souffrance, il me semblait que demeurât, la honte m'ayant brûlé de toute part, au milieu des flammes ou plutôt des vapeurs de la honte, d'une forme aux lignes sévères et nettes, d'une matière inattaquable, une sorte de diamant, justement appelé solitaire. Je crois qu'on l'appelle aussi l'orgueil et encore l'humilité et encore la connaissance. J'avais commis un acte libre. Enfin, refusant que mon geste ne fût grandi par le désintéressement, qu'il ne fût un acte purement gratuit, accompli par une sorte de jeu et je complétais mon ignominie. J'exigeai que ma trahison fût payée. Or, j'ai voulu dépouiller mes actes de tout ce qui pouvait, malgré tout, s'attacher à eux de beauté. Toutefois un peu de lumière embellit les crimes les plus odieux, quand ils sont commis par un être beau, vivant au soleil, doré par la mer et j'ai dû m'appuyer sur un peu de beauté physique pour atteindre le mal. Qu'on m'en pardonne. Le vol, l'assassinat, la trahison même, parce que je les envisage à partir d'un corps doré, musclé, toujours nu, qui se meut au soleil et dans les vagues passe par-dessus ce ton ignominieux (qui me fut un attrait) pour un autre plus noble, qui tient davantage du sacrifice solaire. Mais encore, malgré ma vie au soleil et mon corps vivant — vie que je tiens depuis la mort de Jean — je reste attiré par les êtres qu'on appelle ténébreux, ceux en qui quelque chose me révèle la nuit, ceux qui sont enveloppés de nuit, fût-ce cette nuit qu'est encore l'éclat dont ils rayonnent, ceux qui sont bruns ou blonds avec des yeux noirs, ou avec un visage crispé, un sourire mauvais, des dents méchantes, un sexe important, une toison épaisse. Je leur crois une âme dangereuse.

— Qu'est-ce que l'âme?

— C'est ce qui s'échappe des yeux, des cheveux secoués, de la bouche, des boucles, du torse, du sexe.

Cela n'a que deux qualités : c'est bon ou c'est méchant. L'âme d'Erik était méchante. Il tuait chaque fois qu'il était mal de tuer, parce que cela était mal. D'abord afin d'être digne du destin qu'indiquait l'étrange signe de ce peuple de pirates. La croix gammée porte en elle avec l'exaltation particulière des pavois dangereux, la dévastation et la mort. Sans doute il avait surmonté les premiers sursauts de dégoût et peu à peu s'était habitué à cette idée d'être l'ami du bourreau. Dans le petit logement de Berlin où il passait le temps que la caserne lui laissait libre, Erik prenait quelques habitudes de confort qu'avait rêvées sa jeunesse ouvrière. Son ami avait pour lui des égards de mère (contenus tout entiers dans le geste de donner une chiquenaude au revers du veston d'Erik) plutôt que d'amant, et un peu plus chaque jour l'arrogance d'Erik devenait vive, soutenue encore par le fait qu'il portait des bottes dont il aimait entendre les talons se cogner. Enfin au lit le bourreau lui avait accordé le rôle de mâle et sur son dos, accroché à son cou comme dans le Tiergarten, mais cette fois les mains jointes sur la pomme d'Adam au lieu de l'être sur la nuque, Erik se savait quelque chose comme l'excroissance vivifiante d'un beau monstre. Ce n'est pas qu'il eût tenté lui-même d'agir en mâle, et il fut fort étonné lorsqu'une nuit le bourreau se mettant sur le ventre voulut être enfilé.

Peu à peu les deux amants se liaient. Ils mélangeaient leur linge et leurs gestes. Une sorte d'amitié les unissait, cependant qu'Erik ne pouvait s'empêcher de savoir que la pureté du ciel et la fraîcheur des arbres lui étaient refusées car ils étaient pleins du rire moqueur et inaccessible des filles. La nuit, quand il sortait de chez le

bourreau pour regagner la caserne, il entra dans une pissotière ou un bosquet et sur ses joues il mettait avec les doigts une légère marque rouge afin de laisser croire à ses camarades qu'il venait de quitter les filles.

Le bourreau couvrait Erik d'un pauvre luxe criard. Il lui achetait des chemises de soie, des chaînes d'acier, des couteaux, des bagues d'argent. C'était peu, mais cela suffisait à désarmer l'enfant qui n'avait pas la force de s'arracher à cet épais confort retrouvé chaque soir. Or, la rancœur s'amoncelait en lui et fortifiait son désir de liberté. Pourtant, au cœur de cet esclavage Erik avait pris une attitude et une voix autoritaires qui le soulageaient un peu. Un jour que son ami lui reprochait d'avoir trop dépensé, Erik ricana et dit :

— Je t'emmerde.

Le bourreau était assis devant la table, il le regarda :

— Calme-toi.

Ses grosses mains, épaisses et larges étaient posées à plat sur la nappe.

— Je ne te le dis pas pour te le reprocher.

— Je me moque de ton argent. Si j'en veux je sais où en trouver.

— Où ?

— Ça me regarde.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu voudrais que je t'explique ?

— Où ? Dans le Tiergarten, comme les putains ?

— Et après ?

— Salaud !

Le bourreau se leva. Pour la première fois contre Erik il osait avoir des mouvements vifs. Il voulut contourner la table, mais il comprit que le gosse qui déjà était près de la porte, serait plus lesté que lui.

— Erik !

Il le fixa d'un regard qu'il croyait méchant.

— Erik, ne sors pas.

- Pourquoi?
- Ne sors pas !
- Et si je sors ?

Il y eut un instant de silence. D'une façon toute naturelle le bourreau mit sa main dans sa poche, et sur un ton plus doux, presque de prière, il ajouta :

- Non, ne sors pas Erik !
- Tu ne m'empêcheras pas...
- Je te tue.

Le bourreau murmura l'exclamation en tirant de sa poche son couteau qu'il venait d'y ouvrir. Il ne le brandit pas, mais il eut un geste pour viser, sans presque faire remuer son poignet.

- Salaud ! Si tu fais un pas de plus je te cloue !

Erik eut peur. Cette lame dans une pareille main déchaînait à nouveau toute la fantasmagorie sanglante que le mot de bourreau avait évoquée dans le Tiergarten. La bouche sèche il put dire :

- Tu es fou.
- Je vais te tuer.

La position du corps du monstre était effrayante et sa face. Erik dit encore :

- Tu peux frapper, je ne me défendrai pas.

C'était une suprême rouerie qui pour un moment les sauvait tous les deux. Le bourreau n'oserait pas toucher un gosse sans défense, mais devant tant de bassesse il montra une telle rage ou du dégoût, que sa main trembla. Dans un grand geste théâtral il porta cette main armée à son front comme pour chasser une injonction au meurtre qui risquait d'être plus forte que lui, il regarda son couteau avec effroi, et il le lança par la fenêtre. La fenêtre était fermée. Le couteau traversa une vitre et tomba dans la rue. Faisant croire au bourreau que son geste était violent, ce bruit de carreau cassé semblait couronner une situation tragique, la clore. Il permettait aux deux héros de reprendre haleine, poser pied. Le



bourreau eut un petit frisson, comme s'il surmontait un grand désir de meurtre, comme s'il échappait à la folie du sang où tout — sa nature et sa fonction — l'entraînait. Il regarda Erik et dit doucement :

— Va t'asseoir, mon petit.

Erik hésita. Enfin, — paraissant accorder une exceptionnelle faveur, lentement, il revint à sa chaise. Le bourreau avait perdu. En effet, si toute son attitude, quand il tira de sa poche son couteau, avait effrayé Erik, le gosse fut vite rassuré en voyant le geste pour le lancer : au lieu de saisir la lame par la pointe, ce qui eût fait tournoyer et décrire à l'arme une parabole en hauteur, il la jeta par le manche, et la main basse. Toute sa faiblesse se trahit par ce geste. Sa nature était sans éclat. Elle s'effilochait. Erik comprit qu'il venait d'assister à une comédie. Ce soir-là il ne montra rien de sa supériorité, ni de son mépris auquel pourtant se mêlait la terreur du métier de son ami et dans son âme une sorte de sentimentalité pour le compagnon.

Quelque temps après qu'il était à Paris, Erik se rendant seul au bordel, le milicien lui apparut un soir à la croisée de quatre rues. Il venait à lui. Erik pour jouir mieux de son visage et le voir plus près se détourna d'un groupe de camarades, consentant à le perdre de vue une seconde, quand tout à coup, le même commit l'impolitesse de tourner à gauche et de se laisser escamoter par une colonnade, avant même qu'Erik l'eût vu.

Riton avait aperçu le soldat, mais c'est par discrétion qu'il se détourna de son chemin. Il ne savait pas le plaisir qu'il eût causé. Erik resta couillon devant cette foule soudain vide, ridiculement précipitée vers l'inutile. Aucune présence jamais ne lui fut aussi présente que l'absence de ce gosse. Il ressentit un outrage, car il avait le sentiment de sa singularité. Habituellement, le monde se déployait autour de lui avec révérence, les maisons s'effaçaient, les arbres s'étonnaient, le ciel

se couvrait. On a quelquefois le sentiment d'un égard que les choses vous doivent ou d'un égard que vous leur devez. Ainsi la voiture des Pompes funèbres, l'enterrement de Jean croisa un jeune boxeur dont je rencontrai le visage gracieux et salaud. Au retour, je remarquai un très beau soldat américain. Le soir même je me branlai pour le boxeur et le lendemain matin j'allais le refaire encore quand je sentis que ce serait commettre une impolitesse à l'égard du Ricain, et c'est pour lui que je me cognai un rassis, tandis qu'au fond de moi quelqu'un pleurait sur la mort de Jean.

Plusieurs fois Erik rencontra Riton et jamais il n'eut l'occasion de l'aborder. Il le regardait de loin. Riton ne pouvait le reconnaître puisqu'il ne l'avait jamais vu. Il oublia la caresse dans la nuit. Puis un jour il dut aller porter un pli à l'école (transformée en caserne) où Erik était caserné. Il le rencontra sous le porche. Il se heurta à l'admirable statue habillée de drap noir. Il l'aima. Il était sept heures du soir. Au lieu de se diriger vers le réfectoire, quand il rentra à la caserne, le cœur battant, Riton se rendit aux lavabos, vides à cette heure. Il défit ses lacets se déchaussa et se lava les pieds. Il prit bien soin de récurer les plis de ses orteils et les ongles. Puis, les pieds mouillés, les godasses à la main il grimpa au dortoir et changea de chaussettes. Il se lava les pieds tous les jours, et tous les soirs il lava — et la mit sécher sous son matelas — la paire de chaussettes, qu'il portait tout humide encore le lendemain.

Sous le porche, Erik tout d'abord n'avait pas eu le temps de voir le visage du gosse. C'est en se retournant qu'il reconnut sa démarche, sa stature, l'incomparable élégance de son dos et le ceinturon de cuir qui faisait deux fois le tour de sa taille. Quand il repassa devant lui, leurs regards s'entremêlèrent, mais ni l'un ni l'autre ne se dit un mot. Ils se rencontrèrent encore sur les boulevards sans avoir le courage de se parler.

Une autre fois Erik apparut à Riton, très droit, dressé près d'une des piles de pierres soutenant le métro. Du col de sa veste ouvert, de celui de sa chemise, sortaient la pomme d'Adam très marquée, son cou doré. Sur son bras gauche, il tenait un bébé de quelques mois, rose, vêtu de blanc. La beauté de cette apparition affola Riton. La présence du soldat, debout, était exaltée, semblait-il, par la présence du même. Faut-il penser que l'apparence de la paternité augmentait son charme de mâle, ou que le gosse paraissait être l'extrémité vêtue de dentelle, de sa verge monstrueuse de taille. arrivant jusqu'à hauteur de sa bouche afin qu'il la baise?

Une autre fois encore, un soir, il apparut presque lumineux tant son bloc était sombre, formé de ténèbres compactes, dans l'angle d'un pilastre. Sans voir Riton, il se détacha de la nuit, et marcha dans la direction opposée à celle du milicien. Son calot noir était sur l'œil. Comme un chien qui rapporte, entre ses dents il tenait un gant qu'un mouvement très gamin de sa tête faisait osciller de droite à gauche. Il avait une main dans la poche. Mais ce gant, surtout, lui donne aujourd'hui la douceur d'un chien de chasse aux longues oreilles pendantes.

Quand je le vis en face de moi le soleil chauffait doucement la forêt. Il ne portait pas de fusil ni de couteau, c'est à son sourire que je reconnus qu'il était chasseur. Mes cheveux tressaillaient. Je pris sa main. Mais à l'instant même s'élevait en moi cette prière :

« Ne permettez pas que je vous touche. Ne m'adressez jamais la parole... »

L'image en moi de lui-même s'étonnait. Son front, ses sourcils, dont chacun avait naturellement l'étrangeté des sourcils des clowns (souris dont la tête est l'œil, feuille de cerise dont l'œil est la cerise...) ses sourcils se crispèrent. Le poing de cette image se ferma pour frapper. Pourtant je continuais à lui parler :

« ... car on ne doit pas toucher à la beauté.  
Gardez-vous assez loin de moi... »

Ma main était dans la sienne, mais de la main de l'image la mienne restait à dix centimètres. S'il était impossible que j'osasse une telle scène (car on n'eût — ni lui-même — rien compris à mon respect) il m'était permis de la désirer. Et chaque fois que j'étais auprès d'un objet qu'il avait touché ma main ne s'en approchait qu'à dix centimètres, si bien que, dessinés par mes gestes, les choses paraissaient gonflées extraordinairement, hérissées de rayons invisibles ou augmentées de leur double métaphysique à mes doigts enfin sensible.

Quelle démonstration de la force géométrique que l'angle de lumière, les branches mobiles et rigoureusement immobiles du compas qu'étaient ses deux jambes quand il marchait ! Parfois j'approchais ma main très près de ses bords sans jamais risquer de le toucher car j'avais crainte qu'il ne se dissolve, qu'il tombe mort ou que je meure, c'est-à-dire : soit que je m'apercevrais être nu soudain dans une foule voyant ma nudité ; soit que mes mains se couvrant de feuilles je dusse vivre avec, avec lacer mes souliers, tenir ma cigarette, ouvrir la porte, me gratter ; soit que lui-même, spontanément, saurait qui je ne suis qu'au fond et rirait de me savoir ainsi ; soit qu'en face de lui je chierais mes boyaux, les traînant loin derrière moi, dans la poussière où ils ramasseraient des brins de paille et des fleurs fanées (les mouches noires et vertes s'y poseraient qu'il viendrait agacer de sa main blanche et molle et ces mouches tourbillonnant autour de lui il les chasserait avec dégoût) ; soit que je verrais et sentirais mon sexe éternellement dévoré des poissons ; soit qu'une amitié soudaine me permettrait de caresser jusqu'au spasme les crapauds, les cadavres, car évoquant ces supplices — et d'autres — ma mort risque bien d'être la connaissance de ma honte apparue dans le jeu des manifestations les plus redoutées

en face de l'être aimé. Je le tenais donc à distance. Une fois pourtant je touchai ses cheveux.

Au camp de Rouillée Paulo subit un simulacre d'exécution. On l'amena un matin dans la cour contre le mur. Douze soldats visèrent. L'officier cria « Feu ! » Une détonation. Un nuage dans les yeux de Paulo. Quand il fut délié, et qu'il marcha, il crut marcher dans la mort. Vingt-quatre heures après avoir touché les cheveux de Jean je crus marcher dans la mort. Je volais plutôt, légèrement au-dessus de champs d'asphodèles.

Un autre soir, Riton reconnut Erik derrière la glace d'un bistrot de Montmartre. Il introduisait une pièce de deux francs dans un appareil à sous afin d'entendre des disques français qu'il écoutait debout, les pouces dans les poches, accrochés au bord et les quatre doigts sortis, dans la même attitude que venait de prendre Riton pour l'examiner dans l'ombre du boulevard.

Ces rencontres jamais parfaites exaspéraient Riton, le désolaient, creusaient son ventre. Paulo était en tôle et lui-même ne trouvait plus le courage de voler. Il ne sortait presque plus de chez lui.

Il s'écartait de la Société, et l'y aidait la faim. Pendant longtemps il en souffrit, et du froid, dans une petite chambre qu'il ne payait pas. Une nuit il ne put tenir. Telle était sa faim qu'elle eût pu le nourrir. Il la sentait dans son ventre avoir la consistance d'une matière sur le point d'être assimilée. Elle montait par vagues de son ventre à sa bouche où elle expirait en s'épuisant de n'être qu'un désir. Il se retourna sur son lit et voulut penser à Paulo qui lui avait donné le foulard accroché à un clou du mur. L'amitié ne résista pas à l'idée qu'il pourrait tirer de ce chiffon de soie délavé assez d'argent pour acheter du pain. A qui le vendre ? C'était un souvenir, mais Paulo eût compris que son foulard servît à calmer la faim de son ami.

« Si je m'étais coupé à la jambe, il trouverait normal

que j'arrête le sang avec son foulard, même si le foulard est perdu après. »

Un appel se fit dans son corps, quelque chose comme la légère torsion d'un organe par une main délicate. Il se leva. La chambre étant petite, il fut tout de suite à la porte et il sortit. Par ces quelques mouvements et ceux qu'il fit pour descendre, il oublia sa faim, mais dès qu'il fut sur le boulevard, se demandant s'il tournerait à droite ou à gauche, elle fondit sur lui à la rapidité d'un cheval au galop, c'est-à-dire qu'il éprouva la sensation d'être terrassé par un animal victorieux qui le foulerait ainsi jusqu'à la consommation des siècles. Il tourna à droite. Le boulevard était sombre. Les arbres vivaient dans une gloire, dans une joie infernale. L'ombre même était cruelle. Riton marcha. Il fallait compter sur un miracle. Au rez-de-chaussée d'une maison, sur le rebord d'une fenêtre — d'une loge de concierge — il vit un chat. Riton s'arrêta et sans même caresser l'animal, il le prit dans ses bras. Le chat ne bougea pas, mais déjà la joie donnait des ailes à Riton qui rebroussa chemin, transporté par l'espoir et le ventre déjà satisfait. Le matou était gros et gras. L'assassinat fut atroce.

Riton essaya d'abord de tuer la bête avec un marteau. Éprouvant obscurément que, celui qui donne la mort est moins coupable lorsque le coup n'a pas de participation directe et continue au meurtre en l'approuvant à chaque seconde, il lança le marteau. La fourrure du chat fut seule atteinte. Le chat se cacha sous le lit, mais l'exiguïté de la chambre permit à Riton de l'attraper vite. Prise, la bête voulut le griffer. Elle se débattit. Riton s'enveloppa la main gauche dans une serviette et empoigna le chat par la queue. De la main droite il lui assena un coup de marteau sur la tête, mais la souplesse de son échine permit au chat des mouvements de reptile suspendu. Il miaula. Il sentait la mort venir. Il la savait inévitable. Riton voulut recogner, il manqua son

coup. L'instrument martela le vide. Il cogna. Il cogna encore à tort et à travers.

— La vache!

La scène fut muette d'un bout à l'autre. Riton se débattit en silence contre le silence lui-même peuplé des pensées criminelles et désespérées de l'enfant et de l'effroi du chat qui lui paraissait devenir l'Ennemi par son acharnement à vivre malgré tout, par l'habileté de son corps à éviter les coups, par la fourrure chargée de douceurs animales, de tendresse, protégeant la bête, mais émises par elle jusque dans l'âme de Riton. La mer emplissait la piaule, dont le bruit des vagues étourdissait Riton. C'était un gros matou gris qu'il eût aimé caresser. Je vois très bien le gosse prendre le chat qui grimperait jusqu'à son épaule où il s'assiérait pour monter auprès de son visage une veillée funèbre. Il ronronnerait.

Née en même temps que celle du meurtre par le marteau, l'idée de la strangulation devint plus précise, mais Riton ne voulut pas lâcher la bête pour chercher une corde. Il déboucla sa ceinture, la tira des passants du pantalon, et il fit, d'une seule main, une boucle coulante. Le chat attendait en silence. Un pied sur la petite tête, Riton tira sur l'extrémité de la ceinture, mais il n'étranglait pas la bête aussi souple, aussi vivace que jamais. Riton était roulé dans les plis d'un sommeil d'une mollesse écœurante. Il attacha la ceinture à un clou et pendit le chat qui, en se rétablissant, écorcha le mur auquel il essaya de grimper. Tout à coup un grand frisson fit frémir le corps de Riton, un frisson de plus en plus ample et précis à mesure que s'imposait l'idée que les voisins étaient aux aguets derrière la porte, à l'écoute contre les murs, au courant du meurtre non parce qu'ils entendaient les cris, les plaintes, les prières de la victime, mais parce que le meurtre lui-même chargeait la chambre comme un tube de Crock, d'émanations subtiles qui perçaient les murs mieux que les rayons de Røtgen.

Puis il reconnut l'absurdité de cette idée et il continua à frapper d'une main à coups de marteau tandis que de l'autre il soutenait son pantalon qui glissait. Le chat vivait plus fort, la vie exaltée par le danger, la souffrance et la peur. Il n'y avait pas encore de sang et Riton n'en pouvait plus de frapper. Puis il craignit encore que cette bête fût le diable qui quelquefois se métamorphose en chat pour entrer plus facilement dans les habitations.

— Si c'est le diab' j'suis bon!

Il songea à le dépendre, mais il redoutait que le diable, debout sur ses jambes ne lui ouvrît le ventre avec un doigt crochu. Les histoires disent que trois gouttes d'eau bénite jetées sur le chat suffisent à rendre au diable sa forme d'homme. Il n'y avait pas d'eau bénite dans sa chambre, même pas une branche de buis, même pas une image de première communion. S'il faisait un signe de croix? Le diable resterait pendu et peut-être garderait-il tout en prenant une forme humaine, les dimensions du chat. Que faire avec le cadavre d'un diable de cette taille. Alors Riton n'osa plus un geste par crainte de former involontairement sur le chat le signe de la croix.

Il entendit très loin, sur le boulevard, un manège forain.

— C'est la chenille...

Le bruit semblait se passer dans la cervelle du même.

Le mouvement du manège quittant son paroxysme, ralentissait d'une façon sensible, ralentissait encore. Il semblait exténué, enfin comme une main l'est par une masturbation qui se prolonge et va cesser dans la jouissance. Le manège lâcha une décharge de garçon vigoureux...

Sur le balcon, ses gestes étaient à peine gênés par son équipement, car encore qu'on eut serré autour de sa poitrine les bandes de mitrailleuses, la respiration avait vite permis un peu de jeu et libéré son thorax. Il mit la main dans la poche de sa culotte et voulut y prendre



une cigarette. Il ne trouva que quelques mégots et sa déception lui rendit la lucidité que la fatigue et l'aventure chassaient. Pour permettre qu'il se reposât, la fatigue endormait son inquiétude.

« Y a pas à dire, c'est les derniers clops. Et les Frisés n'ont pus qu'dalle. Y a pu grand chose à briffer. Pus de fumée. Pus de becqueter. Même pas de tatanes. »

Il sentit qu'il était pieds nus sur le fer du balcon. Son ventre roulait des borborygmes. La nudité de ses pieds, leur délicatesse, la chair de ses bras, faisaient loucher les soldats allemands, en le regardant, songer à une bête au corps extrêmement fragile qui sort par quelques trous de la carapace chargée de la protéger. Il était à Ménilmontant, sur la Butte, pas loin de sa rue, entortillé de la ceinture au cou dans les torsades magnifiques, rutilantes et sourdes, que les Fritz l'obligeaient à porter. En quittant les caves de la maison, qui jusqu'à l'insurrection servait de caserne à la section décimée, le sergent boche avait décidé que le milicien ne ferait pas le coup de feu. On l'enveloppa de balles. Les bras et les jambes nus se vêtirent soudain d'une douceur et d'une élégance souveraines, c'est-à-dire de l'élégance et de la douceur qui sont à un souverain sortant un instant de l'armure à peine plus étincelante de sa majesté. Il exigea de conserver sa mitrailleterie.

— Allez l'sergot, faut me laisser mon moukala.

Il regarda l'Allemand du coin de l'œil et il mit, malgré qu'il s'amusât, tant d'imploration dans son regard de putain — on voit cela dans le regard de certains chiens à qui la gravité des circonstances, le voisinage de la mort ou du danger, mettent dans les yeux une lueur d'appel — un signal lumineux — que le sergent, amusé par le contraste de l'œil et de la bouche, sourit. Aussi sec, les jambes de Riton reculèrent, le portèrent à deux mètres en arrière, près du mur où était posée la mitrailleterie, mais à l'agilité des jambes, le buste, d'où pourtant

comme d'un cuirassé par les écoutilles, sortent les mousses, sortaient les deux bras nus, répondit par une lenteur, une lourdeur seigneuriale, et c'est alors que Riton eut l'idée de se regarder dans la glace. Instinctivement, il se tourna vers le mur : il n'y avait pas de glace. Alors il se tâta. De ses mains frôlant le frisson des balles, il parcourut la surface du métal. Autour de la maison, les projectiles pleuvaient, s'écrasaient contre le mur dont on entendait parfois dégringoler des fragments. Dans la cave, les sept soldats allemands étaient tout à leurs préparatifs de fuite (on ne pourrait pas défendre la maison, il fallait battre en retraite, essayer de gagner les toits. Le reste vivant de la section s'était sauvé par les égouts), ils étaient sans répit dominés par la sourde idée d'un danger plus grand que le combat dont ils étaient le centre. Entre eux, ils parlaient très peu, s'entr'aidaient à peine. Pour Riton c'était sept jeunes gens qui n'avaient que le défaut de péter trop haut.

Posé devant les soldats, il avait la fragilité et son élégance d'un aiguillon de noisetier posé — et abandonné par la main d'un jeune bouvier qui vient d'entrer au cabaret — contre le mufle baveux et les cornes d'une paire de bœufs, immobiles, *subjugués*.

Le sergent lui dit d'enlever ses chaussures. Depuis, il était nu-pieds. Et cette nuit sur le balcon, en mer, à Ménilmontant, sa mitraillette posée à côté de lui, il pensa :

« C'est quand même féérique. »

Il eût aimé se montrer à l'aube dans cet appareil étincelant qu'avaient noué les Boches, debout sur un toit, à toute une armée qui l'eût visé. Il prit sa mitraillette et resta quelques secondes immobile. Un coup de feu partit, peut-être d'un toit, peut-être d'en bas.

« Si c'était un isolé? ça serait vache. Pauv' mec. »

Il eut une pensée rapide pour le milicien seul sur un

toit, mais seul avec son arme. Seul on n'est que soi. Avec une arme, c'est la solitude à deux. On est soi et son devoir. Soi et... un autre personnage invisible mais présent et qui change de nom selon le cas. Soi et... le triomphe ou la mort. Seul on s'en tire. Soit qu'on se rende, soi, qu'on se sauve sans être inquiété puisque l'on est sans arme. L'ennemi poursuit moins les guerriers que ce qui fait le guerrier : son arme. Il est faux qu'on puisse jeter facilement son fusil, sa mitrailleuse ou son couteau et qu'on s'enfuie. Si l'échange des charmes entre l'arme et le guerrier a été fait selon les rites, s'il a été consacré par le combat et le prestige d'un chef, entre l'arme et le guerrier se nouent des liens qu'un homme tranche d'autant plus difficilement qu'il est lui-même valeureux, et sa valeur — j'en suis aise — le conduit à la mort.

« Qui ça peut être ? C'est p'tête un gars que j'connais. Y a pas moyen de se rendre compte. Au fond, j' m'en fous, il fait comme moi, i s' démerde. »

Il allait d'une idée douloureuse à une autre idée, comme un moine qui la nuit, près d'un torrent parcourant le chemin de la croix, court de station en station et s'agenouille devant les rochers qu'un maigre falot fait bouger. Le paysage où Riton et le moine se mouvaient est identique : des pierres où peut-être passe le canon d'un fusil, des épines noires chargées de prunelles noires, le bruit dévastateur d'un torrent.

Pour être sûr de soi et chasser mieux ses pensées trop molles, il mit un poing à sa hanche et il voulut cambrer le mollet, mais il était sur ses talons nus. Cela suffit pourtant pour que son poing butant contre la caparace, il connut mieux, — avec plus de précision, la valeur du moment. Sous cette armure, il se sentit un cœur de bronze et il voulut mourir, car le bronze est immortel. Cette fois il était beau plus que le gars du maquis qu'un jour, avec son capitaine, il avait arrêté. Dans la nuit,

en face de la ville palpitante d'une journée si belle, mais incertaine encore du sort de la victoire, il avait une extraordinaire conscience de sa transformation en l'un de ces personnages terrifiants, à l'œil exercé, aux gestes préparés de longue date pour les combats, aux coudes et aux genoux hérissés de lames. Un dragon. Une chimère. Sa chevelure était empoisonnée. Une houle roula dans son ventre des pets contenus qu'il n'osait lâcher, car il entendait derrière lui, tout près, les soldats dans l'ombre s'organiser pour la nuit. Il sourit sur Paris en songeant qu'il eût fait mourir de terreur les mères qui l'eussent vu caresser la joue d'un enfant. Il pensa :

« J' voudrais êtr' celui qui fait pleurer les mères ! »

Cette phrase lui fut dite, autrefois, rapportée d'Afrique par l'ancien bataillonnaire, ami de Paulo. Sur ce balcon, au cinquième, il était seul, malgré la présence des soldats allemands. Une légère déman-gaison l'obligea à se gratter à l'entre-jambe. Sa situation exceptionnelle déformant la moindre circonstance, son sexe et la toison qui l'entoure, lui parurent tout à coup une sorte de pierre au fond d'une mer, incrustée parmi les algues de coquillages minuscules qui ajoutaient encore à sa dureté, et son esprit se reporta au même geste qu'il avait vu faire souvent à Erik, puis au sexe d'Erik qu'il supposa, dans la culotte de drap noir, un autre monument mégalithique moussu, constellé de parasites à la carapace grise et dure.

« Quanqu'ça va s' cogner on va se démolir », pensa-t-il, dans une légère somnolence qui le faisait vaciller. Il se réveilla, étonné. En un clin d'œil il fit le point.

« Ça y est, j' suis dans l' sac », se dit-il.

Il sentit son abandon. En bas, sous ses pieds, sous ses crachats — il crachait sur les arbres — c'était le sol où pouvaient, en se cachant à peine, circuler les Français.

« C'est quand même mes frères ».

Pour penser, il se servit du mot « frère », qui fait partie du langage sentimental des voyous, langage odieusement avili par les Algérois dont l'indélicatesse verbale fait prononcer des phrases comme celle-ci :

— Tu vas pas refaire un compatriote, non. C'est ton frère, un homme de ton pays. Riton arrêta cette pensée : « C'est mes frères. » Il sentit qu'elle était le centre, le point idéal de sa solitude. Encore qu'en tournant elle perdît un peu de sa précision, elle restait à l'origine de son écœurante situation. Autour d'elle s'organisait ceci : « J'ai abandonné mes frères, ma famille, mes amis. Je cours. Je cours dans la rue. Je me sauve par les toits. Je tue les Français quand je peux. Ils essayent de me tuer. Je tire sur tout ce qui m'a servi. Ce soir je devrais servir par amour. J'ai pris le parti des monstres, le parti des Rois. On va me tuer, je suis un traître. Je suis déjà maudit et déjà condamné. Je suis seul sur la passerelle d'un navire qui sombre. Toute la ville me hait. Les pierres, les murs, la balustrade où je m'appuie peuvent se détacher pour me tuer. Je suis chez moi en pays étranger. Cet appartement est celui d'un ennemi, un Français, avec qui j'ai été à l'école. Tous les jeux, toutes les filles j'en perds le bénéfice. Je suis seul. Ma mère me vise pour m'abattre. Elle cherche un de mes yeux. Je me bats pour l'Allemagne. » A force de tourner, montrant toutes ses faces que la vitesse brouillait aussi, la phrase initiale était devenue confuse comme un toton, légère comme une traînée brumeuse, et, la vitesse du tourbillon la faisant disparaître, en Riton, pendant un instant, il n'y eut que la conscience de sa solitude, de sa hauteur sur ce balcon. Du bras droit il serrait contre sa hanche sa mitraillette noire, intelligente et rusée. Il la tenait d'une main. De l'autre il caressa son torse qu'il sentit fragile et souple sous sa cuirasse de cuivre.

Dans ma chambre, pendant de longs jours, j'avais

appris les gestes de l'ennui. Couché, je sus pianoter contre le panneau du lit, derrière moi, etc...

Avant le coup du chat, j'avais essayé en vain, de mettre un type en l'air. C'était la nuit. J'avais chaussé des souliers à semelles de caoutchouc. (J'eusse préféré aller dans les quartiers riches pour deux raisons : les types ont du fric et ils savent moins bien se défendre que dans les quartiers ouvriers. Ils ne savent pas se servir des poings. Ils se battent en duel.) Dans le haut de la rue du Temple je repérai un type, pas trop grand. J'ai une bonne matraque. Je suivis le mec. A chaque mètre je me disais : « Y a personne, je l'descends ici. » Impossible. Je ne pouvais pas taper par derrière. Il a fallu que je passe sur l'autre trottoir, que je descende plus bas que le type, et que je remonte sur son trottoir pour revenir dans sa direction. Je baissais la tête. Je marchais comme un homme qui réfléchit. Je l'ai bousculé en passant, puis je l'ai insulté et je l'ai frappé : un coup de poing dans la gueule. Il a été le plus fort. J'ai dû foutre le camp.

Avec Erik on se parlait tout le temps, on bavardait. De n'importe quoi. A croire que le langage pur est une onde d'échanges amoureux.

Le capitaine entrant dans leur chambrée, à la caserne des Miliciens, un matin avant qu'ils soient levés s'écria en se bouchant le nez :

— Ça sent la pudeur là dedans !

Riton pensa :

« C'est peut-être moi la pudeur. »

Et il rougit ?

— Hein !

Il bondit. Il avait cru qu'on lui parlait.

« J'entends des voix. J' suis comme Jeanne d'Arc. »

Pour être Pucelle on n'en a pas moins ses règles. La veille au soir de l'exécution elle revêtit la robe blanche des suppliciées. Le sang coulait sur ses cuisses

fermées. Dans l'ombre de son cachot, à tâtons, elle se lava au baquet où elle buvait et, n'ayant point d'autres linges, elle déchira sa chemise pour en faire une sorte de tampon qu'elle attachait entre ses jambes. La main gauche retroussant sa robe blanche, la main droite de Jeanne écrivait sur la nuit des signes sacrés, des signes de croix, confondus à des pentacles (ou se continuant par eux), à des tracés d'exorcismes. Lasse, épuisée, affolée par ce sang versé lors d'un drame où l'assassin et l'assassinée demeurent invisibles, elle se coucha sur la paille; de sa robe elle recouvrit pudiquement ses jambes et elle pria, entremêlant ses invocations à Dieu, à Marie, à ses Saintes, de formules conjuratoires, adressées aux esprits infernaux, et que les sorcières de Lorraine lui avaient conseillées. Elle restait immobile, mais le tampon d'étoffe n'arrêtant pas le sang, la robe, déjà parsemée d'empreintes plus ou moins précises, affaissée au creux des jambes sagement réunies, s'ornait en son milieu d'une énorme tache de sang. Le lendemain devant les évêques dorés, les hommes d'armes portant bannière de satin et lances d'acier, par un étroit sentier ménagé entre les fagots, Jeanne d'Arc monta au bûcher et resta exposée avec cette rose rouillée à la hauteur du con.

. . . . .  
— C'est pas vrai. Tu mens!

— Je le jure sur la tête de mon père.

Je pouvais être sûr que Jean disait la vérité.

C'est ainsi qu'il me jura que la boniche n'était pas enceinte de lui.

— Sur la tête de mon vieux!

Il crut qu'il serait noble d'élever l'enfant d'un autre. L'enfant mourut.

A l'heure même que sa patronne s'éveillait sous les fleurs, à huit heures, la petite bonne sortait, dans un soleil radieux, de la salle glacée de l'amphithéâtre. Elle

marcha derrière le corbillard. Le curé était venu en courant. Il était en retard, mais il était venu car dans les villages le curé assiste toujours à la levée du corps. Si le défunt habitait trop loin de la cure, le clergé se contentait d'aller à mi-chemin. La famille et lui, ambassadeurs de deux rois rivaux, également prestigieux, fixent un endroit sur la route, parmi les champs, où la mort et Dieu se rencontrent. Ce matin le curé était accompagné de deux enfants de chœur qui marchaient devant le corbillard sur lequel était posé le minuscule cercueil orné de la couronne de perles en forme d'étoile blanche et bleue. Vous avez compris que les deux enfants de chœur en soutane noire et surplis blanc, bordé d'une large bande de dentelle ancienne, auront, le plus jeune, le visage de Riton et l'autre celui d'Erik. Derrière le corbillard, marchait la boniche que suivait un croque-mort.

— Un corbillard, c'est une corbeille. Je suis derrière une corbeille.

De très bonne heure elle était venue à l'hôpital et quand elle eut franchi le porche, que vint lui ouvrir un concierge ensommeillé, la bonne se trouva au fond du plus fleuri des jardins empanaché d'aurore (il était sept heures quand elle arriva). Elle vit le corbillard des pauvres, qui lui parut être le squelette du corbillard des rupins, et n'en souffrit pas. Il était attelé d'un cheval quelconque et nu. Il attendait à la porte de l'amphithéâtre. La bonne entra. Le garçon d'amphithéâtre la salua, très tranquillement. Il causait avec le cocher et le croque-mort. Le cocher dit à la bonne :

— On est un petit peu en avance, la levée est à sept heures et demie.

La bonne pensa : « On enterre par la poste ». Sans qu'elle eût prononcé cette réflexion, le cocher l'entendit, car il ajouta : « J' parle de la levée du corps, comme de juste », il renifla et de la manche torcha la goutte qui



pendait à son nez. Dans la partie la plus noble de la boniche, celle qui ne cédait pas à la douleur, au sommet de son âme, une voix nerveuse s'impatientait et criait : « Tai-sez-vous ! Tai-sez-vous ! » Mais la malheureuse, elle-même, n'en pouvait entendre qu'un murmure, dont elle ne comprenait pas le sens. Comme on serre un fichu autour de ses épaules, avec ses lourdes mains crevassées par les lessives elle serrait les voiles de crêpe de Madame. Elle marchait tout doucement, en silence.

« Je marche tout doucetttement, et dans les plates-bandes du roi. »

Sa pauvreté, son misérable salaire l'obligeait à porter des chaussures à semelles de caoutchouc. Dans cette salle toute blanche, l'ampoule électrique était placée dans l'angle formé par le mur et le plafond jusqu'où, sur le mur opposé, l'ombre démesurée de la petite bonne en grand deuil s'allongeait. Sur deux tréteaux noirs assez bas reposait le petit cercueil où sa fillette était enfermée.

— Elle dort, la pauvre choute.

Il y avait assez de silence pour qu'on entendît autour d'elle le coassement des grenouilles qui sautaient et plongeaient dans l'eau des marais embrumés au milieu de quoi elles se tenaient toujours. Le cercueil était recouvert d'un drap blanc sur lequel les infirmières avaient posé cette petite couronne de perles blanches et bleues, en forme d'étoile qu'avait, la veille, fait apporter Madame. Parmi les fleurs de perles, surnageant, tremblait au bout d'un fil de laiton un chérubin potelé, en porcelaine rose. La boniche, après avoir murmuré un bref « Je vous salue Marie », s'accota au mur pour attendre plus facilement le curé. Il vint. Arrivé à l'église, le cortège dut attendre, dans un coin, que soit terminée la cérémonie religieuse de l'enterrement de onze soldats allemands tués la veille. Il

fallut attendre trois heures. Juliette n'avait pu s'asseoir.

« On va croire que j'ai pas de chagrin », pensait-elle.

« On va croire que j'aimais pas ma petite. »

« Le monde va penser que je l'ai tuée, qui sait. »

Les soldats du peloton accompagnant leurs camarades morts regardaient cette petite femme en deuil debout près des cordes qui pendent, qui passent par un trou du clocher. Enfin on sortit les onze cercueils et on les conduisit à la gare, afin qu'ils aillent reposer de l'autre côté du Rhin. A l'église l'absoute fut rapidement donnée. La soutane noire et trop courte où manquaient des boutons (boutons ronds comme des boutons de bottines) découvrait les jambes des deux enfants de chœur, nues et velues dans des bottes de caoutchouc qu'on a vues souvent aux maquisards de la Nièvre, et le surplis de dentelle blanche n'enlevait rien de leur vigueur. Ils servaient le prêtre comme on sert une pièce d'artillerie. Le servant est celui qui passe les munitions. Ils servaient avec la même foi, le même dévouement, la même promptitude : que ce fût pour l'encens, pour l'eau bénite, pour les répons. Puis la cérémonie à l'église terminée, ils sortirent les premiers, précédant le prêtre, les deux croque-morts, le cercueil et la boniche en deuil. Un sacristain derrière eux referma les portes de l'église. Et commença, dans ce jour interminable, la longue nuit que fut pour la bonne le voyage de l'église à la tombe et de la tombe à sa chambre.

A propos de ce héros que fut Jean D., j'aurais voulu parler encore sur un ton précis, le montrer en citant des faits et des dates. Cette formule est vaine et trompeuse. Le chant seul dira le moins mal ce qu'il fut pour moi, mais le registre des poètes est assez réduit. Si le romancier peut aborder n'importe quel sujet, parler de n'importe quel personnage avec toujours une précision rigoureuse, et obtenir la diversité, le

poète est soumis aux exigences de son cœur qui attire à lui tous les êtres marqués à l'angle par le mal et par le malheur, et tous les personnages de mes livres se ressemblent. Ils vivent, à peine modifiés, les mêmes moments, les mêmes périls, et pour parler d'eux mon langage inspiré par eux, redit sur un même ton les mêmes poèmes.

Alors qu'il vivait, Jean me causa d'atroces chagrins, aujourd'hui, c'est sa mort. Sa vie fut un miracle de pureté que sa mort au combat illumine encore. Lors de la cérémonie funèbre, devant son cercueil le curé prononça quelques mots et ceux-ci : « Il est mort au champ d'honneur. » La formule déjà, en tout autre occasion, m'eût fait hausser les épaules et sourire, mais le prêtre la prononçait à propos de Jean et, outre qu'elle le magnifiait en lui accordant les honneurs dont les hommes disposent (le champ d'honneur est un long et large terrain vague, derrière l'habitation de mes parents adoptifs, où, la nuit, partis de très loin, du Japon quelquefois, viennent mourir quelques héros), le velours et les franges d'or, venant d'un chrétien dont le rôle est de pacifier, cette phrase éclairait encore les contours de Jean, les précisait, et le montrait comme un héros de la juste cause contre le mal, comme le chevalier, comme le très pur contre la bête. Cette pureté m'en impose. Voici que je comprends la valeur des symboles puisque j'ai voulu jeter une fleur sur sa tombe, puisque la phrase du curé a causé dans ma détresse une sorte de raffermissement physique, une tension du jarret qui fait que je puis me dire fier de Jean. C'est à cette pureté, à la grandeur de cette mort, au courage calme et silencieux de mon enfant, que j'ai voulu dédier l'histoire exprimant le mieux les irisations secrètes de mon cœur, et voici que les personnages que j'y découvre sont ce que j'adorais autrefois, que j'aime encore, mais que je veux odieusement mutiler.

Pourtant, si tous ces personnages fougueux n'ont pas encore vidé les lieux, il n'est pas possible que je les voie sous le même éclairage. Vais-je aimer la droiture, la noblesse, le justice ? Plus l'âme de Jean est en moi — plus Jean lui-même est en moi — et plus j'ai de goût pour les vauriens sans grandeur, pour les lâches, pour les salauds, pour les traîtres.

Je parlerai d'abord de sa présence en moi. Dès qu'au cimetière il fut recouvert de terre, quand le petit tertre fut achevé, et quand j'eus fait le premier pas pour quitter la tombe, je me sentis très nettement me détacher du cadavre qui depuis quatre jours, et un grand quart d'heure encore avant qu'on ne bouclât son cercueil, avait tenu lieu de Jean, du cadavre en qui Jean s'était transformé par le prodige d'une balle bien placée. Puis aussitôt — non pas le souvenir — mais Jean lui-même prit une place là, que je suis bien obligé de nommer mon cœur. Je reconnais sa présence en ceci : Je n'ose faire ou dire ou penser une chose qui le puisse blesser ou fâcher. Et voici une autre preuve de sa présence en moi : si l'on prononçait à son égard une phrase, inoffensive en soi, mais vulgaire d'expression, par exemple : « Il est mort, il ne pêtera plus. » J'y verrais une insulte et plus qu'une insulte, une profanation et je casserais la gueule à l'insulteur qui n'insulte pas seulement ma douleur — je passe là-dessus — mais Jean lui-même qui peut entendre, car il est en moi qui entend l'insulte. Je casserais la gueule au type parce que Jean n'a que mes bras qui sont les siens, pour se défendre. J'eusse admis qu'on l'insultât vivant, s'il ne pouvait entendre. Et s'il entendait, qu'il se défendît ! Il avait sa jeunesse et sa force. Maintenant, il entend par mes oreilles et se bat à l'aide de mes poings. Je ne puis donc douter de mon amour quand ce livre que j'écris, alors qu'il m'habite, est la recherche avide des voyous qu'il méprisait. Or, je n'ai pas le sentiment de commettre un sacri-

lège en lui offrant des histoires monstrueuses. Un détail : mes précédents livres je les écrivais en prison. Pour me reposer, en imagination j'entourais de mon bras le cou de Jean et je lui parlais doucement des chapitres les plus récents. Pour ce livre, dès que j'arrête d'écrire, je me vois seul au pied de son cercueil ouvert dans la salle de l'amphithéâtre et je lui propose sévèrement mon récit. Il ne le commente pas, mais je sais que son corps défiguré par les balles, par le sang, par un séjour trop prolongé au frigidaire, m'entend et, s'il ne m'approuve pas, m'accepte.

Il pleut ce matin et je suis désolé à l'idée de le savoir dans une terre humide. Je m'assieds, et ce mouvement m'apprend qu'il ne peut plus s'asseoir. Je vous en prie mon Dieu :

*Palais de ma mémoire où s'enroule la mer  
Miraculeuse ailée troupeaux paissant la peur  
Dieu de plâtre et de nuit mêlés évangile des doigts  
Glacés par l'or boutons faibles accords des bois  
Bonnet rouge arche noire et regard bleu des puits  
Espagnols Dieu du ciel et des bras nus produit  
De la crainte et du feu paisible traversin  
Où je songe objet secret malaise essaim  
D'éventails perdus fin des siècles dieu seul  
Et seule maison volet douce fleur de tilleul  
Refuge dieu du soir ou des bois douloureux  
Os blancs et torturés cadeau d'un prince heureux  
Palais de ma mémoire où s'enroule la peur.  
Cette garde qui veille à ta porte, et ces fleurs  
De lance, et cette éponge, ô mon Dieu, je suis là.  
Je vous offre mon chant que tire votre œil las  
Comme un fil qu'on dévide par l'œil, et mon corps  
Evidé tout entier par ce léger fil d'or  
Sera fil de vos songes, réserve de pitié,*

*Clair enregistrement pour vos harpes d'été.  
Bobine précieuse, ô Dieu vos appareils  
Ont tant besoin d'amour ! Mes nuits et mes sommeils  
Gardez-les pour qu'il dorme, écoutez-moi Seigneur  
D'os cloués, d'os percés, récit venu d'ailleurs  
Paradis refermés sur les rameaux tordus,  
Bergère sans écho, clair de lune étendu  
Sur les fils du séchoir, marche, marche à travers  
Les églises perdues des marbres de la mer.*

Le gosse que je transporte en moi sourit et s'amuse tristement de mes préoccupations de vivant.

— Pourquoi acheter des douzaines de mouchoirs ?

Puisque ma vie n'a plus de sens, qu'un geste ne signifie plus rien, je veux cesser de vivre. Même si cette décision se détruit et se renouvelle à chaque instant, elle m'empêche d'utiliser le futur. Tout doit s'accomplir dans l'instant, puisque l'instant d'après je serai chez les morts, accroupi dans le champ d'honneur, et parlant à Jean. Chaque geste vide qui fait croire que la vie continuera ou bien trahit mon désir de mourir ou bien offense Jean dont la mort doit amener par amour la mienne. Par exemple, je lace mes souliers, et ce geste l'anime. On n'a plus de souliers chez les morts. J'ai donc en face des choses le détachement des condamnés à mort que j'ai vus à la Santé.

La seule image de Jean qu'en moi je conserve est celle qui me le montre couché dans son cercueil où il n'était encore qu'un condamné à mort puisque son corps avait une présence plus terrible, plus effrayante que celle d'un garçon qui cessa de respirer en attendant le verdict. Encore que le sachant mort je ne voyais en lui qu'un condamné qui se moque un peu plus du monde et persiste dans son jeu du sommeil. Il avait en face de

moi un mépris hautain, et sa véritable mort n'eut lieu qu'après la cérémonie de l'église.

. . . . .  
Erik, vêtu comme un prince, fut pendant deux ans l'amant du bourreau. Ils se rencontraient dans le petit logement que le tueur possédait au Kronprinzenufer. Comme d'un palais de Venise, les fenêtres donnaient sur un canal. Derrière les vitres de couleur on sentait monter de la rivière un brouillard épais, capable de faire dériver la maison si elle n'eût été ancrée au roc par la présence du bourreau. Elle était plus solide qu'un phare battu des tempêtes. Un tueur tranquille l'habitait qui se livrait à des amours coupables, mais paisibles. Le visage du bourreau, peu à peu, redevient harmonieux. Je sais qu'il était la déformation de celui de Jean. De mon souvenir, comme derrière une vitre, je voyais le visage du gosse me regarder. A mesure que je parlais du bourreau, que j'écrivais de lui, je m'éloignais, me semble-t-il, du visage de Jean, je me rapprochais, je choisissais mon angle d'action. Enfin, l'ayant trouvé, je regardais Jean fixement. La courbure (concave) de son nez, la hauteur de son front, la proéminence de son menton m'imposèrent l'image du bourreau. J'accusai tous ces caractères en voulant, mentalement, l'écrasement de bas en haut de ce visage. Ma pensée, méchante comme tout créateur, obligea ce visage à s'écraser encore. La racine du nez disparut presque entre les yeux — eux-mêmes de plus en plus profonds — le menton devint horizontal. J'obtins un visage bête, sournois, où restait quelque douceur et une indicible tristesse.

Les deux chambres étaient sombres à cause des vitraux des fenêtres. Elles étaient meublées simplement, bourgeoisement de meubles de chêne, d'un poste de radio, d'un lit. Les murs étaient ornés de la photographie du bourreau et de celle d'Erik. Tous les deux

menaient là une existence familiale qui permettait, à l'un son service de Hitlerjugend, à l'autre ses meurtres matinaux. Erik jouait de l'harmonica. Parfois il se faisait raconter le détail d'une exécution capitale, il exigeait les dernières paroles des suppliciés, leurs cris, leurs gestes, leurs grimaces. Il s'endurcissait. Et le bourreau en se déversant un peu dans l'oreille d'un gamin qui l'aimait devenait plus tendre. Il somnolait longtemps sur des coussins. Il caressait un vieux chien dont l'attendrissaient les yeux chassieux, comme l'attendrissaient aussi la morve des enfants, la gomme d'un cerisier, le suc du pavot et de la laitue, les larmes de la blennorrhagie.

En deux ans, physiquement aussi Erik s'était transformé. Il coupait moins ras ses cheveux. Ce qui était trop doux dans son visage avait durci. Ses joues s'étaient creusées. Il avait de la barbe qu'il rasait tous les jours. Ses muscles s'étaient encore fortifiés par la marche, l'exercice et la culture physique. Seuls ses yeux gardaient un regard aussi clair et aussi lointain, et la bouche, dont le dessin était très précis, d'une extraordinaire sinuosité, avait conservé sa tristesse. Enfin sa voix, en présence du bourreau avait retrouvé son assurance. Elle s'était débarrassée des notes aiguës et du tremblement les accompagnant. Ces notes qui reviendront quand il sera prisonnier dans l'appartement de la mère de Jean.

C'est au lit que d'abord le bourreau parla à Erik de sa beauté. Tout naturellement, lors de l'excitation amoureuse il devait accorder à son ami les qualités les plus hautes.

— Tu es beau. Je t'aime. Mon petit !

Le sang-froid revenu, avec moins d'exaltation le bourreau caressait ce corps allongé près du sien, pourtant il ne pouvait ne pas s'apercevoir de la lourdeur des muscles, de la gravité de la bouche et des yeux, de la



mollesse des boucles, enfin de tout ce qui cause la beauté d'un adolescent fatigué par l'amour. La main s'attardait sur le sexe au repos, le bourreau se soulevait sur un coude et contemplait son ami :

— Mon petit! Tu es vraiment beau.

Parfois il l'obligeait à se lever :

— Apporte-moi à boire.

Et quand le gosse enfilait le pantalon, encore courbé et ses deux jambes vêtues jusqu'à mi-cuisses, il criait très vite :

— Bouge pas. Attends.

Il le regardait dix secondes, l'admirait, puis il le laissait libre. Erik s'immobilisa ainsi dans plus de cent postures dont son amant voulait épuiser le charme.

— Ah! tu es beau.

En aucun moment Erik ne montra d'impatience. Au contraire, à chaque instant il attendait le cri qui le saisisrait net, prouvant qu'il venait d'atteindre un point de beauté *saisissante*.

Ne croyez pas qu'il chercha, qu'il inventa des poses : il se mouvait au contraire très simplement, mais il prit l'habitude de se savoir très beau et, peu à peu, il en vint à se considérer comme un être qui ne peut agir qu'en fonction d'un beau geste. Mais que tant d'admiration lui soit prodiguée l'empêchait d'admirer celui même qui la lui prodiguait.

Il lui arrivait pourtant de désirer être le bourreau afin de se contempler lui-même et de jouir du dehors de cette beauté qu'il émettait : de la recevoir. Quant à moi, j'eusse aimé accomplir un seul de ces gestes afin d'avoir été pris — fût-ce de la façon la plus fugitive, dans un instant de beauté. Sans doute lorsqu'en filant à toute allure, le train me laisse voir un gamin au milieu des feuilles mouillées, des branches mortes, du brouillard, et dont l'épaule supporte le poids d'un grand gars debout, mêlant son haleine à la sienne, j'envie sa beauté,

sa grâce déguenillée et sa chance de servir une minute heureuse. Je me console en pensant qu'il ne peut jouir de cet instant dont il ignore le charme, et qu'il attend d'en sortir (la beauté de l'instant est faite de la fatigue de la figure mouillée de l'enfant, de ses haillons, de sa gêne à soutenir son copain, d'un léger frisson, enfin d'un inconfort qui veut cesser). Mais je me trompais encore, car si nous voulons avoir conscience de nous, nous sommes obligés de faire certains actes qui précisent notre dessin. Ainsi Paulo sachant qu'on le regardait quand il enfourchait son vélo, accusait quelques gestes dont la grâce était naturelle, il en inventait quelques autres qui dessinaient avec précision — pour mon œil et pour le sien — le gigolo.

Le bourreau ne se fatiguait pas d'aimer, mais si Erik s'accommodait de cette admiration, il s'énervait malgré elle de se sentir le plus faible. Après une scène à propos d'argent, il eut le courage de rester une quinzaine sans revenir.

— C'est fini. Je ne le verrai plus.

Il voulut se délivrer de cette espèce de glu. Haïr n'est rien mais aimer ce que l'on haït cause l'écœurement. L'embrasser ou se laisser embrasser par lui n'était pas terrible mais ce l'était que bander et jouir sous ces baisers reçus et donnés. Le lendemain même de la grande décision de ne plus voir le bourreau, il sortit en ville avec des camarades. Ils marchèrent sagement sur les trottoirs, et rentrèrent à la caserne. Le surlendemain Erik sortit seul. Et dix jours ainsi, traînant son ennui : il ne pouvait pas mettre ses mains dans ses poches à cause des règlements militaires, ni siffler — les voyous berlinois ne savent pas. Il n'osait parler aux filles. Le dixième jour, fort de l'argent de sa solde, il entra dans un cabaret. A peine fut-il assis qu'une entraîneuse vint à sa table.

— Je peux prendre quelque chose ?

Affectant l'indifférence il dit :

— Oui.

La musique jouait des airs héroïques et du jazz. Depuis longtemps il n'était pas entré seul, libre, dans un cabaret. Il buvait de la bière. La fille avait demandé un verre de liqueur.

— Je m'appelle Martha.

« Que pense-t-elle de moi ? Elle ne serait pas mal si... si quoi ? Si. Elle n'est pas mal. Elle doit voir que je n'ai pas l'habitude des femmes, mais peut-elle voir que... ? »

— Tu es très jeune.

— Ah ! On n'a pas l'habitude des clients de mon âge ici ?

— Guère.

Erik regardait ses bras blancs, ses lourds cheveux.

« Elle a l'air honnête. C'est une honnête putain. » Il recula vivement sa jambe, qui sous la table avait frôlé la cuisse de la fille.

— A boire !

Ils burent longtemps, et l'ivresse le gagna.

— On ne va pas rester là. Viens !

— Non mon petit, reste. On va boire encore.

— Après tu ne pourras plus te lever. S'il vient des officiers...

Au mot officier il se redressa, puis s'affaissa très vite. La fille le prit par le bras et ils sortirent. Dans la rue elle le soutint un peu.

— Tiens-toi bien. Fais un effort.

Il eut un hoquet et marcha dix mètres avec la raideur d'un automate.

— Ça va ? Il faut que je rentre. Hein ? Il faut que je rentre, toi c'est par là.

Elle montra une direction.

— Oui... Oui, mon petit...

Il dit « mon petit » en même temps qu'il mettait la

main droite à sa poche, selon le geste familier au bourreau, le pouce seul à l'intérieur, accroché au rebord de l'étoffe. Il respira largement. Sa poitrine s'élargit et tout à coup il la sentit pleine de quelque chose de nouveau, une sorte de gaz très léger, très pur — un air des sommets — qui la gonflait.

« C'est cela un sentiment. »

Il vit le visage de son ami, ses bras, ses jambes, il l'entendit prononcer Erik...

« Je suis sûrement saoul. Je... »

La femme n'était plus à côté de lui. Il longeait les bords de la Sprée. Erik se tenait très droit, mais les yeux baissés. Il restait attentif à ce qui se passait en lui.

« L'amour... Ça c'est bizarre. »

Il respira encore. Le même gaz extraordinairement léger élargit sa poitrine qui s'en était un peu vidée. Et s'allégeait tout son corps qui eut comme *une idée de titubement*.

« Si je tombe, où je vais tomber ? »

« Dans ses bras » est un mot qu'il ne formula pas mais il se vit nettement tomber dans les bras que le bourreau tendait pour empêcher sa chute. Quand il releva les yeux il s'aperçut, à l'imprécision des objets, qu'il pleurait.

« Il faut que je sois saoul pour m'apercevoir que je l'aime. Il ne faut pas l'aimer... »

Il tourna son visage vers la muraille qu'il considéra avec tendresse. La fille était partie.

« Elle est partie... »

Ses jambes devinrent plus molles. Il eut soudain mal au cœur.

« Je vais vomir mon amour... »

Il s'appuya au mur. La tête penchée, il dégueula sur le trottoir.

« Il ne faut pas l'aimer... Il faut le haïr... oui. »

L'œil d'abord fixe cherchait à regarder plus haut que

la paupière, presque à se révolter. Il eut encore un hoquet, vomit, puis éprouva un peu de calme.

« Il faut le haïr... »

« Martha. Elle est blonde. Elle est forte. Elle devrait me soutenir... Ah ! les femmes... Elle est partie... Décidément mes jambes sont en laine... »

Il sourit, puis il éclata de rire. Mais tout à coup il se rappella qu'il était un jeune Allemand et son rire s'arrêta net.

« Nous sommes le blé en herbe pour la moisson prochaine... »

« Martha est forte. Elle doit m'aider à le haïr... »

Ses jambes étaient si molles qu'il songea aux cuisses du bourreau, entre lesquelles il eût pu s'asseoir, et sur quoi il eût posé ses mains, bien à plat, comme sur le rebord épais d'un fauteuil de cuir.

« Le haïr... »

Mais il n'avait plus aucune force physique et Erik se sentit s'enfoncer dans son amour en même temps que dans l'ivresse qui lui révélait son amour. Le lendemain, durant les marches, les manœuvres, les défilés dans les rues de Berlin, les yeux perdus il s'interrogeait :

— Je ne peux pas aimer autre chose qu'une fille. Pour lui j'ai peut-être de l'amitié... Mais quelle fille ? Je n'en connais pas.

Souvent quelque jeune Berlinoise lui souriait, il rendait le sourire et ne s'attardait pas. Il craignait d'avoir oublié les gestes et les mots de l'amour normal.

— Et puis après ? Lui, c'est ma maîtresse...

Il revint au bourreau. Très beau habituellement, il fallait qu'une fois il fût rencontré par Erik. sur le Kirfurstendam courant, et dans chaque main un gant qui battait à côté de lui comme deux petites nageoires. Erik le regarda un instant. Le bourreau courait avec le postérieur, tout à coup très large, en arrière. Il courait mal. Il se pressait à un rendez-vous sans doute

et il craignait d'être en retard. Erik enfin le vit entrer dans un café. Il l'y suivit tout naturellement. Dans le café il n'y avait personne sauf le bourreau. Erik s'approcha de la table et releva ses cheveux avec la main :

— Je t'ai vu entrer.

Je me levai pour être à sa hauteur. J'hésitai une ou deux secondes, enfin je tendis la main.

— Tu t'assoies ?

— Oh non, je ne veux pas te déranger.

Marchant sur cette dernière phrase, une femme s'approcha. Dans la glace Erik la reconnut. Il se retourna. Elle était beaucoup moins jolie qu'aux lumières et si, sur le coup, il avait eu un moment de joie à l'idée qu'il pourrait montrer à son ami qu'il avait des maîtresses, il eut honte de cette fille. Elle vint vers lui.

— Bonjour. Ça va ? Tu es bien rentré l'autre jour.

— Oh oui, très bien.

— Tu m'excuses, n'est-ce pas, je ne pouvais pas t'accompagner. J'ai ma mère malade.

En parlant elle se drapait dans un manteau très large qui fit tout à coup ressortir une poitrine trop ample. Je regardai cette poitrine avec un sourire amusé.

— Tu étais un peu souffrant.

— Oui, un peu.

Elle restait droite. J'observais Erik qui bougeait à peine debout en face d'elle, ses deux mains appuyées à ma table. Il me regarda, vit mon sourire, et il sourit lui-même. Je sais qu'il me tendit aussitôt la main *contre* cette femme. Elle arrivait à point pour nous lier en nous liant contre elle. Et le soir même, parmi les baisers désordonnés j'eus la surprise de sentir les lèvres d'Erik se poser sur ma paupière, doucement, peut-être par une erreur de sa part mais par une attention délicate du sort, en un baiser amical et reposé.

Erik allait à son destin avec la même fougue que

Jean D. allait au sien. Et la même volonté de franchir le mal. Leur vie s'insinuait à travers les obstacles, elle passait malgré les barrages. Un jour que j'allais voir Jean espérant passer la soirée avec lui, je le trouvais habillé, cravaté comme rarement il l'était, prêt à sortir. Mon arrivée sembla le gêner.

— Tu sors ?

— J'vais avec des copains. Y a des filles...

Cette seule affirmation, apportée un peu plus tard me rendit soupçonneux.

— C'est pas vrai, tu vas avec des types !

— Oh ! tu es fou...

Il savait que je tolérais qu'il sortît avec des filles, qu'il eût avec elles des amourettes ou de sérieuses amours, mais que la jalousie m'eût rendu enragé si je l'avais rencontré avec d'autres hommes que des gosses de son âge.

— Tu vas rester avec moi.

— Tu es fou, j'ai promis. On fait une petite fête avec des filles...

— Reste.

— Non.

— Reste.

Nous nous battîmes, mais j'obtins qu'il n'allât pas à cette partie. Il me le promit. Mais je demeurai fort incertain de sa promesse. Je dis :

— T'as juré mais tu vas y aller quand même, en douce...

— Non je te dis.

— Tu vas y aller...

— Non je te dis. Je te dis que non.

— Jure-le.

— Oui.

— Jure-le sur la tombe de ton vieux.

— Oui.

— Dis je le jure.

— Oui je le jure.

— Sur la tombe de ton père ?

— Oui.

— Ben dis-le. Prononce.

Il hésita, enfin, sous mon regard fixe il dit :

— Je le jure sur la tombe de mon père...

Je remarquai sur-le-champ qu'il avait, consciemment ou non, prononcé très vite et embrouillé les mots « tombe de mon père », les rendant presque indistincts. Mes habitudes mentales et ma rouerie me firent m'y attacher. J'y reviendrai.

. . . . .  
J'ai dit plus haut que Pierrot était volontaire et tendre. Voici sa volonté : Enfant il passait l'été à la campagne. Il pêchait souvent à la ligne dans un ruisseau et il appâtait avec ces vers très longs que l'on nomme ombilics. Il les cherchait dans la terre meuble et les mettait en vrac dans une poche de sa culotte courte. La manie de manger ses ongles a souvent comme corollaire celle de porter à sa bouche tout ce que la main rencontre. Machinalement il recueillait ainsi, dans sa poche, les miettes de pain séchées de son goûter de quatre heures, et il les mangeait. Un soir, il ramassa dans sa poche quelque chose de dur et sec et le mit dans sa bouche. La chaleur et l'humidité redonnèrent très vite sa mollesse à ce ver recroquevillé demeuré dans sa poche où il avait séché et que l'obscurité ne lui avait pas permis de reconnaître. Il se trouva pris entre s'évanouir d'écœurement ou dominer sa situation en la voulant. Il la voulut. Il obligea sa langue et son palais à éprouver savamment, patiemment, le contact hideux. Cette volonté fut sa première attitude de poète, que l'orgueil dirige. Il avait dix ans.

Cette attitude de Pierrot n'était pas seulement commandée par l'orgueil, mais par une sorte de profonde tendresse pour toutes les choses. Jamais il n'eût



osé ce geste de garder le ver dans sa bouche si, obscurément peut-être, il n'eût considéré le monde avec un regard calme, confondant les objets et les êtres dans un égal amour, qui équivalait finalement à une indifférence d'où émergeaient de rares prédilections. Un jour de soleil et de poussière à Paris, des manœuvres pavaient la rue. L'un d'eux tenait une foreuse dont le bruit se mêlait à la lumière et à la poussière. Chaque muscle de son corps hardi, chaque muscle, était ébranlé par le tressaillement de la machine. L'homme avait les manches retroussées sur des bras solides et bronzés. Sous ses pieds immobiles jaillissaient des éclats de silex et des étincelles. Chaque mèche de cheveux tressautait. Un cercle s'était formé autour de lui, où était Pierrot qui regarda le paveur maintenir et diriger sa machine. Il ne pensa rien mais quand il quitta le cercle il conserva longtemps l'image — et souvent il fut visité par elle — d'un homme puissant armé d'une foreuse.

. . . . .  
D'autres préoccupations, plus couramment poursuivies, allaient acheminer Erik dans son destin particulier. Si le vol de la montre avait livré cette jeune brute orgueilleuse au bourreau, l'orgueil l'avait conduit en Russie où il souffrait encore parfois du souvenir de deux ans d'humiliation. La honte lui assurant qu'il ne lui restait aucun lien avec les hommes, il était prêt à tout oser. Enfin, puisque les circonstances — alors jugées malheureuses — l'avaient mis sur la voie du renoncement à l'honneur, il en profiterait donc pour reconstruire sa vie à partir de ce défaut terrible, et, non l'élever dans l'abject, mais permettre à l'abject de le faire accéder à la puissance.

Je ne sais pas encore pourquoi il est nécessaire ici qu'Erik accomplisse un meurtre. Les explications que je vais donner ne sembleront pas d'abord valables.

Pourtant si le meurtre de l'enfant n'est pas à sa place, c'est-à-dire placé selon un ordre logique justifiant sa présence dans le roman, je dois indiquer que cet acte d'Erik vient ici, à cet endroit même parce qu'il s'impose à moi. Peut-être servira-t-il à éclairer la suite du récit.

Si le seul péché — le mal selon le monde — est de donner la mort, il n'est pas surprenant que le meurtre devienne l'acte symbolique du mal et qu'en face de lui instinctivement on recule. On ne s'étonnera donc pas si je voulus me faire aider dans mon premier meurtre. La déclaration de guerre m'enthousiasma. Mon heure était arrivée. Je pouvais tuer un homme sans danger, je saurai ce que l'on éprouve en tuant, ce que l'on tue en soi et la plante qui y vit; après avoir tué, ce qu'est le remords. Sans danger, je veux dire sans le danger de la réprobation sociale, sans la mise à l'écart de qui détruit la vie. Enfin, j'allais faire le premier geste décisif pour ma liberté.

J'attendis impatiemment de monter en ligne, afin de trouver l'occasion. Un soir que je me promenais en dehors d'un petit village de France récemment conquis une pierre érafla le bas de mon pantalon. Je crus à une attaque ou une insulte. La main déjà au revolver, preste, en garde, c'est-à-dire un genou fléchi, je me retournai. J'étais sur une petite dune, parmi la campagne déserte et je vis à vingt mètres de moi un gosse d'une quinzaine d'années qui jouait à lancer des pierres qu'un petit chien rapportait. Une de ces pierres maladroites m'avait frôlé. La peur d'abord et la colère d'avoir eu peur et un mouvement de peur, sous l'œil pur d'un enfant et le fait d'avoir servi de cible à un Français, avec la nervosité que je mettais dans tous mes gestes, me firent arracher de l'étui mon revolver dont la main avait empoigné la crosse. En toute autre circonstance je fusse revenu à moi. J'eusse rengainé mon arme, mais j'étais seul et je me

sentis l'être. Aussitôt, en regardant le visage délicat et ironique par sa délicatesse, du gamin, je compris que le moment était venu de connaître ce que cause un meurtre. Les fleuves rapides et sans rives de la verte colère coulaient en moi, du nord au sud, de l'une à l'autre main, enchevêtrant leurs flots bouillants et tordus ou calmes et plats. Mon regard était fixe dans un visage figé, sombre et pourtant étincelant car tous les traits convergeaient en rayon vers la racine du nez. Un cri aurait pu me délivrer du râle muet, indistinct, qui montait sans sortir de mon ventre, à ma bouche. L'enfant se baissa dans le crépuscule pour prendre dans la gueule du chien la pierre où coulait la bave. Il se redressa en riant. Il neigea. Devant mes yeux, sur le paysage navré descendit une telle tendresse, pour adoucir l'arête des choses, l'angle des gestes, la couronne épineuse des pierres, une neige si légère, que la main chargée du revolver s'abaissa un peu. Le petit chien noir, joyeux, jappa deux coups en sautant autour de l'enfant. Le crépuscule apaisait l'Europe en sang. En face de la bouche entr'ouverte du gamin j'entr'ouvris la mienne, de la même façon, mais sans sourire par le fait d'une inspiration non d'air, mais de plus de haine. Le chien sautait en silence autour de son maître aux jambes nues. A travers moi les fleuves verts un instant calmés, roulèrent plus fort, plus vite. Les cataractes mettaient en action des machines électriques, des turbines, je ne sais pas, des dynamos d'où partit un courant terrible qui s'échappa par le regard, perçant le voile de neige, déchirant les mousselines que la douceur du visage de l'enfant étendait comme un crépuscule de lait sur cette campagne apeurée par la colère du soldat offensé.

— « La violence calme les tempêtes, c'est l'heure. »

Dans ma main droite, je sentis mon arme. De ma bouche entr'ouverte, à la bouche entr'ouverte du même

à vingt mètres de lui, contenue par la forme des lèvres, circulait une colonne de ténèbres ou d'eau pure qui nous reliait jusqu'au ventre. Mais mon regard sans couleur, détruisait les apparences formelles et cherchait le secret de la mort. Dérangé par le mouvement de volte brutale, mon bonnet de police noir déjà trop penché sur l'œil, tomba sur mon épaule, et par terre.

— « Je m'effeuille » fut une pensée qui passa très vite, m'effleura. Ma main gauche ébaucha un très subtil geste pour saisir à terre le calot tombé. Sur mes fleuves apaisés monta une légère vapeur verte. Un peu d'humanité me rendit la pensée, lentement, encore que depuis le moment de la brusque volte-face jusqu'au geste de viser il ne se fût écoulé que trois secondes. Plus humains mes regards furent encore plus graves, plus décidés à fondre la douceur que le sourire du gosse faisait neiger sur la campagne assise d'émotion, tombée sur le cul sans oser une plainte. Pour viser, il suffit d'une imperceptible rectification de l'arme, un redressement du canon dont la gueule noire sournoise bien qu'un instant humiliée à regarder la terre rigoler endessous, devient tout à coup forte, assurée d'exprimer une vérité éternelle, évidente; il suffit de quelques millimètres dans l'inclinaison nouvelle. Pourtant ma main pour y arriver décrivit un geste lent, solennel. Le bras armé, vêtu de noir, s'écarta immensément de moi, porta la main dans la nuit, passa derrière le tertre dominé par l'enfant, le contourna, enveloppa le gosse plusieurs fois, se replia, revint en arrière, passa derrière moi qu'il noua à l'enfant relié toujours à moi par la colonne de ténèbres, puis le bras, toujours plus long et plus souple, enferma la campagne, saisit la nuit, la tassa, la boucla dans ce mouvement lent mais souverain d'encerclement de l'instant pour en faire un bloc écœurant traversé par le rayon bleu du regard d'Erik de plus en plus humain. Le bras décrivit encore quelques

boucles, saisissant, étranglant tout ce qu'il rencontrait de vivant, et il ramena devant moi à la hauteur de la ceinture, un peu plus haut, et légèrement plus à droite, le revolver décidé. Au clocher invisible le premier coup de sept heures sonna. Des étoiles au ciel, une ou deux, peut-être. Je sentis que le revolver devenait un organe de mon corps, organe essentiel et dont l'orifice noir marqué par un petit cercle plus brillant, pour l'instant, était ma propre gueule ayant enfin son mot à dire. Le doigt. Le doigt sur la gâchette. Le plus haut moment de liberté était atteint. Tirer sur Dieu, blesser Dieu et s'en faire un ennemi mortel. Je tirai. Je tirai trois coups.

— Un garçon aussi joli peut bien me faire tirer trois coups.

Du reste, le premier, seul comptait. L'enfant tomba comme on tombe dans ces cas-là, en fléchissant sur les jambes, la face contre la terre. Je regardai immédiatement l'arme et connus que j'étais bien un assassin avec le canon de mon revolver, comme celui des gangsters, des tueurs, relatés dans les pages illustrées de ma jeunesse. Le moment, le mouvement dramatique n'était pas fini, heureusement car le contact avec la vie m'eût tué. Tout ce qui avait trait au drame le continuait. La fumée et la gueule noire, enténébrée par la poudre, était ce qui m'attachait le plus au drame. Les yeux toujours fixés sur eux, je me baissai, non en me courbant, mais en pliant sur mes jambes, pour ramasser avec la main gauche, à mes pieds mon calot noir. Je le gardai à la main, me relevai, sans perdre de vue la gueule du canon. Je savais que mon retour sur terre serait terrible. Le dernier coup de sept heures sonna. A la sécheresse qui me tapissait le palais et les lèvres, je m'aperçus que ma bouche était encore entr'ouverte et j'éprouvai l'horreur d'être en relation physique et magique avec un cadavre chaud. L'enfant avait dû

serrer les dents, couper avec les incisives la colonne de ténèbres parcourue d'ondes étoilées, la chute enfin du corps sur le visage l'avait sans doute cassée, néanmoins je fermai la bouche afin de couper tout contact avec l'enfant. Puis je voulus me retourner et partir sans voir le résultat de mon premier meurtre. Ma lâcheté me causa quelque honte. Aux quatre coins veillaient les colonnes allemandes.

— Je veux. Et pourquoi pas. Il n'est peut-être que blessé ? Non, il crierait. Non, on ne crie pas toujours. Autrefois, le bourreau me racontait les exécutions à la hache.

— Il m'a enseigné le courage. Je veux.

Je portai les yeux sur le gosse étendu, mais en même temps je levais le revolver afin que mon regard traversât, enregistrât le canon encore tiède et l'introduisît dans le tableau de chasse où il se chargerait d'établir la continuité du drame, me gardant sur un sommet nerveux, de calme et de silence, où la peur des hommes, les cris, leur indignation ne pourraient m'atteindre. Je regardai ma victime étendue. Le chien surpris le flairait aux pieds et à la tête. Je m'étonnai de ce que le petit chien noir ne commençât pas une cérémonie funèbre savante, digne d'un prince ; par un procédé secret connu des chiens noirs, qu'il n'appelât autour de son maître, pour le ressusciter ou le monter au ciel, une cohorte d'anges. Le chien reniflait toujours.

« Heureusement qu'il ne hurle pas, qu'il ne se lamente pas. S'il se lamentait, tous les anges accourraient. » Je pensai cela très vite, en même temps que mon pied gauche faisait un pas en arrière. Le terrain était tendre, je m'enfonçai un peu dans un trou de terre et aussitôt je me sentis soutenu à la taille par le bourreau avec qui je m'étais enlisé dans le Tiergarten, puis il me vint l'idée de mes bottes, et ces bottes ne rappelèrent que j'étais soldat allemand.

« Je suis un soldat allemand », pensai-je. Alors, l'œil toujours sur la scène du cadavre et du chien, j'abaissai mon bras gauche, le revolver, exécutant et signe du drame, disparut de la scène que je vis dans sa froide nudité, dans l'abandon banal, plus solitaire encore dans ce crépuscule adorable de paix, comme un meurtre crapuleux, découvert à l'aube, près des faubourgs. Un peu plus fort, plus sûr de moi, j'enregistrai les détails : les fesses rondes de l'enfant, sa tête bouclée sur son bras recourbé, ses mollets nus, le chien noir étonné, un bosquet imprécis. Je fis un deuxième pas à reculons. Tout à coup, je craignis d'avoir ce meurtre dans le dos qui me poursuivrait à travers la nuit. Enfin, j'osai me retourner. Tenant, dans la main gauche immobile le long de mon corps, mon calot noir, et dans la droite, au bout du bras tendu le revolver assez loin du corps, lentement, dans mes bottes allemandes et mon pantalon noir gonflé d'effluves de sueurs, de vapeurs bouclées, je descendis dans la nuit, vers la vie atroce et consolante de tous les hommes, suivi d'un cortège de guerriers casqués, poudrés, fleuris, embaumés, rieurs ou sévères, nus ou bardés de cuir, de cuivre, de fer, sortant en masse de la poitrine entr'ouverte du gosse assassiné, porteurs d'oriflammes rouges signés de noir et conduits par cette marche solennelle qu'était le silence du monde. Foulant des vaincus en sang, effrayé, non par le remords ni les sanctions possibles, mais par sa gloire, Erik Seiler rentra à la caserne. Il passa par des chemins qui longeaient un torrent dont le bruit emplissait la nuit. Ses boucles étaient moites. A la racine des cheveux, sur le front, perlaient de délicates gouttelettes de sueur. Il lui semblait être soutenu par la peur elle-même et qu'en cessant elle l'eût fait non seulement s'écrouler, mais s'anéantir, car il s'apercevait n'être plus qu'une armature très fragile de sel supportant la tête intacte

avec ses yeux, ses cheveux et la masse de cervelle sécrétant la peur. Toute la chair de son corps avait fondu. Il ne lui restait plus que cette blanche et très légère charpente (on connaît l'expérience de physique amusante qui consiste à soutenir une bague suspendue à un fil que l'on brûle ? Il suffit de tremper le fil dans un bain d'eau très salée. La bague est enfilée, une allumette brûle le fil. La bague tient, soutenue par la délicate cordelette de sel. Erik se sentait composé d'un squelette aussi cassable et aussi blanc que cette cordelette, qu'un frisson parcourait de particule en particule de sel, comme encore une chaîne formée de vieillards tremblotants. Qu'un choc se produisît, que la peur même vînt à manquer et il s'effriterait sous sa tête trop lourde et nécessaire à lui conserver la conscience de la peur. Il marchait au bord du torrent dont il entendait le grondement. La grande ombre du bourreau marchait à sa droite soutenue par la masse plus grande et légèrement plus pâle de Hitler qui faisait sur le fond étoilé de la nuit un bloc de ténèbres plus noires où l'on devinait des rochers aigus, mais aussi des antres dont l'appel silencieux était un danger pour Erik — qui, — pour peu qu'il prêtât l'oreille à leurs lamentations — eût accepté de s'y étendre, d'y dormir, d'y mourir, c'est-à-dire de se laisser surprendre par les brides austères du remords et de l'oubli. Le torrent grondait à sa gauche. Le bruit devenait presque visible. Le vent fit frémir la soie du foulard bleu du soldat. Il crut reconnaître une haleine d'homme, la caresse d'un doigt de lumière et d'ivoire, d'une mèche blonde. Son squelette de sel frémit. Puis le calme et la chair lui revinrent, quand il comprit que c'était la soie et le vent. La nuit me permettait de distinguer un fouillis de branches désolées, rigides, organisant sur le ciel une dentelle de Chantilly noire dont l'étrangeté allait, par delà la laideur, jusqu'à la plus méchante intention. Je marchais tou-



jours, sans hésitation pourtant. Dans ce paysage nocturne, voisin d'une abbaye où je recopiais ce livre idiot et sacré, revivant les angoisses d'Erik et le faisant vivre par mes angoisses mêmes, je croyais reconnaître les sites dangereux où veillaient les gars de la Résistance et parmi eux, juste là, derrière ce roc, prêt à m'abattre. Paulo enveloppé d'ombre, de silence et de haine. Je l'imaginais encore considérant de loin l'enterrement du fils de la boniche alors que le cortège funèbre, au soleil de midi, par des routes blanches, immobiles à travers une campagne rocheuse gagnait très lentement le cimetière. Le cheval conduisant le corbillard était las. Les deux enfants de chœur dont l'un tenait un bénitier, sifflaient en sourdine une java. Le prêtre monologuait avec Dieu. La petite bonne transpirait sous ses voiles, dans son vêtement noir. Pendant un moment, elle essaya de marcher aussi vite que le cortège, mais elle fut bientôt fatiguée et le corbillard la distança. Ses souliers la blessaient. L'un d'eux se délaça qu'elle n'osa rattacher car elle n'était pas assez souple pour se baisser et, le jour de l'enterrement de son enfant, en suivant le convoi, il n'eût pas été convenable de poser son pied sur une pierre, car, outre qu'il vous immobilise dans l'attitude cavalière d'une dame très fière qui monte un escalier, ce geste vous détourne de votre chagrin (ou de tout ce qui doit les ignifier, ce qui est encore plus grave) — en vous intéressant aux choses de ce monde. Seuls quelques gestes sont permis par les rites : essuyer ses larmes avec son mouchoir. (On peut savoir qu'on a un mouchoir encore que l'ignorer et laisser les larmes couler sur le visage prouve une douleur bien plus grande ; mais la bonne était trop lasse pour pleurer.) On peut aussi s'envelopper de son crêpe. De l'hôpital à l'église, elle fit tomber le voile devant son visage, et comme elle voyait le monde par transparence, à travers l'étoffe

noire, elle crut que le monde était affligé, endeuillé par sa tristesse, et cela l'attendrit. De plus ce voile en l'isolant lui conférait une dignité que de sa vie elle n'avait connue, et la grande héroïne du drame c'était elle. C'était elle la morte qui parcourt solennellement, pour la dernière fois le chemin des vivants, s'exposant au respect de tous, morte encore vivante qui marche à la tombe. De l'hôpital à l'église elle fut cette morte, prenant sur elle de permettre une dernière fois, avec la conscience de le faire, à sa fillette d'accomplir la route quotidienne. Mais, en quittant la ville pour la campagne, pour aller jusqu'au cimetière, elle disposa son voile en arrière, tournant simplement, sur sa tête, ce chapeau ailé fantastiquement. La marche alors lui devint une corvée — qu'elle voulut pieusement accomplir — mais dont la difficulté l'épuisait. Elle avait chaud. Elle dégrafa son corsage d'une seule agrafe d'abord et d'une autre cent mètres plus loin. Le convoi s'éloignait d'elle. Elle fut étonnée pourtant de reconnaître les prés, les bosquets, les murailles de pierres sèches. « Après tout, je vais au cimetière, se dit-elle, et maintenant que je suis si loin de ma fille — car elle crut ne pouvoir jamais rattraper le corbillard — je pourrais y aller par un raccourci. » Elle n'osa pas. De plus en plus sa chaussure la faisait souffrir. Les soldats, employant une expression de voyous disent quelquefois, lors des marches forcées : « J'ai les pinceaux en fleurs. » « J'ai les pinceaux en fleurs », pensa la petite bonne, mais elle se reprocha cette pensée qui évoquait trop précisément ses rapports avec un troufion dans une ville de l'Est. Elle tourna son esprit vers sa fillette et, en levant aussitôt les yeux, elle la vit si loin qu'elle s'en voulut rapprocher en marchant plus vite : « C'est marche ou crève. » Les soldats se représentèrent à elle qui eut honte encore. Tous ces incidents intérieurs l'épuisaient.

« C'est terrible de perdre un enfant. Et on m'oblige à l'enterrer. Au moins, mon gosse c'est pas n'importe qui, c'est la fille d'un colonel. »

« Est-ce que le cimetière est encore loin, monsieur ? » Elle posa cette question au vent, au soleil, aux pierres, à rien. Il n'y avait personne autour d'elle. Le convoi descendait une pente de la route qui le cachait. Elle était seule.

« Ils sont à table. Ils se servent tout seuls. Oh ! Que je suis lassé ! C'est embêtant que ça meure et qu'on doive les enterrer, les gosses. Est-ce qu'on ne pourrait pas en faire de la soupe ? Ça se déferait assez bien dans le jus, ça donnerait du bouillon assez gras. »

La boniche égrenait un chapelet dont chaque grain en bois noir était vermiculé. Ces vermiculures en relief, donnaient à l'objet l'apparence d'un jouet, du moins sérieux des jouets. Est-il bien sûr que le chagrin est plus grand si l'on en a davantage conscience ? On a conscience de son chagrin quand on garde l'esprit braqué sur lui, quand on l'examine dans une tension qui ne fléchit pas : alors, il vous dessèche comme un soleil regardé en face, son feu vous dévore à tel point que j'éprouvai longtemps une brûlure à mes paupières. Mais il arrive aussi que le chagrin désagrège vos facultés, disperse votre esprit. Les gars de là-bas, ont aussi une expression pour désigner l'homme qu'une trop grande souffrance a désagréé. On dit : « Il s'en va en couille. » Nous souffrons alors de ne pouvoir fixer notre chagrin, nos actes s'enveloppent d'une aura de lassitude et de regret qui fait paraître les actes faux — faux de très peu, vrais en gros, mais faux parce qu'ils ne nous comblent pas. Un malaise les accompagne tous. Un léger décalage pourrait, on le sent, on le croit, détruire ce malaise et faire tout coller. Il suffirait, en effet, qu'ils s'accomplissent — ou que nous les vissions s'accomplir — dans ce monde où réside celui pour qui

on les accomplit, celui dans lequel ils n'ont plus de sens si l'amour ne vous obligeait un jour à les lui consacrer secrètement. Le chagrin dispersait la bonne. Rarement elle pensait à sa fille, mais elle souffrait de ne pouvoir réaliser un geste qui la comblât. Elle passa près d'une ferme dont la grille était entr'ouverte. Le chien la prit peut-être pour une mendicante ou un vagabond car elle boitait. Il vint la flairer et aboya contre elle.

« Si le chien me lance une pierre, se dit-elle, je la rapporte dans ma gueule. »

Enfin, en se retournant, elle fit un grand geste des bras, épouvantant le chien qui s'enfuit en hurlant plus fort. Cette première tentative violente pour s'accorder avec la vie entraîna presque machinalement le geste de ramener contre sa poitrine son voile qui s'était gonflé comme une voile pendant sa demi-volte. Tout son corps reçut de cela une sorte de réconfort, elle tendit le jarret et voulut, pour se soulager, enlever son chapeau. Tout en marchant, elle y porta la main, la retira et aussitôt elle fut terrassée par une grande fatigue, car, sans penser pour cela davantage à la mort de sa fillette, ni à sa propre peine, elle eut le sentiment que ces actes étaient faux. Ils s'étaient accomplis dans le monde physique normal, quotidien, alors qu'elle se mouvait, dans ce même monde, certes, mais corrigé par la douleur. Et seuls certains gestes symboliques, dans de tels cas, nous accordent la plénitude dont tous les autres nous privent. La pauvre petite ne pouvait pas songer à sa fille qui n'avait jamais été qu'une sorte d'excroissance de chair immonde et rougeaude détachée du corps de sa mère. Morte à quinze jours... Elle n'avait pas vécu pour elle. Une bonne ne fait pas de projet pour sa fille. Sa douleur était plutôt physique, causée par cette amputation écœurante : la mort qui faisait tomber de votre sein le fardeau de chair qui

s'y attachait par la bouche. Sa pensée écartait d'elle le souvenir de son enfant qui lui apparaissait comme un petit cadavre recroquevillé, accroché monstreusement à l'un de ses nichons par les ongles et cette bouche morte. Ainsi je médite pendant la marche au soleil, sur le chemin du cimetière où traîne une bonne qui va enterrer sa fillette.

Sans broncher, Paulo l'avait regardée aller son calvaire.

Il était regrettable que sa fille fût déjà morte à peine née. Plus tard, la bonne lui eût enseigné l'art de chanter à deux pour mendier dans la rue, comme à elle-même lui avait enseigné sa mère. Dans leur petite chambre, près d'une fenêtre ouverte sur la cour, toutes les deux elles eussent appris, en mesure, gravement, des chansons attendrissantes, ensorceleuses, capables d'ouvrir les cœurs et les bourses. De l'art ! Du grand art.

Elle savait que son fiancé s'activait clandestinement, portait chaque jour des tracts et des armes. Son amant était maintenant capitaine de la milice et l'ennemi naturel de Jean. Quand elle alla le voir à la caserne, il était dans son bureau, presque endormi au fond d'un fauteuil de cuir volé à une banque juive. Il achevait un cigare. Il songeait qu'en effet la capote des soldats devait arriver autrefois à trente centimètres du sol. Trente centimètres et non vingt-neuf ou trente-et-un. Mais enfin quand il contrôlait à la grille de la caserne avec une règle qui était son gabarit, la longueur réglementaire des capotes de chaque soldat qui sortait en ville, le caporal marseillais avait eu raison de laisser tout son visage, toute sa gueule brûlée de soleil, s'écrier sans broncher :

— C'est dans l'oignon qui te les faut les trente centimètres !

Aujourd'hui les miliciens ne portaient plus de capote, et il était capitaine. Cette visite le surprit :

— Tu vas bien, petite ?

La bonne n'osait rien dire, même pas le regarder.

— Tu sais...

— Eh bien, ça ne va pas ?

— ... Je voulais te dire...

En elle se précisait une idée qui levait depuis longtemps :

« Je sais que Jean transporte des tracts, des armes, des explosifs. Il ne se méfie pas de moi. Je pourrais le dénoncer. Je connais le capitaine. Jean a confiance en moi, je ne le vendrai pas, mais enfin je pourrais le faire. » Cette idée ne m'a pas seulement frôlé. Les idées ne me frôlent jamais. Je me sentais fort de ma liberté, ivre de ma liberté, ivre un peu. « Je pourrais, je peux... et je ne le fais pas. Je ne cède pas. » Je me retenais au rebord de ma veste. Il fallait que je m'accroche à quelque chose de solide, d'existant, et qui ne fût pas moi-même, et c'est alors que je fis un geste pour saisir le gland du rideau que j'empoignai, à pleine main.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Hein ?

— Qu'est-ce qui te prend ?

Le capitaine avait peur.

— Rien.

Et j'ajoutai négligemment : « Je me tiens au rideau. »

« Il ne sait pas ce que je sais. Il ne sait pas que je peux dénoncer Jean. Je ne le ferai pas, je ne le ferai pas, je ne le ferai pas... Je suis libre, libre, libre ! » Ma main tenait encore le gland, par quoi j'étais accroché à une chose solide, vraie. A la vérité même. « Si je lâche le rideau ?... » L'ayant lâché je me sentis encore plus léger. Ma main venait d'abandonner le balancier. « Je dis ou je ne dis pas ? Si je dis, après ? Après ? Après c'est l'envahissement sentimental auquel j'échappe en ce moment par ma préoccupation d'un équilibre à garder.

Ma situation est inconfortable *mais elle est propre*. Elle est propre tant que je peux dire ou ne pas dire, encore que durant cette hésitation j'aie choisi de ne pas dire puisque je ne dis pas et pourtant que je ne dise pas n'a pas la stabilité du fait, le « je ne dis pas » est encore mourant, tremblant: « je peux dire ».

— Je voulais te dire...

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Le petit est mort.

Il ne comprit pas sur le coup. D'ailleurs la petite bonne ne pleurait pas. Elle n'était même pas en noir. Enfin il réalisa.

— Nom de Dieu !

Et tout de suite il ajouta :

— Faut pas causer de ça, hein ? T'as de l'argent ? Attends.

De la poche arrière de son pantalon il tira une liasse de billets de mille francs, d'un fermoir d'or en arracha cinq qu'il mit dans les mains jointes sur le ventre de la boniche. Elle fit un geste de refus.

— Si, si, garde-les... Et... et tout...

Elle haussa les épaules.

— J'étais pas venue pour ça, dit-elle.

Elle lui tendit la main et sortit, les yeux secs, le visage clos.

. . . . .  
Debout sur le balcon, accoudé à la nuit, Riton attendait. Au loin, par intermittence grondait le canon.

— Ça, c'est les foudres de guerre. Et allez-y, que j' te connais bien !

Le désordre de ses intestins, les bulles de gaz qu'il entendait expirer en lui ajoutaient encore à sa monstruosité. De la constatation, au milieu de cette solitude infernale, de ce en quoi cette solitude l'avait transformé — divinité barbare de la guerre jusqu'au bout — dominant une ville qu'elle condamne à mort, il éprouva

une joie méchante, la joie d'être joyeux et beau dans une situation désespérée où il s'était mis méchamment, par haine pour la France (qu'il confondait avec raison avec la Société), le jour qu'il signa pour la Milice et que tout le mépris de « ses frères » l'incita à choisir des gestes plus beaux que tout. Ainsi Jean, parfois, se révoltait contre sa conscience. Quand il me quitta, après avoir juré sur la tombe de son vieux, il avait d'abord éprouvé de la rage à se voir lié par un serment qu'il n'osait rompre. Son âme naïve craignait une intervention sinon céleste, du moins des choses elles-mêmes révoltées, ou de l'âme de son père et de sa mère. Pourtant l'idée qu'il irait, malgré le serment, avançait déjà une pointe aiguë dans son esprit. Il eut l'habileté de me dire :

— C'est malheureux de promettre et de ne pas aller au rendez-vous.

Je ne répondis pas. Il descendit les escaliers du métro. Sa rage s'accrut. Autour de lui les gens se pressaient à leurs fêtes intimes. Lui seul était retenu par le lien qui s'opposait le plus à sa nature : le respect. Il ne se passa rien d'extraordinaire. Il pensa que son vieux, dans son trou, n'oserait pas le maudire. Et que se passerait-il s'il le maudissait ? La fête l'appelait. Le désir le torturait.

— Pour une fois, mon vieux, y comprendra.

J'ai l'âme de Riton. Il est naturel que cette piraterie, le banditisme le plus fou qu'était l'Allemagne hitlérienne provoque la haine des braves gens, mais en moi l'admiration profonde et la sympathie. Quand un jour, je vis derrière un parapet tirer sur les Français les soldats allemands, j'eus honte soudain de n'être pas avec eux, épaulant mon fusil et mourant à leurs côtés. Pourtant je dois confronter cette honte avec la rougeur que je sentis à mon visage dans l'obscurité d'une salle de cinéma, quant aux actualités je vis partir en chantant



pour le front russe les premiers volontaires français sous l'uniforme allemand. J'essaierai d'expliquer cette contradiction. Je note encore qu'au centre du tourbillon qui précède — et enveloppe presque — l'instant de la jouissance, tourbillon plus enivrant quelquefois que la jouissance elle-même, la plus belle image érotique, la plus grave, celle vers quoi tout tendait, préparée par une sorte de fête intérieure, m'était offerte par un beau soldat allemand en costume noir de tankiste. Mais si Erik, au fond de l'œil de Gabès était porté par une musique noire et des parfums d'aurore, monté au galop sur un cheval de lumière, une hache drapée d'un crêpe aux côtés de sa selle, le bourreau en sueur était nu, venant d'Allemagne après avoir traversé en un jour des fleuves, des forêts et des villes. Brun, velu et musclé, serré dans un maillot pailleté dont le jersey bleu ciel modelait délicatement le détail des couilles et de la queue, lourdes et molles. Mes arcades sourcilières écrasées contre les fesses de Jean, une migraine momentanée, mais aiguë précisait ma vision, l'exaspérait. Les enchantements arrivaient en masse où le soldat de fer s'enlaçait au bourreau d'azur. Ma langue fouillait plus profondément. Mes yeux étaient dévorés par des soleils, par les dents d'acier d'une scie circulaire. Mes tempes battaient. Riton était debout sur la passerelle.

Pas très loin, du côté de Belleville un coup de feu partit. A l'oreille de Riton une voix murmura :

— Kome Schlafen Ritône. Et on lui saisit doucement le bras droit. Il se retourna, épouvanté. Le navire avait sombré. Sans le savoir Riton venait de couler au fond de la mer et déjà il entendait la langue qu'on y parle. Il ne pouvait plus se dégager. Pire qu'un mécanisme de serrures ou de lois c'est un enchevêtrement affectif qui le retenait prisonnier. Pour la première fois, dans cette nuit et au terme de sa rêverie, seule détachée de toute branche humaine et si près de son oreille c'est

sa propre voix qu'il croit entendre prononcer les mots d'une langue qui ne peut être parlée qu'au fond de cet élément fabuleux qu'est toute famille et tout peuple ennemi. Il tourna la tête à droite. Erik était à gauche et de son bras lui entourait l'épaule.

Erik se sentait fort, et tendre. L'idée que tout était perdu l'incitait à la gentillesse, pour la première fois.

Sa bravoure : « Un homme comme moi... »

« Un homme comme moi ne peut pas mourir », se dit-il un jour dans les neiges de Russie. Il comprit très vite le parti qu'il pouvait tirer de ce sentiment d'orgueil. Il n'était pas très sûr qu'en cas de trop grand froid la neige se déroulant d'un talus qu'elle drapait ne l'eût enveloppé des épaules aux pieds pour le protéger.

Un jour, il dut prendre le commandement d'un groupe de sept hommes pour aller en reconnaissance. Au moment de partir, il commanda :

— Garde à vous !

Les soldats habitués à de pareils ordres, rectifièrent la position, encore qu'il ne fût pas dans les habitudes d'exagérer la discipline formelle sous le feu. Erik sourit :

— Vous avez marché ? Vous avez cru que j'allais vous emmener au pas ! Il rit et ses camarades avec lui. Pourtant, et bien qu'il l'eût prononcée en riant, sa réflexion trahissait son amour secret du commandement. Il n'osait pas le manifester ouvertement, par pudeur. La patrouille partit. C'était la nuit. Les vêtements blancs étaient givrés par le gel et par la lune. Ils avancèrent avec tant de ruses et grâce au courage de leur guide qu'Erik s'aperçut qu'ils avaient franchi les lignes ennemies. Il eut alors l'idée de désertir. La fatigue le lui commandait et pour être d'accord avec lui-même, il croyait devoir trahir Hitler, mais il éprouva qu'il existe envers le diable une certaine fidélité, laquelle ne ressortit plus à la morale.

— On doit être loyal, et la trahison apparaît comme un mal dérivant de la mort.

Au surplus sa beauté lui dictait des attitudes orgueilleuses, et il fût mort debout, s'offrant aux balles — non afin de composer de lui, pour la dernière heure une image de bravoure, — et sans témoins — mais parce que sa beauté physique était orgueilleuse, elle ne lui permettait que ces gestes comme : relever la tête ou le torse, crier non, lancer une grenade ou une pierre comme dernier projectile, écraser sous son talon un visage, etc..., gestes qui étaient en concordance avec son regard, mais aussi avec le modelé harmonieux de tout son corps et de ses traits. Il n'était pas héroïque par pose et afin d'être digne de sa beauté — pour l'augmenter par exemple — car dans l'action il l'oubliait, mais parce que cette beauté (du visage et du corps) agissait, sans que lui-même s'en doutât, dans tous ses actes, les commandait, les emplissait.

Mais s'il voulut profiter de la guerre pour se détacher du bourreau, aux moments de tristesse — c'est-à-dire quand il était au repos à l'arrière ou immobilisé dans la neige et la boue — un grand besoin de tendresse et de protection l'obligeait à se tourner vers son ami qui lui paraissait alors, si loin derrière lui, au centre de la capitale, dans un rôle de justicier impassible dont la vie et la fonction lui devenaient de plus en plus secrète.

« C'était quand même un ami. Il faut bien avoir un ami. »

Enfin, un jour d'attaque toute son angoisse tomba. Nous étions en Russie. Chaque maison était tour à tour abandonnée des Russes et prise par nous. Je savais que derrière le mur gisaient les cadavres des derniers défenseurs de la maison. Avec un peu de chance je pouvais pénétrer par une brèche ouverte en plein mur. La mitraillette braquée, j'allais m'approcher, mais un camarade, plus rapide que moi, avait déjà gagné le

mur. Accroupi il déchargea quelques balles à l'intérieur de la maison, au hasard, il attendit cinq secondes, et désespérément escalada la brèche. Je le regardais faire. Il posa son pied chaussé d'un gros soulier ferré sur un coin du mur et fit ainsi écouler des briques et un peu de poussière de ciment. Pour la première fois, je fus touché de comprendre qu'au milieu de la plus mortelle des guerres puisse prendre place un événement aussi important que la chute de quelques gravats. Un soldat qui court à l'attaque, porte sa vie à l'ennemi, est-il vrai que son pied déplace quelques cailloux ? La guerre était donc composée de gestes d'une banalité très grave ? A mon tour je franchis la brèche. Les femmes ? J'y songeais. Mes camarades recevaient des lettres de leurs fiancées ! Moi pas. Je savais que le facteur était porteur de baisers. A la distribution du courrier, c'était une fête où les femmes s'épanouissaient, d'où j'étais exclu.

— ... *elle* t'a écrit... ?

— ... qu'est-ce qu'*elle* te dit ?

— ... tu *la* verras... »

Les gars étaient tristes ou joyeux, mais ils étaient à cette fête organisée par des mains de femmes, des yeux, des lèvres de femmes. J'étais seul. Sauf qu'au loin je sentais veiller — pour être prêt à l'aube, le bourreau de Berlin. Et je l'aimais par rage. Il ne m'écrivait plus. C'est alors qu'il me fallut beaucoup de courage pour conserver mon élégance : trouver des chemises de soie, des chaussettes, des parfums. Je pillai. Enfin ce fut la France. Erik pillait les maisons abandonnées et les boutiques françaises. Il s'enrichissait. Sachant que la répétition d'un instant heureux est de moins en moins intense, il accumula ses richesses selon un ordre qu'il s'était fixé, pour un résultat défini : pour avoir un appartement de douze pièces sur le Kurfürsterndam à Berlin. Il en avait prévu le mobilier dans ses détails, le nombre de domestiques (cinq), deux voitures, le nombre de

costumes, de chapeaux... Il fallait qu'il eût tout cela. Pourquoi *cela*? On ne sait pas. Cette décision, ce choix seraient, me semble-t-il, entachés d'un peu d'arbitraire si ne les avait commandés une rêverie, plutôt qu'un calcul raisonné. La vie sociale — et pour Erik la vie — se trouverait enfin réalisée par la possession du confort matériel qui suffit à un homme. Atteindre à ce confort et à une fortune qui assure la liberté, donc la puissance. Il suffit d'un minimum et il décida un jour du nombre de millions de marks. Pour d'autres, de nature plus riche, la vie se présente comme une marche continuellement renouvelée, or Erik agissait afin de jouir de ce résultat durant un instant assez bref (mais qu'il lui faudrait rendre public, universellement ou presque) afin que son destin fût achevé. Erik en somme désirait sa propre réalisation. C'est le cas de n'importe quel épicier sans doute, sauf qu'Erik avait compris que la contemplation d'une réussite ne doit pas s'éterniser. Il pillait la France, expédiait en Allemagne des meubles dérobés aux musées, des tableaux, des tapis, des étoffes, de l'or. Il voulait que son destin s'accomplît vite et que la mort pût le prendre sans qu'il regrettât rien. Avec une cruauté glacée il poursuivait son ascèse. Avec acharnement, par la même raison qui le faisait choisir longuement son linge, commander des cuirs, des draps anglais, afin de se retenir au sol, il se cherchait un prétexte, et le trouvait, pour justifier sa vie sociale. Bref, il s'était donné un but, et le plus frivole, car il n'avait aucune foi qui pût lui permettre d'en choisir de graves.

« C'est tout ce que je peux faire : un pivot (c'est moi) et mettre autour de moi les ornements du monde les plus rares, afin que je ne puisse rien envier. Avec le luxe et l'argent je serai libre. » Il fallait qu'il s'accomplît de la manière la plus facile. Et de se voir un seul jour, un seul jour se savoir achevé lui suffirait. Il

existe un livre, intitulé : « J'aurai un bel enterrement. » Nous agissons en fin d'un bel enterrement, de funérailles solennelles. Elles doivent être le chef-d'œuvre au sens exact du mot, l'œuvre capitale, très justement le couronnement de notre vie. Il faut mourir dans une apothéose et il n'est guère important que je connaisse avant ou après ma mort la gloire si *je sais* que je l'aurai et je l'aurai si je passe un contrat avec une maison de pompes funèbres qui se chargera de réaliser mon destin, de l'achever.

— Kome mein Ritône.

Peut-être était-ce qu'il dut assourdir sa voix, mais il le prononça si tendrement que toute l'âme de Riton fut noyée de dégoût. On l'arrachait à son orgueilleuse solitude. Sans doute il savait qu'il ne pourrait jamais la tenir, mais qu'on le laisse jouir de ce moment si beau qu'il croyait avoir préparé adroitement de longue date. Qu'il reste en tête à tête avec cet instant, dans une attitude sublime qui ne cesserait qu'avec le jour.

Comme on tombe, avec cette vitesse, il redevint un soldat en déroute et qui s'enfuit épuisé. Il dit en français :

— Oui, oui, j'y vais. Puis il ne bougea pas. Un peu plus d'amertume l'écœura. En même temps qu'il cherchait si habilement à s'enorgueillir d'avoir accepté, seul et de gaieté de cœur, son abandon par tout un peuple, en secret qu'il espérait voir poindre l'excuse d'une menace, d'une contrainte exercée par les Allemands, car on ne s'échappe pas aussi facilement qu'on le dit d'un pays qui colle à vous, qui reste attaché à vos mains, à vos pieds si vous les tirez, par des câbles de mélasse impossibles à rompre. Des menaces et des coups eussent aidé Riton à se décoller. Au lieu de le prendre d'une poigne solide, l'Allemand, son camarade de feu, lui parlait sur ce ton qu'on parle aux moribonds. Enfin Riton avait le droit de compter sur le dégoût des

Boches pour un Français qui passe à l'ennemi. Ce dégoût, en accroissant sa solitude l'eût rendue plus forte, plus dure, plus capable de le soutenir. Dès le premier jour de lutte il n'avait déjà plus l'espoir de s'en tirer. Quelques fuites encore peut-être, de toits en toits, quelques mitraillades, mais il restait peu de chance d'en sortir puisque le sergent et ses hommes refusaient de se rendre. S'il se rendait lui-même on le fusillerait. De toute façon, mis à part le miracle, il en avait pour peu de temps. Toute une vie serait trop longue pour qu'il se risquât à l'accepter dans le mépris total, mais au moins l'on ne diminue pas son sacrifice en lui offrant de dérisoires tendresses.

Riton songea aux soldats allemands et à ses potes qui s'étaient enfuis par les égouts. Ils menaient dans une autre obscurité une vie qui était la réplique souterraine de sa vie en plein ciel. Ils étaient quelque chose comme nos reflets au fond des étangs bourbeux quand nous sommes sur la rive. « Les pauv' mecs, i doiv' être avec les rats. Moi, c'est du chat que j'ai bouffé, eux c'est du rat, si on s' revoit on va se faire la guerre... » Il sentait dans sa chair la présence d'un chat, à lui-même si bien assimilé qu'il craignait parfois qu'on entendît ses miaulements et son ronron. Il craignit encore que le chat qu'il sentait en lui ne sortît de lui, emportant par sa nouvelle forme (de chat ou de diable) une partie de sa chair. Il resta les yeux fixés dans la nuit, la main sur son arme, et Erik crut qu'il visait quelque chose. Il murmura en regardant lui-même avec méfiance :

— Toi, vouloir tirer ?

Il se tut, muet. Une grande pudeur l'empêcha, sur le coup, d'en vouloir connaître davantage, ni s'expliquer mieux. Il se vit dans une nuit de fer, en face d'un être étrange, aux pieds nus sur le balcon, aux bras de chair, sortant d'un corset lourd et ruisselant, habillé

d'une arme tout entière comme s'il eût habité le canon de la mitrailleuse et que de sa gueule fussent sorties les balles. Car je connais la puissance d'une gueule de canon. Quand j'appris que Jean était allé à la fête, malgré son serment, je mis mon revolver dans ma poche et sortis avec le gosse. Nous descendîmes jusqu'à la Seine. Il faisait nuit. Le quai était désert. Il faisait absolument nuit. Nous étions près du parapet, sous les arbres. Mon bras entourait son cou.

— Mon chéri.

Ma bouche sur son oreille, ma langue et mes lèvres s'activèrent. Il eut un tressaillement de plaisir. Je bandai. Je mis la main droite dans ma poche et tout doucement je retirai mon revolver. Adouci, attendri par mon émoi, la colère me lâchait. Il faisait tiède. La plus sereine musique descendait du ciel sur l'eau, des arbres sur nous. Dans l'oreille de Jean, je murmurai :

— Petite salope, tu t'es donné, hein ?

Il crut que j'employais un langage amoureux, il sourit. Mon revolver était dans ma main, caressé par l'air de la nuit. J'appuyai le canon sur les hanches du gosse et je dis, d'une voix implacable :

— J'ai le doigt sur la gachette, si tu bouges, tu tombes.

Il comprit. Il murmura, tourné vers le fleuve :

— Jean !

— Ne dis pas un mot.

Nous restâmes immobiles. L'eau roulait en une telle solennité qu'on l'eût dite déléguée par les dieux pour rendre sensible le lent cours du drame. Je dis :

— Attends.

Je retirai le canon enfoncé dans l'étoffe de son veston. En aucun moment je n'eus le sentiment de préparer un meurtre. Je dis encore, et doucement :

— Fais ce que je te dis. Fais-le ou je tire. Là. Maintenant suce.



Je posai le canon de mon revolver sur sa bouche entr'ouverte qu'il referma.

— Je te dis qu'il est chargé. Suce.

Il ouvrit la bouche où j'introduisis l'extrémité de l'arme. Je chuchotais à son oreille :

— Mais suce. Tu ne sucés pas. Suce-le, petite salope.

Sa fierté le durcit, il resta immobile, impassible.

— Alors ?

J'entendis le bruit de ses dents sur l'acier. Il regardait la Seine couler. Tout son corps devait attendre la foudre qui nous tuerait, la romance fredonnée qui me distrairait, l'aigle chargé de m'emporter, le flic, l'enfant, le chien.

— Suce ou je tire.

Je le dis sur un tel ton qu'il suça. Mon corps était collé au sien. De ma main libre je caressais ses fesses.

— Ça doit te faire bander puisque t'aime ça.

Délicatement je m'arrangeai pour glisser ma main à sa braguette que j'ouvris. Sa queue était molle. Je la caressai, je la triturai. Peu à peu elle s'émut et grossit un peu sans pourtant atteindre cette rigidité que je suis fier de provoquer s'il me plaît.

— Suce encore. Allez, suce, jusqu'à ce qu'il décharge.

Je tremble de honte au souvenir de cet instant. Je tremble ? Bah ! C'est moi qui flanchai. Je retirai le canon du revolver de la bouche aux courbes si belles et je le portai sur les côtes de Jean, à hauteur du cœur. La Seine coulait aussi doucement. Au-dessus de nous le feuillage immobile des platanes était animé par l'esprit même de l'attente tragique. Tout, autour de nous, laissait faire.

— T'as de la veine, salope.

Il tourna légèrement la tête vers moi. Ses yeux brillaient. Il retenait ses larmes.

— Tu peux causer maintenant, va. T'as de la veine

que j'aie pas le courage de faire sauter ta sale petite gueule de morue.

Il me regarda une seconde, et il détourna les yeux.

— Fous le camp.

Il me regarda encore et partit. Je rentrai chez moi l'arme basse. Le lendemain matin de très bonne heure, il frappa à la porte de ma chambre. Il profita de la torpeur où me laisse toujours le sommeil du matin pour obtenir une réconciliation que je souhaitais.

— Il ne faut quand même pas exagérer, me dit-il.

. . . . .  
Le corbillard essoufflé était arrêté car la route montait coupant un bois de sapins, le cheval se reposait en faisant une halte. Cette familiarité de la mort avec la nature était la noblesse même. La bonne, lasse à crever, rejoignit le convoi, mais à peine fut-elle sous les pins, enivrée par l'odeur de résine et de vie, que la machine funèbre se remit en marche. Cent mètres plus loin, les fers du cheval sonnaient sur le pavé du roi. On traversait un faubourg. La bonne leva les yeux. Elle vit d'abord la gendarmerie qui est toujours à l'entrée des villages. Les gendarmes dormaient. Auprès des lits de fer les uniformes sombres jonchaient les descentes de lit usées, salis par la boue, ou s'affalaient sur des chaises au-dessus des godasses vides. Les corps musculeux étaient nus, allongés chastement dans la moiteur de l'été. Des mouches noires se posaient sur eux. Ils dormaient sans rêver. Les tournées contre la maraude dans les campagnes sont harassantes. Mais l'un d'eux, uniforme débraillé, chemise entr'ouverte, ceinture mal bouclée, à la fenêtre eût-il vu passer la boniche qu'il n'eût pas reconnu le plus rusé des voyous sous cette douleur, sous ce deuil extravagants. Un peu plus loin ce fut la prison. La façade, derrière le mur de ronde, était percée de dix-sept petites lucarnes, et de l'une d'elles, à travers les barreaux, pendait,

immense et minuscule, figée dans un geste d'adieu la malheureuse main d'une condamnée. Enfin, nous arrivâmes aux faubourgs. Toutes les fenêtres étaient pavoisées, des draperies tricolores pendaient au soleil. Les balcons de pierre étaient décorés selon la mode romaine avec des draps, des tapis, des guirlandes et des monogrammes de lierre. La ville entière était aux fenêtres pour voir passer le cortège royal. On agitait les bras, on applaudissait, on riait, on hurlait de joie. La bonne était si lasse qu'elle se sentit plus petite qu'une pierre bonne tout au plus à caler les roues du corbillard. Elle était aussi lasse qu'un soldat qui rentre du défilé, mais elle tenait bon, soutenue à chaque pas par ces hymnes nationaux qui jouaient pour elle seule une marche victorieuse.

Cette journée sera longue. Peut-être le soleil se coucha-t-il, et se leva plusieurs fois, mais une espèce de fixité — qui était surtout dans le regard — faisait les gens, les animaux, les plantes, les objets veiller avec une lucidité sans défaut. Chaque objet conservait en soi un temps immobile d'où le sommeil était banni. Ce n'est pas en dépassant vingt-quatre heures que s'allonge cette journée : elle étire les moments, et chaque chose les observe avec une telle attention qu'on sent que rien n'aura passé. Les arbres surtout veulent surprendre : leur immobilité m'enrage. Ainsi la journée de l'enterrement de Jean acquit une personnalité vivante. Cette personnalité me semble marquée par le contenu de la mort de Jean, ou plutôt par le contenu de Jean mort, enveloppé de linge, noyau précieux et fécondant, amande tendre et serrée autour de quoi la journée s'enroulait, travaillait son fil, filait son cocon où vivait le mort; autour de quoi la vie avec ses personnages — et exceptionnellement moi avec eux, alors que d'habitude je suis ce noyau — s'enroulait, se déroulait en spirale et dans tous les sens. Du moment que je

vis Jean exposé dans son cercueil (à quatre heures de l'après-midi) jusqu'au surlendemain minuit, étrange par sa position dans le temps, et effrayante par la présence en son cœur même d'un cadavre qui finissait par l'emplir toute puisqu'il était son essence, douloureuse et difficile à respirer car sa durée me semblait composée de mon amitié pour Jean à moi-même révélée avec violence par sa mort, cette journée ne put prendre fin malgré deux soirs, deux soleils morts, deux ou trois déjeuners, deux ou trois dîners, qu'après que j'eusse dormi. Au réveil je ressentis un peu moins d'horreur, mais pendant quarante heures j'avais vécu, je m'étais écoulé à l'intérieur d'une journée vivante dont la vie était émise comme une aube autour de la crèche, par le cadavre lumineux d'un enfant de vingt ans, ayant dans ses toiles et ses bandelettes la forme et la consistance d'une amande de lait. Une journée pareille va s'écouler. Chaque objet reste bien attentif et s'efforce de la marquer en la remarquant. On veille. Le verre à dents de la colonelle oblige son cristal à observer un plus profond recueillement. Il écoute. Il enregistre. Les arbres peuvent s'agiter, secouer leurs plumes au vent de tous les diables, ils peuvent gronder, se battre, chanter, cette agitation est menteuse : ils épient. L'un d'eux surtout m'inquiète. Quant aux personnages, ils sont empoisonnés. Toutes ces pages seront blafardes car dans leurs veines au lieu de sang il coule du clair de lune.

De chaque côté de la rue, s'élevaient des maisons bourgeoises en pierres de taille, à deux ou trois étages. Sur le pas des portes les visages souriaient. On envoyait des baisers à ce char d'assaut prussien, couvert de feuillage d'où sortait, au sommet de la tourelle, fascinant par la couleur de sa tenue, par la sévérité de son regard, la beauté de son visage, Erik, le buste immobile. Le peuple délirait. Toutes les musiques du ciel étaient

déchaînées. Au balcon d'une maison très simple apparut Hitler. Il regarda la bonne qui suivait ce tank accompagné d'un bruit de canon et de cloches. Il salua, selon sa mode, le bras tendu, la main ouverte, mais il ne sourit pas. Erik ne vit pas le Führer. L'œil aigu, mauvais, il conduisait son char.

— Hitler m'a sûrement reconnue, pensa la bonne, et elle sentit un peu moins sa douleur puisque la mort de sa fillette servait à la gloire du Führer. Il suffit de l'âme de ces chérubins et du parfum de leur innocence pour détruire le monde. Le peuple acclamait encore le passage du tank. Hitler quitta le balcon, et après avoir congédié les dignitaires de l'Air, de la Marine et de l'Armée qui l'accompagnaient à une distance respectueuse, il se retira dans sa chambre.

Les joailliers appellent solitaire un brillant de belle taille, je veux dire aussi, bien taillé. On dit « son eau » c'est-à-dire sa limpidité, qui est encore son éclat. Sa solitude fait étinceler Hitler. Dans un de ses discours récents (j'écris ceci en septembre 44) il s'écriait :

(Il est à remarquer que sa vie publique n'est qu'un torrent de cris. Un jaillissement. Une fontaine dont la limpidité est pure de toute autre pensée que le mouvement physique de la voix) il s'écriait : ... « Je me retirerai, s'il le faut, au sommet du Spitzberg ! » Mais le quitterai-je jamais ? Ma castration me force à une solitude glaciale et blanche. La balle qui déchira mes deux couilles en 1917 me soumit à la rude discipline du masturbateur à sec, mais aussi aux douceurs de l'orgueil.

Gérard, chargé de mes plaisirs secrets, avait le droit d'entrer immédiatement quand j'étais seul. Il entra donc, poussant devant lui un jeune voyou français, la casquette à la main, pâle, mais à peine étonné de se trouver en face de l'homme le plus puissant de l'époque. Hitler se leva car il savait que la politesse des rois est exquise et il tendit la main à Paulo dont l'étonnement et l'hor-

reur commencèrent à l'instant même : l'effigie de cire qui était assise s'animait en sa faveur et malgré cela elle conservait la mèche moite barrant le front, les deux longues rides, la moustache, le baudrier, tous les attributs par quoi le plus obscur des hommes est devenu soudain le plus illustre, et le seul que Paulo eut vraiment regardé, quand il avait seize ans, au musée Grévin. Toutefois on l'avait déjà traîné, à Paris et à Berlin à tant de partouzes où sincèrement il avait cru infants, princes et rois, tous les pédés fatigués de ces fêtes, qu'il ne fut pas trop intimidé. Le Führer le regarda. Dès la porte, il avait pesé la musculature des cuisses dans le pantalon aux genoux marqués. La sculpture du cou et de la tête lui parut belle. Il sourit et regarda Gérard.

— Wundershoen dit-il. Et à Paulo :

— Wie eisen sie ?

— Er ist Franzouse, dit Gérard.

— Ah ! vous êtes Français ? Et Hitler sourit d'avantage.

— Oui, m'sieur dit Paulo qui fut sur le point d'ajouter... « Et d' Paname », mais il se retint à temps. Cette fois il eut le sentiment de se trouver au cœur même d'un des moments les plus graves du monde. Les ambassadeurs, les états-majors, les ministres, le monde entier, devaient attendre que cet entretien — qu'ils ignoraient et qu'ils ménageaient, expirât. Paulo respirait à peine. La pièce était assez grande mais banalement tendue de toile de Jouy et meublée de sièges tyroliens. Dans cette pièce se trouvait le pivot du monde, l'axe de diamant sur quoi tourne la terre selon certaines cosmographies hindoues. Les portes de bronze de l'instant étaient fermées. Paulo pensa très vite, et avec un tel effroi qu'il serra sa casquette avec ses deux mains sur sa poitrine : « Même aussi charmant que se montre Hitler il ne pourra pas me laisser sortir du Palais, car il est des secrets dont la connaissance est mortelle. »

Et pendant que s'organisait tout ce trouble qui ne finit jamais durant tout le reste de sa vie, Paulo voyait à peine que le Führer faisait à Gérard un geste et lui disait un mot d'adieu.

— Par ici.

Hitler poussait doucement le voyou mort de peur, dans une petite pièce sans fenêtre, une sorte d'alcôve plutôt, qu'un panneau mobile avait découvert dans le mur. L'alcôve ne contenait qu'un vaste lit défait, les couvertures retournées comme une paupière retroussée et, sur une petite table, des bouteilles et des verres posés. Le cœur de l'enfant battit très fort, et d'une façon si désordonnée qu'il s'aperçut de son propre trouble. Cette alcôve secrète que le panneau lui révélait, c'était là qu'Hitler aimait et tuait ses victimes. Les bouteilles étaient empoisonnées. Paulo se trouvait en face de la mort. Il s'étonna qu'elle eût ce visage familier d'une alcôve préparée pour l'amour, et parce que cette mort employait des objets aussi simples, elle lui parut inévitable. Ce qui s'imposa d'abord à lui, ce ne fut pas la tristesse de perdre la vie, mais l'horreur d'entrer dans la mort, c'est-à-dire dans cette rigidité solennelle qui fait de vous dire avec respect : sa dépouille. Il sentit qu'Hitler en le touchant pour l'amour profanerait son cadavre. Je n'ai pas dit que ce petit voyou pensât toutes ces choses. Il ressentit l'émotion que j'éprouve à les transcrire alors qu'elles me sont suggérées, je le crois, par ce sentiment qui ne me quitte pas depuis deux jours et dont je fais seulement réflexion : qu'on éprouve une sorte de honte à penser, lors d'un deuil, aux gestes de la volupté. Je chasse de moi leur représentation durant mes promenades et j'ai dû me faire violence pour écrire les scènes érotiques qui précèdent et dont pourtant mon âme était pleine. Je veux dire que, franchi le malaise d'avoir profané un cadavre, ce jeu dont un cadavre est le prétexte, me donne une grande liberté.

Il s'est produit un appel d'air dans ma souffrance. Non que j'ose rire, mais j'assimile Jean, je le digère.

Sans doute Paulo avait peur, pourtant il se sentait assuré de sa vie éternelle. C'est cette certitude que l'on connaît aux instants les plus désespérés.

« Il ne peut rien contre moi. »

Encore qu'elle évoquât, étant méchanceté, le cristal et sa fragilité, la matière même de Paulo démentait toute idée de destruction.

Quand je revins la troisième fois dans l'appartement de la mère de Jean, les combats des rues avaient cessé. On ne pouvait guère mieux se ravitailler, et c'était là-haut presque la famine. Quand j'entrai après les trois coups convenus frappés à la porte, Erik vint à moi, la main tendue et à la bouche une sorte de moue qui n'était pas tout à fait un sourire mais où je crus voir le signe d'un peu d'espoir en moi, de confiance dans mon arrivée.

— Ça va ?

— Et vous ?

En serrant sa main, par un certain malaise en moi je m'aperçus qu'il était légèrement moins grand que d'habitude. Je regardai ses pieds : il marchait sur ses chaussettes. Avant que d'avoir à m'étonner de cela (que je pouvais mettre sur le compte de la chaleur) la mère de Jean entra. Elle sourit en me voyant et il me sembla que son visage se relâchait d'une trop longue tension.

— Ah ! fit-elle.

Elle avait un petit mouchoir à la main dont elle faisait une petite boule pour se tamponner le front. Elle serra ma main et dit :

— Quelle chaleur ! Et aussitôt elle s'appuya à l'épaule d'Erik qui tourna son visage vers elle, la regarda tendrement et sourit.

Je m'étais assis. De ma poche je sortis une plaque de



chocolat américain et la tendis vers eux, mais au lieu de se diriger plutôt vers la mère de Jean, mon bras se porta près d'Erik.

— J'ai pu avoir ça...

Erik le prit.

— Oh que vous êtes gentil, nous... et tout à coup, comme elle était de dos à la fenêtre entre-bâillée, elle se retourne brusquement en écartant d'elle Erik.

— C'est fou, dit-elle d'une voix étouffée.

C'est alors que je compris pourquoi Erik était déchaussé, pourquoi l'on parlait bas, la chambre était obscure et y flottait la peur.

— Y a qu'en vous qu'on a confiance...

Erik me jeta un regard, puis à la mère, puis à la plaque de chocolat qu'il tenait encore, enfin à la mère, et ce regard était encore plus chargé de tendresse que tout à l'heure.

— Vous ne savez pas la vie qu'on vit ici. Moi je fais dire que je ne suis pas bien et je ne descends plus. C'est Juliette qui fait les courses. Paulo aussi. Si seulement on peut se sauver une nuit... Lui (elle montra Erik) il voudrait partir, il sent bien qu'il est un danger, mais pour aller où ? On arrête tout le monde. Vous avez été au cimetière ?

— Oui. La tombe est convenable.

— Oui ? Mon pauvre petit Jean !

Elle se tourna vers le buffet où était la photographie de Jean qu'elle regarda longuement.

— Il faudra que je l'arrange pour l'hiver. L'hiver va venir avec son triste cortège...

— Jean se foutait d'avoir une tombe bien entretenue, d'avoir même une tombe. Je crois qu'il aurait préféré un enterrement civil.

— Bien sûr, je le sais bien mais une mère est une mère.

Encore qu'elle eût à ce moment une attitude très simple un voile pathétique gonfla le dernier mot :

... mère.

« Et puis y a la famille. Il fallait des funérailles. »

« Pourquoi pas des punaises », pensai-je, car le mot funérailles est employé comme celui de punaises par les Marseillais qui s'exclament : « Mah! Funérailles », ou, sur le même ton « Punaise ».

Déjà je ne me sentais plus profaner son souvenir en osant à son propos un humour macabre.

— Il faut ce qu'il faut.

— Qu'est-ce qu'il faut ?

Elle me regarda, un peu surprise :

— Ben... il fallait la messe... l'écusson...

L'écusson avec D majuscule brodé d'argent avait été pour un jour le blason de la famille.

— Ça l'aurait fait rigoler.

— Vous croyez ? Oui, vous avez raison. Il n'était pas croyant.

Elle hésita une seconde et dit : « Il n'aimait pas l'argent. » Jean ne croyait pas. Il ne croyait pas assez. Pourtant son esprit soumis aux disciplines marxistes ne pouvait s'empêcher d'un certain tremblement à l'égard des choses mêmes dont il se moquait. Quand il comprit que j'étais un voleur, je crus qu'il se détournerait de moi mais il me dit :

— Tu fais ce que tu veux, je m'en fous.

Ce n'était pas indifférence. C'était concilier d'emblée son amitié avec ses dogmes politiques. Il accepta même, pour me rendre service, de m'assister durant certaines opérations. La première fois ni la seconde il n'exigea d'être rétribué, mais à la troisième il parla de son dû. Il s'agissait de bidons d'essence.

— Qu'est-ce que tu me donnes, là-dessus ?

Je le regardai fixement, d'un air que je croyais sévère. Mais je ne pouvais aucune sévérité contre une aussi robuste santé morale. Il se méprit sur le sens de

mon regard car il répéta en souriant, et cette fois, légèrement inquiet.

— Et bien oui, quoi, tu ne vas pas me donner quelque chose ?

— Con !

— Mais pourquoi ? J'ai droit à quelque chose, non ?

Il dit cette phrase avec une inquiétude si grande qu'elle accentua encore plus le côté canaille et enjoleur de son regard et de sa voix.

— Allez !

Il garda la bouche entr'ouverte sur le... « lez ! » souriant et la langue sur le bord des dents inférieures. L'œil en coin.

— Tu me fais chier. Ce qui me fout en boule, c'est de sentir que tu acceptes de dépendre de moi. Mais nom de Dieu apprend à avoir d'autres droits que ceux de ton charme sur moi. Finalement ta façon de putain va finir par blesser notre amitié en blessant notre orgueil.

Ce rapide discours ne parut pas le troubler. Il garda son sourire.

— Alors, ça t'embête que je te demande...

— Oui. Tu peux prendre un autre ton.

Il sourit un peu plus et dit :

— Alors, qu'est-ce que tu vas me donner là-dessus ?

De la formule et du ton, la répétition aussi exacte qui m'avaient agacé me fit sourire. Je haussai les épaules.

— Tu le verras bien.

— Comment je le verrai bien ?

Cette fois il naissait à l'audace. Le ton était agressif.

— Je te donnerai ce que je voudrai.

— Pardon j'ai mon mot à dire.

— Dis-le.

Il hésita un instant :

— Alors en somme je fais la moitié du travail et...

— Et quoi ?

— J'ai droit à la moitié, mon vieux. Parfaitement j'ai droit à la moitié. J'ai fait ce que j'avais à faire. Je me suis arrangé pour retrouver le chemin. Dix fois de suite j'ai été en reconnaissance. Il y avait autant de danger pour toi que pour moi...

— Personne ne te dis le contraire. Tu auras la moitié.

Mais enfin il n'aimait pas l'argent. Je ne sais pour-quoi cette expression avait suivi chez la mère le « il n'était pas croyant ».

— Son frère, lui... dit-elle.

— Paulo n'est pas là ?

— Non, il a été aux provisions. Je me demande ce qu'il va rapporter. Pourvu qu'on ne me le tue pas, celui-là aussi !

— Oh, pourquoi ?

C'est Erik qui posa la question, en haussant légèrement les épaules et posant, à côté d'un verre sur la table, le chocolat. C'est alors qu'il me sembla que Paulo ne pouvait pas mourir car rien ne saurait détruire une dureté comme celle qui le composait. La vue du verre à pied me le rappella. La dernière fois que je l'avais vu dans cette même pièce, il débarrassait la table de quatre verres à pied — d'une forme que l'on appelle ballon — Il les enleva tous les quatre d'une seule main mais de telle façon que trois posés en triangle étaient seuls tenus par les doigts, tandis qu'au milieu, le quatrième était soutenu simplement par les bords des trois autres. C'est le hasard qui les disposa ainsi et la précision aléatoire de la main qui ramena les quatre verres portés par trois pieds, Paulo une seconde ou deux obtint l'équilibre mais pour le conserver il dut faire appel à une adresse extraordinaire qui voulait elle-même une parfaite attention. Le regard fixe, les lèvres serrées, Paulo regarda cette légère et fragile rose de cristal. Dressé devant la table, rigide comme une tige

de fer, cherchant l'équilibre, je m'émerveillai de voir cette nature dont la méchanceté faisait le fond se refuser le secours de son autre main, mais avec une habileté exquise conserver dans les doigts cette fleur transparente d'air et d'eau, et la porter précieusement de la table à l'évier, sous le regard et le sourire d'Erik. Un de ces verres était là et me rappelait que c'est davantage l'élégance de ce gosse qui m'avait précisé sa dureté et sa durée inviolables.

Gérard avait distingué Paulo en passant sur un pont qui surplombe, à Berlin, la voie ferrée. Au milieu des manœuvres au torse nu il le vit qui s'acharnait sur un rail. D'abord, de son belvédère, penché à la balustrade, Gérard ne s'occupa que de cette mousse qu'étaient les chevelures en désordre; il s'étonna qu'elles couvrisse des crânes et surtout des crânes d'ouvriers et servissent à leur beauté. Pas plus qu'Erik, il n'aimait les ouvriers. Les mains noires et calleuses pouvaient quelquefois, en le caressant, lui causer une jouissance très vive, mais le plus souvent elles lui rappelaient qu'il eût suffi d'un rien — la volonté de refuser le destin — pour qu'il ait au bout des bras deux mains pareillement sales, au bout des mains des rails de fer, dans les bras la fatigue de longs jours de travail, et avec elle l'humiliation d'être un esclave. Il s'attacha d'abord à reconnaître d'en haut les visages cachés par ces mottes de cheveux dépeignés. Peu à peu, il pensait chevelures, il pensait chevelures joyeuses, chevelures joyeuses d'être libres, au vent, à peine grattées par une main rapide et indifférente. Sa propre chevelure, encore que très belle lui parut une herbe morte, triste, fanée comme les cheveux de Jean dans son cercueil. Gérard éprouva la nostalgie de cet état qu'il refusait encore. Accoudé à la balustrade du pont il regardait les têtes, les torses noués, hâlés, les muscles et tout le désordre humain d'un chantier de travail — et la légère et douce

tristesse qui l'étreignit était semblable à ce que j'éprouvai moi-même quand du haut de la terrasse du jardin public de B. mon regard plongea à l'intérieur de la cour de la prison. A chaque vasistas entr'ouvert, je voyais un visage. On devait se faire des signes, se parler de fenêtre à fenêtre, de choses mystérieuses, d'où j'étais exclu, et c'est moi qui me sentais en exil. Nous regrettons la beauté que nous avons perdue, la douleur et le malheur même immenses qui causaient notre beauté. Tout à coup Gérard fut étonné de la nonchalance des ouvriers, qui tous étaient français. Chaque bras, au lieu d'agir, avait l'air de considérer d'un air résigné le rail. D'où il était, Gérard n'entendait pas ce qu'on disait et du reste, il n'eût rien compris mais dans cette gélatine de gestes, une main vivante, au bout d'un bras très noble, s'agita de façon nerveuse, intelligente, et il comprit, passionnément intéressé, que l'être auquel appartenait cette main rapide, pensait et savait agir. Il voulut voir son visage. Il fallait pour cela descendre sur la voie. Gérard s'efforça donc de distinguer la chevelure et le pantalon bleu afin de le reconnaître, et trois minutes après, quand il fut sur la voie, il se trouva face à face avec un beau garçon qui avait son âge et essuyait avec son bras la sueur de son front. Gérard le réclama au contremaître allemand pour une raison qu'il ne dit pas.

Gérard sorti, j'étais habilement passé derrière Paulo et de ma verge je lui caressai les fesses. Je fis cela moins parce que j'éprouvai le désir mâle de le baiser qu'à cause de la beauté de la croupe de Paulo, croupe massive et pleine de tous les frémissements des nuits tropicales sous le pantalon de toile bleue, paraissant couverte, malgré lui, d'un pelage ras, tigré, électrique, croupe lourde et sûre de sa force, au contact de quoi je me fortifiais. Petit homme chétif et ridicule, j'émettais sur le monde une puissance extraite de la beauté pure et claire des athlètes et des voyous. Car rien d'autre que la beauté

a pu susciter un tel mouvement d'amour que celui qui pendant sept ans fit mourir d'amour tous les jours des êtres jeunes, forts et féroces. Elle seule permet les choses réprouvées comme entendre le chant des astres, ressusciter les morts ou comprendre le malheur des pierres. Dans le secret de ma nuit j'endossais — mot exact si l'on songe aux hommages offerts à mon dos — la beauté de Gérard surtout, puis celle de tous les gars du Reich : les matelos au ruban de fillette, les tankistes, les artilleurs, les as de la Lufwaffe et cette beauté que mon amour avait captée, mes mains, mon pauvre visage ridicule et bouffi, ma voix rauque et pleine de foutre, le retransmettaient aux armées les plus belles du monde, et sous une telle charge, sortie d'eux-mêmes à eux-mêmes retournée, ces gars ne pouvaient qu'aller mourir, ivres d'eux-mêmes et de moi. J'entourai Paulo de mon bras et me tournai de façon que nous nous trouvâmes face à face et je souris. J'étais un homme. Le texte de mon regard sévère s'inscrivit en Paulo. Cette sévérité du regard correspondait à une vision intérieure, à une préoccupation amoureuse, elle signifiait une attention à une sorte de désir constant, à la convoitise, enfin, selon notre arrangement romanesque elle indiquait que ce petit bonhomme n'abandonnait jamais à elle-même l'image vivante, gesticulante, de son double dressé à la tribune de Nuremberg. Les dents de Paulo étaient nettes. Ma moustache, si près de lui maintenant, Paulo la voyait poil par poil. Elle n'était pas seulement un signe — inoffensif ou dangereux — du blason blafard et nocturne d'un peuple de pirates, elle était une moustache, Paulo en fut effrayé. Se pouvait-il qu'une simple moustache composée de poils raides, noirs et peut-être teints par l'Oréal, possédât le sens de : cruauté, despotisme, violence, rage, écume, aspics, strangulation, mort, marches forcées, parades, prison, poignards ?

— Toi peur ?

En tremblant de tout son être intérieur, de cet être qui cherchait en vain, en s'enfuyant, à entraîner avec soi l'être de chair dont il était prisonnier, Paulo, la gorge serrée, répondit :

— Non.

La sonorité du mot et le son étrange de sa propre voix le rendirent plus conscient du danger qu'il y a d'oser pénétrer en chair et en os dans les rêves, de parler en tête à tête avec les êtres de la nuit — nuit du cœur versée sur l'Europe — avec les monstres des cauchemars. Il éprouva aux tempes un frisson très léger, mais que je vis, clair comme la vibration du cristal, et il désira le réveil, c'est-à-dire la France. Puis aussitôt, l'éloignement de la France lui causa le même sentiment d'abandon qu'il eût éprouvé à la mort de sa mère. Des remparts de fusils, de canons, des fossés, des courants électriques, le séparaient du monde où on l'aimait. Des radios perfides, cauteleuses, endormaient ses amis, démentaient le bruit de sa mort, éteignaient son appel, consolaient la France de sa perte. Il se sentit prisonnier, c'est-à-dire seul à seul avec le destin. Il regretta la France et dans son regret s'inscrivait celui-ci plus précis : « Je ne pourrai pas dire aux potes que j'ai vu Hitler » et la palpitation intérieure qui accompagna ce regret fut le plus bel hommage, le plus émouvant poème adressé à la Patrie.

Je souriais cependant. J'attendais la mort. Je savais qu'elle devait venir, violente, au bout de mon aventure. Car, que pourrais-je désirer finalement ? On ne se repose pas des conquêtes : on entre debout dans l'immortalité. J'ai déjà fait le tour de toutes les morts possibles : depuis la mort par le poison qu'un familier me verse dans le café, jusqu'à la pendaison par mon peuple, la crucifixion par les meilleurs amis, sans compter la mort naturelle au milieu des honneurs, musiques, fleurs, discours et statues, la mort dans le



combat, par le poignard, les balles, mais surtout je rêve d'une disparition qui étonnera le monde. Je partirai vivre doucement dans un autre continent, observant la progression et les méfaits de la légende de ma réapparition dans mon peuple. J'ai choisi toutes les morts. Aucune ne me surprendra. Je suis mort déjà souvent et toujours dans la magnificence.

Je devinais le trouble de l'enfant, et, malgré ma délicatesse, je ne trouvais aucun mot pour le rassurer.

— Tu es très beau, dis-je.

Paulo sourit un peu tristement, de ce sourire extrêmement fatigué où les dents ne se découvrent même pas. Ses yeux ne quittaient pas mes yeux devenus tendres. La tendresse qu'il lisait dans mon regard m'enfonçait davantage dans la région de l'immonde. J'étais un personnage sortant d'une caverne silencieuse. Je paraissais malheureux à l'air libre et par mon attitude je paraissais vouloir retrouver ma nuit. Je pense à cet antre qu'est l'œil de Gabès.

— Tu es très beau, dis-je encore.

Mais je sentis que cette phrase ne rendait pas le son amoureux qui briserait l'effroi du petit gars. Et ma gentillesse trouva ceci : sur ses yeux je posai mes deux mains, obligeant ses paupières à se clore. J'attendis dix secondes, puis je dis :

— Tu as moins peur ?

En même temps, je riais follement, et ma main gauche s'alourdissait sur l'épaule de Paulo, le forçant à s'asseoir sur le lit. Je m'attardais à considérer le pavillon de ses oreilles dont la partie dure était luisante, vernie. Mon rire augmenta son sourire et fit découvrir ses dents. Ce sourire plus large où les dents prenaient l'air et la lumière apporta un peu d'intelligence en Paulo, chassa la crainte et un peu de la mortelle beauté dont cette crainte recouvrait son sort. Il fut moins près de la mort, moins dominé par les pompes que le cœur s'invente

pour la mise à mort, mais son corps y gagna un peu de bien-être, un soulagement léger. Enfin, le premier geste d'homme et non d'ombre qu'il accomplit — poser sa casquette sur le tapis, le fit entrer encore un peu plus dans la lumière. Le silence profond de la chambre — sans doute isolée par du liège — le rassura, car le moindre bruit, fût-ce celui d'un réveil-matin ou l'eau d'un robinet, lui eût été suspect et annonciateur de dangers invisibles, donc surnaturels. Je le pris par le cou et nos deux visages furent l'un contre l'autre. Je baisai Paulo au coin de la bouche. Une inquiétude d'un autre ordre, mais brève, s'empara de lui : alors que le respect naturellement le figeait, lui recommandait de n'oser aucun geste intime, aucune caresse, pas même un abandon trop tendre, un frisson des muscles, ni une contraction qui eût rapproché ses cuisses de mes cuisses, il se demanda si une attitude trop rigide ne blesserait pas le Maître du Monde. Cette pensée fit se refermer lentement sur ses dents son sourire qui s'attrista légèrement, se chargeant de la douceur que toute tristesse contient. Un peu de confiance le fit fondre et à la caresse de ma main sur ses cheveux, il répondit par une autre aussi douce sur l'épaule qui soudain lui parut, serrée par la tunique de gabardine, puissante comme un contrefort des Alpes bavaoises. En même temps, il pensait, mot à mot :

« Mais ce mec-là c'est qu'un petit vieux de cinquante bergeres, après tout. »

Pourtant il n'osa continuer la caresse ni la pensée, il retira la main et ce seul et timide témoignage de gentillesse exalta ma reconnaissance. Je couvris de baisers le cou, la tempe, et l'ayant, avec pour la première fois une autorité souveraine et sûre de soi, fait se retourner, la nuque. Comme nous étions d'abord assis sur le bord du lit ce mouvement fit que Paulo resta le ventre posé sur ce même bord, le visage plongé dans le velours et

le dos chargé du pacha germanique. Il se trouvait dans cette posture pour la première fois de sa vie. N'étant plus soutenu ni dirigé par mon regard qui haletait d'un plaisir non comblé, comme celle d'un noyé toute sa vie repassa dans ses yeux, rapide, sacrée la pensée de sa mère le traversa. Mais il sentit l'inconvénient d'une telle posture pour méditer sur une mère, sur un père, sur un amour. Il pensa à Paris, aux cafés, aux autos. Au-dessus de lui la présence était houleuse et totale : ses cuisses, ses jambes avaient leur fardeau exact de cuisses et de jambes. Ses membres acceptaient la domination, ils s'y reposaient. Le ventre étant comprimé par l'arête molle pourtant du lit, il fit pour se dégager un léger mouvement qui souleva sa croupe et je répondis à cet appel par une pression plus grande. Une nouvelle douleur força Paulo à renouveler son mouvement, soulager son ventre, et je m'enfonçai plus fort en lui. Il recommença une deuxième fois et je le serrai plus près, puis les coups de reins plus nets, plus secs, déclenchèrent cette houle qu'un malentendu provoquait. Je recommençai dix fois et Paulo, bien qu'il eût le ventre écrasé, s'arrêta. Il sentit plus précise, par-dessus son pantalon bleu, ma verge brûler ses fesses et les blesser. Il banda, et quand une seconde après, je la saisis et la serrai tendrement dans la mienne, sa main droite, cette grosse main, épaisse et large, devint toute petite, docile, paisible et murmura : « Merci. » Ma main et moi-même comprirent ce langage, car à peine eussé-je entendu le mot que je me détachai du dos de l'enfant. Paulo en éprouva un soulagement du fait que ses boyaux se retrouvaient à l'aise et s'apaisaient, mais il souffrit en face de son intégrité retrouvée, en face de sa personnalité libre et solitaire et dont la solitude lui était révélée par le détachement de Dieu lui-même. Sur le coup il éprouva une peine qui pourrait se traduire par cette réflexion que je fais à sa place :

« Qu'est-ce que tu peux faire, maintenant, sans Lui ? »

Son angoisse fut vite détruite par l'étonnement. Je le bousculai et brutalement sur le lit le couchai sur le dos. Paulo sourit à mon sourire. La moustache, les rides et la mèche, prirent d'un seul coup les proportions humaines, et, par la grâce d'une générosité sans égale, l'emblème fabuleux du peuple délégué par Satan descendit habiter cette simple demeure qu'est le corps chétif d'une vieille tante, d'une « folle ».

J'esquissai le mouvement — je veux dire que rien ne s'en trahit au dehors, mais l'intention de ce geste m'avait déjà rendu plus maître en le décrivant de son origine à la fin, dans l'intérieur de moi qui en éprouvai un allègement capable de faire remonter le temps — j'esquissai, dis-je, le mouvement de sauter sur le lit, mais je me ressaisis vite, et très posément, je m'étendis à côté de Paulo. Ce geste vif et resté intérieur — dont j'avais été et n'avais pas été le maître, c'est parce que mon âme entendait se mettre au niveau de l'âme de Paulo, et les gestes avoir les gestes de son âge. Très souvent avec mes gigolos, réserves de beauté nécessaire à ma puissance, je m'efforçais de dire des mots et d'avoir une vue des choses plus jeune — peut-être, dira-t-on, afin qu'on me crût plus jeune, encore que ce fût pour mieux dérober toutes les beautés des gars, pour que ma machinerie fût plus apte à pénétrer dans les recoins où les secrets, peut-être importants, des enfants trop beaux se retranchent, je voulais aussi donner le change et provoquer des confidences que la jeunesse n'accorde mystérieusement qu'à la jeunesse — mais je n'arrivais le plus souvent qu'à minauder — car à cinquante ans je n'en avouais, dans l'intimité, que trente-cinq, j'ignorais qu'un jeune homme se vieillit toujours et que son caractère se manifeste par le contraste de sa jeunesse avec son vieillissement simulé alors que je trahissais mon âge par le contraste de ma vieillesse avec mon rajeu-

nissement simulé. Je sus avec Paulo avoir des gestes naturels. Mon corps d'un seul bloc lentement se tourna vers le gamin et mes mains cherchèrent les boutons. Je voulus ouvrir la braguette et sous mes phalanges à travers l'étoffe bleue la bosse de la verge déchargea dans mon bras une secousse électrique. Moi-même j'ouvris mon pantalon. C'est alors, pour dégager les boutons, que je dus me tourner encore un peu vers Paulo, soulever légèrement son ventre, et que ma mèche, mystérieusement faite de cheveux frôla le nez de Paulo qui osa la relever délicatement du bout de son doigt à l'ongle noir et rongé. Hitler resplendit comme un Apollon.

Paulo dans la rue siffle un air en marchant, et la certitude de son souffle et de son art, sa maîtrise enfin et la sécurité de sa marche dans un corps solide lui donnent une autorité calme qui, me disais-je, s'accorde mal avec la méchanceté mais je compris que ce calme signifiait aussi indifférence et que c'est elle qui faisait aussi le fond de sa méchanceté.

En prison, il demanda à l'aumonier un livre de prière. Chaque fois que le prêtre venait dans la cellule Paulo l'écoutait, le regardait droit dans les yeux sans sourire, jusqu'au bout. L'aumônier le fit admettre à l'infirmerie où il montra, avec les religieuses, la plus exacte piété. Sa sévérité en imposait. C'était aussi de la droiture.

On le croyait très près de Dieu car il était naïf.

Ses lèvres serrées, ses yeux fixes, son visage sans sourire effrayaient les détenus qui le détestaient, voyaient (croyant voir) plus clair que personne et se disaient :

— « I' joue bien de la comédie, le gars. Comme musique qu'est-ce qu'il leur sert aux frangines! »

Dans la cour il ne jouait jamais, les voleurs — ni les macs — ne sont des sportifs. Le jeu est une activité sans but.

— C'est pas la peine que je lance un ballon, il revient.

Le voleur supporte son métier à cause de l'attrait romanesque mais s'il n'était pas nécessaire le métier serait sans attrait. Cette nécessité entraîne le voleur dans l'aventure où le jeu ne va pas. On peut refuser les aventures du jeu, pas celles que propose le vol qui est nécessaire. Enfin l'activité du voleur contient déjà cet élément esthétique que cherche dans le jeu et le sport l'homme soumis aux métiers moins nobles.

L'aumônier circulait parmi les détenus repentis, parmi les mômes et les hommes. Quand un matelot frôla ma jambe avec le bas très ample de son pantalon, je frissonnai délicieusement. Il m'arrive d'attendre ces contacts légers avec le pli du froc d'étoffe lourde et chaude qui, du pied qu'elle cache presque, monte à la ceinture, à la taille qu'elle étreint si étroitement, car c'est un grand besoin de tendresse qui fait l'inverti caresser furtivement les hommes.

Paulo s'arrachait des lambeaux de peau et même de chair. Il ne sentait rien.

Ce fut le grand désordre — ou plutôt le systématique travail — où je cherchai par tous les moyens à reprendre cette forme larvaire grâce à quoi l'on rentre dans les limbes. Paulo avait les fesses légèrement velues, mais d'un poil blond et bouclé. Je pénétrai ma langue, fouillai aussi loin que je pus, m'enivrai de l'odeur immonde. Ma moustache ramena un peu, pour la grande joie de ma langue, de cette boue que la sueur et la merde délayaient parmi les poils bouclés de Paulo, je recherchai du groin, je m'embourbai, je mordis même — je voulais déchiqueter les muscles de l'orifice et pénétrer tout entier, comme le rat du célèbre supplice, comme ces rats, dans les égouts de Paris, qui ont dévoré mes plus beaux soldats. Et tout à coup mon souffle se retira, ma tête roula et resta un moment immobile, appuyée à une fesse comme à un oreiller

blanc. Je n'avais pas lâché la queue de Paulo, puisque sur le dos, et les pieds à terre — car, pour être à la hauteur de l'œil de bronze j'avais dû descendre jusqu'au bout du lit — je gardais les yeux ouverts. Tout mon costume, du cou à la braguette était débraillé et je me reposais un peu. Lentement, je remontai le long de Paulo et lui baisai l'oreille et tandis que je m'installai sur le ventre, je murmurai :

— Toi, maintenant, mon chéri. Je dénudai mes vieilles fesses et ma main conduisit la verge de Paulo. J'étais sûr de ma force, pourtant cette partie nue de moi-même, dans cette chambre, je la sentais étrangement vulnérable. On m'épiait de toutes parts, et par cet orifice les espions ennemis pourraient s'introduire. Le petit gars de Paris accomplit son travail avec vaillance. D'abord il eut peur de faire du mal au Führer. Le membre était d'acier. De toute cette machine à supplice qu'était Paulo, la verge en était la pièce essentielle. Elle avait la perfection des rouages, des bielles fabriquées avec précision. Son métal était solide, sans paille, inusable, poli par le travail et la rigueur de la destination : c'était un marteau et une barre à mine. Elle était également sans tendresse, sans douceur, sans le tremblement qui fait souvent frémir délicatement les plus violentes. Paulo prit des précautions et mit beaucoup de salive à sa bite, mais très vite il fut dominé par sa fonction de mâle. Il fonça jusqu'au fond. Il éprouva une grande joie à sentir le tressaillement de bonheur et à entendre la plainte heureuse de Madame. La reconnaissance de la beauté de son travail le rendit fier et plus ardent. Ses bras, par en dessous, près des épaules, s'agrippèrent au bras de l'enculé, et il fonça plus dur, avec plus de fougue. Le Führer râlait doucement. Paulo fut heureux de donner du bonheur à un tel homme. Il pensa : « T'en veux de l'aut' ? » et en fonçant : « Tiens mon chéri ». Soulevant encore ses reins, sans sortir du

trou : « Du petit Français » et fonçant : « Encore un coup... C'est bon, ça te plaît ? Prends-en toujours ». Et chaque mouvement de va-et-vient dans l'œil de bronze, s'accompagnait mentalement d'une formule dont le lyrisme était dicté par le bonheur accordé. A peine eut-il une fois un léger ricanement, vite effacé, quand il pensa : « Çui-là, c'est la France qui te le met. » Hitler, une main sur sa queue et ses parties mutilées, sentait cette ardeur s'exalter, encore que chaque coup de bite arrachât un râle de bonheur. Il rêvait. Il est assez difficile de préciser le soudain mouvement de pudeur qui déchira les voiles du rêve et du plaisir. Il craignit qu'un Français n'éprouvât sur lui-même un plaisir égoïste et méchant de possession, par un glissement très habile et par un refus des muscles du sphincter à retenir la bite, il se dégagea de Paulo, que d'une main ferme, irrésistible encore, il retourna sur le dos, puis il se glissa contre lui afin de lui sucer la queue. Sa langue la nettoya de tous les grains de merde qu'elle avait ramassés en remontant. C'était sa merde encore vivante, tirée avant terme des organes. La tête du nœud surtout, et quelques replis du prépuce en avaient accroché des parcelles. Il fit une toilette où la vénération avait plus de place que le respect. Devant un tel culte rendu la verge ne fut jamais plus belle, frémissante d'insolence, isolée pour sa déification, alors qu'au bout d'elle-même Paulo, maintenant timide, simple, regardait cette cérémonie sans curiosité et s'ennuyait. Enfin sur la bite d'acier brutal, Hitler posa un baiser plus dévot, puis il l'entoura de son bras droit et la blottit dans le creux, dans le pli que forme l'intérieur du coude. En face d'un pareil geste, tout autre que Paulo eût laissé sa queue se transformer en un enfant qu'on berce. Il ne broncha pas. L'ennui le faisait fuir d'ici, mais le câlin mouvement de ma tête l'y ramena. Il redevint le mec en face du pédé. Il ne désarma pas. Il ne laissa rien perdre de sa dureté



à son sexe méchant et je restai un pauvre homme, un pauvre gosse abandonné que la vie emporte dans une nausée de bonheur et de tristesse et qui s'accroche à la plus solide verge de la plus insolente épave : la queue lumineuse d'un petit gars de Paname.

La chaleur de la queue séchait en une seconde toute la salive du palais, de la langue et des lèvres, qui restaient collées, comme l'hiver restent les mains après la chaîne gelée d'un puits, alors le Führer posa sa joue contre elle. Il demeura, ainsi un moment, heureux, mais un peu inquiet, parce que sa mince, sa tendre queue à lui se braquait inutilement dans le vide. Puis il remonta le long de son ami qui se tourna un peu sur le côté, comme je l'ai dit, et ses mains firent jaillir du paf de Paulo, une seconde averse de fleurs.

— « Il va me tuer » pensa Paulo. « Comme il ne pourra pas m'accuser ouvertement, on va m'empoisonner. Ou bien un coup de revolver. On me fera mon affaire en vitesse, dans un jardin. » Cette pensée le fit débâter et Hitler eut la stupeur de voir le membre magnifique, sous ses yeux s'amollir, diminuer, fondre, s'affaisser sur les couilles brunes et velues. Il en fut étonné, humilié. Ses doigts habiles cherchèrent dans les plis de chair flasque un point d'appui solide, et avec les plus grands soins, ils réussirent à ramener dans sa forme accomplie et parfaite le sexe adoré. Mais quand il l'eut en main, bien serré, il ne le lâcha plus qu'il n'ait dégueulé son foutre. Un instant, l'espoir revint à Paulo, la confiance, la paix, puis tout à coup, parce qu'en se retournant pour se boutonner il vit au mur une photographie du Führer, si pareil à l'homme dont il venait d'entendre le rôle, en trois bonds, la peur vint du bout du monde s'asseoir sur ses épaules. Il fit un pas sur le tapis. Hitler était derrière lui, prêt à intervenir. Paulo attendait, se boutonnant avec lenteur. Sa bouche était entr'ouverte, ses yeux écarquillés. Il regardait le bidet de faïence

blanche, le papier des murs, les pauvres meubles. Il entendait dans le silence la terre tourner autour d'elle-même et du soleil. Il avait peur. Il suait la peur. Il ne tremblait pas. Dans tous ses pores, traversant l'étoffe de son bleu de mécano, suintait une buée très légère, mais lumineuse, qui enveloppait son corps entier et qu'il semblait lâcher (comme en mer les bateaux leurs brouillards artificiels) afin de se camoufler, de disparaître. La peur lui assurait l'invisibilité. Dans cette épaisseur de clarté où il rapetissait, arrivant à la taille d'une brindille, il se sentait en sécurité. Toute sa peau se plissait comme un accordéon, et si, par une sorte de courage surhumain (impossible sans doute au milieu de cette frousse laiteuse et trop aveuglément claire) il eût osé le geste de mettre sa main à sa braguette, il eût vu sa queue, qui décalottait si vachement d'habitude, rentrer en elle-même, comme les jours de froid, complètement recouverte par la peau. Piteuse elle pendait à peine. Il s'approcha lentement de la fenêtre, souleva le rideau de guipure et regarda tristement couler la Seine.

. . . . .  
Riton, le ventre serré, détraqué par la fatigue, sentit un pet venir. Il serra les fesses, essaya de le faire remonter en lui afin qu'il s'écoule et explose à l'intérieur, mais son armure le serrait, et depuis un moment les gaz qu'il retenait par pudeur ne se laissaient plus contenir. Il péta. Cela fit dans la nuit un bruit sourd et assez bref, vite retenu. Les soldats étaient derrière lui, dans la chambre.

« C'est des Allemands, pensa-t-il, peut-être qui comprennent pas. »

Il l'espéra. Les soldats ne se gênaient pas devant lui. Depuis trois jours il vivait à la guerre, et l'intimité révélait que les guerriers les plus sévères d'allure doivent avoir l'intérieur pourri. Malgré leur exemple, il n'osait pas s'oublier devant eux, se libérer franchement, mais

ce soir sa gêne était trop douloureuse. Erik fit : « Chut ! » en roulant les yeux, en indiquant du doigt que la nuit pourrait entendre le moindre bruit, puis il sourit un peu. Riton sentit mieux son humanité. Il était encore dans un monde où l'on n'ose péter. La mort n'était pas avec nous. Les deux copains avaient les oreilles bourdonnantes, pleines des grillons du silence. Un coup de feu lointain claqua, Riton trembla. Cet engin fatal était surmonté d'une très belle tête de cheveux bouclés. Erik reconnaissait et ne reconnaissait pas le petit gars du métro. L'image qu'il en gardait et sa vue ce soir dans ce costume de guerre le faisait comparer Riton à un colimaçon malheureux et nouveau-né qu'il eût rencontré d'abord sans sa coquille. Un ermite sans le rocher troué qui achève son destin. Le gosse du métro et de toutes les rencontres n'avait pas encore revêtu sa dureté d'âme ni son armure d'apparat pour affronter la mort, la gloire et la honte. Le petit être charmant d'autrefois était peut-être une sœur de celui-ci, plus douce. On en sait rien des prodiges qui transforment un enfant qui passe, chante et siffle en un délicat instrument de mort dont le moindre mouvement, même le froncement d'un sourcil, le jeu trop élégant d'un invisible éventail, révèlent une volonté destructrice. Erik avait devant lui la plus étonnante création qui soit aux yeux d'un Allemand : un gamin trahissant son pays, mais un petit traître fou de courage et d'audace. En ce moment il épiait pour tuer comme un assassin. Riton murmura :

— Non, y a rien.

— Wie ? Rien ? Nicht ?

— Nicht.

Pour dire ce dernier mot qu'il prononça « nix » en le déformant selon l'habitude des gamins parisiens, Riton tourna franchement la tête, et il sourit. Son sourire atteignit Erik qui le renvoya. Au-dessus d'eux

le ciel était étoilé. Le désordre de ses boucles donnait à Riton un air plus cruel encore, que le sourire ne détruisait pas. La nuit travaillait le visage fatigué d'Erik. Elle creusait les paupières, durcissait les chairs qui paraissaient de pierre. Elle portait très bas l'ombre du nez, et de la barbe de quatre jours émanait une très douce lumière blonde. Il se regardèrent en silence, séparés par la mitraille de Riton. Le sergent, derrière eux, s'approcha sur ses pieds déchaussés. Son silence, un moment, s'ajouta aux deux autres. Il demanda, doucement, à Erik s'il avait remarqué quelque chose de suspect. Il n'y avait rien. Il lui dit de rentrer et à Riton, le prenant par la main, en parlant très lentement, il réussit à dire :

— Tu... dois... ôter... les balles.

En silence, Riton essaya d'expliquer qu'il voulait garder sa cotte, mais le sergent insista. Riton se tourna pour rentrer derrière le sergent, et c'est alors que son œil accrocha une chose étrange qu'il n'avait pas encore remarquée, une sorte de loque qui pendait à une fenêtre de la maison de gauche. En se penchant, il reconnut le drapeau américain aux larges bandes. Il crut peu à un pavoisement, mais plutôt à un signal secret. Il rentra. Avec des précautions infinies Erik et le sergent le défirent de ses bandes métalliques. Comme ils venaient d'opérer en silence, attentifs à leurs gestes, tous les trois avaient gardé la bouche ouverte. Ils eurent besoin d'un peu d'eau pour mouiller leur palais séché.

— Wasser...

Riton chuchota, en faisant de son pouce une sorte de robinet à sec au-dessus de sa bouche ouverte :

— Wasser, Sergent... J'ai soif...

— Pas.

— Boire...

— Pas d'eau...

— Dans la cuisine ?

Le sergent fit une grimace plus grande en prononçant silencieusement : « Nicht » et en faisant son index aller et venir devant le visage de Riton. Riton allait insister, ne comprenant pas qu'on lui refusât de l'eau, mais le sergent passa dans la chambre. Il ouvrit l'armoire silencieusement, y prit des brassées de linge qu'il porta dans la salle de bain où il en fit une sorte de matelas au fond de la baignoire, puis il revint chercher Riton et il voulut l'y faire coucher. Riton refusa. Un peu d'orgueil le commandait et déjà le sentiment de la hiérarchie allemande que lui avait donné ces deux jours de vie commune avec les Fritz. Le sergent insista.

— Tu es très petit... très jeune.

Dans la nuit, accroché au bras du sergent pour arriver à poser contre son oreille la bouche, le gosse essaya de mettre de la volonté dans ce murmure :

— Non, sergent, moi soldat, vous gradé.

Dans un souffle il ajouta :

— Moi fort. Moi costaud, en se tapant sur la poitrine de larges claques silencieuses. Mais si le sergent fut inquiet quelques secondes de le laisser parmi les armes, en liberté (son plan était de l'enfermer à clé dans la salle de bain), il se souvint du dévouement de Riton rue de Belleville et il se rassura. Enfin sa propre fatigue lui faisait désirer le petit lit qu'il venait de préparer dans la baignoire. Il revint, toujours très doucement, à la salle à manger pour fermer les fenêtres. Dans l'obscurité Riton chercha un verre, en trouva un sur l'étagère de verre du lavabo et voulut boire. Le robinet ne coula pas. Il n'y avait pas d'eau. Il comprit enfin le refus du sergent. Désespéré, râlant comme un môme, sentant plus douloureusement sa soif, il revint dans la salle à manger. Déjà le sergent avait eu le temps de dire très bas en allemand, à Erik assis sur une chaise, les coudes sur la table et la tête dans les mains :

— Je te laisse avec le Français, fait tout de même un peu attention.

Il serra la main de Riton et regagna la salle de bain en silence. Quelques secondes le même resta debout devant la table, immobile, et, pour Erik qui était au fond de la pièce, découpant sa silhouette sur le fond clair de la fenêtre. Débarrassé de son vêtement de métal et de son arme il sentit mieux sa fatigue. Tout s'enfuyait à la fois, son orgueil, sa honte, sa haine, son désespoir, Il en restait qu'un pauvre corps d'enfant épuisé, abattu par la lassitude et un esprit que la fatigue désagrégeait. En surveillant très minutieusement ses mouvements, il s'avança jusqu'à la chaise d'Erik. Il tâtonna quelques secondes, frôla les cheveux, le col, l'épaule. Dans son bras, dans son épaule, dans tout son corps, il reçut une décharge en reconnaissant sous ses doigts les insignes allemandes. Dans la nuit profonde, le côté monstrueux de sa situation lui apparaissait davantage. Il était la proie des insignes qui, alors qu'il était même, juste avant la guerre, à douze ans, étaient la marque du diable. Aucun recul ne trahit sa détresse. Au premier mouvement d'une main sur ses cheveux, Erik avait tressailli en reconnaissant le petit milicien, il attendit sans bouger afin de connaître son intention. Dans l'obscurité la main qui cherchait découvrit une main d'Erik et la serra. Riton murmura avec une douceur qui devenait de plus en plus le ton de sa voix, en se penchant jusqu'à effleurer de son haleine le cou du Frisé :

— Gut nacht, Erik.

— Gut nacht, Bô nuit, Riton.

— Bonne nuit.

Avec la même prudence, Riton revint vers la fenêtre et il s'allongea sur le tapis, la tête sur les bras repliés en arrière, sans faire de bruit. A côté d'Erik un très léger trouble avait gonflé sa queue, mais à peine

étendu qu'il sentit seulement le bonheur d'être dans cette position. Pour jouir plus longtemps de la venue en lui de cette paix, il refusa de s'endormir, gardant les yeux ouverts dans la nuit. Sa fatigue alourdisait ses membres et son corps allongé, de toute sa masse il pesait sur le tapis qui devenait le fond même de la vie, car toute cette journée n'avait été qu'une chute. Le sentiment de certitude de sa présence rassemblait son corps des quatre coins de l'horizon, battait le rappel vers un point idéal, au centre de lui-même, en y portant sur une houle bienheureuse depuis le fin bout des doigts et des orteils, ce message de paix et bon ordre des membres, des extrémités, de la tête elle-même jusqu'à ce point vague du corps (ce n'est pas le cœur) où les lignes de force convergeaient. En échange, cette certitude de présence enlevait aux membres leur fonction, pour leur tranquillité elle les déchargeait de toute responsabilité. Seule sa présence veillait, mais les muscles n'existaient plus. Le but de cette journée, s'allonger sur le tapis, venait d'être touché. Mieux qu'un lit moelleux cette couche rude reposait le gosse. Il s'appuyait sur elle avec certitude. Chaque point de son corps y trouvait un soutien rassurant, enfin le silence, la nuit, et la présence d'Erik endormi, plus puissant par son sommeil même, protégeaient son repos par d'épaisses murailles, où par malheur était enfermée sans qu'on pût l'en chasser cette inquiétude atroce : à qui appartient ce logement vide, au sommet d'une maison minée par la présence, à tous les étages, de Français haineux, décidés au plus grand mal, et qui feront sauter l'immeuble ou l'incendieront pour tuer le tas de Boches, l'essaim de guêpes accroché à son faite. On ne sortirait pas intact de la bagarre. Le seul refuge était sa confiance en Erik. La largeur et la force de sa poitrine brune dont il avait vu la toison par l'échancrure de la chemise, apparurent à son esprit.

Riton espéra encore, le temps d'une rêverie brève, que tous les locataires seraient germanophiles, et que le drapeau à la fenêtre ne servait qu'à donner le change. Il espéra même qu'ils seraient loyaux et ne le dénonceraient pas aux insurgés. Il osa leur imaginer une grandeur d'âme plus grande que nature. Mais à peine allumés ces espoirs s'éteignaient.

« Y a pas à chier on est bon. Si c'est pas demain qu'on passe à la casserole, c'est après-demain. »

Trente secondes après lui, Erik, trop mal à son aise sur la chaise, toujours silencieux, venait se coucher à côté de Riton. Erik tombait de sommeil. En se baissant pour s'allonger à la droite du gosse qu'il venait d'enjamber, le cuir de son ceinturon neuf crissa légèrement.

— Il est souple, pensa Riton, ignorant lui-même s'il pensait ce mot à propos du cuir ou du torse de l'athlète. Évoquant la force musculaire, la puissance de reins solides et nerveux, un jeu parfait des articulations, ce craquement le rassura et tout à la fois le troubla. Erik s'étendit, tourné légèrement du côté droit, parce que son revolver dans l'étui, était à gauche et l'eût gêné, mais il garda les jambes parallèles et droites. Il était déchaussé. Son bras droit se trouva emprisonné, écrasé par son corps sur le sol et sa main gauche, dans son demi-sommeil, prit connaissance de sa force en caressant son cou terrible dont elle fit le tour, comme pour le polir, mais en ayant soin de savoir ce qu'elle faisait, gardant toujours présente à elle-même, sous sa paume, la puissance de ce cou musculeux, se complaisant à la nuque, elle caressa son visage durci et adouci par sa barbe blonde, puis elle revint se poser sur sa poitrine où elle resta, étendue à plat, l'extrémité de quelques doigts passés dans l'échancrure de la veste et de la chemise touchant sa peau et ses poils dorés. Deux doigts contrôlèrent la qualité admirable du granit de cette dalle de caveau. Erik s'endormit profondément, apaisé par le



léger contact de son corps. Il pouvait mourir demain puisqu'il s'était reconnu si beau ce soir. Il songea à peine qu'il était tourné vers Riton, et c'est dans la position que je viens de décrire qu'il s'endormit, presque aussitôt. Dans la nuit, des cheveux blonds à la pointe des orteils relevés déferlaient sur le soldat mort les vagues noires du silence et du sommeil. Les corps des deux gars se touchaient. Couché sur le dos, Riton, était au bord d'Erik, le vertige pouvait l'y faire tomber et se noyer dans les remous profonds qu'il devinait roulant de la poitrine aux cuisses plus mystérieuses d'être vivantes sous cette étoffe funèbre qui recélait encore comme on le cache sans doute dans les maisons spéciales derrière un rideau noir, un attirail de lanières, de ceintures, de boucles d'acier, de fouets de charretier, de bottes, que le bruit du cuir avait évoqués, et fortes de cette fascination de la mort. Il resta sur le dos, immobile, regardant devant lui le fond de la pièce où ses yeux s'habituèrent. La frayeur le saisit, car il ne pouvait rien voir d'Erik, mais tout son corps en enregistrait la présence. L'inquiétude le raidit. Couché sur le côté droit, c'est-à-dire tournant le dos au soldat, et non frôlé par lui, ce n'eut pas été pareil, (la position recroquevillée eût permis qu'il gardât en soi-même son Erik habituel). Tourné sur le dos il l'eût vu, détaillé, tout en pouvant rester au fond de soi-même, mais outre que la force de cette présence était trop grande pour qu'il n'en fût pas troublé, cette position sur le dos le laissait ouvert, sans défense, contre les vagues d'assaut qui roulaient jusqu'à lui du corps d'Erik et le grisaient jusqu'au vertige. Il banda. Non avec une rapidité soudaine, mais lentement et à partir de l'instant qu'il eut la plus haute conscience de son inquiétude, c'est-à-dire lorsqu'Erik, dont les vêtements touchaient les siens, fut tout à fait immobile. Peu à peu, il sentit son nœud grossir, se mouvoir sous le slip et, prenant de plus en plus de force,

remonter de lui-même sa tête vers le ventre. Enfin quand le premier soubresaut, le premier coup d'une extrême violence fut porté, il comprit son désir. Il porta sa main à sa bite et l'y laissa, par dessus le pantalon et la braguette fermée. Une demi-heure s'écoula avant que Riton n'ait pris une décision ni commencé le premier mouvement, sauf que son visage s'était tourné vers celui d'Erik. Tout à coup le véritable sens de sa trahison lui apparut. Si des fusils français depuis des jours le visaient c'était pour empêcher qu'il ne s'isolât au sommet du rocher où tous les regards l'avaient vu grimper avec cet extraordinaire alpiniste.

« Et puis, après ? »

Il était amoureux d'un homme. On voit des choses pareilles. Il frissonna de plaisir à l'idée d'être aussi près du but.

« Je l'aime éperdu... »

Même en pensée, il n'arriva pas au bout du mot éperdument. Née dans les mots : « Je l'aime », la passion se continua, croissant à une vitesse folle et le laissant, le souffle coupé, à moitié chemin de ce mot vertigineux qui se termina par le frisson même dont le début était animé, à travers tout le corps de Riton songeant, pour la première fois, mais alors goulûment, avec une sorte de désespoir, au sexe d'Erik. Pour l'imaginer avec précision il était trop troublé, il ne vit guère que l'entre-jambe gonflé du pantalon noir. Puis il craignit tout à coup qu'Erik ne connut sa pensée et ne s'en révoltât, mais presque aussitôt l'orgueil de sa beauté lui rendit confiance.

« Pisqu'y a pas de filles ici p' tête que j' lui rendrai service. Y pourrait en trouver des pus moches. »

Par cette seule réflexion il faisait don de son corps au soldat. Il le comprit et, gentiment, naïvement aussi, il accepta de prendre pour lui plaisir n'importe quelle position. Tout à coup, il songea au danger d'une

pareille aventure : il craignit que tous les soldats ne le veuillent emmancher. Ils étaient allemands, carrés, taillés dans la masse et lui, le plus jeune et le plus faible, seul et français. Ils ne s'en priveraient certainement pas. Ils auraient tort du reste. Ils sont les plus forts, qu'ils en profitent, c'est régulier dans un sens. D'un autre côté c'est pas juste. Sept coups de bite dans les miches...

« Pis après... »

Avec plus de précision il essaya d'évoquer la queue d'Erik. Il l'imagina énorme, pesante dans sa main fermée. Il fit un léger mouvement pour tendre le bras, mais il laissa sur sa cuisse sa main posée. Par cette esquisse d'un premier geste il eut le souffle coupé. Derrière la simple porte qu'on ouvre s'éveille peut-être un dragon dont le corps écailleux s'enroule plusieurs fois sur lui-même. Si on le regarde trop attentivement dans les yeux, le chien peut vous réciter un poème inouï. Vous pouvez être fou depuis longtemps et ne le savoir qu'en ce moment. Le sac suspendu au portemanteau contient peut-être un serpent ? Prends-garde. De la moindre flaque d'ombre, d'un coin de nuit surgissent des rôdeurs armés jusqu'aux dents qui vous ligotent et vous emportent. Riton attendit un peu pour reprendre haleine. Tout le corps d'Erik de la tête aux pieds était allongé contre le sien. La révélation de son amour lui étant faite à l'instant du plus grand danger à cet amour donna une force si grande que Riton se sentait de taille à broyer des dragons. Le péril n'était pas dans la mort, mais dans l'amour. Il eut l'habileté de simuler le sommeil. Il respira avec bruit. La pensée du sexe d'Erik devint obsédante et, les larmes aux bords des yeux, il voulut tendre le bras gauche, mais avant que d'accomplir le mouvement, il comprit en l'exécutant mentalement qu'il lui serait difficile d'ouvrir la braguette. Il se tourna un peu sur le côté gauche.

« La braguette, i' m' manquait pus qu' ça. »

Et puis! Que lui importait la réprobation de cet amour puisque Riton serait mort demain, et que lui importait la vie puisqu'il aimait Erik. Très adroitement il simula un faux mouvement de dormeur, et il croisa son pied droit chaussé d'une chaussette grise et molle, sur le pied d'Erik. Il fit le geste très naturellement, sans aucune crainte, mais il sentit que c'était la première phase d'un embrassement qui pouvait se resserrer jusqu'au plus étroit, quand, le souffle suspendu, il allongea la main droite et la posa, l'effleurant à peine, sur la cuisse d'Erik.

« Si s'en rend compte, qu'est-ce qui va me passer! »

Et après? On sera tué demain? Une journée de torture ne serait rien. Il appuya doucement sa main, puis un peu plus fort. Ne pouvant le voir il essaya de repérer l'endroit. D'après les plis de l'étoffe et sa propre position il pensa que c'était le milieu de la cuisse. S'il se réveillait en ce moment, Erik pourrait croire que le sommeil était seul responsable. Fou de peur et d'audace, il avança sur l'étoffe, légèrement, survolant plutôt la contrée. Erik dormait.

« On bande pas quand on dort. »

La main remonta avec la même délicatesse. Elle atteignit la braguette et la reconnut. Riton respira avec peine. Il banda plus fort et sentit sa queue s'affoler. Le trésor était là. Sa main légère et craintive un instant resta comme suspendue. Pas un bruit dans la chambre. Il entendit encore un coup de feu, très loin.

« C'est le baroud à Buenos-Ayres, pensa-t-il, c'est drôlement loin. » Sa main se chargea de plus d'autorité et au-dessus de ce nid elle le bénissait ou le guettait. Le cœur des sept soldats allemands devait battre. Riton serait sûrement tué demain, mais avant il descendrait pas mal de Français. Il aimait.

« Ces cons-là. Qu'est-ce que j'en ai à foute, c'est des

ampapa. A pied et à cheval. J' vais en descendre quéqu'z'uns...

Avec cette main droite, justement. Il fit avec l'index, malgré soi, le geste de déclencher une gâchette. Son petit doigt cogna contre l'étoffe — c'était frapper à la porte des ténèbres et les voir s'ouvrir sur la mort — et c'est le poing fermé qu'il resta là, l'allégeant d'abord et peu à peu le laissant de son propre poids s'enfoncer dans la mousse.

L'immeuble était marqué. On dit qu'un visage, un destin, un garçon sont marqués. Un signe de malheur devait être inscrit quelque part, invisible car il était peut-être au bas d'une porte dans l'angle gauche, ou sur une vitre, dans le tic d'un locataire. Peut-être était-ce un objet à première vue inoffensif — qu'une seconde ne permet de détecter — c'était une toile d'araignée sur le lustre (car il y avait un lustre au salon) ou le lustre lui-même. La maison sentait la mort. La main douillettement posée sur les couilles d'Erik, Riton pouvait mourir. La maison était minée. Elle glissait vers un abîme mortel. Si c'est cela la mort, elle est douce. Riton n'appartenait plus à personne, pas même à Erik. Les doigts de sa main s'écartaient comme au soleil les folioles de la sensitive. Sa main se reposait. Sous son bras gauche, il avait posé la tête et la gentillesse de l'attitude passait dans son âme. Il n'avait pas assez tué de Français, c'est-à-dire pas assez payé cher ce moment. Si la maison saute, c'est qu'elle était chargée à bloc. Si elle brûle, c'est l'amour qui l'embrase. Avec une délicatesse infinie, Riton retira son mouchoir de sa poche, le mouilla avec de la salive silencieusement, et il le passa par la braguette entre ses jambes un peu relevées afin de se nettoyer proprement « l'œil de bronze ».

« Tu crois qu'i va me le mettre ? Enfin on ne sait jamais ». Il voulait moins être prêt pour l'acte que prêt pour l'amour. Il frotta un peu, ramena le mouchoir

afin de le mouiller encore, heureux de sentir sous sa narine et sur ses lèvres l'odeur de la sueur et de la merde. Ces soins discrets et précis l'enchantèrent.

Comme il l'eût désiré, autour de l'immeuble et dans l'immeuble, même travaillé par de mystérieux insectes, le peuple s'activait. On clouait aux fenêtres des guirlandes de papier multicolores, aux fils électriques on accrochait des fleurs, d'une fenêtre à l'autre des banderoles, des lampions, on teignait dans le noir des étoffes, les femmes cousaient des drapeaux, les enfants préparaient pour les salves la poudre et les balles. On échafaudait autour de l'appartement un catafalque étonnant, pris dans les combinaisons enfantines des rubans tricolores aux entrelacs plus compliqués que les arabesques des reliures qu'on appelle « à la fanfare ». Dans la nuit, la moitié de Paris construisait en silence le frais bûcher des sept mâles et du même. L'autre veillait.

Sa main s'ouvrit. Un pli plus dur fit croire à Riton qu'il touchait à la queue, sa poitrine se vida.

« Si i gode c'est qu'i dort pas. Dans ce cas là j'suis foutu ».

Il résolut de laisser sa main morte. C'était un bonheur assez grand qu'elle fut là, mais d'eux-mêmes, les doigts vivaient et cherchaient malgré l'étoffe rude et le liseré rigide où sont les boutons, les couilles et la queue. Enfin, ils sentirent une masse molle et chaude. Riton entr'ouvrit la bouche. Il resta quelques secondes l'esprit tendu pour constater son bonheur.

« C'est un poulpe qu'il a d'accroché ent' les cuisses ».

« J'vais rester comme ça .»

Mais les doigts voulaient de la précision. Très délicatement ils essayèrent de distinguer les diverses parties de cette masse dont l'abandon entre ses mains le comblait. Toute la puissance d'Erik était contenue dans ce petit tas tranquille, confiant, mais qui rayonnait malgré sa mort. Et toute la puissance de l'Allemagne,

était contenue dans ces dépôts sacrés et paisibles, mais lourds, sommeillants (mais capables des plus menaçants réveils) et vaillants, que des millions de soldats portaient précieusement dans les régions glacées ou brûlantes afin de s'imposer par le viol. Avec une habileté de dentellière, la main, par-dessus le drap noir, sut démêler la confusion du trésor en vrac. Elle trouva les couilles, chercha la bite et la reconnut à une légère consistance encore qu'elle ne bandât pas. Je préjugeai de sa splendeur dans l'action et l'emprisonnai, fillette endormie, dans ma grosse patte d'ogre. La possession dans la main de la queue d'Erik, sans défense dans le sommeil, me remplit alors d'orgueil et d'assurance. Je la protégeais. Je la soupesais et pensais : « un trésor est caché dedans ». Je bandais d'amitié. J'étais digne d'elle. Mes doigts la serrèrent un peu plus, avec plus de tendresse. Ils la caressèrent un peu. Un léger mouvement de sa jambe troubla l'immobilité d'Erik. Une peur terrible m'envahit et puis aussitôt l'espoir, mais la peur d'abord. Une masse de cris de peur montant de mon ventre essayait de forcer ma gorge et ma bouche où mes dents veillaient, serrées et fortes. Ces cris de peur ne trouvant pas d'issues crevèrent mon cou qui soudain laissa couler par vingt ulcères violets en forme de roses et d'œillets les vingt ruisseaux blancs de ma peur. Je conservai la queue dans ma main. Qu'Erik se réveillât je jouerais ma chance. Je souhaitais même ce réveil. Je serrai un peu plus fort, et dès cette étreinte, j'eus la stupeur de sentir sous mes doigts le nœud du Frisé enfler, durcir et vite emplir ma main. Je ne bougeai plus, mais je laissai ma main morte et dansante. Dans une inquiétude mortelle que l'espoir à mesure chassait, j'attendis. Puisqu'il venait de bander avec cette violence, sous une caresse, Erik était réveillé, et il ne se révoltait pas. J'attendis des secondes merveilleuses et de cette attente, du

moment qui part du réveil de la queue, au bonheur, on s'étonne que ne soit pas né, comme du sang de Méduse Chrysaor, le plus fabuleux héros, ou des fleuves nouveaux, des vallées, des chimères, dans un bond sur un parterre de violettes, l'espoir lui-même en pourpoint de soie blanche, toque emplumée, poitrine royale, collier de ronces d'or, ou des langues de feu, un évangile nouveau, des étoiles, une aurore boréale sur Londres ou Frisco, une sonate parfaite, ou que la mort elle-même n'eût fait entre les deux amants une fulgurante apparition. Une deuxième fois, ma main pressa le nœud dont la grosseur me parut monstrueuse.

« Si m' met tout le morceau dans l' derch' i va m' défoncer. »

Je pressai un peu plus fort. Erik ne bougea pas, mais j'étais sûr qu'il ne dormait pas, car le bruit régulier de sa respiration avait cessé. Alors, j'osai par-dessus l'étoffe, une caresse, une autre, et chaque fois plus précise et de plus en plus comme si je l'eusse branlé par-dessus le pantalon. Erik ne fit pas un mouvement, il ne dit pas un mot. L'espoir m'emplit d'une audace qui m'étonna moi-même. Par l'un des petits interstices ménagés entre chaque bouton de la braguette, je passai le bout de l'index. Erik ne portait ni slip, ni caleçon. Mon doigt sentit d'abord les poils. Il les franchit, puis la verge aussi dure que du bois, mais vivante. Ce contact me ravit. Dans le ravissement, il entre aussi de la peur en face de la divinité ou de ses anges. La queue que je touchais du doigt n'était pas seulement de mon amant, mais d'un guerrier, du plus brutal, de plus formidable des guerriers, du seigneur de la guerre, du démon, de l'ange exterminateur. Je commettais un sacrilège et j'en avais la conscience. Cette queue c'était aussi l'arme de l'ange, son dard. Elle faisait partie de ces engins terribles dont il était bardé, c'était son arme secrète, le V 1 derrière quoi se repose le



Führer. C'était le trésor ultime et premier des Allemands, la source de l'or blond. La queue était brûlante, je voulus la caresser, mais mon doigt n'avait pas assez de liberté. J'eus peur que mon ongle ne la blessât si j'apuyais. Erik n'avait pas bougé. Pour faire croire qu'il dormait, il reprenait son souffle régulier. Immobile au centre d'une parfaite lucidité — si extraordinaire qu'il craignit un instant que la pureté de sa vision ne rayonnât hors de lui et n'éclairât Riton — il laissait le même et s'amusait de son jeu. Je retirai le doigt et réussis, très habilement, à défaire deux boutons. Cette fois je passai toute la main, et, toujours très délicatement j'empoignai la bite. Sa grosseur m'émut. Je la serrai, et Erik, je ne sais à quoi, reconnut que je la serrais avec tendresse. Il ne bougea pas.

La lune était voilée. Déchaussé, je marchai d'abord sur la pointe des pieds, puis je courus, je montai des marches, j'escaladai des maisons pour atteindre le plus dangereux carrefour de l'Albaïcin. Tout le monde dormait à Grenade. Les rares Gitans qui rôdaient dans la nuit ne pouvaient m'apercevoir. La course m'emportait encore, mais la place étant sans issue, mon mouvement se poursuivait dans un tourbillon silencieux, sur la pointe des pieds. Je sentais pourtant qu'un Gitan venait de s'éveiller. A dix maisons de là peut-être, sous un porche. Son grand corps endormi avait bougé dans la couverture de laine brune. Il rampait. Il frôlait les murs, traversait les ruelles, se levait, marchait à ma rencontre, bondissait enfin dans la nuit. Nous étions seuls sur la place. La lune était encore voilée, mais si peu. Le Gitan m'empoigna par la taille, il me cassa, il me lança pour me rattraper en souplesse et en silence dans ses bras. Les broderies, les dentelles blanches de mes jupons tournèrent dans l'obscurité. D'un coup de sa queue le Gitan me lança au ciel. De toute la terre andalouse, de chaque parure, de chaque serrure, sourdait une musique

caressante. Tout cela se passait sur le matin. Quelques lueurs d'aurore veillaient sur les collines. Leurs chants bleus dormaient encore enroulés dans le gosier des pâtres. Je retombai à cheval sur la queue du Gitan. Comme une mousse les volants de mes robes déferlèrent sur la campagne. Nous étions en avril et la lune éclairait autour de Grenade une immense étendue d'amandiers en fleurs.

Enfin son immobilité me rassurant complètement je branlai doucement Erik qui songeait, sans doute, à cette tête de fille surmontant le corps solide et délicat qui supportait sur la ville effrayée une tunique de balles. Il s'amusait à reconstituer son visage. Le plus grand bonheur lui était accordé, puisque c'est le gosse lui-même qui répondait à son appel secret et accourait s'empaler.

La vieille hallucination de mon enfance s'imposa que je ne puis traduire que par cette image : *des fleuves immobiles, sans se confondre*, mais ayant une source unique, se pressent dans sa bouche qu'ils écartent et emplissent.

Un des soldats fit un léger bruit. De crainte que Riton ne retirât sa main, Erik s'en empara, l'écrasa, l'obligeant à rester sur son nœud. Un autre bruit se fit entendre. Ils attendirent un instant.

J'aimais sentir décharger sa queue et m'oublier accroché à elle par la bouche.

Parfois elle se gonflait comme la gorge des pigeons qui font l'amour.

Je suis un adolescent nu couché dans un, pré émaillé de narcisses. Des insectes volent sur des graminées, l'air est saupoudré de pollen, le ciel est clair.

Sous ses mains, mes hanches tremblaient.

J'ai tué, pillé, volé, trahi. Quelle gloire atteinte!

Mais que m'importe quel assassin, voleur ou traître n'ose aller se prévaloir de mes raisons. J'ai eu trop de mal à les conquérir. Elles ne valent que pour moi. N'importe qui ne saurait bénéficier de cette justification. Je n'aime pas les gens sans conscience.

Un acte est élégant. Ou ne sera pas.

Le Führer envoyait à la mort ses hommes les plus beaux. C'était la seule façon qu'il eût de les posséder tous. Car, combien de fois n'ai-je pas désirer tuer ces beaux gosses qui me gênaient puisque je n'avais pas assez de bite pour les enfiler tous et ensemble, pas assez de sperme pour les gaver. Un coup de revolver, je le sens, eût ramené le calme dans mon cœur et mon corps troublés par le désir et par la jalousie. Plus beau que celui de flammes, d'étoffes et de papier, dressé par Riton, c'est un bûcher de feu qu'était l'Allemagne. En désordre, sans régularité, les flammes, les braises, les brandons gagnaient leur vie et leur mort, mordaient ici ou là et menaçaient Hitler. Il suffit d'un très léger décalage, par les mots le débarrasser de l'ironie, pour que l'humour nous révèle le tragique et la beauté d'un fait ou d'une âme. Le poète est tenté par le jeu. Avant la guerre les humoristes caricaturèrent Adolf Hitler sous les traits bouffons d'une Pucelle ayant la moustache d'un pitre de cinéma. « Il entend des voix » disaient les légendes... Les humoristes sentaient-ils qu'Hitler était Jeanne d'Arc. Cette ressemblance les avait touchés, ils le marquaient. Le point de départ de leurs traits était donc cette similitude profonde, puisqu'ils y avaient songé, d'une façon claire ou confuse, pour faire leurs dessins ou leurs phrases. Je vois dans cette reconnaissance plus un hommage qu'une raillerie. Leur ironie c'était ce rire qu'on

s'arrache afin qu'il crève par sa flèche le trouble qui vous ferait pleurer à certains moments de trop profonde émotion. Hitler périra embrasé s'il s'est identifié à l'Allemagne ainsi que le reconnaissent ses ennemis. A la même hauteur que Jeanne sur sa robe de suppliciée, il porte une plaie sanglante.

En passant, son regard accrocha le portrait du roi Michel de Roumanie. Sur cette photo le visage du jeune souverain de dix-huit ans montrait cette tristesse que j'explique ainsi chez Erik : comme tous les autres garçons du Reich, Erik avait gardé sur le visage quelque chose des éclaboussures d'un foutre royal — une sorte de honte, de défloration, en même temps qu'un éclat vif et sourd à la fois (comme celui de la perle) précieux et triomphant, opalin, et dont je croyais distinguer le souvenir dans les gouttes de sueur de son front que je prenais pour des larmes de sperme transparent. Erik tenait sans doute ce léger voile de honte et de lumière du fait de l'hitlérisme, mais effectivement le bourreau, un jour, lui déchargea sur le visage et déjà Erik était pris de vertige et sombrait dans cette idée dont la poussée le noyait :

« Il obscurcit mon ciel! »

Nous étions couchés. Devant l'allure du jet, il fut sillonné d'une très brève admiration, d'un peu de peur peut-être en face de moi dont le chêne au lieu d'être foudroyé lançait la foudre, mais quand les gouttes encore tièdes touchèrent sa joue et son torse je vis dans ses yeux (j'étais à genoux devant lui, lui-même allongé entre mes cuisses) un éclat de haine. Une gouttelette n'était pas loin de la bouche. Comme je la voyais couler lui-même la sentait. Il ne bougeait pas. Nos deux regards embrouillaient leurs fils. Il attendait que le calme revînt en lui — ou plutôt la rage. — Enfin il fit le geste de s'essuyer avec le bras, mais sur le biceps du foutre avait giclé qui coula, froid, jusqu'à son cou.

Je tendis une serviette que je venais de ramasser en me penchant. Depuis ce jour s'il me montrait quelque hargne, Erik conservait une peine très légère qui était comme un peu de brume sur son visage. Vêtu comme un prince. Cette vie inhumaine risquait de conduire trop rapidement Erik au détachement. Son instinct de conservation freina presque sans que lui-même s'en rendît compte. Ses mains crispées se raccrochèrent à ce qu'elles frôlaient en passant, les soieries, les bijoux, les montres, les cuirs. L'argent du bourreau permit qu'il s'habillât avec une élégance parfaite, toujours mesurée, car le moindre excès l'eût démonté. Il se passionna pour les mécanismes d'acier, les boucles, les chaussures de daim, les chemises de soie, les lainages, les ceintures, les cravates. Il fut un des jeunes hommes les mieux vêtus de Berlin, mais cette élégance affolée était poursuivie sans conviction et toujours était crevassée d'une brèche par où le désespoir passait un pan. La braguette de tous les pantalons était à fermeture éclair. Personne ne pouvait y toucher. Sa simplicité était aussi importante que la simplicité de Racine ou que les méandres des poèmes de Jean D., qu'afin de n'en pas laisser fuir le sens, le secret, un entrelacs fermait comme les motifs compliqués, les statuettes des dieux, les fleurs sacrées ornent les serrures de bois qui gardent closes les cases des nègres.

. . . . .  
J'ai voulu tuer le bourreau. Un matin je suis entré dans sa chambre. Il dormait. Les fenêtres étaient fermées. J'ai été assommé par la présence de ce corps immense, allongé, émettant une chaleur, une odeur suffoquantes qui m'amollissaient, désarmaient mon bras de sa force.

Si je vois encore l'extrême pointe, l'ombre de mes sourcils, c'est parce que je porte un peu baissée la tête et je regarde sans vouloir la relever.

Comment Erik apprit les langues étrangères : Qu'après le meurtre du dragon à Siegfried le chant des oiseaux devint clair il n'est pas impossible qu'ayant tué un enfant de France par lui fut comprise et parlée notre langue. Il était très beau. Et très malheureux. Il sentait le misérable de sa condition — non seulement de lopette sévère — mais de beau gosse de qui la beauté ne semble pouvoir sortir. Elle était prise en lui qu'elle éclairait. Erik était semblable aux expressions trop belles. La beauté ne saurait s'échapper de lui qui la conserve. La beauté fait d'une formule une chose fermée, une chose en soi, un objet qui demeure comme objet d'art et dont on a tendance à se contenter. Je me méfie des expressions brillantes. Leur éclat arrête l'esprit, les fixent sur elles-mêmes qui le contiennent en entier. On les dit alors spirituelles. Mais parce qu'elles sont prison pour l'esprit qui les dore et refuse de s'évader. Je me vêtirai comme se vêtait Erik. Très élégamment. Un voleur est élégant par nécessité. Avec les vêtements chics apparaissent les gestes civils. L'élégance donne à la pensée une grande aisance. Enfin un saint doit se mouvoir d'abord dans un climat physique tempéré par des habitudes polies. Erik choisissait d'admirables ceintures de cuir. Il disait :

« Elles sont en cuir fauve. »

. . . . .  
Dans les yeux du Führer apparut l'image coutumière : un berceau blanc et paré, mais à l'instant même qu'il en voyait les dentelles et les bouillonnés de mousseline, il distinguait, courant autour et couvrant l'oreiller, la guirlande de roses blanches et de lierre dont on l'avait orné puisqu'il contenait un enfant mort. Hitler se releva. Il essuya ses doigts à son mouchoir. Comme chaque fois qu'il avait terminé ses jeux, il songea à son exécuter, qu'il ne faut pas confondre avec le bourreau criminel, l'homme de la hache, car il s'agissait de son

exécuteur particulier, un tueur au revolver. C'est par ce mâle, qui était en somme l'excroissance naturelle d'un animal cruel, la glande à venin et le dard, qu'il avait fait exécuter la plupart de ses victimes — qu'elles fussent politiques ou d'un autre ordre — mais chaque fois qu'il avait affaire à lui, et plus souvent même, il songeait avec angoisse, qu'il existait peut-être une liste ou un cahier avec des précisions déroutantes, et que ce tueur, pour tuer le temps, tenait à jour. Cette idée : « Je peux lui donner encore ce gosse » ne se formula pas ainsi dans sa tête. Elle s'y présenta sous la forme d'une volute irisée où s'enroulait, comme autour d'un mirliton, le mot, plusieurs fois répété : « geben » (donner). La valse même de ce mot gonflé comme une bulle de savon, l'écœura et eût pu lui causer une nausée si son attention n'avait été saisie par la pointe féroce que contenait le sens français du mot donner, car ici le mot se présentait bien avec ce sens sous-entendu : le donner aux fauves, le donner au bourreau, enfin le « donner » tout court, comme nous disons, nous, dans notre argot « il l'a donné ». Cette idée s'enfuit. Elle disparut selon le mode assez fluide de son apparition, laissant voir derrière elle, plus claire cette autre idée : « Le gosse ne parlera pas, il est comme les autres. »

Il voulait dire qu'on croirait qu'un fou seul peut oser une semblable aventure. Il jeta son mouchoir à Paulo qui s'essuya la bite, puis il lui servit du champagne et il lui recommanda de manger des gâteaux et de fumer des cigarettes. Il sortit sans dire autre chose, emportant dans tout son être une provision de forces vives. Après avoir sonné, sans attendre même que Gérard vînt, dix secondes après, reprendre Paulo pour le reconduire hors du Palais, le Führer, ayant reboutonné sa braguette, gagna la salle de conférences, où trois généraux, un amiral et deux ministres, l'attendaient. Sur le monde, la vie simple, souriante de Hitler,

allait déclencher des actes terribles d'où naîtrait la plus stupéfiante floraison de cauchemars nocturnes qu'un homme à lui seul ait jamais suscités. De hauts dignitaires, très nobles, dorés aux épaules et au chef, l'entouraient, le préservaient comme les prêtres préservent l'or d'une relique. Hitler avait des secrets. Maître-Chance, il pouvait parcourir, sur des tapis, quelques salles aux murs percés de trous par où passaient les canons des fusils.

— Je ne suis qu'une croûte de pain, pensa-t-il, en rentrant de la conférence.

Il se sentait être une croûte de pain poussièreuse. L'amour l'avait vidé. Il n'osa pas se moucher ni même mettre un doigt dans son nez. Suis-je bien sûr de *commander* au monde ?

Son histoire avec le Führer avait transformé Paulo. Elle ne lui avait pourtant rien enlevé de sa méchanceté qui toutefois s'était comme amollie. C'est-à-dire qu'au lieu de piquer, Paulo désirait mordre. Si dans l'amour Hitler l'avait emmanché, le gosse, poursuivant sa vie, eût éprouvé sans doute le besoin de se retourner avec violence pour jeter à bas le fantôme dont il aurait senti la présence sur son dos, mais c'est lui qui avait enculé Hitler et il allait dans la vie avec une démarche un peu arquée comme s'il eût porté, à bout de bite, le seigneur empalé. Les membres conservent le souvenir de gestes qu'ils pourraient accomplir.

Lorsque dévêtu, abandonné dans le lit, un gosse refusait de se laisser enculer, dans l'ombre des draps je savais trouver quelques gestes pour exprimer mon désespoir. Je ne saurais retrouver à l'air libre ces gestes (expressifs sans le secours de la bouche et des yeux). Il s'agissait d'une certaine façon de pétrir l'épaule, d'allonger nerveusement ma cuisse, de plaquer contre son dos mon ventre, d'enrouler mon bras autour du sien peut-être, mais le gosse par une caresse



m'apprenait qu'il avait compris mon chagrin et voulait m'en consoler. A peine fut-il libre, c'est-à-dire qu'il fut sûr, après le salut de Gérard qui le raccompagnait jusqu'à la rue, de n'être suivi d'aucun espion, que Paulo considéra cette aventure passée, où il eut très peur, avec son regard fixe et mauvais. Il se sentait fort des mille marks glissés discrètement dans sa poche. La tête un peu tournée à gauche, il marchait dans la rue, la bouche pincée, l'œil aigu. Comme toujours il était prêt à fondre, malgré sa petite fortune, sur la première occasion, et d'abord sur une chemise qu'il achèterait, mais qu'il emporterait comme un larcin.

Mon art consistant à exploiter le mal, puisque je suis poète, on ne peut s'étonner que je m'occupe de ces choses, des conflits par quoi se caractérise la plus pathétique des époques. Le poète s'occupe du mal. C'est son rôle de voir la beauté qui s'y trouve, de l'en extraire (ou d'y mettre celle qu'il désire, par orgueil ?) et de l'utiliser. L'erreur intéresse le poète, puisque l'erreur seule enseigne la vérité. Je répète ici que le poète est asocial (apparemment), il chante les erreurs, il les enchante ensuite afin qu'elles servent — ou la soient — la beauté du lendemain. La définition habituelle du mal me fait croire qu'il n'est que le résidu de Dieu. La poésie ou l'art d'utiliser les restes. D'utiliser la merde et de vous la faire bouffer. Par mal, j'entends ici le péché contre les lois sociales ou religieuses (de la religion d'État) alors que le Mal n'existe réellement que dans le fait de donner la mort, ou d'empêcher la vie. N'essayez pas de prendre appui sur cette définition rapide pour condamner les meurtres. Tuer c'est souvent donner la vie. Tuer peut être bien. On le reconnaît à l'exaltation joyeuse du meurtrier. C'est la joie du sauvage qui tue pour sa tribu. Riton tue pour tuer, mais il n'importe. Le péché n'est pas là. Il tue pour qu'il vive puisque ces meurtres sont le prétexte et le moyen

d'une vie plus haute. Le seul crime serait de se détruire soi-même car du coup c'est tuer la seule vie qui compte, celle de son esprit. Je connais mal les théologiens, mais je les soupçonne d'être profondément de mon avis sur ce point. Riton ne se tuera pas... à moins que... Nous verrons. Jusqu'à la dernière fraction de seconde il m'est cher qu'il continue par la destruction, le meurtre — bref le mal selon vous — d'épuiser pour et dans une exaltation — qui veut dire élévation — toujours plus grande à mesure, l'être social ou gangue d'où surgira le plus éclatant diamant; la solitude, ou sainteté, c'est-à-dire encore le jeu incontrôlable, étincelant, insupportable de sa liberté. A qui m'oppose que Riton n'est pas seul puisqu'il aime, je veux répondre que sans cet amour il n'eût pas été librement jusqu'au sommet. C'est la nécessité elle-même qui obligea les miliciens — et surtout le nôtre — à tirer sur les Français, mais seul compte ceci : la solitude étant donnée, son acceptation. Son refus, quand il est inévitable, c'est le désespoir, péché s'opposant je crois à la seconde vertu théologique. Enfin j'écris ce livre et vous propose ces choses, et je monte en boitant et souvent dégringolant, à mon roc de solitude, parce qu'avec mon érotisme, mon amitié pour le plus dur et le plus droit des adolescents, saint selon les hommes, suscite cette image d'un traître auréolé. C'est sous l'empire de la mort encore jeune de Jean, rouge de cette mort et de l'emblème de son parti que j'écris. Les fleurs que j'ai voulues à profusion sur sa petite tombe perdue dans le brouillard ne sont peut-être pas fanées et je reconnais déjà que le personnage le plus important que suscite le récit de ma douleur et de mon amour pour lui sera ce monstre lumineux, exposé à la plus splendide solitude, celui devant qui je connais une sorte d'extase *parce* qu'il lui déchargea dans le corps une rafale de mitraille.

Du reste Riton continuait son destin malheureux

qui ne le fera jamais sortir d'une effroyable misère contenue dans un vase très beau. Quand il s'engagea il avait encore belle mine et pourtant sa vie était terrible. Qu'on se souvienne que las, en sueur et blême, il dépendit le chat et le mit dans un sac en bâche, qu'il ferma, puis il cogna de toutes ses forces, avec le marteau, sur cette masse grotesque, mystérieuse et plaintive. Le chat vivait. Quand Riton supposa que la tête était écrasée, il retira l'animal qui frémissait encore. Enfin il l'attacha à ce clou du mur dont j'ai parlé, et il le dépeça. Le travail dura longtemps. La faim, un instant disparue, revenait dans le ventre de Riton. Le chat était encore chaud, fumant, quand il découpa les deux cuisses, qu'il mit bouillir dans une cocotte. En face de la dépouille mutilée, de la peau retournée comme un gant, et sanglante, il mangea quelques morceaux presque crus, fades car il n'avait pas de sel, et depuis ce jour, Riton connaît la présence en lui d'un félin qui marque son corps et plus précisément son ventre, comme ces animaux brodés d'or sur les robes des dames d'autrefois. Soit que le matou fût malade, soit qu'il le fût devenu — et devenu presque enragé — durant son supplice, soit parce que sa viande n'avait pas encore refroidi, soit encore parce que la bataille avait bouleversé le gosse, Riton souffrit dans la nuit au ventre et à la tête. Il se crut empoisonné, et il adressa d'ardentes prières au chat. Le lendemain, il s'engagea dans la Milice. Il me plaît de le savoir ainsi marqué, dans le plus intime de sa chair, du sceau royal de la faim. Il avait les gestes si prestes — et parfois si nonchalants que lui-même se croyait quelquefois animé par le chat qu'il portait en lui, et portait déjà quand le rencontra Erik. Plus tard Erik m'avouera que les chiens, à Berlin, grognaient après lui, quand il était possédé d'une sourde ou manifeste colère.

— Les chiens viennent me flairer. Ils sautent autour de moi et ils veulent me mordre.

Si Erik devenait pour les chiens, par le fait de la colère, une sorte d'animal inquiétant comme le hérisson ou le crapaud, la présence en lui du chat pouvait faire Riton se croire transformé, déformé, émanant une odeur de félin.

« Le gars, pensa-t-il en sentant contre son dos la poitrine d'Erik, le gars doit se rendre compte... » Ses yeux étaient si vifs qu'ils paraissaient noirs.

. . . . .

Le convoi funèbre continua sa route. Arrivés au bord de la fosse le curé redit encore quelques prières auxquelles les enfants de chœur répondirent et les fossoyeurs descendirent le petit cercueil. Le trou fut vite comblé. Le corbillard partit, emportant le curé. Les enfants de chœur s'éloignèrent, derrière un caveau de granit, pour manger dans l'herbe un casse-croûte au jambon. Seuls restèrent les deux fossoyeurs et la petite bonne qui demeura un instant, en face de la tombe, dans la même attitude que la fauvette soutenue par les battements d'ailes précipités, immobile dans ce vol étrange qui l'immobilise, à hauteur de la branche et en face du nid où jacent ses petits qu'elle regarde. Une grande tendresse l'effarouche. « Un oiseau de proie pourrait la prendre », ainsi pensa la petite boniche. Elle volait. Elle enseignait à voler. Une prière frémissante agitait son âme et la transportait « sur les ailes de la prière », dit-on. Elle conseillait gentiment à sa fille l'audace, l'appelait au bord du nid. Elle décomposa les mouvements de ses ailes, donnant à l'enfant morte la première leçon. Puis elle enleva son chapeau qu'elle posa par terre et s'assit sur la pierre tombale qui était à côté de la tombe de sa fillette. Comme elle ne pleurait pas, les fossoyeurs ne pensèrent pas qu'elle fût la mère. L'un d'eux dit :

— Il fait tout de même chaud aujourd'hui, hein ? On a un mois de juillet d'Algérie.

Naïvement, il s'était tourné vers son camarade, mais tout le ton de sa voix indiquait qu'il s'adressait à la bonne. Les deux mains dans ses poches, le buste en arrière, il frappa de son talon qui sonna sur la terre sèche.

— Pour ça y fait chaud, dit l'autre. Et il eut à l'adresse de son camarade un tel coup d'œil qu'on put croire qu'il venait de dire une phrase chargée des plus lourds sous-entendus.

— Faudrait de l'eau maintenant, y a assez de chaleur pour les légumes.

— Puis, pour nous, faudrait bien du vin, tu crois pas ?

Ils rirent un bon coup l'un et l'autre et le premier qui avait parlé, un grand gars d'une trentaine d'années, brun de poil, les manches de la chemise relevées au-dessus du coude, l'œil joyeux, les dents blanches, repoussa de la main la couronne en forme d'étoile, posée sur la pierre et s'assit à côté de la bonne.

— Vous avez l'air fatigué, la petite.

Elle semblait sourire encore que la fatigue la fît grimacer. Au contraire de Paulo, toujours sévère, Riton souriait. Sa nature était joyeuse. Quand il accomplissait ses gestes si beaux, si singulièrement beaux, comme enfourcher un vélo et démarrer en vitesse, couché sur le guidon, ou s'appuyer à une balustrade, ou regarder les filles avec nonchalance, ou rajuster son froc, médusés les hommes dans la rue le regardaient. Et quand il se savait observé, sa bonne humeur le faisait sourire. Souriant, il insistait sur la pose et parvenait ainsi à n'être que coquetterie. Mais reparlons de la boniche. Celivre est sincère et c'est une blague. Je le publierai afin qu'il serve la gloire de Jean, mais duquel ? Comme un pavillon de soie, armé d'un aigle d'or brochant sur les ténèbres, je brandis, au-dessus de ma tête, la mort d'un héros.

Aucune larme ne coule plus de mes yeux. Au contraire, j'aperçois mon ancienne douleur derrière une glace où mon cœur ne peut, s'il s'émeut encore, être blessé profondément. Mais il est bien qu'après avoir été si misérable mon deuil triomphe dans l'apparat. Qu'il me permette d'écrire une belle et cruelle histoire où je torture encore la mère de la fillette de Jean.

Toute grimace, si on l'observe avec minutie, se révèle composée d'une multitude de sourires, comme la couleur de certains visages peints contient une multitude de teintes et c'est un de ces plis que voyaient les fossoyeurs. La bonne ne répondit pas. Une espèce de murmure se continuait en elle, que ne connaît pas la pensée, que son pied lui faisait mal, ni que Madame, en ce moment, débarrassait la table.

— Tu vois bien, elle a du chagrin, dit l'autre homme.

— Mais non, c'est jamais grave la mort, ma petite dame. Nous, on voit ça tous les jours.

Il posa sa main encore terreuse, mais large et belle, sur les genoux recouverts par la robe noire, de la boniche. Une telle indifférence la paralysait qu'elle eût accepté qu'on l'égorgeât sans que lui vînt d'autre reproche que celui-ci :

— Ben ma foi, c'est que son heure est arrivée.

L'homme s'enhardit. Il passa son bras autour de la taille. La bonne n'essaya pas un mouvement pour se dégager. Devant ce qui lui parut de la complaisance, le deuxième fossoyeur regretta de n'être pas de la fête, et il s'assit sur la pierre, de l'autre côté de la bonne.

— Ah! c'est une bien gentille petite fille, dit-il en riant. Et il entoura de son bras le cou de la boniche en l'attirant contre lui, sur sa poitrine. Sans doute en elle s'élevait bien une imploration, mais elle ne trouvait aucun mot pour la formuler. Cette audace soudaine de son camarade excita le premier gars qui se pencha et l'embrassa sur la joue. Les deux hommes rirent,

s'enhardirent encore et continuèrent à la chahuter. Devant la tombe toute fraîche de sa fillette, elle acceptait qu'on la maltraitât, qu'on ouvrît sa robe, qu'on froût et qu'on écrasât sa pauvre chatte indifférente. La douleur la rendait insensible à tout, à sa douleur même. Elle se voyait au bout de son rouleau, c'est-à-dire, sur le point de s'envoler de terre une bonne fois. Et cette douleur se dépassant elle-même n'était pas seulement due à la mort de sa fillette, elle était la somme de toutes ses misères de femme et de toutes ses misères de bonne, de toutes les misères humaines qui l'accablaient aujourd'hui parce qu'une cérémonie faite pour cela du reste, avait extrait d'elle-même où elles étaient éparses, toutes ces misères. La cérémonie magique, qui est de polariser sur cet appareil toutes les raisons qu'on a d'être en deuil, tout à vivre, aujourd'hui la livrait à la mort. Elle songeait un peu à sa fillette et un peu à son sort misérable. Les mains des hommes se rencontraient sous les jupes. Ils riaient très fort et souvent leurs rires étaient cisailés par une espèce de râle, quand le désir était trop grand. Mais ils n'eurent pas surtout envie de la baiser. Ils jouaient plutôt avec elle, comme avec un animal docile et dans leur jeu, pour l'achever, ils lui posèrent sur la tête la couronne en perles de verre que le grand brun lui enfonça d'une tape tandis que son copain, d'une autre tape, inclinait cette couronne sur l'oreille de la boniche où elle resta jusqu'au soir, selon l'inclinaison audacieuse que donnaient parfois les miliciens et les matelots à leurs bérets, les poisses à leur bâche et les Frisés au calot noir. Qu'on l'encule sur la tombe de sa fille, je serai content.

• • • • •  
Cependant que Paris préparait son apothéose, Riton sentait dans sa main, toujours davantage fondre la queue d'Erik. Il la pressa un peu, fit passer dans sa main toute son ivresse, mais Erik sommeillait et sa queue,

entre les doigts émus de Riton ne fut pas plus qu'une limace, une rose mouillée.

. . . . .  
Les fleurs m'étonnent par le prestige que je leur accorde dans les cas graves, et, plutôt qu'ailleurs, dans la douleur en face de la mort. Je pense qu'elles ne symbolisent rien. Si j'ai voulu couvrir de fleurs le cercueil de Jean, c'est peut-être simplement dans un geste d'adoration, les fleurs restant ce qu'aux morts l'on peut offrir sans danger, et si l'habitude n'en existait déjà un poète pourrait inventer cette offrande. D'avoir prodigué les fleurs me repose un peu de mon chagrin. Si le gosse est mort depuis quelque temps déjà, les notes dont je m'inspire pour faire ce livre — que je veux à sa gloire — me donnent la tristesse des premiers jours, mais le souvenir des fleurs m'est doux. Dès que je fus sorti de la salle glacée de l'amphithéâtre, quand je n'eus plus sous les yeux son terrible visage pâle, étroit, serré par des bandelettes, ni le corps par d'autres linges, mais à leur place l'image en moi déjà embellie, stylisée, embaumée et émouvante de ce spectacle, à peine eussé-je le temps de m'étonner et de m'indigner contre la sécheresse méchante et la pauvreté de cette dépouille et d'en souffrir, que je la vis et la voulus ensuite recouverte de fleurs. Les yeux encore pleins de larmes, je courus chez le premier fleuriste et commandai d'énormes gerbes.

— On les portera demain, pensai-je tranquilisé, et on les organisera tout autour de son corps et de son visage.

Du souvenir de ces fleurs funèbres, casquant les soldats qui fuient sous les rires des filles, encombrant les amphithéâtres, se forme la plus belle expression de mon amour. Si elles ornent Jean, elles l'orneront toujours dans ma pensée. Elles portent témoignage de ma tendresse qui les fit jaillir du paf splendide



d'Erik. L'aube pointait, quelle aube que ce paf auréolé pointant hors du froc du voyou, quelle aube attristante!

Je n'ai pas le droit d'être joyeux. Le rire outrage ma souffrance. La beauté me distrait de Jean à qui la vue de l'abjection me ramène. Est-il vrai que le mal a des rapports intimes avec la mort et que c'est avec l'esprit de pénétrer les secrets de la mort que je me penche avec tant de ferveur sur les secrets du mal? Mais tous ces maux ne m'aident pas à raisonner. Essayons sur un autre ton : par exemple, est-il possible, d'abord, si ma douleur s'atténue quand je contemple le mal (que j'accepte pour l'instant de nommer ainsi le mal selon l'habitude morale) que ce soit parce que la distance est moins grande entre ce monde que le mal décompose et Jean que la mort décompose? La beauté, qui est l'organisation arrivée au point parfait me détourne de Jean. Davantage un bel être vivant qu'une belle chose et ma douleur s'aggrave. Et je pleure si je n'attache pas Jean à ce monde où vit cette beauté.

Pourtant, si je me complais dans la vue de tant de laideurs que j'enlaidis encore quand j'en écris, dans ce que m'inspire la mort de Jean existe cet ordre de ne rien faire de mal. Est-ce parce que la vie m'ordonne de compenser une mort par une vie, c'est-à-dire par le bien (mot également employé dans son sens habituel), la mort par la vie? Mais si je me délecte dans l'examen du mal et des choses mortes ou mourantes, comment pourrais-je faire œuvre de vie? Cet hommage que je crois accorder à Jean quand je m'attriste, quand je pleure, n'est-ce pas parce que je rapproche un peu du sien mon état, parce que tout en moi se fait désolation et qu'ainsi moins grande est sa solitude que la mort accorde avec une soudaineté qui peut glacer un mort? Enfin ce monde sans gaîté ni beauté, que je sors de moi lentement, avec l'idée de l'organiser en un poème que j'offrirai à la mémoire de Jean, ce monde vivait en

moi, dans un paysage sans soleil, sans ciel, sans étoiles. Il n'est pas conçu d'aujourd'hui. Il y a longtemps que ma tristesse et mon dégoût profond cherchent à s'exprimer, et la mort de Jean donne enfin la chance à mon pessimisme de s'écouler. La mort de Jean grâce aux mots qui me servent pour en parler a permis que je prenne conscience, avec plus de netteté, de ma honte en face de cette erreur : croire que les domaines du mal étaient moins fréquents que les domaines du bien, et que j'y serais seul. La mort de Jean toujours, quelques pages plus loin, me met en présence des rapports qui semblent exister entre le mal et la mort d'une part et, d'autre part, entre la vie et le bien. On sait l'ordre qui semble contenu dans ma douleur : faire ce qui est bien. Mon goût de la solitude m'incitait à rechercher les terres les plus vierges, après ma déconvenue en vue des rivages fabuleux du mal ce goût m'oblige à faire marche arrière et m'adonner au bien. La rencontre est troublante de ces deux prétextes qui me sont offerts pour sortir d'une voie dans laquelle je m'étais engagé par orgueil, par goût de la singularité, mais ce livre n'est pas fini.

• • • • •  
Une autre fois, un soir Riton rencontra Erik qui fumait une cigarette adossé à la balustrade de fer du pont qui surplombe à la Chapelle la voie ferrée du Nord. Sa silhouette se détachait sur un enchevêtrement de rails. Immobiles, rigides l'un en face de l'autre, un instant ils parurent accomplir, pour se joindre, se rejoindre, s'unir pour réussir un travail commun accordant et refusant le vertige, les mouvements mystérieux du buste, des jambes, des bras, qu'accomplissent, aux fêtes foraines, les garçons enfermés comme des écureuils dans une balançoire en forme de cage métallique. Une seconde d'immobilité fut sur le point d'être fixée et de rendre éternelle — dans l'immobilité houleuse

de leur corps et de leur esprit. Une seconde ils furent prisonniers de la cage au-dessus de la fête foraine, saisis dans l'amour au sommet de l'équilibre, car leurs yeux se rencontrèrent, mais ils n'en eurent pas conscience car Riton — un train passa sous le pont qu'il ébranla, obligeant Erik à un mouvement de la tête qui le détacha du gosse. — Riton continua son chemin. Ces deux enfants mourront ensemble, au faîte d'une maison, sur un toit où ils s'étaient retranchés et dont les caricaturistes se sont tant moqués sans soupçonner le pathétique d'un tel abandon. Riton aurait pu fuir avant la Libération de Paris, mais il était comme ces jeunes otages qui préfèrent, la rançon payée, rester avec le forban qui les a capturés et mourir avec lui. Si Riton ne prononça pas la phrase admirable que me dit Jean D., quand je roulais sur son dos ivre de bonheur, pour la première fois : « Maintenant, j'ai l'impression que je t'aime encore plus qu'avant », du moins la tendresse profonde qui la fit naître, il l'exprima en posant un baiser sur l'épaule d'Erik. Cette phrase, que m'a dite un jeune mort, je l'ai gardée pour l'enchâsser dans le passage le plus précis de mon livre qui devient de ce fait une sorte de reliquaire encore indigne d'accueillir la plus rare des reliques. Je m'étais à peine détaché de Jean, ma sueur me collant à son dos. Sa tête était tournée, une joue posée sur l'oreiller. Je ne bougeais plus, étourdi par le don si longtemps espéré et par ma décharge plus formidable que jamais, quand — sans que son corps gracieux et un peu maigre eût bougé — je l'entendis murmurer, la voix un peu cassée, un peu angoissée par la pudeur de l'aveu : « Maintenant, j'ai l'impression de t'aimer plus qu'avant. »

Quelques jours après, nous étions allongés, côte à côte et chastement. Jean se serra un peu plus contre moi et il me dit :

— Je crois bien que je t'aime.

Je me reculai légèrement, le regardai dans les yeux et je dis, les yeux écarquillés et la bouche entr'ouverte :

— Non ? C'est vrai ?

Je posai cette question de la même façon que le jeune mari, à qui sa femme annonce qu'il est possible qu'elle soit enceinte. Ce que l'on appelle un heureux événement nous arrive à l'improviste, sans nous, et nous fait croire que nous sommes l'objet d'une grâce, d'une attention particulière. Je le pris par le cou, car je voyais bien qu'il était plus triste que joyeux. Quand le garçon d'amphithéâtre eut ouvert les portes de la salle où son corps était gardé, c'est encore cette phrase qui revenait me hanter. Quand je montai l'escalier en courant, le mouvement de mon corps accéléra peut-être mon mouvement tragique, et tout à coup, je vis Jean. Je voulus approcher, mais une horreur un instant plus forte que mon amour me retint. Je luttai. Je luttai, les mains couvrant mon visage en larmes. Ce geste était horrible. Tous les gens me regardaient combattre cette pieuvre qu'était l'horreur ayant pour tentacules mes dix doigts qui m'étreignaient le visage. Ce geste est à présent sacré, car il était un rapport entre moi et le mort, à deux pas, dans son cercueil. Il était ce qui nous reliait l'un à l'autre. La torsade figée, le nœud de mes bras, la cage de mes mains où mon visage était pris formaient un appareil étrange que la mort de Jean venait de fabriquer. Puis l'amour fut le plus fort. J'approchai du cadavre et je baisai son front de pierre. « J'ai l'impression de t'aimer plus qu'avant. » J'ai songé à mourir.

« Je peux mourir maintenant, me disais-je. Qui me relient ? Ma douleur dépasse toute douleur. Si je me tue, je perdrai le bénéfice, quand ma peine aura passé, des joies futures. Mais, me disai-je encore, je ne perdrai rien puisque ces joies ne sont pas encore et celui qui les éprouverait n'est pas même encore, puisqu'il sera fait de ces joies. Supposons que je tue à l'instant Jean Genet

et qu'aussitôt de ce mort naisse Jean Genet... Je coupe ici ma vie. C'est fait. Je ne saurais regretter un futur qui ne sera pas. »

Depuis que j'écris ce livre tout entier dévoué au culte d'un mort, dans l'intimité de qui je vis, je connais une sorte d'exaltation qui me précipite, voilée par l'alibi de la gloire de Jean, vers une vie de plus en plus intense, de plus en plus désespérée, vers plus d'audace. Et je ne me sens pas seulement la force de recommencer de plus audacieux cambriolages, mais encore d'affronter sans peur, pour les détruire, les plus nobles institutions humaines. Je suis ivre de vie, de violence, de désespoir.

. . . . .  
L'époque nous a habitués à de si rapides transformations de gangsters en policiers et vice-versa qu'on ne s'étonnera pas en apprenant que l'un des fossoyeurs, après avoir joui, sortant de sa poche un revolver, braquait la fille, tandis que l'autre, qui jouait depuis un moment avec la paire de menottes, la lui plaqua aux poignets. La bonne n'eut aucune peur. Elle pensa que tout ce qui lui arrivait était chose courante dans les cimetières et réservée aux personnes en deuil qui restent après l'enterrement, assises sur les pierres tombales. Elle dit seulement :

— Est-ce que je ne pourrais pas lacer mon soulier, monsieur ?

Mais les deux bandits la poussèrent devant eux en l'insultant. Ils la traitèrent de pouffiasse et de Sainte-Nitouche. Ils la bourrèrent de coups jusqu'à la porte d'un de ces édicules, petites chapelles dont l'architecture rappelait, quant à celle-ci, mais très réduite, l'architecture du Palais de Justice. C'était le caveau des Chemelats-Rateau. Les deux hommes firent entrer la bonne avant eux et refermèrent la porte. Elle était prisonnière. Elle comprit. Avant de s'asseoir sur la pierre, elle aurait dû regarder la casquette d'un des

fossoyeurs, elle y aurait vu l'étoile d'argent des gardiens de prison. Elle n'avait pas songé à prendre son chapeau, mais elle conservait sur la tête, penchée sur le côté, la couronne en forme d'étoile. La délation était familière à l'époque. Cette réflexion m'incite à dire quelques mots sur moi-même au milieu de l'époque. J'aime les Parisiens, avec une allure de beauté folle se délivrant des Boches. L'homme est beau, quand il se délivre (car je viens de remplacer par beau le mot de grand, écrit tout d'abord). Cette beauté n'a duré qu'un moment très bref, quelques jours de danger et de foi pendant lesquels régna l'amour. Les Allemands déjà avaient rendu légale la délation, et quand il les eut chassés, le général Kœnig, la conseilla par voie d'affiches sur tous les murs de Paris. Il est impossible que cette disposition ne réponde pas aux prédispositions de toute une époque. On aime « donner » et « vendre » plutôt. On pose sur son cœur une main loyale et l'on parle. La parole tue, empoisonne, mutile, déforme, salit. Je ne m'en plaindrais pas si j'avais pris le parti d'accepter pour moi-même la loyauté, mais me voulant hors d'un monde social et moral dont la règle d'honneur me paraissait imposer la rectitude, la politesse, enfin ces préceptes enseignés dans les écoles, c'est en haussant à hauteur de vertu, pour mon propre usage, l'envers de ces vertus communes que j'ai cru obtenir une solitude morale où je ne serais pas rejoint. Je me suis voulu traître, voleur, pillard, délateur, haineux, destructeur, méprisant, lâche. A coup de hache et de cris, je coupais les cordes qui me retenaient au monde de l'habituelle morale, parfois j'en défaisais méthodiquement les nœuds. Monstrueusement, je m'éloignais de vous, de votre monde, de vos villes, de vos institutions. Après avoir connu votre interdiction de séjour, vos prisons, votre ban, j'ai découvert des régions plus désertes où mon orgueil se sentait

plus à l'aise. Après ce travail — encore à moitié fait — qui m'a coûté tant de sacrifices, m'obstinant toujours plus dans la sublimation d'un monde qui est l'envers du vôtre, voici que j'ai la honte de me voir aborder avec peine, éclopé, saignant, sur un rivage plus peuplé que la Mort elle-même. Et les gens que j'y rencontre y sont venus facilement, sans danger, sans avoir rien coupé. Ils sont dans l'infamie comme un poisson dans l'eau, et je n'ai plus, pour gagner la solitude, qu'à faire marche arrière et me parer des vertus de vos livres. Pour connaître ma tristesse que l'on songe à ce naturaliste qui rêvait d'offrir à son Musée une collection de papillons unique au monde. Il passa trente ans dans la jungle, risquant mille fois les morts les plus diverses, et quand il rapporta au Musée ses insectes multicolores, il vit une collection plus rare que celle pour quoi il avait dépensé tant de peine. En face d'un tel malheur, il reste les larmes ou la colère. La bonne était captive.

. . . . .  
Il faisait nuit quand j'arrivai en prison. Un gâfe me conduisit devant la porte de ma cellule, puis il m'y laissa, le nez au mur. Il avait oublié ses clés. La prison regorgeait d'êtres chauds, nus, échauffés, frottés d'ail, forts, tassés contre des types flasques, sales et sans grâce, mais dont l'ignominie elle-même, en macérant, achevait de fertiliser les cellules. Je prêtai toutes les oreilles de mon corps. Dans l'obscurité il y eut une lutte rapide, très courte. La cellule oscilla un moment. Quelqu'un grogna, puis j'entendis :

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Y m'a foutu un coup d' pied...

En même temps que la première disait : « Où ? » La seconde voix répondit... « Dans les ténèbres »... et d'une voix si voilée — car la douleur lui coupait la chique, que je compris que le pote avait reçu un coup

de pied formidable, de cheval peut-être, dans la partie la plus ténébreuse de lui-même.

— Un coup d'latte dans les roustons, que j'y ai mis, dit Paulo. Encore que je fusse derrière une porte épaisse, je pus voir un gosse s'allonger sur le côté, se ratatiner sous la couverture, les deux mains plaquées à la racine de ses cuisses, emprisonnant dans un nid douillet ses deux petits œufs de rouge-gorge. J'étais en cellule avec Paulo. Il connut cette honte d'apprendre que le Président qui l'avait condamné au Tribunal, était lui-même exécuté par les Allemands pour avoir fait sauter, avec des bombes fabriquées par son fils, à vingt reprises, vingt locomotives dans un dépôt de machines. Un tel exploit dépassait les exploits des gangsters. La délation était dans l'air du temps avec la trahison, le pillage et le meurtre. En effet, depuis les plus illustres chefs d'État (Hitler, Staline) jusqu'au plus simple journaliste, en voulant imiter sottement les hommes de la Renaissance, l'Arétin et les princes de Machiavel, on transforma la morale privée en apportant dans la morale publique les éléments destinés à la détruire. Le juge de B. agit en bon Français. Ai-je l'air d'ironiser ? Et mes livres sentent-ils la blague ? Le juge était un petit vieillard qui se tassait sur soi-même. Il disparaissait presque au fond d'un fauteuil, et il se voyait ainsi disparaître dans une glace placée sur le mur, en face de lui. La peau de ses joues n'indiquait plus de chair, presque plus d'os mais du cartilage qui semblait lui-même fondre. Les yeux s'inquiétaient derrière des broussailles de poils durs, ses gestes s'appauvrirent.

« Qu'est-ce qu'il peut m'arriver de pire, se disait-il ? Sûrement, si je continue sur ce mode, je vais disparaître, fondre sous le nez du greffier... »

Le greffier, qui écrivait en face de lui, dit au juge :

— Aujourd'hui, nous avons l'affaire Cramaille, Monsieur le Juge.



— Hum... Hum... l'affaire?

Sa voix elle-même s'amenuisait.

— Cramaille, Monsieur le Juge.

Parmi les dossiers, à sa droite, le juge, d'une seule main, chercha le dossier Cramaille et le trouva. Il s'agissait de cette histoire de cambriolage dont j'ai parlé, des pillages exécutés par un Milicien (Riton) par Paulo Cramaille et par Pierrot. Les autres comparses étaient connus, mais libres. La police n'avait pu arrêter toute la bande et comment l'aurait-elle pu puisque cette bande renaissait sans cesse? De jour en jour se découvraient de nouveaux complices. Arracher les racines du mal eût consisté à détruire le monde, car pour être subtiles, entre les criminels de vingt ans et le reste du monde (et les choses elles-mêmes) les relations étaient étroites. Bref le monde était inoculé, le mal était dans le sang et la police n'y pouvait rien puisqu'elle-même faisait partie du monde. Le juge parcourut un instant les différentes pièces composant le dossier : les casiers judiciaires des trois voyous, les rapports de police, une attestation de témoin, les plaintes et une commission rogatoire de T.

— Ils sont là, dit-il?

— Je vais voir, Monsieur le Juge, dit le greffier qui sortit et rentra presque aussitôt précédant Cramaille tenu par un garde à l'aide d'une chaîne d'acier. Cramaille s'assit. Aux premières questions il répondit sur un ton très poli, si noble quelquefois que le juge étonné le regarda pour la première fois. Paulo soutint son regard simplement, sans arrogance, ni faiblesse.

— C'était la nuit, Monsieur le Juge, dit-il, en précisant l'heure du délit. Le juge à nouveau regardait le dossier, et machinalement lisait le rapport de police.

— La nuit? dit-il. Et tout à coup, éclairé par le mot « nuit », il se tourna vers Paulo :

— Mais, vous êtes fou. Vous voulez que votre vol

soit qualifié et passer devant les Assises ? Je ne vous demande pas si c'est la nuit.

« Il ne faut pas que je disparaisse. Pas encore. Pourtant... Tous des petits salauds... Mais il faut être juste, je dois rendre la justice », pensa-t-il.

Et s'adressant à son greffier :

— Vous n'avez rien écrit, j'espère ?

— Non, Monsieur le Juge.

Que les juges trop généreux prennent garde. Un élan qui part du cœur le voyou le reconnaît et il y répond par un élan aussi vif, mais qui risque de le perdre malgré le juge le meilleur. Paulo dit :

— Y a le rapport du flic...

Le juge chercha dans le dossier, trouva ce rapport et le lut. En effet, il y était question de l'heure et le mot « nuit » était souligné. Ce trait, sous le mot nuit, sauva Paulo et perdit le Juge.

« Qu'un agent de police, raisonna-t-il, en se précisant, encore que ce fût mentalement, les termes, fasse un rapport, c'est fort bien. C'est dans la règle. Il doit donc observer le règlement basé sur des règles fondamentales. J'admets qu'il emploie n'importe quel mot ou disposition des mots, pour signaler ou décrire les faits qu'il rapporte, mais il ne doit pas les commenter car ceci revient à la justice. En soulignant le mot nuit, l'agent ajoute à ce mot, un sens qu'il n'a pas philologiquement. Parce qu'il est souligné le mot nuit devient aggravant, infamant. C'est ce sens qui conduira Cramaille aux Assises. Outre que le tiret pour souligner n'est pas un signe grammatical, donc autorisé par les règles, ni par le règlement basé sur ces règles, il ajoute au mot un sens ou même un jugement qui n'est pas inspiré d'un sentiment de justice, mais d'un sentiment d'obscur vengeance. Ce tiret sous le mot nuit, c'est une délation, et ce rapport l'œuvre d'un mouchard, je m'en passerai donc. Je vais faire acte de pro-

fonde justice et peut-être remonterai-je le cours? »

L'espoir sembla lui donner un peu de vie. Il se gonfla un peu. A la façon des arbres au printemps il sentit qu'il reverdissait. Si la fonction d'un juge est de juger, c'est-à-dire départir le juste et l'injuste (juger mal n'étant plus juger) il aurait pu devenir de moins en moins juge et se fondre complètement, ne rester qu'une mare de pipi au pied de son fauteuil.

« Je *veux* être juste. »

Mais juste signifie aussi charitable. A haute voix, il ajouta :

— Je ne parlerai pas de la nuit dans votre interrogatoire.

— Je vous remercie, Monsieur le Juge, vous êtes un chic type.

La voix de Paulo reprit un accent canaille, car elle venait en droite ligne du cœur pour porter les mots qui s'y trouvaient. Pendant une seconde et quelle seconde! Il fit la paix avec la société. Mais le souvenir du rapport du flic l'attrista un peu. Mis en confiance par le juge, il osa dire :

— Vous croyez que le Président va lire le rapport, Monsieur le Juge... des fois...

Le juge ne répondit pas. Il regardait le papier pelure dactylographié et il lisait le mot nuit, souligné. Belle nuit, ô nuit d'amour! Nuits d'ivresses, de caresses... Et nous avons des nuits plus belles que vos jours... La nuit sur nous étend ses voiles... Nuits-Saint-Georges... Nuits de la Saint-Jean, nuit de Valpurgis... C'était à trois heures du matin, un point. La *Nuit*. Un trait sous le mot nuit. Le juge avait cessé de penser pour se laisser partir dans une rêverie un peu nauséuse qui peut tenir lieu de réflexion. Quand le raisonnement cesse, soit parce qu'on a épuisé tous les arguments et qu'on les a confrontés, soit par le fait de la fatigue, ce glissement vous met dans une sorte de vague, de confusion où la déci-

sion se fait d'elle-même, de vous se détache sans douleur. Le regard du juge fixé sur la feuille était très loin d'elle, derrière ses verres très loin en lui-même, et roulé dans ces vagues dont la douceur enveloppante était encore plus forte d'être appelée par le mot nuit, depuis un moment il ne jugeait plus. Il pliait en quatre le rapport de police, et toujours hors d'ici, il le déchirait en petits morceaux qu'il jeta dans le panier sous les yeux humides de Paulo, sous les yeux indignés du garde et sous les yeux indifférents du greffier. Paulo put à peine articuler le mot merci, un torrent de larmes eût coulé de ses yeux, car il comprit qu'il avait été, lors d'un moment très bref l'objet d'un grand amour. Le Juge continua son interrogatoire sur un mode machinal. Puis, sans s'arrêter de questionner, il prit une feuille de papier blanc, y griffonna très habilement un mot qui signalait aux autorités allemandes que Cramaille (Paul) avait été trouvé porteur d'un plan mystérieux, marquant certains emplacements, mal définis, de presque toutes les villes de France. La veille de sa sortie de prison, Paulo fut traduit devant trois officiers allemands du service des renseignements. Quand il entra dans le bureau, les trois officiers levèrent la tête, regardèrent Paulo, puis dans un même mouvement regardèrent la carte étalée sur la table. Paulo la vit. Il rougit. A brûle-pourpoint l'un des officiers dit :

— Le rose de votre joue est un aveu.

Paulo ne comprit pas, ou plutôt il comprit mal car les mots « rose » et « joue » appartiennent à la littérature et au langage délicat des tantes. Il avala un peu de salive. Une sécheresse bizarre brûlait le bord de ses paupières. Il ne baissa pas les yeux.

— Racontez !

Ce fut dit d'un ton sec. Paulo ne broncha pas. L'officier allemand s'impatienta :

— Vous savez ce que votre silence peut vous coûter ?

Enfin, peu à peu la confusion se précisa pour se dissiper en même temps. Paulo connut la honte d'expliquer aux officiers boches que cette carte indiquait, dans chaque ville, l'endroit où se réunissaient les pédés, où il se rendait ou désirait se rendre afin de mettre en l'air les plus confiants. On l'expédia au camp de concentration de Rouillée. Mais avant il dut assister à la révolte de la prison. Par le travail qui consiste à sauver un homme en s'opposant aux hommes et à cet homme lui-même dans leurs décrets — dans leur Verbe — (détruire une pièce rendue officielle par des cachets) le juge se sentit épuisé en même temps qu'un grand orgueil l'exaltait d'avoir osé un geste de prince, d'avoir fait son vrai devoir et magnifiquement sans autre témoin qu'un voyou — car il avait commis un crime pour le garde qui se demandait s'il serait habile pour son avancement d'en parler — lui causa ce frisson pareil au frisson de honte et dont on éprouve pourtant une grande joie, mais il venait de retirer tout aux hommes et de s'écarter d'eux si loin qu'il ne put résister au besoin de leur donner un gage et, spontanément, presque mystiquement il se chargea de ce péché même qu'une argumentation retorse lui avait permis de détacher d'un flic. Et son crime de délation était la conséquence de sa trop grande humanité. Il n'eut aucun remords pour aucun de ses actes.

. . . . .  
Mais cette vie dans l'appartement où j'étais admis n'allait pas sans mal. Le jour que j'étais invité, la mère de Jean fit sa toilette avec la précision malpropre de certaines femmes trop grasses et cossues. Vers midi la haine pour la bonne ne l'avait pas quittée. Elle attendait Erik qui flânait dans sa chambre.

— Une bonne! Une bonne!! murmurait-elle. Au fond, qu'elle se soit fait bourrer par Jean, qu'est-ce que j'ai à en foutre. Moi, je suis « Madame ».

Elle avait mis la nappe, et sur la nappe blanche des assiettes en porcelaine blanche avec un mince filet doré sur le bord, et devant les assiettes, des verres à pied avec des fleurs gravées dans le cristal. Maintenant, elle posait les couverts. Elle entendit frapper à la porte de la cuisine. C'est le garçon de chez Gaillard. Avant qu'il eût déposé, sur la table de bois blanc, ses deux paniers, elle lui criait :

— Et le pain ? Vous n'apportez jamais de pain. Allez le chercher. Sa propre voix l'épouvanta. Une rage qui la rendit dix secondes immobile, cassante comme du verre, contre un fils mort, s'empara d'elle : C'était la rage de n'avoir pas le pouvoir de coller huit jours de prison aux fournisseurs. Elle se remit peu à peu.

— Je vais être nerveuse à table, se dit-elle. Elle rentra dans la chambre, dont elle n'avait pas rouvert la fenêtre du matin et elle y était depuis un moment, allongée sur le lit, dans sa dentelle, libérant tous les vents qui s'étaient, formant des couches de plus en plus épaisses et changeant d'odeur à mesure qu'ils vieillissaient. Tout à coup elle entendit marcher dans la salle à manger et les pas s'approcher de la chambre. En un clin d'œil, elle comprit que son amant avait trouvé la porte ouverte. Elle fut affolée à l'idée qu'en entrant il sentirait cette odeur.

« Il reculera de dégoût. » Elle le vit en pensée se bouchant le nez et simulant une asphyxie, sortir en titubant. Elle l'entendait dire : « On tombe comme des mouches. » Elle songea, toujours très vite, à jeter des parfums, mais le temps de les chercher... et ils ne détruiraient peut-être pas l'odeur. La clé était à l'intérieur, la mère de Jean bondit à la porte et se jeta contre elle au moment précis qu'Erik, après avoir frappé, en tournait la poignée.

— N'entre pas ! Non, n'entre pas, cria-t-elle.

Elle retint le battant avec son pied chaussé d'une mule de satin rose.

— Mais, ma chérie... ouvre... ouvre, c'est moi...

Son amant, poussant, forçait encore, mais la mère tint bon et tourna la clé.

— Je ne comprends pas... je ne comprends pas pourquoi... qu'est-ce qui se passe, mon Dieu, qu'est-ce qui se passe ?

Derrière cette porte, Erik prononçait les mêmes paroles que moi en face du cadavre sacré. La mort avait fermé la porte. J'avais beau m'interroger, interroger la mort avec toutes sortes de précautions dans la voix, cette porte géante, et pourtant idéale, gardait un secret terrible et par une fenêtre ne laissait échapper qu'une odeur très légère, mais écœurante sur quoi le cadavre voguait, une odeur d'une délicatesse étonnante qui me faisait encore me demander quels sont ces jeux qu'on joue dans les chambres des morts. Si la mort tournait la clé, que trouverait-on ? Les secondes s'écoulèrent. Erik aurait pleuré. Il sentait la mort dans son amour. Il entendit qu'on ouvrait une fenêtre et presque aussitôt que tournait la clé dans la serrure. Il poussa violemment la porte, s'engouffra dans la chambre aspergée d'eau de Cologne, et bondit à la fenêtre ouverte afin de voir le dos sinon le visage du rival qui venait de s'enfuir ; sauf une petite fille qui portait sur son bras une miche de pain, la rue était vide. Erik se pencha encore, il soupçonna une anfractuosité aussi profonde qu'un bol peut dissimuler le coupable et puis, plus déçu que rassuré, avec le sentiment d'avoir été roulé, il se redressa et se retourna vers sa maîtresse. Elle était debout auprès du lit, aspirant l'air pur par la narine, mortellement inquiète à la pensée qu'il pouvait encore sentir l'odeur et comprendre tout le mécanisme de cette scène, et cette pensée lui donnait vraiment l'apparence d'une femme coupable. Il s'avança :

— Pourquoi n'ouvrais-tu pas ?

La femme vint se blottir contre la poitrine de son amant, de façon à placer sur son nez la touffe odorante de sa chevelure. Erik ne soupçonna rien. Cette scène s'acheva comme s'achève toute scène que provoque un soupçon : par la confusion du jaloux. Ce fut soudain l'étreinte classique, le corps à corps désespéré, les bouches prises l'une dans l'autre, les bras noués, les poitrines écrasées, les sexes gênés par leur violence et leurs bonds. La mère ouvrit les yeux. Elle regarda son amant, elle était victorieuse. C'est alors qu'elle le prit par le bras, s'écarta un peu de lui, grave, et lui dit :

— Alors, mon chéri...

Il ne répondit pas.

Juliette assistait sans envie aux amours d'Erik et de sa maîtresse. Elle ne vivait ni dans le chagrin de la mort de Jean, ni de la mort de sa fillette. Elle dormait. Quand le déjeuner fut prêt, elle ne vint pas s'asseoir à notre table, elle nous servit.

— C'est peut-être un bien pour cette fille que son enfant soit mort. Elle n'aurait pas pu l'élever. La voix de la mère de Jean essayait d'être suavement compatissante. Étant la seule femme au déjeuner, c'était à elle de montrer de la sensibilité. Et elle nommait enfant ce que dans sa solitude elle appelait « le *chiard* ». Son amant l'écoutait. Était-ce bien un cantique de l'amour le plus admirable que lui chantaient les gestes de sa maîtresse ? Cette façon d'enrouler les macaronis autour de la fourchette, le mouvement de déglutition, le léger reniflement d'une narine toujours humide, cette prestesse pour rattraper la serviette qui glisse de ses genoux, tout enfin, tout composait-il un hymne en son honneur, un chant ?

— Bref, l'aimé-je assez ? Mon Dieu, invoquait-il en secret. Dites-moi si je l'aime assez ?

On parlait encore de la bonne. Paulo ne la défendait



pas. Je remarquais l'impassibilité de ses traits et son œil mauvais. La mère ouvrit la bouche et des nouilles en tombèrent jusqu'à son assiette.

— Enfin, aujourd'hui, elle n'a pas craché dans les plats...

— Gisèle!

Il importe peu de savoir lequel des deux hommes a poussé ce cri de révolte, car l'autre l'eût prononcé avec la même force.

— Dans les œufs sur le plat. Ne défends pas les domestiques, ils crachent dans les plats.

Il n'est pas sûr que Juliette entendît, il n'est pas sûr qu'elle n'entendît pas. Elle paraissait indifférente à nos propos et indifférente à l'étrange impression qu'elle provoquait. Il suffisait qu'elle fût là pour que le paysage le plus somptueux devînt aussi désolé qu'une lande en hiver. Et dans cette petite salle à manger, sa seule présence dépouillait tous les arbres de leurs feuilles. Il ne restait que des prunelles et des baies rouges et fripées à des branches noires. Le ciel était bas. On pouvait se mouiller les pieds à l'eau boueuse des marais que cette fée sournoise parcourait dans ses voiles de tristesse. Quand elle entra portant un plat de choux fumants, le chant grave et monotone qui sourdait de chaque geste et de l'immobilité même d'Erik sembla monter dans la lande bretonne, des flaques d'eau dans l'argile où se reflétait un azur glacé, des ajoncs, d'un buisson d'épines. Dans le voisinage d'Erik, tout ce paysage ailé comme une chevelure morte exhalait une musique lente, mais souveraine. La boniche chantait. Elle posa le plat sur la table. Autour de nous c'étaient encore des marécages, mais ils étaient parcourus d'elfes. Paulo assistait impassible et muet à cette fête où pour prendre ma part je n'avais qu'une larme à verser.

— Et je le sais, ajouta la mère en élevant sa fourchette à hauteur de sa voix. Je le sais quand elle crache. J'en

reconnais le goût amer, le goût d'une bouche de bonne, le goût amer de toutes les amertumes accumulées au fond de l'estomac de tous les domestiques de bonne qualité...

Paulo haussa les épaules. Il mangeait ses nouilles et son pain. Sa mère avala une bouchée et elle continua ainsi, en regardant son amant :

— ... un domestique de bonne qualité c'est un domestique qui est vraiment bas, c'est-à-dire de plus en plus domestique. C'est pourquoi, quand on leur dit : « Taisez-vous », ils ferment leur gueule, et pour qu'on ne sente pas le pourri de leurs boyaux. Je hais... Elle ouvrit une bouche démesurée et, une bouchée étant prête au bout de sa fourchette elle l'y enfourna. La bouche pleine :

— Les domestiques. Leur corps est sans consistance. Ils passent. Ils sont passés. Ils ne rient jamais : ils pleurent. Toute leur vie pleure et ils souillent la nôtre en osant s'y mêler par ce qui doit rester le plus secret, donc le plus invouable.

. . . . .

Dans la nuit dangereuse, un chant semblait confondre Erik et Riton. L'un et l'autre ils eussent désiré s'exasperer au bonheur, s'embrasser, se tordre de plaisir, mais d'autres bruits avec l'attente firent la fatigue et le sommeil les laisser inassouvis, reliés l'un à l'autre dans la nuit par la main de Riton qui resta accrochée à la bite du Frisé.

Était-il vrai que chaque enfant, fillette, vieille femme, dans Paris était un soldat déguisé? La peur saisit Erik d'être seul avec ses armes loyales au milieu d'un peuple de monstres armé mystérieusement de couteaux et de charmes, connaissant un art du camouflage qui rendait enfantin celui dont usaient les soldats allemands pour se déguiser en lézards, en zèbres, en tigres, en tombes verticales et mouvantes conservant un frais, un agile

cadavre blond au regard bleu. De son souvenir, ne voulait pas disparaître un soldat en bas de soie chair et en robe rose, un soldat de quinze ans costumé en mitron, ni le tank assailli par des guerriers étranges qu'il avait frôlés souvent dans les rues, vêtus d'un chandail, les jambes nues, souvent chaussés d'espadrilles avec un visage fin, pâli et crispé par la volonté de tuer les Boches, avec des mains terribles dont la délicatesse arrachait des larmes. Toute la gloire des peuples s'est révélée longtemps par la splendeur du costume des armées, par le rouge, l'or et l'azur des rangs éclatants, par des gants blancs, de beaux yeux sous des visières laquées, de nobles épaules, des torsos torsadés, des chevaux, des croupes et des sabres dont l'arrogance même hurlait la loyauté. Entrée dans les rangs, la vertu des caméléons devint la plus grande vertu du soldat. La dissimulation, l'hypocrisie (en termes techniques le camouflage) se perfectionnèrent au point de donner à la France l'air calme et ami d'un jardin de curé. Les Allemands se sachant les maîtres dans l'art de la guerre costumée, ne pensèrent pas qu'on pût transformer son visage, porter perruque, se maquiller les yeux, se vêtir en fille, se dévêtir, se laisser emmancher par le mâle et sans même s'essuyer la chatte ou l'œil de bronze, quand il est assoupi lui ouvrir la gorge. Ce jeu m'amuse de marquer ici la honte d'un pays auquel j'appartiens par la langue et par ses fils mystérieux qui me relient à son cœur et qui font monter au bord de mes yeux des larmes quand il souffre. Il me plaît que la France ait choisi ce travesti charmant d'une effroyable putain religieuse afin, comme Lorenzaccio sans doute, de mieux tuer son marlou.

Triste, debout au sommet des Alpes bavaoises, dans la cage vitrée d'un chalet fortifié, Hitler dominait l'histoire. Personne ne l'approchait. Parfois il allait au bord de la grande place qui le séparait d'un vide

hérissé des plus hautes cimes du monde. Depuis longtemps la nuit tombait lentement. A un certain moment, son regard inquiet chercha quelque chose dans l'immense pièce. Enfin Hitler se dirigea vers le bureau et il saisit un énorme crayon vert, de la marque « Koo-Hi-Nour » — qu'il s'appliqua contre la fesse. Puis il sourit, et reposa l'objet à sa place. Il était satisfait : De toute évidence, quand il l'avait frôlé, en passant derrière lui, le soldat avait senti la bite du Führer lui caresser les miches. Fort de cette certitude, pacifié, nous nous remîmes au travail, à la guerre, en poète presque toujours heureux. Poète il savait se servir du mal. Il serait fou de croire qu'il n'a pas vu que la morale selon les principes du cœur, des religions et des mœurs, n'est pas du côté d'un communisme plus ou moins égalitariste. Il détruisait pour détruire, il tuait pour tuer. L'institution nazie ne cherchait qu'à se dresser orgueilleusement dans le mal, ériger le mal en système et hausser tout un peuple, et soi-même au sommet de ce peuple, jusqu'à la solitude la plus austère. De la plus abominable condition des hommes, de la soumission infamante et de la tyrannie, Hitler tirait des effets magnifiques par un truquage de l'orgueil que l'on nomme l'art.

. . . . .  
Jean! Jeune arbre aux cuisses d'eau! Écorce blasonnée! Dans le creux de ton coude se déroulaient des fêtes étonnantes et interminables. L'épaule du Parthénon. Un trèfle noir. Je suis une pelote d'étaupe traversée d'épingles d'or. Le goût de ta bouche : au fond d'un vallon silencieux s'avancait une mule en soutane jaune. Ton corps était une fanfare où pleurait l'eau. Nos amours! Souvenez-vous. On éclairait l'étable d'un lustre. On éveillait les bergers parés pour leurs messes. Écoutez leurs chants confondus dans une légère haleine bleue! Je pêchais des poissons dans ton œil!

Le ciel ouvrait ses portes. Effeuillez mon sommeil sur le front des enfants mort-nés, effeuillez notre amour sur le monde, effeuillez le monde sur nos lits. Partez sur vos chariots voilés. Je dors sous votre porte. Le vent dort debout. Autant de thèmes sur quoi ma voix pouvait partir à ta recherche ! Jean je t'abandonne. Les sapins se déplacent d'eux-mêmes. Tu vis ailleurs, plus fort que moi qui suis ici chez les morts pas encore nés. Toute la journée d'hier j'ai paré de ma tendresse pour toi un chien, une sorte de saint-bernard très blanc et très fort. J'ai craint un instant de n'avoir pas assez de tulles ni de roses. La boîte d'allumettes était plus facile. Aujourd'hui, tu seras une branche de houx que j'ai trouvée, cassée par un jeune moine sans doute, sur une pierre plate et moussue. Je ne t'ai pas mis dans un vase, ni derrière un cadre, mais à l'aide d'un des rideaux de dentelle, sur la table de nuit, j'ai fait une espèce d'autel où je t'ai posé. Je sais bien que ce livre n'est que littérature, mais qu'il me permette d'exalter ma douleur au point de la faire sortir d'elle-même et de n'être plus — comme le feu d'artifice cesse d'être après son explosion. — Que j'y gagne ou Jean, c'est l'essentiel. Mon livre servira peut-être à ma simplification. Je veux me rendre simple, c'est-à-dire pareil à une épure, et il faudra bien que mon être gagne les qualités du cristal qui n'existe que par les objets qu'il laisse apercevoir. Les haillons, la pauvreté, une tenue négligée même ou seulement abandonnée permet au pathétique d'entrer facilement, plus facilement dans la vie quotidienne. Être boutonné. Impeccable. Inaccessible apparemment. Si je désire la sainteté qu'elle vienne toute de l'intérieur. Un flot coulant en moi de la tête au cœur, et circulant. Un ruban très simple. Je haïrais qu'un pli, une pochette de soie, un pli mal fait, une chaussure éculée permissent en moi l'accès du moindre atten-

drissement sur moi-même, la plus simple désinvolture à l'égard de la rigueur, facilitent la désobéissance. Où j'étais lourd de tant de fourrures ! Où la neige isolait chacun de nous — qui vivions pourtant dans la même nuit épaisse d'un tank — au milieu d'une vaste plaine de silence.

« Ils ont torturé des femmes et des enfants. »

Les journaux français disent cela de nous. En Russie j'ai planté des coins de bois dur entre les dents des femmes. Voici comment c'est arrivé. Il fallait faire parler des jeunes filles russes et leur frère (17 ans). Nous étions quatre : le lieutenant, le caporal, un camarade et moi. Les filles se taisaient, le gars aussi.

— Giflez-le, me dit le lieutenant.

J'avais déjà un peu le sourire parce que l'officier était tenu en échec par ces Russes, et c'est avec un sourire plus grand que je donnai une large, épaisse calotte sur la joue du gosse. Il eut un léger, très léger geste pour riposter. Il n'osa pas.

— Parle.

Il se tut. Toujours souriant je lui donnai une autre gifle. Il ne parla pas davantage. Je me tournai vers l'officier. Sans doute à cause de mon sourire, le sergent et mon camarade souriaient aussi.

— Fais la même chose aux filles.

Je les giflai. Elles vacillèrent et l'une d'elles tomba. Le frère ne broncha pas.

— Le jeune homme n'est pas très chevaleresque, dit le lieutenant.

Nous rîmes, et en riant, tous les trois, nous nous livrâmes à une joyeuse partie de gifles. La joie nous emporta. Nous donnâmes des coups de talons aux filles écroulées. Nous nous amusions de leurs postures ridicules, de leurs cheveux dépeignés, des peignes perdus, de leurs plaintes. Nous déchirâmes leurs vêtements. Les filles et le gosse furent nus. Au fond

de l'ivresse joyeuse je sentais la présence très grave d'une pointe de tristesse. Je la sentais si précisément que je savais qu'elle pourrait devenir *la désolation de ne pouvoir me livrer à la pitié*. Je frappais toujours, mais avec un sourire qui n'était plus le même : il était cette fois le signe immobile d'une joie tachée d'un malheur qu'il fallait cacher. A cause de ce sourire notre jeu continuait à être un jeu, devait nous paraître inoffensif. Nous arrachions des touffes de cheveux, les poils au pubis des femmes, pincions, tordions les couilles du frère. Nos trois partenaires étaient entrés dans le jeu ; ils ne riaient pas mais leurs danses, leurs grimaces étaient pires qu'un rire : c'était la contre-partie de notre ivresse, c'était un apparent désespoir au fond duquel existait le mépris. Et je savais qu'ils devaient se livrer — et l'officier le savait sans doute qui était debout derrière la table et qui nous regardait en souriant — à ces grimaces parce que leur mépris risquait de devenir *une indifférence au mal jusqu'à la pitié pour ceux qui le commettent*. Je n'avais guère le temps de sentir tout cela qui m'emportait, me commandait, mais l'officier avait le loisir de tout enregistrer. Il était là pour savoir que nous serions peut-être morts demain. Il était aussi le représentant de tant de morts héroïques, de tant de foyers fumants, de ruines, de deuils, de misères, il savait que nous pouvions, aujourd'hui, nous livrer au désespoir joyeux. Et nous inventâmes des plaisanteries très drôles, qui nous firent rire...

. . . . .  
Une attitude d'Erik : son pouce était passé dans un des espaces contenus entre chaque bouton de la bragette. Pareil à Napoléon qui accrochait son pouce au gilet. Un malade craignant l'afflux du sang à sa main bandée.

. . . . .  
Quelques jours après mon arrivée la prison se révolta.

Si sa méchanceté interdisait à Paulo de trahir, c'est la douceur et la tendresse qui fit de Pierrot un traître. Pendant deux jours les détenus ayant forcé les portes des cellules et dérobé quelques armes, devinrent les maîtres de la prison qui sera le lieu terrible où la force sans contrôle est la loi. Les détenus s'épouvantaient eux-mêmes. Les gardes avaient fui, fermant les grilles extérieures, et nous allions dans ce piège à rats, incapables de franchir les murs derrière quoi les soldats et les gendarmes veillaient, armés. Si l'un de nous se montrait à une lucarne, un gendarme épaulait et tirait. Nous n'avions guère de munitions. Affolés, nous ne savions contre qui nous battre. Les murs nous tenaient bien. Déjà nous avons mangé toutes les provisions de l'économat. On avait coupé l'eau de l'extérieur. Des grilles les gardes tiraient dans les couloirs contre chaque ombre qu'ils distinguaient. Nous nous déplaçons toujours lentement, prudemment, une paille épaisse devant nous, pour nous protéger un peu. Nous étions pris; on pouvait nous laisser mourir de faim. Ou de soif. Ou lancer des grenades. Nous enfumer. Chez les mineurs, la peur et la sublimité de l'aventure, son exceptionnelle étrangeté, l'approche de représailles que l'on supposait devoir être cruelles, poussaient les enfants à s'aimer, à rechercher aussi les anciens dans les bras de qui ils allaient se blottir sous prétexte d'aider à une bagarre exténuée déjà. Je désirais trahir. Je me sentais délicieusement chavirer comme lorsque certains tingos font d'un cabaret un paquebot qui sombre dans une odeur de fleurs pourries. Mon âme visitait Pierrot. Quand le drapeau blanc fut présenté au bout d'un balai, les miliciens entrèrent, parquèrent les détenus dans quelques cellules, et exigèrent des coupables. Le Capitaine interrogea quelques détenus, l'un après l'autre. Quelques gosses ne savaient rien des débuts de la révolte.



— C'est les Politiques, hein ?

Le Capitaine interrogeait, le mollet tendu, avec un petit mouvement de la tête et au coin de la bouche un air légèrement complice.

— J' sais pas, chef, j'ai pas vu.

— Emmenez-le. On verra après. Un autre !

Un autre gosse répondit :

— Moi, m'sieur, j'dormais.

Le saisissant aux épaules, le Capitaine le secoua en gueulant :

— Et moi, tu m' prends pour qui ?

D'une gifle il le fit aller contre le mur d'en face.

— Un autre !

Un même entra :

— Tu dormais aussi, toi ?

— Non.

— Ah, ça m'étonne. Alors, qu'est-ce que tu sais ?

Paulo resta silencieux. Il garda ses yeux droits devant lui. Le rayon de son regard avait la rigidité d'un faisceau métallique. Sans s'en rendre compte il mit les mains à ses poches, le pouce seul rentré, accroché au rebord de l'ouverture. Et il resta ainsi immobile.

— Et alors ?

La peau de ce petit visage semblait encore s'être tirée sur une ossature indestructible. Il ne savait rien de l'aventure de Juliette et du Capitaine qu'il ne connaissait pas. (Aventure qui ne fut jamais poussée dangereusement que dans l'esprit de Juliette.) Lorsqu'un jour je retournai chez la mère de Jean, la bonne encore ouvrit la porte.

— Entrez, monsieur Jean.

— Y a quelqu'un ?

— Oui. Ils sont là.

Je passai dans la salle à manger sans rien dire, sans même jeter un coup d'œil à la bonne. C'était elle tout de même qui détenait, plus pur, le souvenir de Jean,

mais pourquoi ne dénonçait-elle pas Erik, ni sa maîtresse? C'est peut-être qu'autrefois elle avait tellement peur de dénoncer Jean, tellement eu peur de *pouvoir* le dénoncer au Capitaine (Un jour elle dut s'accrocher au gland de velours et d'or des rideaux, les empoigner, se retenir à eux, pour ne pas lâcher l'aveu) qu'aujourd'hui elle se sentait coupable comme si elle l'eût fait.

« Si je parle d'un soldat allemand, si on met le nez dans cette affaire on va sentir que je suis la grande responsable. C'est moi qu'on va arrêter. »

C'est en franchissant cette porte que je songeais au danger que représentait la boniche. Je n'en aimai que plus violemment ces aîtres et leurs hôtes. Maintenant je vis au milieu d'eux. J'eus tort de croire que Paulo serait plus dur à la détente, que la mère de Jean ou qu'Erik.

Le surlendemain de ce jour qu'Erik me serra la main en me disant : « A demain, Djian », je revins, apportant un paquet de cigarettes.

— Portez-le à Erik, dit la mère, il est dans la chambre, avec Paulo.

Elle-même arrangeait dans un vase très large d'ouverture un bouquet d'arums. Sa réponse, au milieu de ces fleurs blanches, significatives, me firent battre le cœur. Je me parus être au centre de fiançailles.

— Où est-ce?

Elle se retourna, me sourit et étendit son bras armé d'une paire de ciseaux :

— Passez par là.

J'entrai dans cette chambre que j'avais souvent aperçue, profonde et riche dans son obscurité. Il y avait beaucoup de mousseline, et en face du lit, je remarquais déjà cette glace placée entre des portes elles-mêmes drapées de grands rideaux rouges, si bien que, du lit où chaque soir nous couchions tous les quatre, la tête un peu dressée, c'est dans les décors d'un théâtre de

guignol que je vous apercevais. Nous dormions là, et parfois nous conversions, presque immobiles, en silence, et sous l'aile de la mort de Jean.

Quand j'entrai, assis dans le fauteuil, Erik fumait. Les mains dans les poches Paulo le regardait fumer. A mon entrée ils sourirent l'un et l'autre. C'est d'abord à Erik que je tendis la main.

— Ça va ? dit-il, en même temps qu'il donnait un coup d'œil à Paulo.

— Ça va. Et toi, Paulo, ça gaze ?

Il sourit en regardant Erik.

— Ça va.

Nous restâmes un moment sans parler. C'est alors que je remarquai au mur une photo accrochée : un jeune foot-balleur, en short était debout, un pied chaussé d'énormes souliers posé sur le ballon, la jambe encore plus solide et musclée par le fait du bas de laine, formait une arche qui semblait résonner de la marche héroïque d'un bataillon de choc.

— Qui c'est ? dis-je.

— Qui ? Çui là ?

— Oui.

Paulo me regarda en souriant un peu, puis il regarda Erik qui lança son mégot mais sortit une seconde cigarette.

— Il est beau gosse, hein ?

— Pas mal.

Je me sentis sourire un peu. Paulo se leva, arracha du mur la photo et me la tendit. Et avec un peu de tristesse :

— Tenez, c'est un sportif, lui.

Puis :

— Ça vous plaît les beaux gosses ?

— À moi ?

— Oui.

— Oui, pourquoi ?

— Oh! pour rien.

Il rit.

A la fête foraine du soir j'entrai dans la baraque intitulée « Le train fantôme ».

— Viens, on va voir. Les fantômes moi ça m'intrigue, me dit le matelot rencontré le soir même.

Après avoir marché dans l'obscurité, monté des marches qui basculaient sous nos pieds, nous arrivâmes dans une petite pièce où, contre le mur, un cercueil ouvert était dressé. Nous étions une dizaine de personnes, gars et filles, regardant cette chose. Robert était un peu en arrière du groupe, mains dans les poches, jambes écartées. Rieur. Dans le cercueil était allongé un squelette rouge, mais l'éclairage rendu nous révéla un jeune homme enveloppé dans un drap. Le marin rit, se poussa un peu en avant et cria :

— Le beau gosse! Les beaux gosses moi ça me plaît!

L'étrangeté de cette exclamation provenait de ce qu'elle était prononcée par un beau gosse. J'eus l'impression d'assister à une sorte de partouze intime où le seul partenaire, pour s'adorer mieux se partage en deux, ou encore où le double du miroir vient à la rencontre du jeune homme et se confond en lui, où la beauté se reconnaît, se sait une, ne reconnaît qu'elle, et s'unit à elle-même, où un beau garçon est si humble qu'il s'ignore d'être beau, et aime les beaux garçons, où il est si sûr de lui que cet orgueil prononce des paroles très humbles, mais où lui-même avec l'autre gosse les pétrifient ces paroles qui nous écrasaient tous. De quelle mystérieuse rencontre n'étais-je pas exclu?

— Lui aussi ça lui plaît.

Il me montra Erik.

— Il a raison.

Je sentais la volonté de Paulo d'amener la question sur le tapis, je ne voulus pas avoir l'air de traîner la patte, et je dis :

— Alors vous deux, c'est le grand amour ?

Il rit encore, à peine gêné.

— Pourquoi pas ? On fait pas de mal.

Erik n'avait pas encore bougé. Il tendit alors le bras et me demanda du feu. Je lui présentai une allumette et lui, afin que Paulo prenne du feu, lui présenta sa cigarette allumée, mais Paulo — peut-être ne vit-il pas ce geste — se retourna si vite que son derrière, si pur de forme, rond et dur, fut à hauteur de la cigarette d'Erik et je crus un instant qu'il allait la saisir entre ses miches serrées et la fumer par le cul. Cette situation un peu comique blessa l'image si noble de Paulo, causa dans son marbre cette fissure que j'osai développer et montrer dans quelques attitudes humiliantes. Puis il se retourna, se pencha vers moi, et prit du feu à ma cigarette.

— Je descends...

J'éclatai de rire. Tous les trois nous tournâmes la tête. La mère d'Erik avait ouvert la porte.

— Je descends, je viens aux commissions.

Elle vit et entendit mon rire.

— Qu'est-ce qu'il y a, dit-elle ?

Les deux autres me regardaient, étonnés.

— Rien, dis-je, et j'avouai confus : « Je pense tout seul. Je suis un peu cinglé. »

Quand elle fut sortie, Paulo me regarda d'un air sévère :

— Dites, vous n'allez rien dire à ma vieille ?

— Tu es fou.

— Alors pourquoi vous avez ri ?

Il alla se placer auprès d'Erik, s'asseyant sur le rebord du fauteuil. C'était le geste d'un grand abandon.

— Pour rien... Mais tu as ma parole...

— Sûr ?

— Je te le dis ?

Il se leva du fauteuil, les yeux brillants, puis il y

revint et entourra de son bras droit le cou d'Erik qu'il embrassa. Il passa dans la pièce à côté.

Je regardai Erik :

— Paulo vous aime beaucoup.

Il sourit et, difficilement dit :

— Oui, je crois, beaucoup.

— Mais... sa mère ?

— Elle sait.

Il fumait nonchalamment. Nous restâmes quelques secondes sans parler, enfin nos regards se rencontrèrent, et nous sourîmes. Je laissais ces sourires me noyer au fond de mon fauteuil, et quand l'eau s'en fut refermée sur moi, je me secouai un peu et je dis en me levant :

— Qu'est-ce qu'il fout là-bas...

Je passai dans l'autre pièce, Paulo était accoudé au balcon. Je m'étonnai qu'un tel garçon trouvât un moment de flânerie mélancolique (cette position au balcon évoquait des souvenirs de vagabonde rêverie). Quand il se retourna je m'aperçus qu'il pleurait : il était ivre.

— Eh bien Paulo, ça ne va pas ?

Il s'approcha de moi, me prit par le cou et m'embrassa.

— T'es mon meilleur ami...

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ça va.

— Alors, pourquoi tu chiales.

— Oh, pour rien. Viens.

Nous rentrâmes dans la chambre. Erik n'avait pas bougé.

— Qu'est-ce qu'il doit leur coûter comme pipes, pensai-je. A cent balles le paquet !

— Je vous le ramène, dis-je.

Erik le regarda. Il vit ses larmes, parut étonné mais il sourit.

— Qu'est-ce que tu as ?

Paulo répondit dans les larmes et la morve :

— Rien.

Toujours souriant, Erik se leva et vint jusqu'à lui et posa sa main sur son épaule.

— J'ai rien, dit Paulo en torchant toute sa figure d'un revers de manche.

Puis il se blottit contre Erik qui le serra sur lui.

— Va te coucher, va.

Paulo hésita, ses yeux devinrent tout à coup méchants, durs, et il dit :

— Oui. Je vais y aller.

Au bout de dix secondes :

— On va tous y aller.

Il eût pu en prison faire cette réponse. Rien que sa méchanceté pouvait lui faire trahir ses potes. Sa méchanceté lui permit de ne pas trahir. Le Capitaine fit un geste d'impatience avec ses clés et il dit :

— Il me les faut. Je veux les meneurs. Autrement qu'est-ce que je vais passer aux détenus comme représailles !

A l'instant le regard rigide et métallique de Paulo sembla s'orner d'une légère floraison printanière. Son visage s'illumina un peu d'une étrange manière : c'est-à-dire qu'il devint plus sombre. Paulo comprenait que son silence causerait bien des soucis au Capitaine et provoquerait même une catastrophe. Il ne songea rien de précis, mais il se laissa voluptueusement aller sur la pente du refus. Il dit, les dents serrées :

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Moi on m'a ouvert ma cellule...

— Quel numéro ?

— 426...

— Et...

Pour dire ce « et », le Capitaine eut un geste du pied pour lancer contre le mur opposé, un petit morceau de bois posé par terre. C'était un geste de foot-baller.

Une immédiate et courte honte envahit Paulo, lui rappelant qu'il n'était pas un sportif, *lui*.

— Je ne suis au courant de rien.

Le Capitaine regarda Paulo. Machinalement il fixait la racine du nez où il vit les sourcils se rejoindre et donner cet air buté au visage en face duquel il ne saurait rien.

— Fous le camp!

Paulo sortit. D'autres gosses passèrent, furent interrogés avec douceur ou violence : personne ne parla puisque personne ne savait. Pierrot entra. Il dénonça les vingt-huit détenus qui furent exécutés. Accompagné du directeur, du capitaine de la milice, du surveillant et de quatre gâfes, il passa devant toutes les cellules. Dans chacune d'elles, il désignait les gars qui avaient préparé le coup, les gosses qui, les premiers avaient cogné contre les portes, ceux qui montrèrent le plus d'entrain — les entraîneurs, les audacieux, les hardis, les féroces. Le Capitaine et le directeur restaient impassibles. Le gosse entraît dans la cellule bourrée — car on avait enfermé tous les détenus rapidement, vingt par vingt dans des cellules destinées à un seul — il se haussait sur la pointe des pieds afin de voir les visages du fond, et comme il ne connaissait aucun nom, il écartait les hommes debout, tassés dans la sueur, la chaleur de juillet, l'odeur, l'ombre, se heurtant à leurs genoux, à leur poitrine, à leurs coudes, du coin le plus noir de la cellule, il ramenait au bout d'un corps qu'il tirait par la veste ou la chemise, le visage d'un enfant dont les quatre gâfes s'emparaient.

La veille d'écrire ce qui va suivre je fis ce rêve, que je note trop tard : « J'emprisonnais le sexe d'un garçon dans une ceinture de chasteté spéciale dont il existait cinq clés, puis, par *haine* (je me souviens que le sentiment qui me fit commettre l'acte qui va suivre était la haine) et goût de l'irréparable, je jetai les clés dans un torrent de boue.



Pierrot ne se vengeait pas. Parmi les premiers, les miliciens l'avaient capturé et comme à tous les captifs, le Capitaine lui demande s'il connaissait les meneurs, il dit, et lui seul, oui. Il ne connaissait aucun nom.

— Si je les voyais, je vous les montrerais, dit-il.

On m'avait arrêté comme les autres, mais quand je me vis relâché j'éprouvai une telle joie, une telle reconnaissance que je ne sus pas demeurer mon propre maître. C'est au moment même de la joie qui s'ouvrait toute grande, que le Capitaine — est-ce le hasard ou le résultat d'une très délicate observation ou d'une divination subtile — le Capitaine me demanda si je connaissais des meneurs. Je n'eus pas peur. Il ne me parut pas que je cédassee devant une menace, mais au contraire, j'étais dans ces instants de bonheur où se refuser serait un crime, un de ces instants où l'on donne au mendiant... Les détenus étant toujours retranchés dans les divisions du quartier haut, on ne s'occupa plus de moi. J'espérais qu'on m'oublierait. Je l'espérai vraiment, mais le directeur avait gardé mon nom. Trois heures après, quand la révolte fut éteinte, un gardien vint me chercher. Le Capitaine me dit, en mettant le pétard sur ma tempe :

— Ou bien tu vas me désigner les meneurs, ou bien c'est toi qu'on bouzille. Pour un être épris de justice, cette méthode eût paru abominable, il eût craint que, afin de sauver sa peau, je n'accusasse des innocents. Le Capitaine ne désirait qu'exécuter des hommes pour l'exemple, comme représailles, et surtout afin de se prouver à lui-même qu'il était brave puisqu'il osait punir jusqu'à la mort. Cette méthode se révéla excellente. Les douze premiers gars désignés étaient de vrais fauteurs. Voici l'explication : la mine terrible du Capitaine, le ton de sa voix et le froid de la gueule du revolver prêt à cracher sur ma tempe, me causèrent un

tel effroi que je ne doutai pas de ma mort. Il me sembla devenir blanc de la tête aux pieds ou que tout mon être se vidait. Instantanément en moi se formula un adieu lyrique à tout ce que j'aimais. Tout changea de sens autour de moi. Les bois, les rochers, le ciel, les femmes, les flammes, la mer furent tout à coup présents. Le soleil illumina la prison. Les fleurs, les charmilles, les accordéons, les valseurs, une plage de la Marne, apparurent soudain pour être aussitôt regrettés jusqu'à ce désespoir au delà des larmes. L'accordéon ! C'est par lui que mon corps hurlait en se déployant dans la douleur.

— C'est qu'on en tortille un bout, à droite et à gauche.

Sur-le-champ, tout à Pierrot sembla lointain, appartenant à un autre monde, relevant d'autres lois. Puis, sa vie se termina à l'instant même. A travers une glace opaque, il vit et entendit les choses et les gens, sauf le Capitaine, sa voix, sa gueule, son geste et son « feu glacé ». Pierrot ouvrit la bouche et ne dit rien. Le bord de ses paupières brûla. Cette idée l'obsédait : « Ce Capitaine est en colère, un rien peut le faire tirer. » Il vit instantanément le péril, il articula difficilement :

— Je vais tâcher moyen de les reconnaître.

Sa bouche se referma aussitôt, les coins tombèrent, elle parut crispée par la sécheresse. Son visage déjà de cette pâleur qu'on appelle, je crois, le vert de la peur, s'enlaidit encore par l'affaissement des chairs. J'y lisais une détresse aussi grave que celle qu'exprime un paysage où, sous les arbres d'un parc, des officiers allemands enterrent les uniformes, les casques, les fusils d'une compagnie vaincue et qui s'est dispersée. Le même sentait sa vie reliée avec une sûreté cruelle à ce doigt sur la gâchette, mais qu'il ne pouvait voir car il n'osait bouger la tête. Il craignait que le moindre de ses mouvements ne passât pour un acte de rébellion. Une

sorte d'hypnose le soumit. D'être trop tendue par une volonté de mort, la sévérité du Capitaine flotta un peu. Ce flottement était assez dangereux. Il pouvait lui faire croire qu'il agissait en rêve et qu'en tirant il ne tuerait personne, puis la conscience lui revint. Il regarda Pierrot avec plus de souplesse. Il vit son visage délicat, ses longs cils, ses taches de rousseur, la rondeur de ses lèvres, et sur elles que la désolation faisait comme une rose morte, il eut l'idée de passer doucement et de l'introduire ainsi dans la bouche le canon de son arme.

« C'est comme ça que la Milice délie une langue, pensa-t-il. Ça va le faire revenir. »

La présence du directeur le gêna. Il abaissa le revolver. Le moment qui durait depuis on ne sait quand, suspendant la vie de Pierrot, se trouva rompu. Disparue aussi l'extraordinaire impression de désespoir qui, en l'insensibilisant, le plaçait au-dessus de son corps, le laissant sans intelligence. Il vit le directeur chercher une cigarette, il sentit qu'il se tenait debout sur ses jambes raidies, dans la position militaire du garde-à-vous, il fléchit un peu le jarret droit afin de se reposer sur cette jambe. Un peu de souplesse revint dans son corps et il mit une main dans sa poche. Mais si elle ne pouvait pas s'emparer de lui en un clin d'œil (au Capitaine il fallait maintenant le temps de viser la tempe) la mort était présente, aux aguets, disposée à saisir la première erreur, et pour réussir il devait rester en état d'hypnose où seul le pouvait mettre le plus aigu du danger.

— Viens avec nous.

Ils partirent pour ces cellules où les détenus étaient parqués par vingt. Sans doute les mouvements des jambes avec la nécessité de monter des marches lui firent comprendre encore qu'il restait dans un monde où l'on souffre et l'on saigne. Le début de cette promenade fut pour lui la marche à la mort en même temps qu'à la lumière. Mais, contrairement au supplicié qu'on

réveille à l'aube et dont la dernière promenade est une marche à la lumière et à la mort, à l'espoir qui ranimait son corps Pierrot sentait que la lumière serait. Toutefois, la gravité de l'acte qu'il allait accomplir, la dignité qui le revêtait, d'autant plus grande que les gestes étaient familiers, la solennité de l'instant, sans détruire sa peur qui l'idéalisait en détruisant tout, autour d'elle, pour ne laisser subsister que l'extrême limite de son être et le souvenir en lui de son désespoir, sans détruire son désir panique en le laissant insensible aux conséquences c'est-à-dire à la vie hors de soi puisqu'il devenait une cause, se rencontraient en lui, au même instant pour en faire un pur acte de foi. Il n'est pas jusqu'à la mort trop présente à laquelle il appartenait encore qui ne l'invitât à la rectitude, au franc jeu. La mort est sacrée. Tout être qu'elle a touché, fût-ce du bout de l'aile, est tabou. Il sait qu'elle est plus forte que lui, il la bénit de l'épargner, et pour l'apprivoiser ou peut-être la décourager, lorsqu'elle est trop près, il se fait une carapace des plus étincelantes vertus, de la justice surtout qui rend l'homme inattaquable. Pierrot crut enfin qu'on vérifierait ses dénonciations. Sans se tromper d'abord, il désigna les responsables qu'il distinguait. La gravité de son acte, ses mouvements presque automatiques ne permettaient pas qu'il s'occupât sérieusement de l'indignation de ses copains. Il ne percevait leur mépris qu'à travers la brume de sa lucidité. Le Capitaine et le directeur acceptaient sans examen ses décisions. Ils reconnaissaient le choix du ciel. Le doigt d'un enfant. Peut-être étaient-ils soumis par son autorité pure et fraîche ? Pour ces brutes l'enfant jouait le rôle du pendule. Son silence même ajoutait à l'exception de son cas, le déshumanisait. Dans les trois premières cellules dont il restait encore dix-sept, Pierrot choisit dix victimes. Arrivé à ce nombre, il espéra que le Capitaine se dirait satisfait.

Le Capitaine en attendait d'autres, il ne prononça pas un

mot. Le très léger scrupule qu'eut d'abord Pierrot sous la menace du revolver, en croyant qu'il s'agissait de livrer plusieurs vies contre la sienne, disparut tout à fait.

— C'est pas possible qu'on abatte tant de viande, pensa-t-il, mais qu'est-ce qu'il y aurait comme mitard.

A partir de ce moment, il éprouva quelque honte. Il se trouva moins grand de ne pas envoyer quelques hommes au poteau, et du même coup il eut moins peur de lui-même et de son acte. Il sentit que ses pieds lui brûlaient, non comme s'il eût marché sur des charbons ardents, mais d'une lente et impérieuse chaleur qui montait dans toute sa jambe. La peur cessant, le sang circulait plus vite. Je songeai à ma jeunesse, l'hiver, et qu'avant de partir pour l'école, ma mère remplissait de braise mes sabots, les secouait jusqu'à ce que le bois soit bien chaud. Alors je partais dans la neige, à travers les chemins bordés de boue. A la septième cellule, pour désigner la victime, il ne fit qu'un geste du menton, mais si hautain que lui-même eut le sentiment de jeter un défi à dix mille ans de morale et de les abattre. En prospectant les autres cellules, chaque geste, regard, soupir des hommes entassés lui parut chargé de mépris. Quand il s'enfonçait au milieu de leur masse chaude et moite, c'est le dégoût qui semblait les écarter pour qu'il passe. Les cellules étaient aussi pleines qu'une rame de métro aux heures d'affluence, et Pierrot s'y creusait sa place, s'insinuait poursuivi par le dégoût. L'atmosphère de ces cellules est trop proche de celle du métro, le soir que Riton y rencontra Erik pour que je passe sans parler d'eux. Riton avait dix-sept ans. C'est le soir même qu'il avait exécuté les révoltés vendus par Pierrot. A la station de la Chapelle, un peu avant onze heures du soir, il prit un billet pour rentrer à la caserne. Le métro étant aérien il devait rester dans l'obscurité par le fait du black-out général, pourtant Riton eut le temps de

distinguer le visage du tankiste allemand qui se plaça derrière lui. Un visage de vingt-deux ans peut-être l'œil féroce, la boucle brune qui sortait impertinemment du bonnet de police noir, posé sur le sourcil et retenu par l'oreille. Le cou était massif, comme je l'ai dit déjà et il surgissait tout droit, de l'uniforme sans col, et noir jusqu'aux bottes. Erik portait à la main des gants bruns. Il resta juste derrière Riton qui se tenait debout, appuyé à la barre centrale dans l'espace vide, en face de la porte. La foule était serrée. On s'écrasait en silence et malgré ce silence, avant que la voiture n'entrât dans la nuit Riton lut dans tous les regards le mépris d'un peuple entier. Il fut seul, jeune et déjà conscient de sa solitude et de sa force, et orgueilleux. A peine le métro eut-il démarré que les secousses de la voiture plaquaient le ventre du Frisou (ainsi appelait-on les Allemands) contre les fesses de Riton. Le gosse ne pensa rien d'abord. Puis il fut étonné de sentir toujours collés à lui un poids et une chaleur. Afin de contrôler son impression, il essaya, comme pour se dégager, un mouvement de reins, mais qu'il voulut très léger afin de ne pas décourager le soldat si son impression était juste. Le soldat s'appuyait plus fort; il bandait. Riton ne bougea plus. A chaque station la voiture s'éclairait, mais personne ne remarquait rien, car on ne voyait que les têtes et les mains accrochées à la barre. Au surplus, à l'égard du même on éprouvait un dégoût qui tenait lieu de pensée, empêchant l'observation. Erik gardait le regard fixe, droit. Sa tête étant un peu tournée afin de ne pas paraître baiser les cheveux ni le béret du gosse, son regard passait entre le bras d'un garçon de café appuyé à la colonnette. Il pensa :

— Il doit sentir que je bande.

Puis cette idée ne le quitta plus. Il espéra et craignit que l'enfant le sentirait. Il n'osait s'appuyer trop fort en même temps qu'il appuyait très fort, car il gardait,

plus excitante dans l'obscurité, l'image de la nuque gracieuse, légèrement creusée, qu'il avait le temps de voir à chaque station.

— Même si cela lui déplait, parce que je suis allemand, il n'osera pas faire de scandale.

Les stations filaient. Erik essaya de faire pénétrer son bras gauche (qu'il tenait élevé au-dessus des voyageurs) dans la masse humaine. Lentement le bras descendit, la main chercha un creux entre deux épaules avec l'intelligence prudente d'une tête de serpent qui cherche une cavité. Riton fit encore un léger mouvement de reins. Il ne pensait presque pas. Il se laissait aller dans un bonheur dont la torpeur bienveillante serait le fond. Le mâle, le soldat et l'Allemand, le dominaient. Pourtant, une fois il se dit :

— Sûrement qu'i bande. C'est sa bite que je sens. Faudrait pas que ça soit son pétard qu'i fasse le con après, en m'en foutant un coup dans le cul.

Il y eut une escale de lumière. C'était « Jaurès ». Des voyageurs descendirent. Par le fait d'un accord déjà noué, ni Riton, ni le Fritz, ne se dérangèrent, sauf que Riton sortit sa main droite de sa poche.

— J'vais la laisser pendre quand i fera noir, jusqu'à sa bite, en douce, j'verrai si c'est vrai.

La rame partit dans l'obscurité. Erik bandait toujours. De sa poche sa main redressa sa bite par son slip serré contre sa jambe gauche. Il voulut la dégager et sa manœuvre, sur les fesses de Riton, donna lieu à un désordre de coups, de chocs, de frôlements légers. Riton ne bougeait pas. Pour la première fois depuis ce matin il éprouvait un peu de paix. Ce n'était peut-être pas encore de l'affection que lui accordait le soldat allemand, pourtant Riton en cette chaleur et cette force physiques se reposait, oubliait son abominable forfait.

— Y me comprendrait, lui.

Quand il tint sa verge horizontale, — mais derrière

la braguette boutonnée — Erik décolla son ventre des fesses de Riton, et il la laissa aller aux mouvements de la voiture. Ainsi chaque cahot lui faisait donner un coup de bélier dans les miches du gars. Et chaque fois que le contact était rompu, Riton reconnaissait sa solitude. Renoué c'était la paix avec le monde, le calme, la sécurité.

— C' qui faudrait savoir c'est jusqu'où qu'i va ?

Et Erik :

— Je le suivrai quand il descendra.

Le métro filait avec la sûreté et la vitesse d'une frise autour d'un temple grec. Riton laissa pendre sa main droite et, pour qu'elle frolât la braguette du soldat, il fallait qu'il se tourna un peu sur le côté mais alors il ne recevrait plus le coup de bite qu'Erik s'appliquait, avec sa main dans la poche, à pointer de plus en plus exactement entre les fesses. Le train eut un cahot plus violent et, pour retrouver son équilibre, Erik plaça sa main gauche — celle qui tenait ses gants — sur l'épaule de Riton qui se sentit plier sous le poids de l'Allemagne. Il pencha un peu la tête pour que sa jambe frôlât un doigt des gants. Erik pensa :

« Sourit-il ou a-t-il l'air fâché ? »

Il eût aimé que Riton fît une petite moue. Pourtant, à des signes presque imperceptibles, à une espèce de force de plus en plus grande qui le gagnait, à une certitude, à l'effort plus grand, à un peu de sueur à ses tempes, et encore à moins de sûreté dans sa verge, Erik sentit qu'il vainquait. Le gosse était pris. Il le sentait accorder ses plus chers trésors. S'il espérait une moue hargneuse sur le visage de Riton, c'était pour emporter une dernière pudeur, et parce qu'une moue eût bien été avec la grâce d'une telle chevelure avec le béret qui pendait tout d'un côté, comme une immense oreille de chien de chasse. Il y eut encore un cahot dont Erik profita pour plaquer carrément sa poitrine contre le dos de Riton.



« Y va un peu mal le frère. Je sais pas pour qui qu'on va me prendre si y a de la lumière. » Cette réflexion ne lui causa aucun chagrin, plutôt une espèce de joie, car il espérait être compromis et avoir à braver de nouveaux dégoûts. Un autre cahot et les cuisses de l'Allemand se collèrent aux siennes avec précision.

« Ça doit mener une drôle de vie dans son froc de deuil. Et j'sais pas où qu'i descend ? »

Il y eut de la lumière. La voiture était presque vide et tous les visages regardaient ces deux soldats que la crainte empêchait qu'on hue, collés dos à ventre, pris par l'aventure amoureuse, aussi impurs et sereins que des chiens sur une place. Erik et Riton virent aussitôt ensemble, leur impudeur comme si elle eût été manifestée par cette petite bite à vif, rouge sang, qui sort du poil des chiens. Sans se concerter, ils descendirent. C'était la station « Parmentier ». La certitude que l'on a de sa beauté donne une grande assurance, la force musculaire aussi et derrière soi, comme un mur protecteur auquel on s'appuie, la masse sombre et lugubre de la Reichwehr, pourtant Erik, dès qu'il fut sorti du métro, sur le quai, éprouva une légère timidité. C'est Riton qui prit l'initiative du premier mot. Il avait sauté de la rame en marche, le saut et une brève course sur le quai le mirent à l'aise et l'aise en gaité. Il enleva en riant son béret, secoua sa tête en passant sa main dans ses cheveux et il dit en regardant Erik :

— Y fait chaud, hein ?

— Oui. Et Erik sourit. Il parlait un français parfait, avec un accent un peu lourd. En marchant à côté de Riton, il rajusta son court boléro noir, son ceinturon et son revolver. Il passa devant un distributeur de chocolats et vit dans l'étroite glace sa manche noire : au fait, déjà sublime, d'être un tankiste de l'armée allemande s'ajoutait l'éclat de son nom. Au fond du bloc ténébreux que formait son corps vêtu de drap funèbre

il gardait ce nom : Erik Seiler, suivi d'une expression magique et autour d'eux, mais plus imprécise car ce n'était que le prétexte par quoi ce nom scintillait, toute une aventure étonnante ayant Berlin pour théâtre. L'expression : amant du bourreau. Erik était sans vanité. Le bruit de ses scandales amoureux, autrefois, l'avait satisfait, mais parce qu'ils l'empêchaient de s'écarter de son destin singulier.

— Je suis seul à être Erik Seiler. Cette certitude l'exaltait. Il était sûr que dans la rue personne ne le connaissait, mais il savait que la foule connaissait l'existence d'Erik Seiler, Erik Seiler que lui seul pouvait être. La renommée suffit, encore qu'elle soit de nature infamante, s'opposant donc à la gloire si la « fama » est la gloire. D'avoir été l'amant du bourreau et à ce propos, avec un prince royal avoir eu des démêlés intimes suffisait à sa gloire. Il était célèbre, jeune, beau, riche, intelligent, aimant, aimé. Il savait nager et conduire une voiture : il était donc élégant, enfin il possédait tout ce qu'évoque le peuple, tout ce que le peuple dénombre quand il dit : « Il avait tout pour être heureux. » Le malheur ou les souffrances de cet être d'exception ne devaient donc n'avoir qu'une source noble. Ses souffrances étaient d'origine métaphysique. Comme d'autres une infirmité, ce bouquet de tant de dons l'isolait. De sa solitude était née l'inquiétude en face du problème du mal et il avait postulé pour le mal par désespoir. De s'être vu — encore que bien peu — dans la glace du distributeur, le fortifiait en face de l'image qu'il avait de lui-même. Il était sous la protection du bourreau d'Allemagne, de l'exécuteur à la hache et quand il fut hors de la bouche du métro, en pleine nuit, il caressa de la main la nuque délicate du milicien qui fit un léger demi-tour et plaça une jambe entre les jambes d'Erik.

Pierrot n'était pas le justicier, mais un marchand.

Il eut peur du jugement de Paulo s'il apprenait l'aventure. Et il l'apprendrait. Peu à peu, il perdait de la hauteur. Il était abandonné de sa droiture sublime. La mort reculait. Il marchait sur terre. En même temps sa pensée s'activait et son intelligence lui disait qu'il était impossible que l'on contrôlât son choix. Il désigna des visages qu'il détestait sur-le-champ, et, comme lui-même était mineur, dans la division des jeunes, il ne désigna que des jeunes. Le mépris de tous les hommes — et celui des adultes surtout voyant passer la délation en costume de jeunesse et de beauté — était de plus en plus sensible. Afin de paraître désinvolte, indifférent à son rôle et au mépris qu'il soulevait pour aller désigner la victime, il fendit alors le troupeau de brutes, les mains dans les poches. Afin d'échapper aux regards, c'est-à-dire pour que le sien ne se laisse prendre dans celui d'un gars plus sévère, plus dur, les deux mains dans les poches tenant à se rejoindre vers le ventre, firent l'étoffe du pantalon coller à ses fesses et lui-même pivoter sur un talon dans un tel mouvement de prestesse que ses mèches se dérangèrent et que le pan de son écharpe gifla le visage d'un vieillard. Or, à mesure qu'il perdait sa hautaine rigueur, le Capitaine retirait au gosse sa confiance aveugle. Un peu d'hésitation, l'allure plus gouape, des gestes plus insolents à cause du mépris qu'il fallait déplacer, étaient peut-être des signes avertissant l'officier que le gosse mentait. Un instant il eut l'idée de le vérifier, mais sa paresse d'abord, son indifférence en face de la vie des autres changèrent un peu cette idée.

« Quelle petite salope que ce môme », se dit-il. Et il ne put s'empêcher de l'aimer, de secrètement pactiser avec lui. Il lui fut même reconnaissant de lui rappeler que la Milice occupait dans la vie de la France le rôle de ce gosse dans la vie actuelle de la prison. Mieux que personne il savait que la Milice est née pour trahir. Sur

elle pèse la honte. Elle est enveloppée du mépris des Français. Chaque milicien doit avoir le front de mépriser le courage, l'honneur et la justice. C'est dur parfois, mais la paresse nous aide comme elle aide les saints. Ce gosse est digne d'un milicien. En même temps qu'il restait attentif à ces pensées une main dans la poche immobilisée sur son trousseau de clés et l'autre appuyée à l'étui de cuir jaune de son revolver, une sorte de rictus tordit sa bouche, mais il faut dire que le rire se continua plutôt à l'intérieur de la bouche fermée, en faisant un léger bruit ironique et goguenard à l'égard de cette pensée, ses yeux devenant tout à coup fixes pour que son esprit la vît avec plus de précision sous une plus cruelle lumière.

« Et qu'est-ce qu'on en a à foutre de fusiller des innocents. » Cela il le pensa au moment qui précéda la vingt-huitième victime que le gosse venait de désigner, en allant se placer devant elle et disant ces seuls mots vingt-sept fois répétés : « Y a lui aussi. » Le même sortait d'une cellule. Le gâfe allait fermer la porte, mais le Capitaine se tourna vers Pierrot et dit :

— Tu as bien regardé ? Tu es sûr que c'est tout dans celle-là ?

Dans la voix une douceur inattendue troubla le même qui la crut dissimulée. Le Capitaine avait une voix de comédie où le gosse croyait découvrir une ironie féroce. La peur le prit que son imposture soit découverte. Il pâlit. Si après une telle trahison la puissance qui l'avait exigée sous menace de mort se mettait contre lui, ou seulement l'abandonnait en face de la haine des détenus, il n'aurait plus qu'à boire ses larmes en endurant des humiliations éternelles, sans cesse courbé sur les serpillières dont on lave les marches d'escalier. Et c'est une pauvre petite boniche très humble, soumise à tous les caprices, tremblante comme une chienne qui répondit :

— Non, monsieur, non... sa voix resta suspendue, n'osant pas prononcer : « Y a que lui » car cette phrase contenait cette affirmation « il y a lui », qu'il n'eut pas le courage de dénoncer, soit par la peur d'entendre soudain un rire atroce, éclater dans le ciel, c'est-à-dire de toutes les choses, dans les portes et dans les murs, dans les yeux, dans la voix, en entendant une aussi monstrueuse infamie. Et bien vite il fut apaisé, car il se dit qu'une telle infamie avait été possible parce que le destin s'était trompé et s'était servi de lui pour commettre cette erreur. Et si le Ciel reconnaît cette erreur, se dit-il, il y aura une si grande joie dans la demeure du Père que ma réconciliation avec l'ordre du monde se fera d'elle-même. Enfin j'exprime ainsi ce qu'il éprouva. Puis il reprit pied sur terre, il eut peur et en aucune des quatre cellules qui restaient il ne voulut découvrir un seul visage condamné. Il s'approcha d'un gosse de seize ans, peut-être, dont la veste simplement jetée sur les épaules, tomba. Pierrot la ramassa très gentiment, aida le gamin pour enfiler les manches. Des âmes furent sauvées pour moins que cela. Pour une chenille tombée d'un arbre et qu'on replace sur une feuille, pour une fleurette bleue que le pied refuse à écraser, pour une bonne pensée qui va au crapaud, la nature chante un hymne d'allégresse, tous les encensoirs se balancent en votre honneur. L'enfant était sûr qu'il ne lui arriverait aucun mal puisqu'une après-midi dans l'église vide où il s'appêtait à forcer le tronc des pauvres, il avait eu l'attention de refermer la porte ouverte d'une stalle, refaisant ainsi l'ordre détruit, réparant une erreur, infime peut-être, mais il n'est rien à quoi l'on ne se raccroche, et Pierrot savait que tout lui serait pardonné pour ce seul geste de charité. On ne s'étonnera pas qu'il monte si difficilement les échelons du mal, et qu'il se fasse aider. Il ne trichait pas. Quand le Yogui marche à la connaissance, un

maître toujours l'accompagne, le conduit, l'aide. Il est juste que l'assassin se soutienne comme il peut. Ce qui compte c'était la réussite. Erik s'aida aussi de tout ce qu'il put, mais il réussit.

Durant la campagne sur le front soviétique, un journaliste interrogeant un de ses camarades sur l'horreur du meurtre, Erik entendit répondre :

« ...Et puis on s'y habitue. » Il revit son premier meurtre. Ses remords. Et chaque fois qu'il tuera, après trente cadavres, s'il songe à la mort, c'est le gamin assassiné le premier qu'il évoquera. C'est le seul qui compte, contenant tous les autres. Tournant sur son petit ventre comme sur un pivot, nageant sur la lande comme un apprenti nageur sur le sable, essayant de ressaisir avec ses bras et ses pieds déréglés, la vie qui fout le camp, le gosse mourant avait exécuté, une fois pour toutes, la danse grotesque et touchante qui fait des victimes un insecte féroce, sordide, griffu, une araignée, un crabe ayant la forme même du remords incrustée dans l'âme comme les morpions le sont dans les couilles. Pierrot plus tard n'aura qu'à se reporter à sa première trahison. Avec le Capitaine, le Directeur, le Surveillant-Chef et trois surveillants (car l'un des trois gâfes conduisait chaque fois la victime désignée dans une cellule écartée) il formait un groupe en ce moment au bout de la cinquième division. L'âme absolument décomposée, immobile, il attendit l'énoncé d'un effroyable jugement. Le Capitaine vint à lui, tendit la main au gosse qui la serra. Il lui dit :

— Mon petit gars, tu as fait ton devoir. Ce que tu viens de faire est un acte de courage et je te félicite.

Puis, parlant au Directeur, il exigea que les gardiens fussent corrects à l'égard du mouchard. Ensuite il demanda quelles mesures seraient prises afin de le soustraire aux vengeances, aux brimades des détenus. Rapidement il fut convenu qu'il serait bibliothécaire

jusqu'à ce qu'une prompte grâce le libérât. Un gardien le conduisit à la bibliothèque. Deux heures après, un autre gâfe, dont il sentit la voix chargée de haine et de dégoût, lui apprenait que les vingt-huit victimes enfants, toutes mineures, un tribunal expéditif composé du Directeur, du Capitaine et d'un fonctionnaire délégué par le Secrétaire au maintien de l'ordre venait de les condamner en bloc à être fusillées.

. . . . .  
L'aumônier de la prison était atteint d'aérophagie et, pour mieux lâcher ses gaz en silence, avec une main il serrait ses deux fesses l'une contre l'autre et les pets, au lieu de détoner, fusaient sans fracas. Étant proche de la cinquantaine, il était presque chauve et son visage trop gras était grisâtre, non par la couleur de la peau, mais à cause du manque à ce visage de toute expression. Le matin de l'exécution, dès le réveil, la soutane à peine boutonnée, il courut aux chiottes qui sont au bout du jardin. Tout se passa bien, mais quand il voulut se torcher le cul, il chercha machinalement le papier de soie. Or, sa gouvernante, une fois de plus, avait accroché au clou les feuillets de « La Semaine Religieuse ». D'habitude il s'en foutait un peu. Ce matin il n'osa pas emmerder le nom de Jésus ni celui de Marie. Il se passa l'index sur le trou merdeux et voulut l'essuyer comme souvent, à la porte (le nageur le fait aux rochers comme l'athlète aux planches des palissades), c'est alors qu'il s'aperçut que la virgule que son doigt venait d'y former, achevait, au sommet du cœur percé dans la porte des latrines, un bouquet de flammes qui rendait pareil au Sacré-Cœur de Jésus ce cœur vide à travers lequel et au fond duquel on voyait dans l'aube un jardin de curé et plus exactement un massif de phlox blancs. Le cœur par cette sorte de flamme, achevé soudain par sa distinction sublime flamba, et l'abbé reçut ainsi le baptême du feu. Il ne réfléchit pas à ce qu'il fallait faire

en face de ce simple prodige. Il fit mieux que penser, il accomplit. Effrayé par la vue de Dieu — et non parce que Dieu se manifestait aux chiottes en transfigurant une image de vide et de merde — mais à cause de la soudaineté de la grâce accordée et parce que son âme, croyait-il, n'était pas tout à fait prête à recevoir Dieu, par le fait d'un péché terrible — alors que ce péché seul l'avait mis en état de grâce — le curé essaya de s'agenouiller, mais en le voulant faire ses genoux butèrent entre la porte qui s'ouvrit et présenta dans l'aube banale du jour, ce cœur orné de merde, brillant dans la nuit des latrines, mais tristement sale sous la lumière du matin. En face de ce nouveau miracle — la disparition du premier — son agitation s'aggrava. Il sortit en vitesse et se fit violence pour repousser avec douceur la porte sainte. En courant, il traversa le jardin mouillé par le brouillard de la nuit. Il enjamba une allée de fraisiers et il franchit la porte du presbytère, sur la rue. Trois minutes après il était à la caserne de la Milice. En quelques foulées extraordinairement souples, il grimpa au bureau du Capitaine dont il ouvrit la porte sans frapper. Puis il s'arrêta essoufflé.

« Dieu, pensa-t-il, me fait d'abord accomplir un petit acte à portée sociale. »

Si j'écris les aventures intimes d'un prêtre catholique, n' imaginez pas qu'il me suffise de pénétrer les secrets du mécanisme de l'inspiration religieuse. Mon but c'est Dieu. Je le vise et puisqu'il se cache derrière le fatras des différents cultes, plus qu'ailleurs, il me semble habile de feindre le vouloir dépister là. Les curés croient être avec Dieu, acceptons d'abord qu'ils soient avec Lui et voyons-nous en eux. Malgré sa dévotion, le Capitaine fut outré en constatant cette irruption, néanmoins il se leva. Avec sa main droite le curé fit un geste de paix. Il dit :



— Restez assis, mon Capitaine. L'essoufflement lui fit prononcer encore « stez assis ».

Le Capitaine était debout derrière son bureau, à droite de la vitrine contenant le drapeau de la France dont l'étoffe de soie était double, lourde et immobile.

« En cas de coup dur, pensa-t-il, je m'enveloppe dans ses plis. »

De ses deux mains un peu blêmes et crispées, il appuyait tout son corps penché en avant au bureau de bois noir. Venu de la fenêtre un rayon de soleil, comme la grâce du ciel, le séparait du prêtre dont le visage avait suffi pour qu'il comprît la portée de cette démarche, justifiant sa désinvolture. Il dit :

— Monsieur l'Abbé?...

L'abbé avait déjà sorti un papier du revers de sa manche, mais il ne s'en servit pas. « Le Capitaine est-il baptisé? se demanda-t-il. Où sont les actes de baptême? » Il vit sur le mur l'affiche... Engagez-vous...

— Mon Capitaine, ma démarche me serait pénible si elle ne m'était commandée par Dieu... Il s'arrêta gêné par le début de cette phrase. La solennité de l'ordre donné, la majesté de celui qui l'ordonnait étaient trop grands pour lui, ne collaient pas avec l'endroit, avec les affiches, les crayons, les cartes d'état-major. Il regarda l'officier.

« C'est aux chiottes, sous forme de merde... »

Les yeux froids du Capitaine le fixaient à la racine du nez. Sous le regard visiblement décidé à tout, même à l'arme la plus dangereuse, l'ironie, le curé eut un sursaut de courage et d'espoir fou. Toujours essoufflé par sa tirade, d'une voix suraiguë il cria, en postillonant...

— ... Dieu!...

Sur un tel ton ce nom brûlant et désespéré, hors de lui, ce pouvait être une menace, un appel, une invocation. Il sortit de la bouche du prêtre au milieu d'une

gerbe de postillons qui, traversant le champ de lumière blonde des vitres devenaient les rayons d'or d'un soleil extrêmement délicat au milieu duquel le nom apparaissait tout à coup glorieux, seul et mêlé si étroitement à ces rayons tenus qu'il s'éparpilla lui-même en gouttelettes parsemant les vêtements du Capitaine d'une invisible et peut-être dangereuse constellation. Sous le choc, le Capitaine ne bougea pas. Grâce à la fixité de ses yeux il dominait la situation. Il y eut un instant de silence. C'était un matin de juillet. Chacun gardait en soi un trésor qui était sa force et derrière laquelle il s'abritait. Le prêtre avait Dieu puisqu'il le crachait par morceaux comme un tuberculeux ses poumons. La France et mieux que la France, un étendard de soie épaisse aux trois couleurs brodées et frangées d'or faisait au Capitaine une chape magnifique.

— Parlez, dit le Capitaine, qui pensa gravement aussitôt : « Tu pouvais t'en torcher le cul. »

— C'est... très grave... C'est... Je sais... aujourd'hui même ce matin...

Le Capitaine s'était repris... tout à la contemplation supérieure du désastre, il était maître de l'instant. Il se reprit et cette reprise le trahit, car il prononça avec hauteur et arrogance :

— Que voulez-vous dire ?

L'aveu était dans le ton.

— Monsieur, je sais ce que je sais... si...

— Si quoi?... Si quoi ?

— Sauvez ces enfants ! J'ai...

— Quoi ?...

— Des preuves !

— Vous avez des preuves ? Quelles preuves avez-vous ?

— Je frapperai ! Je suis prêtre et fort en Dieu...

Tout de même la peur gagnait le Capitaine, mais une peur de l'instant et non des conséquences sociales

et policières du curé. Il craignit tout de la part d'un homme habillé en femme, d'une robe noire, sous laquelle se cachaient sans doute la nuit, accrochées aux poils des couilles, aux couilles elles-mêmes comme aux rochers de la Sierra, des armées de gendarmes aux cuisses musculeuses qui pouvaient, d'un moment à l'autre, entr'ouvrir la soutane et lui passer les menottes et l'extrader dans des *casernes publiques*. Il surmonta cette peur idiote, il dit :

— Votre papier, n'est-ce pas ?

Sur le bureau, le curé lança le papier qu'il tenait depuis un instant et le Capitaine y vit la caricature d'un militaire lutinant une boniche.

— Révélation... Révélation... Révélation...

Le mot une fois apparu proliféra dans la tête de l'ecclésiastique avec une abondance qui ne laissait place à aucune idée. Sous la menace d'un militaire qui paraissait très maître de lui, le curé n'eut pas le temps de penser, mais il fut frappé soudain, à une vitesse fulgurante, par ceci : « Dieu se *révèle* à moi qui *révèle le péché des autres*. » Le mot révélation indiquait en même temps la gloire et son contraire exactement. Dieu reculait devant la France, mais du même coup l'emportait sur elle.

— Mon fils...

L'abbé tendit les mains, et ses bras, quelques secondes parallèles, immobiles et raides devant lui comme des marionnettes, se croisèrent sur sa poitrine. Le Capitaine contourna son bureau et vint s'agenouiller devant le prêtre qui le bénit et sortit en murmurant :

— Calmez-vous. Il fallait à Dieu cet admirable péché.

Une compagnie de la Milice avait réprimé la révolte de la prison. Riton n'était pas du nombre. Il fut parmi ceux qu'on choisit — ou désigna au hasard — pour exécuter les vingt-huit victimes. Quand il sut qu'on

fusillerait des voyous, rien en Riton, ne se révolta; au contraire, une certaine allégresse s'empara de lui. Ses yeux brillèrent. On ne doute pas qu'il ne lui vint aucune des idées qui suivront, mais j'essaye d'expliquer pourquoi il fut joyeux. Nourri par le ruisseau, toute l'âme du ruisseau serait en lui jusqu'à sa mort. Il aimait les voyous, respectant les forts et méprisant les faibles. C'est la faim qui l'avait fait milicien, mais la faim n'eût pas suffi. Par les potes qui l'y avaient précédé, il savait que la Milice recrutait parmi les truands. On se retrouvait entre soi, là où les chefs ne seront jamais, les caves à lunettes, les sous-offs de l'armée détruite, les bureaucrates à la poitrine concave, mais les anciens mecs de Marseille ou de Lyon. La Milice avant que d'être formée, était haïe des bourgeois. Son but était de semer la peur — semer le désordre — elle paraissait réaliser ce que désire chaque voleur : cette organisation, cette société libre, puissante qui n'était qu'idéale en prison, où chaque voleur — et même chaque assassin — serait apprécié ouvertement et pour aucune autre raison que sa valeur de voleur ou d'assassin. La police rend impossible les associations de malfaiteurs, et les grandes bandes sont vite détruites, quand elles sont autre chose qu'une imagination de journalistes ou de policiers. Le voleur et l'assassin ne connaissent la camaraderie qu'au fond des prisons où leur valeur est enfin reconnue, acceptée, récompensée, honorée. Il n'existe plus de « milieu » sauf celui des macs qui sont des donneurs. Le cambrioleur et le tueur sont seuls avec quelques amis parfois. Si l'on se fréquente entre potes, il faut toujours se tenir à carreau, aux questions répondre vaguement : « Oh! moi je me défends », à des turbins, qui sont de véritables bijoux, ne donner de publicité que le jour qu'on est bouclé. Mais le grand bonheur de savoir son nom sous une photo, penser que les potes sont jaloux de cette gloire,

se paye de la liberté et souvent de la vie, de sorte que chaque turbin, cambriolage ou meurtre, sera une merveille d'art, car de celui-là, du dernier qui soit, sortira votre mort et votre gloire. Le truand est un Chinois, un Birman qui, toute sa vie, prépare ses funérailles. Il travaille au cercueil, à d'admirables laques, à de savantes peintures, à des lanternes sang de bœuf et or, à des cymbales. Il invente les cortèges de prêtres du Laos enroulés dans leurs bandes de lin blanc, il paye des embaumeurs. Il organise sa gloire. Chaque acte est une phase de nos trop longues funérailles. Si la police servant l'ordre, et le désordre la Milice, on ne peut socialement les comparer, il reste vrai que la seconde faisait aussi le travail de la première. Elle était au point idéal où le voleur et le policier se rencontrent, se confondent. Elles aboutissent à cet exploit : combattre le flic et le voleur. Ainsi la Gestapo. Le vingt-trois juin, Riton et un de ses potes furent appelés au bureau du Capitaine. Assis sur le bord de la table à écrire de sa dactylo, le chef fumait une cigarette. A l'entrée des deux mômes, il tourna un peu le buste. Le cuir neuf d'un attirail compliqué : ceintures, étuis-revolvers, baudriers, etc... crissa.

— Je vous ai remarqué, vous deux. Ça vous plaît une expédition ?

— Oui, chef.

— O. K. Mettez des chargeurs dans vos pétards.

Et comme ils hésitaient :

— Allez, faites vite !

Les deux gosses sentaient la présence de la femme assise. Elle était blonde, banale, mais son maquillage était frais, parfaitement réussi. Absente, le Capitaine se fût mieux, davantage et mieux affronté aux deux mousses. Sortant de ses yeux clairs et profonds, de son sourire, de chacun de ses gestes, mais plutôt comme d'une fleur son parfum, la corolle de soie noire où les

jambes roses, croisées, étaient ses stigmates noués, la féminité de cette poupée rose, adroite, s'étalait dans le bureau et confondait les mâles. Aucun des trois n'était parfaitement maître de soi, leur frissonnement créait autour de chacun une aura de désir, d'orgueil, de vanité, qui s'enchevêtrait dans les deux autres. Ils avaient le trac sous le regard de la dactylo immobile. Graves, les deux mêmes sortirent de l'étui de cuir leur revolver et Riton dit :

— Le mien est prêt, chef.

— Le mien aussi, chef.

— Ça va. Alors d'acc... ?

— Oui, chef.

Ils répondirent en même temps. Aussi sec, le Capitaine, d'une seule main rafla sur la table deux paires de menottes et, par le même geste rapide, à Riton il en lança une et l'autre à son pote :

— Mettez ça dans vos poches, c'est pour tout à l'heure. Allez. Restez prêts, je vous appellerai.

En sortant, dans la main de Riton, les menottes firent ce bruit métallique qui, depuis plusieurs années, était pour lui le bruit même du malheur et une immense tristesse aussitôt voila son cœur. Les menottes sont l'accessoire indispensable du cérémonial d'une arrestation. Elles en sont le symbole si puissant que sa vue, dans la main pourtant amie de certains flics, suffit à provoquer en moi non la crainte, mais comme le reflet d'une grande détresse. Riton eut envie de s'enfuir. Puisque les menottes étaient ouvertes dans ses mains libres, c'est. lui parut-il deux secondes, qu'il n'en était libéré. Pour la première fois la victime tenait et s'en effrayait le couteau du sacrificateur. Cette ambiguïté ne dura pas. Une grande force le durcit. La présence de cet engin dans sa main, en face d'une femme, fit de lui un petit homme. Il mit les menottes dans sa poche, salua, et sortit sans que rien trahît son émoi. Derrière la porte, les deux gosses

eurent le courage de ne pas s'arrêter, mais la marche de Riton devint plus lourde, aux foulées plus lentes et plus longues. S'il venait de recevoir une investiture ce signe surtout le métamorphosait en son propre ennemi.

Il était devenu celui qui peut s'arrêter et encore celui qu'on ne peut arrêter, puisqu'il est lui-même l'arrestateur. Enfin, cet objet d'acier était un butin sur l'ennemi, un trophée. Où elle tenait les menottes, sa main dans la poche de sa culotte, il marchait très lourdement pour empêcher sa joie d'être visible. Et la force conférée par les menottes lui donnait cette autorité des gens armés ou riches, qui se manifeste presque toujours par plus de lourdeur dans la démarche. Les voyous disent eux-mêmes :

— C'est un mec qu'a de l'autor, ou qu'a du poids. A un tournant du couloir, son copain sortit la machine :

— Ah! le joujou! Vise si le clair de lune ça va ricocher dessus!

Riton sortit les siennes.

— Dis donc, je peux pas y croire.

Il resta un instant songeur, n'écoutant pas l'autre lui dire :

— A qui c'est qu'on va les mettre? T'as pas idée? Alors, tu rêves...

Riton les regardait. Il s'était enfermé un poignet.

Il dit :

— Qu'est-ce qu'on a pu me les coller de fois, les bracerottes! C'est chacun son tour. Faudrait que ça soye un poulet...

— Ça sera sûrement un Juif. Tu crois pas?

En fait il s'agissait d'arrêter deux patriotes un instant échappés du maquis pour chercher à Paris les mots d'ordre du moment, ce que Riton et son pote ne surent que le lendemain matin, après l'arrestation des deux gars, l'un de vingt-trois et l'autre de vingt-quatre ans. La joie féroce et exaltante qu'il espérait de l'aventure,

les maquisards la refusèrent à Riton qui ne connut qu'une satisfaction rageuse. Ils furent arrêtés très simplement, dans une chambre d'hôtel, et quand, pourtant fiers de voir que leurs victimes étaient plus âgées qu'eux, les gosses, avec la brusquerie volée aux flics authentiques, emprisonnèrent dans l'acier les quatre poignets solides, bruns, moussus, dans ce réduit pâlot, forts de la force vive des forêts, de la sève d'un avril éternel, de la violence verte en liberté, les captifs laissèrent errer sur les menottes un tel regard de mépris que les trois chasseurs en éprouvèrent une honte qui s'exprima sur-le-champ en brimades. Le Capitaine rengaina son feu afin de leur opposer plus exactement son humanité haineuse, pour les combattre avec sa chair enragée ainsi mieux soulagée. Il les regardait en colère. Il dit froidement :

— Mes salauds, vous n'espérez pas vous faire les pattes, non ? Je vous guettais. On le savait que vous deviez venir. On vous avait donnés. Y a des donneuses chez vous...

Tandis que l'autre souriait, le plus jeune gars osa dire :

— Monsieur, vous avez tort de nous insulter et d'insulter les patriotes. Au surplus, ce n'est pas à vous de porter un jugement, vous ne faites qu'une fonction de police...

Le Capitaine hésita. Un moment les maquisards et les miliciens virent l'angoisse non peinte, mais sculptée sur son visage : il cherchait mentalement, très vite, et s'affolait de ne le trouver, dans le plus reculé de sa gorge, un ton de voix d'une force et d'une violence inouïe, jamais employé jusqu'alors, une voix ayant besoin de toute sa vigueur, de toutes les parties de son corps, faite d'elles, qui en eussent été épuisées, de sorte qu'elle fût restée seule, vomie jusqu'à tirer les os et les muscles, tout le corps chargé de haine dans le



vomissement afin de lui donner la force d'assommer les deux impertinents. La haine. Le Capitaine, éperdu, fou de rage, s'enfonçait en lui-même. Il explorait ses cavités, mais la voix ne descendait pas assez bas. A sa gorge il porta sa main. Son angoisse était visible. Il roulait des yeux fous. Rendant un secret hommage à la poésie, au Verbe, obscurément il sentait qu'on ne doit qu'avec la voix dominer les hommes, mais ignorant des jeux prestigieux du langage il cherchait le ton qui foudroie. Après six secondes, las, épuisé par cette recherche au fond de son antre à voix, la bouche sèche il dit doucement :

— Je vous en ferai roter.

Le maquisard sourit tristement, puis son visage redevint impassible. Ne pouvant les jeter lui-même dehors et leur fermer la porte, à ses ennemis il fermait son visage. Les deux miliciens connurent la même honte et même rage qui les unit sur-le-champ dans une profonde amitié. Une haine commune peut seule donner une pareille force à l'amitié. Voilà le rôle des ennemis. Ils nous lient d'amour. Ainsi les Français pendant quelques jours s'aimèrent — dans leur haine (agissante) pour les Allemands. Les deux gosses échappèrent au regard des maquisards. Riton releva son revolver et son camarade, plus nerveux frémit sur sa jambe. Un geste du maquisard contre un des miliciens et l'autre, ce pendant d'amour, risquait sa vie pour son ami. Quand le Capitaine leur fit signe, Riton appuya brutalement le canon de son revolver sur le dos du maquisard le plus âgé et lui dit en le poussant :

— Allez, marchez.

Malgré lui, il venait de parler à la deuxième personne du pluriel. Les deux hommes, les poignets pris, descendirent l'escalier de l'hôtel et montèrent en auto. Riton fut surpris de leur beauté. Les maquisards avaient plus d'allure que les miliciens du même âge. Certai-

nement, ils étaient faits d'un métal plus noble. Ceci n'est pas un compliment sous ma plume. Par noblesse, j'entends un certain assemblage conventionnel de lignes très belles. Une certaine tenue physique et morale. Le métal noble est celui qui passe le plus souvent au feu : l'acier. On ne saurait regretter qu'ils n'aient été du côté des Allemands qui demeurent plus beaux d'avoir eu de beaux ennemis. J'eusse aimé, pourtant, par une sorte de raffinement sadique, que les maquisards combattissent pour le mal. Ceux que j'ai vus étaient de beaux et trop braves garçons. Après d'eux Riton ni son pote ne perdaient rien de leur beauté méchante, mais ils pensaient aux autres miliciens à lunettes, débiles, courbés, sales, gras ou malingres, ils éprouvaient la tristesse que moi-même je connus à la Santé en observant des voyous sans beauté ni malice, alors que j'avais l'audace et la force d'imaginer des patronages pieux et pleins de gars adorables, où pourtant l'élément « outlaw » était représenté par les plus beaux garçons. Les miliciens copiaient la jeunesse du Reich et les maquisards avaient encore l'avantage de l'originalité et sa fraîcheur. Alors qu'on craignait que tout fût ersatz et faux semblants des servitudes très belles, une jeunesse splendide, ivre de liberté, vivait dans les bois. Cette trouvaille étonnante, le désespoir l'avait provoquée. La Résistance surgissait, s'érigait dans les broussailles comme dans les poils une queue nerveuse. La France entière, comme cette queue, se soulevait. Dans son fauteuil, assis ou couché sur son divan, en entendant la Marseillaise, le bourgeois français se fût levé, mais il était debout près d'une fenêtre; couvert, il se fût découvert : il était tête nue. Pour honorer la France, d'un geste magnifique du bras droit il retirait comme on dégaine, de son nez ses lunettes d'écaille à larges et épaisses branches, et il les tenait devant sa poitrine, jusqu'à la fin de l'hymne joué

sur les collines, au crépuscule. La Marseillaise sortait des bois :

— Tu ne l'emporteras pas en Paradis!

Le jeune maquisard répondit ainsi à un coup de pied que lui donna Riton, humilié par tant de prestige.

— J' vais t'y foutre un coup d' targette dans les tibias, y crânera pus, l' frangin!

L'arrestation ayant eu lieu le matin, toute la journée de Riton fut comme meurtrie par cette honte, non qu'il y pensât ni surtout qu'il sût analyser avec application les raisons qu'il avait d'être triste, mais il sentait son âme mal à l'aise. Ce n'est que le soir, en croisant Erik sur le boulevard qu'il se sentit un peu apaisé. Si la Milice était une stupéfiante association de voyous, lâches presque toujours, menés au pillage (car leur mensualité de huit mille francs ne pouvait que porter le nom de part du butin), elle était aussi une police puisqu'elle arrêtaît, et toujours en fonction d'un certain ordre social, jamais librement. Sa fonction de police, elle ne pouvait l'accomplir qu'avec excès, avec ces excès mêmes qui la magnifièrent. Ivre d'être enfin la police, elle agit dans l'ivresse. Sous une apparence de légalité et de probité, elle essaya d'abord de masquer ses pillages et ses meurtres; mais la joie de pouvoir voler sans danger la rendit cynique. Toutefois, les miliciens s'écartaient des voyous restés purs, anarchiques jusqu'à la moelle. Toute la Milice se croyait prête à trahir ce qu'elle servait. Nous verrons qu'elle en fut, jusqu'à un certain point incapable.

Dans les égouts s'organise, sans qu'on y prenne garde, une vie merveilleuse qui va durer plusieurs jours. Quelques milliers de soldats allemands s'y étaient réfugiés et bientôt Paris fut habité par une ville étrange, qui était à l'ombre de la ville libre, son enfer, son double honteux, au sens exact, ses bas-fonds. Cette ville avait ses lois, ses règles, ses coutumes. Des

groupes s'étaient installés, pour une vie qui pourrait être longue, dans des retraites de maçonnerie. On y dormait presque toujours, sur des couvertures et des capotes. Les soldats espéraient la délivrance. Ils maigrissaient. Les barbes couvraient les visages. Ils étaient sales, puait la crasse, la merde, la souffrance dans lesquelles ils continuaient à s'aimer. Les miliciens restés libres, les partisans allemands, les membres secrets de la Gestapo, leur passaient de la nourriture et des vêtements qui permettaient à certains de sortir au clair de lune. Chaque groupe accordait une permission d'une heure à quelques-uns qui la passaient accroupis dans les bosquets des Tuileries ou du Luxembourg où des Français avaient déposé des munitions et des vivres. Je voudrais encore marquer la beauté des Allemands vaincus, fuyards. Leurs yeux sévères, les traits rigides, quelquefois un sourire d'une tristesse infinie. Ils n'avaient plus d'espoir. Ils ne vaincraient plus, mais ils combattaient encore. Ils n'avaient plus de foyer, plus de famille et ils luttait contre les rats, l'odeur, la faim, pour faire encore l'amour dans les égouts. Les miliciens camouflés les aidaient encore. Chaque milicien ne prétendait l'être que pour se sentir en fraternelle compagnie, pour aussi turbiner plus à l'aise et le gars resté seul, libre, refusant d'avoir partie liée avec qui ce fût, par sa seule attitude, leur était un reproche. Au surplus, c'était un rival. Pour les miliciens, aux yeux du flic qu'ils étaient devenus, le voleur travaillant seul était un ennemi. Autre cas : s'il avait désiré entrer dans la Milice et qu'on l'eût refusé, avec ce cave, les scrupules devenaient inutiles.

On désigna un peloton pour l'exécution des vingt-huit victimes. Trente-cinq hommes. J'ai dit la joie de Riton en apprenant qu'on l'avait désigné. Il était dans la chambrée quand le sergent l'avertit ainsi que deux autres gars :

— Vous ferez partie du peloton d'exécution.

Il pâlit un peu. Mais il devina aussitôt que tous les yeux le regardaient. La fierté le cabra, elle le fit se redresser. Du coup son corps vibra jusqu'à la mèche bouclée qui tomba sur ses yeux. Avec un peu plus de sécheresse que de fermeté il répondit :

— Bien, chef, et demeura immobile, les yeux fixes :

— Dégraissez votre mousqueton. Le caporal vous réveillera demain matin à trois heures.

Cette précision le terrifia, mais il ne montra rien de son trouble et il dit encore :

— Bien, chef.

Le sergent sortit pour aller prévenir d'autres gars. Les deux camarades de la chambrée, également désignés, se dirigèrent vers Riton. Ils n'étaient pas copains, mais à partir de cet instant naquit entre eux une sorte de complicité. La même désinvolture se manifestait dans les gestes des trois mômes, mais leurs yeux brillaient. L'un prononça le premier :

— Trois heures du matin, on n'a pas de pot, c'était demain dimanche.

Riton fit un mouvement de l'épaule qui voulait dire : « Tant pis, c'est la fatalité. »

Un seul type dans la chambrée murmura :

— Tu parles d'une corvée...

Mais il fut vite couvert :

— Ben alors, c'est notre boulot.

— C'est le métier qui rentre.

— On est payé pour ça.

Une voix dit :

— Ça ne fait rien, c'est quand même des truands...

— Et puis après qu'est-ce qu'on en a foutre !

Il n'osa pas dire : « Tant mieux », mais tous acceptaient de voir dans cette corvée l'activité extrême pour laquelle ils s'étaient liés. C'était le point culminant de leur vie de miliciens, l'acte qui exactement les accom-

plissait puisque d'un seul coup et sans danger il faisait d'eux des assassins, des traîtres, des flics. Tuer des bourgeois, les eût charmés, sans doute, puisqu'il s'agissait de tuer afin d'être un dur. Ils eussent connu le plaisir de la vengeance, mais peut-être avec une certaine horreur en face de ce meurtre massif et inutile pour eux. Pourtant ils sentaient le besoin d'une aide. Et quand ils dégraissèrent leurs fusils, ils surent très vite qu'une cruauté noire pourrait abolir les moindres remords, les plus grandes défaillances.

Une réflexion :

— C'est dans le ventre ou dans le cul qu'on va leur coller ça, et le ricanement qui la suivit fit poindre dans la chambre la cruauté. Un croc, un œil, un ricanement et l'on comprit aussitôt le parti qu'on pouvait tirer d'elle.

Quelqu'un répondit en riant :

— Toi t'aimerais mieux leur foute une giclée dans les miches, hein salaud ?

— Moi je vais viser le caveur (le cœur).

— Moi entre les châsses. Sur l'os la balle va rebondir.

On riait, c'était à qui serait le plus féroce. On se vautrait dans le meurtre, on avait les jambes, les cuisses et les mains pleines de sang. En regardant son arme aux aciers luisants, Riton prononça :

— Y a pas à dire, pour ce qui est du féroce on en connaît un bout. Et se tournant vers ses potes en souriant, mais les yeux graves :

— Pas vrai les durs de durs ?

Une joie très forte l'habitait d'être le délégué de la cruauté volontaire de toute une chambrée. Un jeune milicien, qui sortait avec un pote, dit :

— Ça, c'est pas révolutionnaire.

. . . . .

— Tu dors ?

La pression de la main posée sur son ventre, le son

de la voix le réveillèrent tout à fait. Il ouvrit les yeux. Roger était accroupi à côté de lui.

— Tu veux tirer ? et il lui mit dans la bouche, sans la lâcher, la cigarette allumée, qu'il retira de la sienne. Riton avala deux goulées et renvoya la fumée.

— Qu'est-ce que tu veux ? C'est l'heure ?

— Je peux pas roupiller.

Ils parlaient bas.

— Moi, je me suis assoupi.

Riton tourna ses yeux vers le plafond et l'air indifférent, il dit :

— T'as le trac ?

— Ah non.

— Un petit peu, quoi.

— Ça te fait rien à toi ?

— Pourquoi que tu crois que je suis venu à la Milice. Donne que je tire.

Il aspira un peu de fumée qu'il rejeta et :

— Si t'as les miches qui jouent des castagnettes, demande à te faire remplacer, c'est pas les clients qui vont manquer.

— T'es malade.

— Gueule pas si fort, tordu. Va pieuter, t'as encore deux plombs.

A la première heure du jour, le dimanche 17 juillet, toute la prison fut réveillée par une salve et sept coups de grâce. Elle en entendit encore trois autres. On saluait l'aurore. Vingt-huit gamins s'écroulèrent dans leur sang au pied du mur de ronde. Dans la cellule où il était seul, Pierrot reçut ainsi confirmation de sa gloire. Il prit instinctivement l'attitude morale la plus souple, permettant d'encaisser les coups durs.

« Ne vous raidissez pas. »

« Faut pas se raidir. »

Malgré lui son masque prit un caractère tragique : ses yeux s'écarquillèrent dans l'aube, sa bouche s'entr'

ouvrit, ses lèvres se crispèrent autour d'un O, mais bien vite il redonna quelque souplesse à son visage en secouant sa tête, en passant la langue sur ses lèvres, en bâillant, en s'étirant.

« Il faut être naturel, la situation est tellement naturelle. Et pis quoi, ça veut dire qu'ils ne devaient vivre que jusqu'à vingt ans. Cet acharnement demande une volonté qui ne peut trouver sa source que dans l'amour, dans la passion. Mais si je montre tant de passion pour sortir du bien, c'est que je suis lié passionnément au bien. Et si le mal suscite une telle passion c'est qu'il est lui-même un bien puisque l'on ne peut aimer que ce qui est bien, c'est-à-dire vivant.

« Et puis quoi, ça veut dire que tu ne devais vivre que jusqu'à vingt ans. Jean, je cause avec toi parce que tu peux me comprendre. On ne doit pas s'énervier, ni l'un ni l'autre, on n'en sortirait pas. Rester calme. Tu dois en prendre ton parti... »

De les penser ne suffisait pas ; idéals, ces mots eussent eu trop de noblesse encore. Il fallait que je les prononce. Accoudé au cercueil, les pieds et les jambes contre les gerbes de fleurs, j'étais penché sur son visage. Devant les fleurs je bandai et j'en eus honte, mais je sentis qu'à la rigidité du cadavre je ne pouvais opposer que la rigidité de ma verge. Je bandais et ne désirais personne. Je me répondis :

— C'est la fatigue.

Par la mort de Jean D. m'est révélé le sens des grandes funérailles que les nations accordent à leurs héros. D'un peuple qui a perdu l'homme qui accaparait son attention le chagrin fait accomplir à ce peuple les plus étranges fantaisies : drapeaux hissés mi-la hampe, discours, radios, rues portant son nom... Par cet enterrement la famille de Jean connaissait les fastes, les pompes princières, et la mère était anoblie par cet écusson portant le D majuscule brodé d'argent.



Dans le silence, les yeux fermes, je perçus l'écho — le prolongement plutôt — d'une plainte ou d'un appel très lointain, qui se faisait en moi, mais qui avait la résonance de ces appels prolongés que les fermières lancent sur la lande, entendus un soir d'automne derrière un buisson d'épines, près d'une fondrière, par la fillette attardée avec ses oies, et qui vient chercher son goûter. C'est un cri pareil que j'entendis, et il me semblait avoir des rapports dans son irréalité physique et sa réalité humaine, avec les images qui s'échappent de la prunelle lors d'une grande fatigue et donnent naissance à un véritable fantastique. Jean pourrissait parmi les roses, mais il paraissait très bien comprendre la situation. Le silence même de son étroit visage pâle était intelligent. Visiblement, il savait que les cris, les pleurs, me précipiteraient dans des grands remous tragiques, dans des mouvements de l'âme d'où je ne pourrais plus me dépêtrer. Je sombre-rais. Et son attitude heureusement me conseillait d'être prudent, de ne pas accorder trop de crédit au théâtre. Heureusement, elles ne sont pas énoncées à haute voix, et quand, au fond de vous des mots très précis ne les formulent pas, de certaines pensées la cruauté est terrible. Que de morts j'ai pu souhaiter. En moi-même je garde un charnier dont la poésie aurait à répondre. Que de cœurs dévorés, de gorges traversées, tranchées, de poitrines ouvertes, que de mensonges, d'armes empoisonnées, de baisers ! Je suis surpris par le jour, surpris par mon jeu cruel et ridicule. On me dit que l'officier allemand qui commanda le carnage d'Oradour avait un visage assez doux, plutôt sympathique. Il a fait ce qu'il a pu — beaucoup — pour la poésie. Il a bien mérité d'elle. Mes morts rarement osent exprimer ma cruauté. J'aime et respecte cet officier. Jean m'écoutait :

... — Tu as vingt ans et c'est pas mal. Tu ne pouvais

pas, mais crois-moi (j'adoucis encore ma voix pour éviter le ton un peu déclamatoire que donnerait la répétition) tu ne pouvais pas dépasser vingt ans. Moi je vais continuer. On va bien t'arranger, t'enfermer, on te fera une belle tombe...

Malgré mes efforts, mon visage restait crispé. J'eusse désiré sourire un peu, mais ce me fut impossible. Toutefois cette conversation sur un mode familier, un peu niais, calma beaucoup ma souffrance. Quand je la crois éprouver, la cause de mon amitié que j'allais dire blessée, qu'il faut dire révélée et exaltée par cette mort si cette souffrance m'était causée par la disparition de l'amitié que me portait Jean? J'ai pu m'habituer peu à peu à la force et à la chaleur intime, confortante, de cette amitié et de n'en plus recevoir le rayon me cause peut-être cette douleur? Mon extrême sensibilité a pu percevoir qu'un astre était mort? Quel moyen ai-je donc de savoir s'il s'agit de la naissance au jour de mon amitié pour lui ou de la mort au jour de la sienne pour moi? Je voudrais me payer de mots le moins possible, mais je songe que cette amitié a peut-être été nourrie à l'amour fou, violent, dévorant (amitié nourrie... amour dévorant...) que je portais à Jean il y a des années. Mon sentiment actuel ne peut se mesurer qu'à la violence de ma peine en constatant mon amitié (et sa force) au moment même que m'échappe celui pour qui je l'éprouve (mot très juste) et je crois bien que mon amour autrefois me causait les mêmes douleurs quand je sentais Jean hors de ma vue ou loin de moi par son cœur indifférent. L'aventure de la mort de Jean devenait naturelle. Le garçon d'amphithéâtre s'approcha de moi, posa sa main sur mon épaule et me dit en l'y gardant :

— Y faut pas rester, monsieur. Ça fait un quart d'heure que vous êtes là. Soyez raisonnable.

Je dis oui, sans le regarder. Il libéra mon épaule et dit encore :

— Il fait chaud. On va le descendre au frigidaire.

Je me penchai sur le front virant déjà au vert, j'y mis un baiser et toujours penché sur lui, je murmurai :

— Oui. Au frigidaire tu seras mieux. Patiente encore un peu va. Au revoir, mon petit.

Sans doute le frigidaire, me dis-je, est une invention très propre, hygiénique, et puisque le corps de Jean n'est plus qu'un cadavre, il est bien qu'on l'y conserve, pourtant il accomplira son destin de mort quand sa tombe sera comblée. Il faut donc qu'on l'enterre le plus tôt possible. Sorti de l'amphithéâtre, je m'efforçai de maintenir en moi ce ton que j'avais eu avec Jean, mais si je réussis quelques réflexions raisonnables je sentais la croûte fragile menacée par la poussée d'un chagrin sourd, terrible, qui grondait au plus profond de ma misère et qui n'attendait qu'une défaillance dans mon attention pour éclater en sanglots et en désespoir. Personne, rien n'empêcherait qu'eût lieu le soir même la fête, le festin délicat et intime où je m'attablerais seul *autour* du cadavre. L'arrière-salle d'une boutique pouvait suffire. Les glaces, les dorures, les stucs devenaient inutiles. Sur un autel de fortune s'offrent les sacrifices les mieux acceptés de Dieu. Du linge blanc et parfois sanglant qui l'entoure je déferai sans respect le corps posé sur la table de sapin. D'abord un drap, puis une longue chemise blanche, en toile. Corps et linge étaient glacés. Ils sortaient du frigidaire. La poitrine était trouée en trois endroits. Je ne le reconnus pas. Je défis les bras raides des manches. J'enlevai au bas de la chemise les épingles qui faisaient d'elle un sac. Les pieds nus, les jambes, les cuisses de Jean, son ventre apparurent glacés. Quelle paix m'apporte ce festin. Dans mon souvenir sa queue, qui déchargeait si calmement, prend les proportions et parfois la sereine apparence d'un pom-

mier d'avril sous ses fleurs blanches. Même pour manger ses amis, il faut les faire cuire. Préparer du feu, des marmites. Ce fut long avant de m'attabler avec une fourchette, ainsi que Riton avec le chat. Et maintenant tu n'es plus que cette branche épineuse qui déchire mon regard. Que pourrais-je faire à ce houx que tu es devenu pour un jour ? Autrefois j'en eusse caressé tes joues délicates jusqu'à les faire saigner. Ses pointes se seraient prises dans ta peau et dans tes cheveux, elles auraient déchiré ton haleine comme un tulle et peut-être le houx s'y fût-il accroché. Aujourd'hui je n'ose te toucher. Ton immobilité même griffe le vide. Ces feuilles rigides, vernies, ont la couleur de la méchanceté. Il faut que je me gante pour te mettre à la poubelle. Car tu fus aussi, pour quelques minutes, une poubelle sur le bord d'un trottoir, pleine d'un amas de débris, de tessons de bouteilles, de coquilles d'œufs, de croûtons de pain mouillés, de vin, de démêlures de cheveux, d'os prouvant les ripailles des étages supérieurs, de fanes de poireaux. Sur son rebord, jusqu'au pied de la boîte à ordures qui reposait dans la cendre renversée, coulait un désordre violet de chrysanthèmes flétris, dont un, tachant, trouant, blessant mortellement le flanc de cette poubelle privilégiée la décorait d'un ordre somptueux. De mes mains pieuses, j'étendis ma tendresse et ma vénération, les laissant reposer plutôt que les posant, comme un voile de blonde ou de brune, et pour que le vent ne les emporte pas, avec les gestes délicats et voletants d'une habilleuse d'étoile, je les maintins par des couronnes de fleurs et de lauriers. Sur les pans déchirés de ces voiles je posai le pied et d'énormes blocs de pierre accourus à mon appel. La boîte ainsi revêtue, posséda le charme des suspensions de salons protégées des mouches par un coupon de gaze, noué par endessous, ou d'un visage derrière une voilette, d'une queue malade enveloppée de charpie, d'une croûte

de pain sous les toiles d'araignées et la poussière. Pourtant ce n'est pas sans danger que j'apportais une telle charge sentimentale à l'intérieur de cette boîte de fer que ma ferveur transformait en une machine infernale. Elle explosa. Le plus beau soleil d'artifice, par l'âme de Jean développé, dispersait une gerbe de verre, de tifs, de trognons, d'épluchures, de plumes, de côtellettes rongées, de fleurs fanées et de délicates coquilles d'œufs. Le temps d'un battement de paupières et tout était pourtant dans l'ordre terrestre, sauf qu'il me restait cette sorte d'affaissement qui succède à l'acte d'amour, une grande tristesse, et le dépaysement dans mon propre pays. Je sors d'un rêve que je ne puis rapporter. Un rêve ne peut être fixé. Il s'écoule et chacune de ses images constamment se transforme puisqu'il n'existe que dans le temps et non dans l'espace. Puis l'oubli, la confusion... mais ce que je peux dire, c'est l'impression qu'il m'a fait. A mon réveil, je savais que je sortais d'un rêve où j'avais commis le mal (je ne sais par quelle action : meurtre, vol ?) mais j'avais commis le mal, et j'éprouvais le sentiment de connaître la profondeur de la vie. Quelque chose comme si le monde avait une surface sur laquelle nous glissons (le bien) et une épaisseur où l'on ne s'enfonce que rarement, plus rarement qu'on ne croit (je note tout de suite qu'il s'agissait ainsi en rêve d'un séjour en prison). Je crois que ce rejet du monde par le monde peut donner une humilité ou un orgueil, ou vous obliger à rechercher de nouvelles règles de vie, que ce nouvel univers vous permette de voir *l'autre monde*. Il serait difficile d'expliquer pourquoi dans la cour de cette prison passait le cortège funèbre de tous les rois de la Terre. Ce n'est pourtant pas l'instant d'être imprécis. En réalité chaque roi, chaque reine, chaque prince royal, vêtu d'un manteau de cour de velours noir à traîne et coiffé de la couronne d'or fermée, voilée de

crêpe le plus souvent, menait le deuil de tous les autres rois. Déjà étaient passés devant elle presque tous les rois du monde — ce qui veut dire d'Europe, quand la bonne vit s'avancer un carrosse doré traîné par des chevaux blancs vêtus de deuil. Une reine y était assise, le sceptre au poing et le poing aux genoux. Elle était morte. A pied, une autre reine suivait, dont le visage était voilé. On ne pouvait les reconnaître. On savait que c'était des rois, des reines et des princes à leur couronne et à la raideur un peu timide de leur marche. Malgré la dignité et l'éloignement forcé auxquels les oblige la vie, ces monarques parurent très près de la boniche qui les regardait défilér, avec étonnement, mais sans plus de crainte ni d'émerveillement qu'elle n'eût regardé passer une bande d'oies conduites par le jars. Ce cortège donnait vraiment l'impression de la richesse, les bijoux de deuil y étaient avec profusion, sauf qu'il n'y avait pas une fleur, un feuillage, si ce n'est brodés d'argent sur noir. La reine d'Espagne, reconnue grâce à son éventail, pleura beaucoup. Le roi de Roumanie était maigre, presque sans chair, et blanc. Tous les princes allemands le suivaient. Et chacun, dans ce cortège, était seul, pris, capturé dans un bloc de solitude d'où il ne pouvait rien voir que lui-même et l'exceptionnelle magnificence — non d'un destin — mais de la trace de ce destin qu'il continuait. Leur solitude enfin, et leur indifférence permettaient à la bonne d'être *maîtresse d'elle-même* en face de ces personnages hautains. Elle les regarda comme sa patronne regardait le samedi de son balcon passer les noces.

Je suis soudain seul parce que le ciel est bleu, les arbres verts, la rue calme, et qu'un chien marche, aussi seul que moi, devant moi. J'avance lentement, mais fortement. Je crois qu'il fait nuit. Ces paysages que je découvre, ces maisons avec leurs réclames, les affiches, les vitrines au milieu de quoi je passe en

souverain sont de la même substance que les personnages de ce livre, que les visions que je découvre quand ma bouche et ma langue sont occupées dans les poils d'un œil de bronze où je crois reconnaître un rappel des goûts de mon enfance pour les tunnels. J'encule le monde.

. . . . .  
Au deuxième meurtre Riton fut plus calme. Il croyait s'habituer alors qu'ils venaient de commettre le plus grand mal. Il était déjà mort à la douleur et mort tout simplement puisqu'il venait de tuer sa propre image.

. . . . .  
Avant d'être affecté à Paris, Erik passa plusieurs semaines dans un château du Loiret qu'il occupait avec cinq hommes de sa batterie. Ils étaient cinq jeunes Allemands. Le parc était toujours clos. Personne ne l'entretenait. Les soldats allaient prendre dans le bourg, à un kilomètre du château chaque midi et soir, leur nourriture à la cuisine commune. Ils mangeaient et revenaient au château où l'on avait établi un poste d'observation. Dans cette vie qui pourrait être calme au cœur d'un parc de France, tout le désordre était apporté par Erik, le plus beau, le plus audacieux des cinq, sorte de délégué du Mal parmi nous. Le château dormait le jour et s'animait la nuit. Les rapports des cinq gars devinrent étranges. A travers les salons, la bibliothèque, dans les escaliers, les greniers ils passaient et repassaient, selon un mécanisme d'amour, de préséances, de haines, plus compliquées encore que celui qui dirige, noue et dénoue les manigances des palais. Leur jeunesse, leur beauté, leur solitude, leur vie nocturne, la rigueur de leurs lois étant agissantes chargèrent à bloc ce château d'une violence qui réussit à le faire croire damné. A l'une des fenêtres, à la plus noble, flottait l'étendard rouge à croix gammée. Le portrait d'Hitler était dans le grand salon, collé sur

une glace. Celui de Goering sur le mur d'en face, le regardait. Cette double présence gênait les amours et les exaspérait. Quand ils sortaient le soir, avec leurs camarades du bourg, les soldats s'enivraient. En rentrant au château, les grandes glaces du vestibule leur renvoyaient d'étincelantes images de guerriers allumés par le vin. Le premier soir, Erik, ivre de vin, ivre d'être en face de lui-même, se regarda curieusement dans le vestibule. Les sept ampoules du lustre et les quatre appliques étaient allumées. Erik, noir sous ses cheveux et son costume de tankiste, était debout, seul et rigide, dans un brasier lui-même au centre de la nuit. Il se recula un peu. Dans la glace son image s'écarta de lui. Il tendit le bras pour l'attirer à soi, mais sa main ne rencontra rien; il sentait bien, malgré l'ivresse, qu'il lui suffirait d'avancer pour faire venir à sa rencontre son image renversée, mais il sentait aussi que n'étant qu'une image, elle devait obéir à ses désirs. Il s'impatienta. Dans la glace, son visage rouge devint tragique et d'une telle beauté qu'Erik douta que ce visage fût le sien. En même temps, il exigeait de soumettre un mâle pareil, aussi fort, aussi solide. Il s'obstina et recula d'un pas. L'image recula. Un cri de rage rauque, inarticulé, se forma dans sa gorge et se répercuta dans les corridors et les salons vides. Le fauve de la glace fit un tel mouvement de la tête que le calot tomba et les boucles brunes s'éparpillèrent sur le visage dont la mâchoire inférieure se détendit. Erik trembla. L'ivresse l'aidant à sombrer, il était à deux pas de perdre la raison dans sa propre beauté. Machinalement, c'est-à-dire selon un chemin beaucoup plus savant et plus sûr que s'il eût été apparemment concerté, il se campa, une jambe tendue, tendant elle-même le drap noir du pantalon, la main gauche relevant les mèches sur la tempe gauche, et la main droite s'appuyant, se reposant sur l'étui à revolver de cuir jaune. Le geste commencé par Erik, l'image le



continua les yeux fixes. Sa main gauche ouvrit l'étui et tira le revolver, le braqua contre Erik et fit feu. Un éclat de rire éclata avec la détonation. C'étaient les cinq copains qui rentraient. Une salve retentit. Tous les cinq tirèrent sur leurs images. Chaque soir recommençait la même orgie, mais tandis qu'ils visaient le cœur, Erik tirait plus bas, sur son sexe et quelquefois sur celui des autres. En peu de temps toutes les glaces du vestibule, des salons et des chambres furent trouées d'une gerbe d'étoiles de givre. Tuer un homme est le symbole du Mal. Tuer sans que rien ne compense cette perte de vie, c'est le Mal. C'est le Mal absolu. Rarement j'emploie ce dernier mot car il m'effraye, mais ici il me paraît s'imposer. Or, et les métaphysiciens le diront, les absolus ne s'ajoutent pas. Atteint une fois grâce au meurtre — qui en est le symbole — le Mal rend moralement inutiles tous autres actes mauvais. Mille cadavres ou un seul, c'est pareil. C'est l'état de péché mortel dont on ne se sauvera plus. On peut aligner les corps si l'on a les nerfs assez forts. mais la répétition les calmera. C'est alors que l'on peut dire que la sensibilité s'émousse comme chaque fois qu'un acte se répète sauf dans l'acte de créer. Pour la dernière fois les trente-cinq miliciens abaissèrent les fusils et mirent l'arme au pied. Ils étaient par cinq, chaque groupe de trois en trois mètres, en face du mur de sept mètres de haut. Sept groupes sous l'unique commandement d'un lieutenant. Un sergent donnait le coup de grâce. Une première fois les auxiliaires de la prison emportèrent sept cadavres. Au même endroit, sur le sang des premiers, on disposa les sept petits gars suivants qui attendaient leur tour, stupéfaits de ce jeu devant le mur et si tôt le matin. Stupéfaits de cette pancarte blanche à la hauteur de leur cœur. Leur visage resta étonné. On les enleva. A leur place en vinrent sept autres debout, frileux, inquiets du résultat. Feu... Ils moururent. Enfin, les sept derniers. Les

trente-cinq exécutés étaient pâles. Ils voulaient marcher au pas et leurs jambes de laine les portaient mal. Plusieurs étaient hagards et aucun n'oublierait de sa vie les regards ni les visages de pervenche des vingt-huit assassinés. Leur belle autorité disparut. S'ils tenaient debout, c'était à cause du bloc qu'ils formaient. Arrivés au rond-point, on leur distribua un demi-verre de rhum. Ils l'avalèrent en silence. Ce rhum n'était pas le leur, mais celui des condamnés et ils sentaient que toute l'importance de l'aventure leur était enlevée au profit des vingt-huit innocents. La grande porte de la prison était ouverte. Le Chef commanda :

— Garde à vous!

Les miliciens joignirent les talons, redressèrent la tête. L'immobilité fit davantage chavirer les yeux et les esprits. Sur un bateau qui court à l'abîme on les obligeait à un geste aussi bête que cirer leurs souliers ou saluer un caporal.

— En avant marche!

Un rayon de soleil dorait la cime du mur. Et les miliciens entrant dans ce dimanche dont le seuil inquiet donnait sur la mort passèrent la porte. On leur accorda quartier libre pour la journée. Ils allèrent dans la ville, le corps et le regard sévère, tel que je veux être.

Les maquereaux m'offrent un très bel exemple de sévérité. Dans l'attitude, je veux conserver cette apparente rigueur, non que je craigne, comme eux, de me laisser entraîner par la nonchalance, y succomber, mais mû par un souci esthétique, cette attitude me semble belle, même si elle contient en elle-même, un moment plus souple, plus sinueux, retors, ou quelque magma très mou à quoi cette attitude donne forme. Poussé par un seul mobile — esthétique — je provoque en vain l'érection d'un être dur et beau. Encore qu'écrire souvent me gêne. Ecrire — et avant que d'écrire entrer dans la possession de cet état de

grâce qui est une sorte de légèreté, d'inhadérence au sol, au solide, à ce qu'on nomme habituellement le réel — écrire m'oblige à une espèce de loufoquerie dans l'attitude, dans les gestes et même dans les mots. Voler — et vivre parmi les voleurs — exige une présence de chair, d'os et d'esprit positif, qui se manifeste par des gestes brefs, mesurés, sobres, nécessaires, pratiques. Si parmi les voleurs je montrais cette légèreté, cette attente de l'ange et ces gestes qui l'appellent et veulent l'apprivoiser, on ne m'accorderait plus aucun sérieux. Si je me soumetts à leurs gestes, à leur verbe précis, je n'écrirai plus rien, je perdrai cette grâce qui m'a permis la quête des nouvelles du ciel. Il faut choisir ou alterner. Ou se taire.

. . . . .  
Riton sortit seul. De café en café, il but quelques bocks de bière, brune, comme en Allemagne. Un malaise aussi délicat et fragile — mais présent — qu'une fleur de myosotis — avait éclos en lui. Il portait la peine germée de son acte du matin. Enfin il éprouva le calme vers le soir, dans le métro, appuyé au ventre chaud d'Erik. Quand ils furent sortis du métro, d'un seul bras, le tankiste serra contre lui le gosse, l'embrassa sur un œil (éraflant ainsi sa bouche au bord du béret penché) et disparut dans la nuit. Un vide effrayant troua le ventre de Riton qui rentra à la caserne, seul avec sa solitude au milieu de lui.

« C'est peut-être le chat qui m'a rendu pareil », se dit-il.

Il entendait murmurer à son oreille, dans la nuit :

— Vous êtes un homme mort.

Et c'était bien la même angoisse qui fut sur le point de m'abattre, de demander pouce, quand je rencontrai, la nuit, broutant l'herbe gelée du fossé, des chevaux sans cavaliers. Quels soldats pouvaient les avoir abandonnés là, quels amoureux ? Sans doute, pour cheminer

près d'un vieux monastère, sur le bord d'un torrent, j'avais revêtu la forme puissante d'Erik, son visage noir, et je me camouflais dans cette brume qui émane toujours d'un beau ténébreux, je me sentais protégé par la puissance fabuleuse du Reich, néanmoins en mon cœur, je connaissais la présence aiguë et incandescente de Jean Genet, fou de peur. Mais peut-être n'eussé-je jamais autant conscience de moi-même qu'en de tels instants. Quand je tenais Jean accroché par les dents à la gueule de mon revolver, la peur aussi rétrécissait, en le rendant plus aigu, mon centre de conscience. La peur de tirer combattant la peur de ne pas tirer. Jean vivait plus que moi ses dernières secondes. Enfin la paix fut à Riton définitivement rendue, quand il fut appelé, dix jours après, un matin, au corps de garde. On demandait à le voir, tout de suite. C'était un civil.

— Oh! Paulo!

Ils s'embrassèrent comme deux frères, deux enfants. Ils s'écartèrent tout de suite des hommes de garde, ils parlèrent à voix basse.

— Tu es sorti?

— Oui. Et toi ça va? Y a des combines, non?

— Des fois. Je t'expliquerai. Mais comment que t'as fait?

Riton éprouvait un léger sentiment de culpabilité en face de Paulo qui sortait du camp de concentration de Rouillé. Il était celui qui semble tout pouvoir de l'autre côté de la barricade. Il espérait chaque jour qu'on le désignerait parmi les hommes chargés de la garde du camp. Jusque-là il n'avait rien pu faire pour son pote..

— Mais comment que tu t'es démerdé? Tu t'as fait la paire?

— Tu penses. J'aurais dû venir plus tôt si le maquis n'avait pas fait le con.

— Qu'est-ce qui y a eu ?

Paulo expliqua. Le camp était partagé en deux groupes qui se méprisaient mutuellement, et se haïssaient : les détenus de droit commun, et les politiques. Un jour, les maquisards, en nombre et armés, vinrent délivrer les politiques du camp. Ils désarmèrent les gendarmes plus ou moins complices, et emmenèrent leurs copains.

— Alors, nous, on met les bouts ! se dirent et dirent les droits communs. Mais les maquisards les tinrent en respect avec les mitraillettes : « Si vous faites un pas, on vous descend. » Les maquisards emmenèrent les politiques et aux gendarmes rendirent leurs armes afin qu'ils continuent de garder les détenus de droit commun.

« Y a eu une surveillance formidable après ce coup là, tu penses. Alors il a fallu que j'attende un mois pour pouvoir me tirer. »

Toute ma haine à l'égard des politiques afflue à mon cœur, en même temps que j'éprouve un agréable soulagement de me sentir m'éloigner d'eux et de trouver une bonne raison de les haïr. Riton regretta de n'avoir pas davantage maltraité les maquisards, mais il se rassurait en pensant que d'autres paieraient. Ainsi les haines précisaient leur objet.

— Et toi alors, qu'est-ce qui y a de neuf ?

— Moi ? Rien.

Riton pensa que Paulo ignorait Erik. Et tout à coup il dit :

— Tu causes le Fritz, toi ?

— Non, pourquoi ?

— Pour rien.

Paulo haussa les épaules.

— T'as été malheureux, hein ?

Je sais la réponse. Je ne regrette ni Mettray qui me fut alors aussi terrible qu'à Paulo le camp, ni la Centrale.

Ces années de malheur tapissent le fond de notre mémoire d'une sorte de mousse très douce et d'ombre très obscure, où je me laisse couler quelquefois, où je present pouvoir trouver un refuge quand la vie sera mauvaise, mais aussi de ces fonds bouleversés naissent de confus et innombrables désirs qui, si l'on sait s'y prendre, peuvent se formuler, pour composer à celui qui les porte, un ensemble de mouvements qui feront sa vie belle et violente. J'ose une image. Au fond de nous, ces années déposèrent une vase où éclosent des bulles. Chaque bulle habitée d'une individuelle volonté *d'être*, se développe, se déforme, transforme, seule et selon les autres bulles, pour former un ensemble très beau, irisé, violent, manifestant une volonté sortie de cette vase. Dans ma fatigue entre la veille et le sommeil, entre la douleur et ce qui la combat (une sorte de volonté de paix, je crois) je suis visité par tous ces personnages dont j'ai parlé et par d'autres encore, que je ne peux saisir. Ils ont l'air de sortir des limbes, c'est-à-dire d'une région où les corps sont imparfaits, mal formés, un peu malléables, comme les bonshommes de mastic entre les doigts des gosses... « de sortir des limbes ». C'est pire, ils viennent de sortir d'une de ces chapelles surmontant les caveaux dans le cimetière. Je ne dors pas. Je sais qu'ils sont au courant des faits et gestes de Jean, là-bas, dans sa mort. Ils vivent dans la tombe où ils retournent.



Reprenons le récit des événements des toits. L'inquiétude empêcha de dormir le sergent. Il se leva dans la nuit et fit une ronde à travers l'appartement. Dans la chambre, sur le lit, les trois soldats étaient endormis dans un enchevêtrement que le plus indulgent des hommes eût jugé scandaleux, mais c'est la fatigue seule qui emmêlait ainsi les soldats sur le bord de la

tombe. Il passa dans la salle à manger dirigeant avec précaution le faisceau de sa lampe de poche. A ses pieds il vit le spectacle que j'ai dépeint. Riton dormait le bras tendu, la main presque entièrement enfouie dans le pantalon d'Erik endormi. Le premier mouvement du sergent fut de les réveiller. Non qu'il eût de haine contre les amours de cet ordre, mais afin d'accomplir, croyait-il, sincèrement, un acte vertueux, alors qu'en réalité s'il eût agi c'était sous la poussée du besoin de manifester sa présence au centre d'un acte, ne fût-ce qu'en détruisant cet acte. Se donner de l'importance. Il était avec six hommes et un Français, perdu à tout jamais sur un îlot que la trahison minait, que les fusils surveillaient. Il ne dit rien et rentra se coucher. Non parce qu'il n'avait plus d'autorité, mais parce que le comportement moral de ces hommes si près de la mort, isolés et perdus certainement, n'avait plus aucun rapport avec leur comportement vital. Spontanément il comprit que toute intervention le mettrait en posture de coupable, car il était en face de deux hommes dont l'activité de soldat ne consistait plus qu'à mourir. Ils seraient morts demain. Leurs gestes de ce soir devenaient sacrés, ne relevaient que d'eux seuls. Ce monde moral qu'ils venaient d'ériger et de cohabiter ne dépendait que de leurs deux volontés. Homme de troupe le sergent eût pu le réveiller, rire avec eux ou les engueuler, mais gardé la moindre de ses phrases prendrait un sens ridicule de sanction. Il rentra se coucher et crut lui-même n'agir ainsi — ou se défendre d'agir — que par le choix d'une indulgence sans égale, l'indulgence d'un chef qui connaît les hommes et les excuse. En lui-même, il murmura :

— La plus vile conquête de l'homme, l'homme.

Quand il fit jour, quand ils furent réveillés, la prudence obligea les soldats à rester assis où ils étaient de peur qu'en marchant, ils ne fissent du bruit qui eût

inquiété les locataires de l'étage au-dessous. Pourtant ils eussent aimé explorer ces chambres conquises, encore chaude de la vie des propriétaires en fuite. Les appartements s'offrent au cambrioleur avec une impudeur douloureuse. Sans les rechercher, nous découvrons les habitudes intimes des bourgeois, et je peux dire que j'ai trouvé au fond des tiroirs, des slips merdeux, des chaussettes recroquevillées dures et sèches, qu'en les dépliant on libérait de leur triste parfum. J'ai trouvé même des fragments de merde abandonnés dans les tiroirs de commodes somptueuses. J'ai cru longtemps que les femmes sont les plus sales; à la vérité ce sont les hommes. Quant à l'imagination des uns et des autres elle vaut ce que vaut celle de la police. S'ils ont planqué les cent raides dans un pli du rideau des fenêtres, sous une pile de draps, ou derrière un cadre, ils sont tranquilles. Tranquilles sauf la mortelle inquiétude qui fait le fond de toute leur vie quand ils sont à plus de vingt mètres du magot, mais qu'ai-je à dire puisque je pisse dans l'évier, j'oublie dans les hôtels, sur l'armoire des étrons dans de vieux journaux, et je n'ai pas l'audace d'abandonner dans ma chambre, pour une heure, mon fric. Je marche avec, je vole avec, je dors avec.

Les soldats ne firent aucune toilette. Les robinets ne coulaient pas. Le manque d'eau les affola. Il en restait à peine dans leur bidon. Le sergent permit qu'ils parlassent à demi-voix, car la rumeur du jour confondait leur murmure. Ils avaient dans les yeux leurs cheveux blonds et aux coins des paupières un peu de morve blanche. C'était un réveil dans la paille. Cet appartement paraissait aux soldats le domaine de la mort. Il était aussi inquiétant de s'y trouver que dans certaines contrées où le terrain est miné, où des serpents gonflent leur gorge délicate, où poussent les lauriers-roses. Nous avions peur. Non du danger mais



de l'accumulation de signes fatidiques. A chaque fenêtre, le sergent posta un homme qui pourrait tirer sur les insurgés. Puis il partagea également en huit les vivres de la journée. Encore qu'il ne voulût pas en parler, à deux reprises, il fit à Erik, en souriant, sur Riton des observations montrant qu'il était au courant. Erik sourit, et devant ses camarades blagueurs, il reconnut l'aventure de la nuit. Aucun scandale n'eut lieu. Ils rirent un peu et s'égayèrent en silence en regardant le gosse dont la beauté soudainement leur fut révélée. Il était accroupi sur le lit et mangeait du pain avec du chocolat. Comme il était le plus jeune, il se permettait de faire le fou. Riton mordit dans le chocolat et prit un bidon pour boire, mais Erik le lui arracha des mains. Les beaux yeux étonnés de l'enfant se posèrent sur les siens. Erik murmura en riant doucement et lui repassant le bidon sans avoir bu :

— Je suis Allemand.

Sous ce sourire, Riton sourit. Erik tendit son doigt vers lui :

— Toi Français... et il rit un peu plus fort.

Et je m'explique la polygamie quand je sais combien vite s'épuisent les charmes d'un garçon-fille et combien sont plus lents à disparaître les charmes d'un garçon-mâle. Erik voulait paraître blaguer cette prétention, mais qu'elle fût déjà énoncée, fût-ce sur un ton ironique, indiquait assez qu'elle était au fond de ses rapports avec Riton. De la même façon son goût de la dénonciation — vite camouflé par le rire — avait percé lors du commandement donné à son groupe de sept hommes. Cet orgueil qu'il pressentait, au lieu d'attrister Riton, lui accorda plutôt une sorte de repos. Cinq Allemands étaient dans la chambre. Erik était debout derrière le lit. Son intervention détourna l'attention des soldats qui parlèrent d'autre chose, mais en passant près de Riton, un soldat en souriant caressa ses cheveux emmê-

lés. L'étonnement, puis l'inquiétude s'emparèrent du gosse. Il secoua la tête pour se débarrasser de cette main, mais il n'osa aucun geste, aucune moue de mauvaise humeur, pas même un froncement de sourcil. Et tout de suite, aux rires, aux regards, il comprit que les soldats savaient. Il crut qu'ils se moquaient avec mépris. Il rougit. N'ayant pu se laver, il avait le visage luisant où la rougeur parut étincelante, plus chaude. Un des soldats le vit dans la glace, et sans montrer au gosse qu'il l'avait remarquée, la dénonga en souriant à Erik qui s'approcha doucement de Riton, derrière lui, le prit par le cou, le renversa un peu, et l'embrassa dans les cheveux avec beaucoup de gentillesse, en face de ses camarades et du sergent. Personne ne commenta ce geste, naturel et charmant. Riton sourit car, bien qu'il eût prétendu s'en moquer, il acceptait de publier ses amours tant il aimait Erik dont la personne souveraine venait de s'imposer à tous par ce calme baiser.

Puis Riton, tout à coup, sentit qu'il tombait dans un précipice. Erik l'aimait-il vraiment? Il eût voulu lui dire qu'à l'heure de leur mort enlacés, le plus humain était de s'accorder mutuellement le plus grand bonheur. Mais dire cela était difficile. Il ne savait pas l'allemand. Il eut envie de pleurer. Tout le monde un instant, se regarda en silence, avec gravité. Les soldats chargés de veiller aux fenêtres entre-bâillées, et de tirer, étaient étendus à plat ventre sur le tapis, afin de n'être pas vus des maisons d'en face. Quand ils prirent cette position le soleil se levait à peine. Il faisait gris, encore que la journée s'annonçât belle. On ne voyait rien sur le boulevard, un peu brouillé par une légère brume. Ils épiaient avec nonchalance. Erik nettoya son revolver et Riton sa mitraillette. Les autres s'assoupirent. Une heure après, le soleil avait chassé la brume et quand Riton s'approcha de la fenêtre, derrière un rideau de tulle incrusté de motifs de dentelle, après un moment

de stupeur, la plus étrange émotion, la plus forte, la plus douloureuse, s'empara de son âme et de son corps, le tendit et le laissa en loques. Il ne pleura pas. Tout le boulevard, sur deux rangs, était pavoisé de drapeaux tricolores. Il fit solennellement ses adieux à la France. Pour sa trahison, on pavoisait. On le mettait à la porte de son pays, et au réveil tous les Français agitaient à leurs fenêtres le pavillon de la liberté reconquise, de la pureté retrouvée. Il allait chez les morts aujourd'hui et c'était fête sur terre, au soleil, dans l'air bleu. Il était chez les morts. Il ne pleura pas. Mais il sut qu'il aimait son pays. Comme j'ai compris le jour de sa mort que j'aimais Jean, c'est en la perdant qu'il comprit qu'il aimait la France. Des fenêtres sortaient avec les français des drapeaux anglais et américains. Une merde, un dégueulis tricolores dégouлинаient de partout. Riton comprit le sens de l'activité silencieuse de la maison. Toute la nuit, la ville entière avait filé des aunes de cotonnades bleue, blanche et rouge. Et ce matin, la Marseillaise lasse de voler sur Paris s'était abattue épuisée, déchiquetée dans les rues. Or ce miracle avait lieu le jour de sa mort. Une seconde Riton songea qu'il pouvait encore descendre l'escalier en cachette des Boches. Les Boches — voici ce qui montre bien que la douleur invente toute une symbolique par quoi l'on espère agir mystiquement; j'ai hésité à mettre un B majuscule au mot Boche, par mépris, pour en faire un nom *commun* (les Boches et les Miliciens ont tué Jean que je vénère et c'est selon moi la plus belle histoire de Boche et de Milicien que j'offre à sa mémoire. Erik a mes faveurs). Ou prendre son élan du balcon dans la rue. Il ne se ferait aucun mal, car c'était aujourd'hui qu'il suffisait de souhaiter un prodige pour qu'il s'accomplît. Les Fritz tireraient sans doute et alors il songea très sérieusement à risquer la mort par une balle allemande. Un assez bizarre sentiment de

purification, de rédemption s'attachait à cette idée, faisant poindre sur sa paupière une larme qui ne coula pas. Il aurait trahi la France, mais il serait mort pour elle. Il s'en fallut de très peu qu'il n'accomplît un acte héroïque, une descente en vrille parmi les trois couleurs.

« Qu'est-ce que j'en ai à foutre, moi, de la France. C'est tous des cons. Je les encule à pied et à cheval. »

Il ne pouvait que songer cela. Mais il était encore trop jeune pour garder à son visage la sérénité de l'indifférence et les coins de sa petite bouche gonflée tombèrent douloureusement à l'idée de ce que lui fut la France, à l'idée de la joie qu'il perdait, et enfin parce que malgré sa force toujours une amertume de laisser les choses du monde accompagner la joie la plus grave des expéditions merveilleuses sur les terres interdites. Il fit une drôle de gueule. Il ne lui vint pas à l'idée qu'il avait joué, perdu, et qu'il payait. Ce qu'il éprouvait n'était pas comparable à la peine que provoque le retournement de la mauvaise carte. Cela venait surtout de la décision que la France, ses amis, sa famille avaient pris ; le mettre à la porte de la joie, des jeux, des plaisirs, des peines et de pavoiser en l'honneur de cet exil. Sa bouche était encore pâteuse après qu'il eut mangé du pain et du chocolat. Il faisait sombre dans la chambre où les Allemands dormaient. Il n'était pas peigné. Dans la chambre il traînait des cheveux des démêloirs. Un soldat débraillé dont la ceinture était défaite et la chemise à demi sortie du pantalon, jouant le rôle de filles en cheveux sortant du lit, passa de la chambre au salon. Il renifla. Depuis un moment une goutte de morve coulait de son nez. Il ne se débarbouillerait plus jamais. Il voulut avec son ongle nettoyer le coin de ses yeux un peu chassieux. Un léger vent fit bouger tous les drapeaux.

*Ya d' la joie !*

*Bonjour, bonjour les hirondelles, y a d' la joie !*

Il siffla entre ses dents une mesure de cet air. La première voiture qui passa dans la rue était blanche avec une croix-rouge sur le toit. Il y avait encore des blessés parmi les Français. Il avait tiré. Un peu d'orgueil à cette idée le ranima. Il avait tué des jeunes gens aux barricades. Il en avait blessé d'autres avec sa mitrailleuse. Avec Mademoiselle. Les filles soignaient les blessés, les embrassaient. La France ferait des discours. La France. La France, toujours la France. Il avait Erik. Sur-le-champ cet amour ne l'emplit pas assez. Il y avait en lui une place pour le regret. Les Allemands soudain — car une grande douleur vous donne une lucidité extraordinaire, les choses qui ne s'accordent pas s'encastrent merveilleusement, et d'autres qui semblaient vêtues de tissus splendides vous apparaissent décharnées dans leur nudité osseuse — les Allemands lui parurent ce qu'ils étaient : des monstres. Ce n'est pas parce qu'ils tiraient sur les Français. Riton ne regrettait pas les morts qu'il avait faits. Il regrettait de ne pouvoir être près de ceux qui les pleurnichaient. Les Allemands faisaient leur boulot. Tout en eux était monstrueux, c'est-à-dire s'opposait à la joie des Français. Ceux-ci étaient lugubres, noirs, mais les autres étaient verts. Dans cette chambre ils avaient une gravité de gens dont le destin n'est que douleur. Riton ne savait guère penser, cependant il osa en lui-même cette réflexion d'une audace admirable :

« Qui c'est maintenant mes potes, mes ca-ma-ra-des ? C'est eux, c'est pas mes copains de Paname. Je suis foutu, y a pas à tortiller du cul, j'suis foutu mon Riton. »

Les soldats ronflaient. L'âme souterraine animait ce tombeau exceptionnel, élevé au sommet d'un immeuble géant d'où Riton pouvait regarder, le cœur débordant de paix, la joie naïve des habitants de la terre. Il était immobile, gardant toujours sa gueule meurtrie. Son chagrin dura bien cinq à six minutes, juste ce qu'il fallait

afin de le préparer pour ce qui suivra. Il s'accroupit, le dos tourné à la fenêtre, regardant au mur le calendrier à feuillets mobiles, légers, l'éphéméride qui marquait : 15 août, Assomption, et défit un peu sa ceinture. Le sergent relisait ses lettres, Erik regardait avec mélancolie son harmonica. Il attendait un hurlement des sirènes pour jouer un peu, fût-ce encore en sourdine. Trois détonations ébranlèrent l'appartement. C'est le soldat de la chambre qui avait tiré sur quelques gars traversant le boulevard. La question du tir avait été débattue. On avait décidé de tirer dans chaque occasion indispensable afin de ménager les munitions, et surtout pour ne pas signaler le repaire. La maison n'était sûrement pas abandonnée. On devait tirer surtout pour aider les camarades allemands aux prises dans la rue avec les insurgés. Le sergent parut effrayé par l'intervention du tireur. Il s'était sans doute ménagé par les toits un chemin pour la fuite, mais ils n'eussent pu aller très loin puisque le pâté de maisons n'était qu'un roc abrupt, taillé entre quatre rues. S'ils étaient découverts, c'était la mort certaine. Après cette décharge le silence devint plus cruel. L'inquiétude pénétra dans l'appartement sous forme de signes que révélaient les objets. Il paraissait impossible, en effet, qu'il y eût là un poste de radio, ni que le cadre d'une photo soit tourné, ni qu'une tache sur le mur soit visible s'ils ne devaient pas mourir aujourd'hui, s'ils ne devaient pas sauter. Les sept mâles et le même fatigués par la lutte, un quart d'heure peut-être furent saisis dans la pose même où le bruit de la rafale les avait cloués. Les nerfs étaient à bout. Il flottait depuis le matin dans l'appartement une angoisse si pénible qu'elle rendait presque noirs l'air des chambres et l'air des visages. Chaque angle, chaque pointe aiguë d'un geste immobile, du pli cassé d'une étoffe, d'un trou, d'un doigt, instantanément émirent des signaux de détresse. La nervosité était

extrême. La mine d'angoisse qui chargeait les chambres fut centuplée en deux secondes. Le sergent murmura des reproches au tireur qui répondit sur un ton à peine plus élevé par un autre murmure dont surtout le sens était donné par le mouvement des lèvres. Le sergent domina son désir de hurler un ordre, mais cette impossibilité d'exprimer sa rage l'exaspéra. Il eut le geste malheureux d'écarter le soldat de son arme et de la donner à un camarade qu'il mettrait à sa place. La petite gueule du tireur battue par des mèches blondes, se crispa, son regard se durcit. La colère s'amassait à mesure qu'elle était contrainte. On ne pouvait parler, on n'osait faire les gestes brutaux qu'il fallait. Cette scène rapide et nécessairement muette se prolongea dans l'attente anxieuse des hommes. Le soldat s'était à demi relevé d'un bond, il se retrouva un genou à peine posé en terre, les mains vides, l'une d'elles pendante le long de son corps, l'autre accrochée à ses cheveux mais dans un mouvement frémissant de n'être pas achevé, un peu pareil à celui du coureur qui prend le départ attendant impatiemment de se continuer — et se continuant déjà par tout le frémissement du corps — par une course ou un saut. La colère crispait sa bouche, pâlisait son visage, la haine avec elle rapprochait ses sourcils noués en une masse de ténèbres d'où un éclair à intervalles réguliers s'échappait pour frapper le sergent et détruire l'Allemagne. Dompté par la nécessité d'être soumis même en une pareille minute, stupéfait, immobile, le soldat resta dans cette position. Mais l'inquiétude avait pénétré dans l'appartement. Assis au pied du lit, sur le bord, Erik gardait sans le savoir en silence ses lèvres sèches sur le nid d'abeilles de son harmonica. Il s'en foutait. On attendit. Le sergent qui, son geste trop vif accompli était resté un instant immobile, hésita une seconde et passa dans le salon. En sortant, son corps

découvrit Riton accroupi, hébété, au regard du tireur. Il faisait nuit. A moins qu'il eût fait continuellement jour. Je crois même qu'il n'y avait pas de nuit, ni de jour, au sommet de la haute maison. En plein jour on était quelquefois en pleine nuit, c'est-à-dire que tous les moments révélaient une activité nocturne. On allait si doucement à travers l'espace, le mouvement de la terre était si lent que les gestes des soldats n'étaient que douceur. La tête sur un tas de cordages, un corps était endormi. Ou bien un gars chuchotait. Un gars rêvait. La manœuvre se faisait en sourdine et la nuit pouvait être du plein jour. Riton se leva. Tout à coup il se préoccupa du jour qu'on était. Il se dirigea vers le mur pour arracher les pages de l'éphéméride. Ce geste le tirait un peu du tragique et l'y replaçait plus profondément.

— C'est de la connerie, mais faut que je voie quel jour qu'on est.

En se relevant son pantalon qui n'avait pas de passants, glissa totalement hors de la ceinture et la chemise se releva bouffant dans le dos et la poitrine. Il s'en rendit à peine compte, pourtant il fit le geste de remonter le froc avec la main. Pour aller jusqu'au mur, il lui fallait écarter ou déranger le tireur qui n'avait pas bougé et dont le regard haineux depuis que le sergent était sorti, pesait sur Riton. Quand le gosse passa près de lui, le soldat, en voyant ce désordre du costume, trouva enfin un prétexte pour libérer sa colère. De la main brutalement il saisit la ceinture et tira le même à lui dont malgré la dureté le torse était fragile. Il était flexible aussi, et il se recourba en arrière, comme pour rétablir son équilibre, ou pour s'échapper, mais le soldat le retint en passant avec plus de colère encore, sa main gauche autour de la taille. Riton crut à un jeu et bien qu'il eût rarement joué avec ce soldat se retint des deux mains à sa tête bouclée que la rapidité de tout ce mou-



vement assez brusque plaqua contre lui. Or le soldat malgré sa colère ne pouvait, en sentant l'ironie, s'empêcher d'être, il est vrai d'une façon très imprécise, sous le charme de l'attitude la plus noble du respect et de la foi. Une sorte de confusion sentimentale irisa son âme et lui causa un léger vertige. L'enfant qui vit dans la glace de la cheminée qu'Erik le regardait dans le dos voulut s'écarter. Le soldat le sentit, resserra son étreinte, et Riton, se raccrochant à ses cheveux, serra contre lui plus fort la tête du Frisé, dont le front se posa sur le ventre, dans cet espace entre la ceinture et le pantalon, tandis que la bouche était écrasée sur la braguette de drap bleu et rigide. La signification de la posture changeait. L'Allemand semblait s'accrocher au gosse par cette ceinture comme à une bouée de sauvetage. Ce mâle blessé, emporté par la rage, était à genoux devant un Français de seize ans qui paraissait être son protecteur, couronnant avec indulgence sa tête de deux fortes mains nouées. Toute la chambre attendait en silence. Le soldat refusa de libérer le gosse, il le retint fermement de ses bras musclés, rageur, humilié d'avoir le visage perdu dans l'ombre du pantalon dont il humait l'odeur la bouche entr'ouverte sur la queue. Il voulut relever la tête, mais la boucle de la ceinture lui écorcha le front. La douleur le fit enfin accomplir le geste vers la réalisation de quoi tout convergeait, le geste qui devait donner son nom à la journée : l'Allemand, le bras nerveux, le buste soudain vif sur ses cuisses arc-boutées par le relèvement, dans une fureur folle courba sous lui le même qui prit dans les siens ses yeux de bête traquée. Riton voulut encore s'enfuir, mais il était pris et sa tête cogna contre le bois de lit. Les trois autres soldats regardaient, silencieux, ce corps à corps presque immobile. Leur attention et leur silence faisaient partie de l'action elle-même. Ils la rendaient parfaite en la rendant publique et publiquement consentie. Leur

attention — leur présence, en trois points de la chambre — enveloppaient l'action. Deux hommes et un sergent montaient la garde aux fenêtres du cinquième étage d'un immeuble miné menacé par cent fusils afin qu'un pirate noir enculât un jeune traître aux abois. La peur est une sorte d'élément où les gestes s'accomplissent sans qu'on les reconnaisse. Elle pourrait jouer le rôle de l'éther. Elle allège encore les actes qui ne sont pas conditionnés par ce qui la provoqua. Elle aiguisa la connaissance qu'on a d'eux. Elle alourdit et brouille les autres. Que le nid ne soit pas repéré, que la maison n'explose, qu'on ne les grille, cette peur ne semblait pas en être la préoccupation, mais plutôt elle faisait en eux une sorte de vide où seul prenait place ce fait extraordinaire, vraiment inattendu à l'heure de la mort. Puisqu'ils étaient au bord du monde au sommet de ce roc posté à la pointe extrême du Finis Terrae, ils pouvaient regarder sans souci, se donner *tout entiers* à l'exécution parfaite de cet acte, puisqu'il n'y avait à l'envisager que dans sa forme fermée, coupée d'avec le futur, il était l'ultime. Après lui, plus rien. Il fallait le rendre aussi intense que possible, c'est-à-dire que chacun en devait avoir la plus grande conscience afin de concentrer dans cet acte le plus de vie possible. Que leurs moments soient brefs, mais chargés de conscience. Un léger sourire joua sur leurs lèvres. La main d'Erik, posée sur le lit, gardait son harmonica. Il souriait du même sourire que les autres. Quand la tête de Riton cogna sur le bois de lit cela fit un bruit sourd, mais faible, et lui-même poussa une très légère plainte de douleur. Les trois soldats témoins de la lutte, sans aucune pitié, mais pleins de colère pour celui qui risquant de tout faire rater firent les mêmes gestes des bras, et articulèrent en silence, en ouvrant largement la bouche, les mêmes menaces dont l'enfant comprit le sens à la dureté de leurs regards et de leurs traits. Au

lieu de maudire le tortionnaire, leur haine allait à l'enfant capable de les priver de la joie de ses tortures. Enfin sûr que le choc serait sans danger, quand le silence fut rétabli, cette haine s'effaça, aux bouches reflorissait le sourire subtil, mais déjà le gosse assommé d'un coup de tête au menton où coulait du sang, le pantalon rabaissé, était allongé sur le lit, le visage écrasé sur les draps, le corps broyé par le corps solide du soldat qui sut avoir le sang-froid de poser son fardeau avec assez de délicatesse pour ne pas faire geindre le sommier. On entendit à peine les ressorts. Pour Riton c'était arrivé. Incapable d'imaginer où irait cette fureur, il fit cependant de lui-même les mouvements qui pouvaient aider à calmer le soldat. Le milicien sur le matelas ramena juste auprès d'Erik qui était resté assis, le poing fermé sur l'harmonica, ses pieds qui pendaient à terre. Les autres soldats regardaient.

« Heureusement que je m'suis un peu nettoyé l'oignon. »

De la porte, le sergent regardait aussi. Fâché d'avoir eu un mouvement trop brutal contre un soldat qui se battait et qui mourrait sans doute aujourd'hui il n'osa pas intervenir. Il était d'ailleurs sous un sentiment dont je vous reparlerai. Dans le silence de la ville que troublait parfois le bruit d'une automobile de la Croix-Rouge transportant secrètement des armes, par la fenêtre entr'ouverte une voix fêlée, mince et ténue, plus pure d'être fêlée — un jouet cassé — faite de la ténacité des faibles, traversant le feuillage des arbres monta du pavé et portant jusqu'à l'oreille de Riton terrassé par le Frisé, cette chanson dont l'air lui parut radieux :

*Ils ont brisé mon violon...*

Le cul défoncé par le membre du soldat maladroit, Riton mordait le traversin pour ne pas crier. Le brutal s'arrêta, souffla un peu, laissant sa joue contre la nuque

de Riton. Il renifla. Un court repos, une accalmie dans la fureur du gars qui se mettait la bite en feu parce qu'il n'osait pas y coller de salive permirent au gosse de comprendre la fin de ce couplet, que la voix fragile reprenait :

*Car il avait l'âme française  
Sans peur aux échos du vallon  
Il fit chanter la Marseillaise*

Riton n'osait bouger. Il se demanda d'abord avec inquiétude s'il devait se nettoyer le cul, ou s'il remonterait simplement le foutre au dedans de lui. Et avec quoi se nettoierait-il ? Il n'y avait plus d'eau. Il ne pourrait que s'essuyer. Avec son mouchoir. Le soldat dont Riton sentit sur la nuque la barbe du menton lui donna un coup de rein qui fit geindre le gosse.

... « Il fit chanter la Marseillaise »...

Erik n'avait pas bougé. Il devait regarder l'enfant écrasé par la force se faire trancher. Il devait comprendre que c'était forcé. Bécif, comme disent les Arabes. Il ne faut pas leur parler des Arabes. Riton espéra qu'Erik provoquerait son camarade déloyal. C'était dur, la bite, pas tellement grosse, moins que celle d'Erik, mais si dure ! du bois ! Il faudrait qu'il jouisse tout de suite. Riton ne bande même pas.

« On me viole, quoi. Si seulement il me déflaquait dans le cul, ça serait fini. »

Il désirait que le viol finît et il en redoutait la fin. Sûrement qu'ils y passeraient tous. La présence d'Erik, qu'il sentait encore au bord du lit, le retenait de faire des mouvements de croupe pour aider le soldat à jouir plus vite.

...« aux échos du vallon... »

Avec quoi se nettoierait-il ? Est-ce bien nécessaire. Seulement au bout d'un certain temps le foutre ne pourrit-il pas, dans le corps ? En pourrissant il peut décomposer tout l'intérieur. Qu'est-ce que ça peut

faire. Il serait mort demain. Mais s'il ne se nettoie pas les Boches diront entre eux qu'il est craspec, crado... S'il se torche bien en rentrant son mouchoir dans le cul, on se foutra de lui, tout le monde rigolera. Le soldat recommença à limer. Son pantalon le gênait à l'entre-jambe, car il l'avait baissé jusqu'aux cuisses, pour serrer les flancs du même, et ses fesses blondes étaient à l'air. L'étui de cuir, attaché au ceinturon pendait sur le côté gauche. Le Fritz planta plus profondément, redonna un autre coup plus violent encore, pesa de tout son corps avec la sérénité d'une force qui réside dans la certitude. Il sentit quelque moiteur qui adoucissait le frottement. Cela l'inquiéta, il craignit de s'être écorché et que ce fût du sang. C'était de la sueur. Les mains du soldat passées sous les flancs de Riton le soulevaient un peu tandis qu'il fonçait gravement, calmement, de toute sa force portée dans la croupe. Riton sentit d'abord les soubresauts de la queue et enfin la chaleur du liquide s'échappa par pulsations de plus en plus lentes, comme le sang d'une artère coupée. Le gars du Nord lui déchargeait dans l'œil de bronze... Quand il se releva, doucement pour ne faire aucun bruit, le soldat était calmé. Il souriait. Il resta un moment debout à côté du lit. Il regarda d'un air de défi ses copains qui sourirent puis, lentement, riant plus largement et relevant d'un mouvement de tête ses cheveux blonds, il ajusta son pantalon, son petit boléro noir de tankiste et reboucla son ceinturon. Il dit aux soldats :

— Qu'est-ce que vous attendez ?

Il regarda dans les yeux Erik. Riton dégagé du malabar, mais toujours allongé, avait remonté son froc, rentré le pan de sa chemise et ayant tourné la tête, il attendait avec sur les lèvres un pauvre sourire. Un des soldats qui était assis dans le fauteuil fit le geste d'y aller, mais il se ravisa et se tournant vers la porte, il

invita en riant le sergent à en profiter d'abord. Le sergent regarda Erik et lui fit signe. Erik chuchota un mot et tous sortirent. Il ne se passa rien. Pas le temps. Il fallut fuir par les toits.

. . . . .  
Sortie du tombeau vers le soir, la petite bonne revint à pied par des chemins étroits pleins d'ombre. Elle était seule, une marguerite à la main, étonnée d'être libre. Elle perdait ses bas couleur chair. Elle s'en apercevait à peine et ne s'apercevait pas qu'elle avait encore sur la tête la couronne de perles de verre armée du petit ange de porcelaine rose qui, à chaque pas, tremblotait au bout d'une fine branche de laiton enrobée d'un fil de soie verte. Elle garda cette couronne qui la coiffait sur l'oreille comme la casquette d'un apache, pour aller du cimetière à sa chambre. Un pet, roulant dans son ventre depuis un moment, s'échappa d'elle si fort qu'elle se crut transformée en conque marine :

« Ça a pas de pieds, une conque marine, se dit-elle, comment que je vais faire pour rentrer ? »

Elle n'avait plus de nouvelles de Jean depuis longtemps. Il ne rentrait plus, portant ses armes de maquis en maquis. Ce fut elle qui provoqua mon amour pour Erik. J'étais chez la mère de Jean depuis quelques minutes, bavardant avec le Fritz, quand je dissimulai mal un bâillement.

— Vous avez faim, me dit-il ?

— Un peu.

Il se leva, ouvrit la porte et dans l'ouverture j'aperçus Juliette qui passait, traversant l'autre pièce. Elle portait un tablier gris sur une petite robe noire, si bien que toute l'image qui me reste de cette vision est grise et triste. Elle était dépeignée avec, dans les cheveux, quelques touffes de laine ou des brins de duvet. Peut-être venait-elle de faire le ménage de la chambre à coucher ? Ainsi ce qui restait le plus sensible

de Jean, sa fiancée, avait les apparences d'une sale petite boniche dépeignée. Qu'était donc Jean pour avoir aimé un être d'aussi peu de beauté ? L'avait-il choisie par excès d'humilité, parce que lui-même était de force à assumer seul la beauté du couple ? Erik avait poussé la porte, avec son pied d'abord, et il la retenait avec son grand bras de sorte que c'est sous cette arche que je vis passer et disparaître la bonne. La tristesse que j'éprouvai ne fit pas diminuer mon amour pour Jean, mais j'eus contre lui la rage qu'il m'eût laissé pour me rappeler son souvenir, cette fillette hideuse dans sa fonction. Je me sentais abandonné, las, misérable. Erik appela :  
— Quelle heure est-il ?

Sa voix était sourde et lourde. Je regardai son visage que je vis de profil, le cou tourné faisant saillir un muscle dur et long où s'accrocha ma détresse. La vue de la boniche venait d'ouvrir mon cœur à la lassitude. Mes muscles eux-mêmes étaient gourds et j'avais la bouche et la gorge encombrées par une pelote de cheveux sales. Avais-je trop fumé ou la présence d'Erik agissait-elle ainsi, par ce moyen indirect, afin que j'aime le déserteur ? Jamais je n'aurais la force de supporter mon amour pour Jean si je m'appuyais sur cette fillette malheureuse, par contre je pouvais tout me permettre si j'étais soutenu par Erik. Dans mon cœur ouvert par le dégoût l'amour s'engouffra. Un transport me précipitait vers Erik. En pensée je me collais à lui, greffais mon corps contre le sien afin que sa beauté, sa dureté, me donnassent la force de supporter et de refouler ma nausée. Si je couche sur le dos pour l'enculer, un gosse rétif à l'amour, ses pieds sur mes épaules, la douleur quand je le perfore lui fait, dans un sursaut pressant, coller sa bouche à la mienne. Il cherche le réconfort d'un baiser. Il caresse ma tête, mes cheveux, tandis que je force et que j'entre plus profondément. Il veut oublier sa douleur, il se passionne, il se branle

d'une main et peu à peu, jusqu'à ce qu'il jouisse, l'amour entre en lui par la brèche qu'a causée la douleur. J'aimais Erik. Je l'aime. Et couché dans le lit Louis XV, l'âme de Jean enveloppait la chambre où Erik nu mettait une dure précision, je me détournai de Paulo. Ma tête dans le creux de ses jambes mes yeux cherchèrent ces morpions sacrés, ensuite ma langue, essayant de toucher ce point précis et fort réduit : une seule de ces bestioles. Ma langue se fit plus aiguë, écarta les poils avec beaucoup de délicatesse, enfin dans ces herbes j'eus le bonheur de sentir sous mes papilles le léger relief d'un morbac. D'abord je n'osai pas en détacher ma langue. Je restai là, attentif à garder au sommet de ma langue et de moi-même le bonheur de la découverte. Enfin assez de joie m'étant ainsi donnée je laissai ma tête aux yeux fermés rouler dans le creux du vallon. Une *énorme* tendresse emplît ma bouche. La bête l'y avait laissée, et cette tendresse descendait en moi par le gosier, s'écoulait par tout mon corps. Mes deux bras encerclaient encore Erik et mes mains frôlaient doucement son dos, la racine des fesses et je croyais caresser la pente velue d'un morpion merveilleux de taille, que j'aurais adoré. « Un pou, me dis-je alors, eut mieux transporté et fixé mon amour. Il est plus gros, plus beau de forme, et grossi cent mille fois, ses traits présentent une harmonie plus grande. » Malheureusement, Jean ne m'avait pas laissé de poux. Puis les dents appuyées avec force au muscle interne de la cuisse je tâchai de délimiter une zone sacrée, un jardin plus précis et précieux encore que le reste de la forêt. Mes deux mains passées derrière le gars, s'enfonçaient dans les fesses, aidaient ma tête un peu gênée par le ventre et par le sexe, d'Erik. Dans ma bouche je sentais la présence de l'insecte porteur des secrets de Jean. Je le sentais grossir. J'entendis du bruit. Je me retournai. Paulo rentrait. Il portait son fusil en bandoulière.



Nous étions déjà assez amis pour qu'il me serre la main. Il le fit négligemment.

— Ça va ?

— Ça va et toi ?

— Oui.

Il ne dit rien à Erik. Il marcha vers la fenêtre et regarda la rue, sans quitter ce fusil qui m'intriguait. Paulo pouvait, sans doute, faire le coup de main avec les libérateurs de Paris, mais je ne pouvais m'empêcher de lui croire partie liée avec les Allemands, et je le comptais parmi ces miliciens qui s'engagèrent, dès les premiers jours de l'insurrection, parmi les forces de la résistance française. Ils s'y battaient aux côtés des Français sincères, mais à l'intérieur des rangs ils continuaient leur lutte. Presque tous sachant que la carte allemande avait perdu, ils la jouaient encore en douce. Ils sillonnaient Paris et la France dans des voitures signalées sur tous les murs, d'où partaient des volées de balles. Je m'émerveille encore devant des truands poursuivant une lutte souterraine en faveur d'un maître déchu pour qui jamais ils n'eurent d'amour. Mais sous sa poussière, Paulo paraissait combattre pour la liberté. Erik avait refermé la porte. La vue de Paulo sous ce fardeau et dans cette attitude qui précisait son activité vengeresse, me donna-t-elle quelque honte d'aimer un Boche, je dis :

— Les Allemands n'ont qu'à bien se tenir avec Paulo. Je souriais, mais je me sentais le désir d'être méchant et Erik le sentait aussi. Il me regarda. Il était pâle. Sans doute ma méchanceté voulait surtout dissimuler mon amour, ma réflexion blessa Erik. Il se tut. Je dis encore :

— Vous n'avez pas peur ?

Paulo avait entendu la première phrase, il était rentré, et il nous regardait, son fusil à l'épaule, appuyé des deux mains à la table. Machinalement, je tirai de ma poche un paquet de cigarettes. J'en pris une et

tendit le paquet à Erik. Il refusa en secouant la tête et dit :

— Merci.

— Et toi, dis-je, en me tournant vers Paulo

Il bougea la main. Son geste contenu dans toute l'attitude de son corps allait se déployer, se dérouler, sortir de ces yeux, de ce corps, de ce bras et s'allonger jusqu'à moi....

— Moi? Oh! non. Il fit le même mouvement de la tête qu'Erik et il dit :

— Non, non. J'en veux pas.

Je remis le paquet dans ma poche et allumai la cigarette que j'avais à la bouche. J'étais moins vexé parce qu'on refusait mon offre, que de découvrir jusqu'à quel point, secrètement, Paulo aimait Erik, puisque n'acceptant pas de le laisser seul, il tenait à partager sa solitude. Je ne croyais pouvoir encore déclarer mon amour à Erik, et pas davantage à Paulo qui, à aucun moment, n'avait fait allusion à mes rapports avec Jean. La petite bonne ouvrit la porte et dit :

— Il est midi et quart.

. . . . .  
Les soldats allemands et Riton étaient remontés sur le toit. Ils se sentaient poursuivis moins par les locataires de l'immeuble que par la peur. Ils fuyaient devant la peur. Lentement, suivant les versants les moins exposés des toits, ils gagnèrent en plein jour une encoignure formée de trois cheminées. La cachette était étroite, elle pouvait à peine les contenir bien qu'ils se serrassent accroupis dans une sorte d'agglomération d'où la notion d'individu disparaissait. Aucune pensée ne naissait de cette masse armée, mais une somnolence, un songe dont les thèmes principaux entremêlés étaient le sentiment du vertige, la chute, la nostalgie du Vaterland. N'ayant plus souci d'être entendus, ils parlaient haut. Riton était pris dans les jambes d'Erik.

Ils s'accroupirent l'un contre l'autre, et ils passèrent ainsi la journée, écrasés par les cinq soldats qui débordaient parfois sur le ciel. Autour d'eux on tiraillait, mais ils ne pouvaient rien apercevoir, pas un fragment de rue ni la fenêtre d'un appartement. La chaleur était accablante. Vers le soir un peu d'élasticité fit cette masse de mâles plus souple. Les membres engourdis reprirent vie, Erik et Riton s'éveillèrent. Toujours à l'abri des cheminées, le sergent partagea les vivres qui restaient et on mangea le dernier repas. L'idée de tous était de profiter de la nuit pour descendre et gagner de rue en rue le bois de Vincennes. On tirait beaucoup moins. Le soir imposait son calme. Rien n'était visible sur les toits, pourtant on sentait chaque rebord, chaque balcon recéler un danger, la face de chaque cheminée capable d'être le bouclier d'un soldat et l'autre face celui de son ennemi. Le sergent et les hommes en rampant partirent à la découverte. Deux Allemands restèrent dans la cachette avec les armes et l'eau. Il ne fallait tirer qu'en cas d'urgence. Erik et Riton contournèrent la cheminée et ils s'assirent au pied de cette falaise, la mitrailleuse entre les jambes de Riton. Erik était las. La barbe souple et blonde, adoucissait son visage déjà creusé par la fatigue. Tous deux se taisaient. Ils sortaient de leurs sommeils enchevêtrés. Les yeux étaient vagues, leur bouche lasse. De leur observatoire, ils voyaient un peu mieux, découvraient quelques façades et des fenêtres. En face d'eux, à deux cents mètres à peu près, l'une d'elles s'éclaira d'une lumière légère et mobile. Dans le rectangle lumineux se découpa la silhouette d'un homme. Riton visa et tira une rafale. La silhouette se recula dans l'ombre. Sur la main de Riton, la main ferme, impérieuse d'Erik se posa :

— Laisse.

Riton eut un mouvement d'impatience et son doigt nerveux laissa partir une seconde rafale.

— Laisse... redit Erik d'une voix rauque, grondante mais basse.

Il était à nouveau parcouru par les fleuves de la verte colère. Ils roulaient la nuit sous un ciel terrible, sillonné d'éclairs de chaleur, une eau pleine d'alligators. Sur leurs bords où croissaient des fougères, les sauvages adorateurs de la lune, dans les forêts dansaient autour d'un feu. La tribu conviée au festin s'enivrait de la danse et du régal que serait ce jeune mort cuisant dans un chaudron. Il m'est doux et consolant, parmi les hommes d'un continent noir et bouleversé dont les tribus mangent leurs rois morts, de me retrouver avec les naturels de cette contrée d'Erik, afin de pouvoir, sans danger, sans remords, manger la chair du mort le plus tendre, de pouvoir l'assimiler à la mienne, prendre avec mes doigts les meilleurs morceaux dans leur graisse, les garder sans dégoût dans ma bouche, sur ma langue, les sentir dans mon estomac et savoir que l'essentiel d'eux deviendra le meilleur de moi-même. L'ennui des préparatifs m'y était épargné, sauf que la danse servait la cuisson, la bonne digestion et la plus sûre efficacité des vertus de l'enfant qui bouillait. Je dansais, plus noir que les noirs au bruit du tam-tam, j'assouplissais mon corps, je le disposais à recevoir la nourriture totémique. J'étais sûr d'être le dieu. J'étais Dieu. Assis seul à la table de bois, j'attendais que Jean, mort, et nu, m'apportât lui-même, sur ses bras tendus, son propre cadavre. Je présidais, fourchette et couteau en mains, un festin singulier où j'allais consommer la chair privilégiée. Une auréole, sans doute, entourait ma tête, un nimbe tout mon corps : je me sentais resplendir. Les Noirs jouaient toujours de la flûte de bambou, du tam-tam. Enfin, sortant, je ne sais d'où, Jean mort et nu, marchant sur ses talons, m'apporta

son cadavre, cuit a point, qu'il allongea sur la table, et il disparut. Seul à cette table, divinité que les nègres n'osaient fixer, je mangeai. J'appartenais à la tribu. Et non d'une façon superficielle par le seul fait de ma naissance au milieu d'elle, mais par la grâce d'une adoption où il m'était accordé de participer au festin religieux. Ainsi la mort de Jean D. m'a donné des racines. J'appartiens enfin à cette France que j'ai maudite et si fort désirée. La beauté du sacrifice à la patrie me touche. Avant que ne me piquent les yeux et mes larmes coulent, c'est à la barbe que je constate la première manifestation de mon trouble. Une sorte de chair de poule rendue plus sensible par la présence dans l'épiderme des poils rêches de ma barbe qui tout à coup m'offre la sensation d'être un champ de seigles moissonnés — un chaume — parcouru de deux petits pieds nus. Peut-être mon menton a-t-il tremblé comme celui des enfants chagrins ? J'ai mes morts qui sont morts pour elle, et l'enfant abandonné a maintenant droit de cité. La lune adorable était immobile dans le ciel clair

— Laisse.

Erik prononça le mot plus calmement, plus doucement, semblant rugir d'un coin plus profond, plus mystérieux des forêts. La main resta, empêchant celle de Riton de continuer le tir.

— Pas... (Erik hésita, cherchant le mot.) Pas... maintenant.

La main de Riton perdit sa volonté, et celle d'Erik devint plus amicale. Doucement, de l'autre main, l'Allemand prit la mitrailleuse et il la posa à côté de lui. Il n'avait pas lâché Riton, faisant au contraire plus affectueuse sa pression. Puis il attira à lui la tête du gosse. Il l'embrassa.

— Debout...

Ce mot, prononcé seul, avait la sécheresse d'un commandement, mais déjà Riton s'était habitué aux

manières d'Erik. Il se leva. Le dos appuyé au monument de briques en face de Paris qui veillait, Erik encula Riton. Leurs pantalons étaient baissés sur les talons où la boucle des ceintures sonnait à chaque mouvement. Ce groupe était fort de s'être appuyé à un mur, d'être épaulé, protégé par lui. Si les deux mâles debout se fussent regardés, l'un le baisant en passant sa queue entre les jambes de l'autre, la qualité n'eût pas été la même de la volupté. Bouche à bouche, poitrine contre poitrine, genoux s'entremêlant, ils se fussent noués dans une ivresse qui ne sortait pas d'eux-mêmes, dans une sorte d'ovale clos à toute lumière, mais dans la figure de proue qu'ils formaient, les corps regardaient la nuit comme on regarde l'avenir, le plus faible à l'abri du plus fort, les quatre yeux braqués devant eux, ils projetaient à l'infini le rayon épouvantable de leur amour. Ce relief fouillé de ténèbres sur la surface de brique, c'était la bête griffue d'un blason, l'image sacrée d'un bouclier derrière quoi veillaient deux autres soldats allemands. Erik et Riton ne s'aimaient pas l'un dans l'autre, ils s'échappaient d'eux-mêmes sur le monde, à la face du monde, en un geste victorieux. C'est ainsi que de sa chambre, de Berlin ou de Berchstengaden, arc-bouté, le ventre frappant leur dos, ses genoux le creux des leurs, Hitler émettait sur le monde humilié ses adolescents transfigurés. La beauté du moment endolorit Erik qui débanda légèrement. Riton le sentit et fit doucement mouvoir ses fesses. Erik le serra plus fort dans ses bras. Mais déjà et plus obstinément sa fatigue le ramenait en arrière. Il remontait en lui-même, regagnait sa jeunesse, ses premières noces avec le bourreau alors que sous le bosquet dans chacune de ses mains étonnamment habiles également à tenir la hache, déboutonnait une braguette, écartait une chemise, sortait une queue et qu'Erik leva ses yeux apeurés jusqu'au regard de la brute et lui dit gentiment :

— Ne m'en veuillez pas si je le fais mal, mais c'est la première fois.

Appuyé contre un arbre, debout, le bourreau le garda en face de lui, mit sa verge entre les cuisses du même et réussit à le baiser ainsi. Les deux bras de Riton saisirent la tête échevelée d'Erik, serrèrent le cou célèbre et fort qui s'inclina. La tête d'Erik toucha enfin le visage pâle qui était tout un appel, un concert agonisant. Les bras de Riton frissonnèrent autour de la tête prise et l'enfermèrent dans une corbeille de tendresse et de roses, de chiffons d'enfants, de dentelles, et la bouche du gosse murmura contre l'oreille du guerrier demi-nu :

— Baise-moi, tu peux y aller. Rentre, c'est ta place. C'est l'heure, mon chéri.

Le souvenir du bourreau en traversant toute sa chair, contraignit Erik à plus d'humilité en face du gosse, mais il ne débanda pas. Seulement toute son ivresse s'enfuit. La face hideuse, mais dure, la stature et la musculature souveraines du bourreau présentes à son esprit devaient ou bien se sentir plus libres, donc lui donner de l'orgueil, en enculant Riton et le battre, le torturer pour être plus sûr de sa liberté et de sa propre force et puis se venger d'avoir été faible, ou bien rester humilié par la honte passée et finir son travail par des mouvements plus doux et arriver au but dans une sorte de détresse fraternelle. Riton étonné par cette trêve d'amour voulut mettre sa langue sur la sienne, mais Erik redressa sa tête et sur l'arcade sourcilière il lui donna un grand coup de boule, en même temps qu'il passait ses bras sous son dos, le ramenant violemment à lui et que sa verge, plus dure que jamais, fonçait plus loin.

— Ah! chéri! qu'est-ce...

Riton voulut murmurer quelques mots de reproches très doux, mais la vigueur des mouvements lui fit

reprendre, dans l'amour, cette conscience que les grands voluptueux gardent toujours. Il dit dans un sanglot presque :

— Tu m'auras pas! Non tu m'auras pas! Tu me défonces pas! alors que dans un bond il s'empalait lui-même profondément.

— Einmal...

La tête renversée, j'apercevais la désolante solitude et la beauté de cette cheminée, seule sur le ciel étoilé, comme un cap sur la mer. Elle me paraissait — et le cap — conscients de leur beauté et désespérés par cette conscience. Tout le membre y passa et les fesses de Riton touchèrent le ventre chaud d'Erik. Ce fut le grand bonheur pour l'un et pour l'autre et un grand désarroi car ce bonheur était atteint. Dans ces balançoires en forme de cages fermées que l'on voit aux fêtes foraines, deux gosses conjuguent leur effort. La cage monte. Chaque oscillation acquiert une plus haute amplitude, et quand la cage arrive au zénith, ayant décrit un demi-cercle, avant que de retomber afin d'achever sa courbe parfaite, elle hésite. Deux secondes elle est immobile. Pendant cet instant les gosses ont la tête en bas, c'est alors que leurs visages se réunissent et leurs bouches se baisent, que s'enchevêtrent leurs genoux. Sous eux, la tête à l'envers, la foule les regarde. Quand il sentit bien rentrée et agissante en lui, vivante et solide, la verge le clouant au soldat, Riton se fit encore plus tendre. Il murmura comme on prie :

— Écoute, dis, écoute, essaye si tu pourrais pas rentrer tout entier!

Pour Erik, cette phrase n'était qu'un chant léger. Il répondit par une phrase aussi belle, dans une langue aussi rauque. Et l'autre :

— Oui, t'as raison, essaye.

Puis tout à coup le corps d'Erik se busqua un peu.



Quand la tombe de la fillette de la boniche fut refermée, le corbillard sortit du cimetière. Les enfants de chœur s'enfuirent parmi les tombes. Ils escaladèrent en riant les entourages de fer forgé, firent quelques accrocs à la dentelle de leurs surplis. S'arrêtant tout à coup l'un en face de l'autre, ils se regardèrent dans les yeux. Un instant ils furent immobiles et soudain ils éclatèrent de rire et s'abattirent tout rouges, l'un sur l'autre, dans le gazon, sous les cyprès où s'enroulaient des roses dites « roses chiffons ». Le plus jeune échappa à l'étreinte du bras de l'autre, qui le dépeigna, et il bondit jusqu'au mur d'enceinte du cimetière et l'escalada. Sur la route, au loin, le corbillard vide, rentrait au garage. Le gosse se retournant, mit sa main en visière, au-dessus de ses yeux et ce qu'il vit le précipita du mur. Son ami était nu dans la soutane noire ouverte sur un corps musclé. Il bandait. Je m'approchai, je m'allongeai près d'Erik. Sur nos têtes descendit une tornade de pétales des roses enroulées autour des cyprès. Sous l'avalanche, il ne resta que deux bras solides, luttant dans cette position, que les matelots appellent « un bras de fer ». Il obligea Riton à rester sans bouger afin d'être tout entier, dans le silence et l'immobilité, présent à sa possession. Du membre d'Erik, pour entrer dans l'œil de bronze, il ne pouvait sortir que des roses blanches. Elles s'échappaient lentement, à chaque pulsation, rapide, mais régulière de la queue, aussi rondes et lourdes que les ronds de la fumée d'un cigare sortant d'une bouche arrangée en cul de poule. Riton les sentait remonter en lui, par un chemin plus rapide que celui des intestins, jusqu'à sa poitrine, où leur parfum s'étalait en nappes et dont on s'étonne que la bouche n'en fût embaumée. Maintenant que Riton est mort, tué par un Français, si l'on ouvrait sa poitrine peut-être trouverait-on, prises dans le treillage des côtes de la cage thoracique,

quelques-unes de ces roses à peine séchées? Erik eut un tremblement et son grand corps doré s'affaissa sur le corps vaincu de Riton. Ils restèrent une seconde saisis par la stupeur, Erik ayant le ventre blessé par la verge de Riton qui ne débandait pas puisqu'il n'avait pas joui, mais bandait plus dur d'avoir été le témoin pieux de l'effondrement d'Erik dans la joie. Erik se décolla, il prit dans sa main et la garda la queue du même en s'allongeant à ses côtés.

— Rentre vite. Va, t'auras chaud.

Puis ce ne fut plus qu'un râle de la gorge. L'Allemand le pénétrait.

— Mais enfonce!

Il couvrit de baisers la tête en sueur. La verge le perforant lui faisait si mal qu'il ne désira plus qu'un surcroît de douleur afin de se perdre en elle.

— Oh! qu'il me déchire tout! Mais tue-moi!

— Ich...

La bouche d'Erik parlait, soufflait sur l'épaule du gosse. Et ses reins n'arrêtaient pas de foncer. Il ouvrit, sur ceux de Riton, ses yeux qu'il avait gardés fermés. Il est banal de dire : « Ces yeux ont vu la mort en face. » Pourtant de tels yeux existent et les hommes qui les possèdent, au sortir de la rencontre effrayante conservent dans le regard une dureté ou un éclat inhabituels. Sans vouloir trop longtemps parler sur ce ton de l'œil de Gabès et imposer une confusion proche du calembour, l'œil de Jean pour moi redevient funèbre. Quand je m'allongeais sur son dos, que je descendais encore, j'obligeais ma langue à se faire très fine pour fouiller avec précision cette fente aussi étroite que le trou d'une aiguille. Je me sentais être... — (celui-là, je l'ai au cul!)... Je me sentais y être. Puis je m'efforçais d'accomplir bien mon travail de foreuse. Enfin, comme lorsque l'ouvrier appuyé à sa machine qui le fait tressauter au centre de la carrière, debout, au milieu des

éclats du mica et des étincelles jaillissantes autour de la foreuse, à la nuque talonnée par un soleil assommant, un vertige soudain brouille tout et dispose les habituelles palmes et sources d'un mirage, ainsi un vertige brandissait plus fort ma queue, ma langue s'amollissait oubliant de creuser plus fort, ma tête s'enfouissait encore dans les poils mouillés, et je voyais l'œil de Gabès s'orner de fleurs, de feuillages, devenir une charmille très fraîche où tout entier je pénétrais en rampant pour m'endormir sur la mousse, dans l'ombre, y mourir.

Dans mon souvenir, cet œil si pur était paré de bijoux, de diamants et de perles disposées en couronnes. Il était clair. Les yeux d'Erik : Erik avait connu les neiges de Russie, la cruauté d'un combat corps à corps, la stupeur de rester seul survivant d'une Compagnie, la mort était familière à ses yeux. Quand il les ouvrit, malgré l'ombre, Riton vit leur éclat. Se souvenant de toutes les campagnes d'Erik, il pensa aussi très vite : « Il a vu la mort en face. » Erik avait arrêté son travail. Il restait le regard fixe, sa bouche immobile collée à la bouche de Riton. « Maintenant j'ai l'impression que je t'aime plus qu'avant. » Cette phrase m'a été offerte il y a trois mois par Jean, et je la pose sur la bouche d'un milicien qu'un soldat allemand vient d'enculer. Riton murmura : « Maintenant j'ai l'impression que je t'aime plus qu'avant. » Erik ne comprit pas. En le branlant, il voulut faire jouir Riton qui repoussa doucement la main d'Erik et protégea sa queue avec une des siennes. Las et un peu triste Erik n'insista pas. Le jeu aurait pu consister à laisser Riton jouir après Erik, lors d'une autre étreinte. L'on s'étonne de la mésaventure des ménages où le mari et la femme n'arrivent pas ensemble à la jouissance. Le bonheur est plus grand quand le partenaire s'emploie avec art (ce qu'il ne peut faire s'il est attentif à son propre plaisir). L'esprit tendu par la jouissance on ne saurait

bénéficier du bonheur de voir ou sentir l'autre jouir. L'égoïsme dirige la jouissance simultanée. Il était normal que de Riton, plus jeune que lui, Erik tirât son plaisir, et normal que Riton servît Erik, désirât qu'il jouisse plus que lui. Sa pudeur aussi l'empêchait et sa gentillesse, de lâcher son foutre sous la caresse d'Erik. D'ailleurs Riton connaissait déjà la saveur des couilles, d'une belle grosseur, toutes hérissées de poils durs et noirs, rêches, qui piquaient le palais, les lèvres et la langue. Leur enveloppe non plus n'était pas molle. Presque plus que la verge pourtant belle, elles étaient les organes vraiment de la virilité et l'intérieur en devait être précieux pour qu'on les gardât dans des coques épaisses, épineuses de châtaignes. Riton les gardait dans sa bouche. Il les y enfermait. Il eût accepté qu'on les lui cousît à l'intérieur, comme au prisonnier de ses propres testicules fait, dit-on — le guerrier marocain, comme on enferme celles d'un bouc sous la peau du ventre.

— Si je connaissais un chirurgien, pensa-t-il une fois, je me les ferais greffer. Après tout, lui c'est un Frisou. Y aurait pas trop de mal si on le châtrait.

Malgré leur amour, l'un et l'autre restaient allemand et français. Ses couilles dans la bouche goulue de Riton, Erik passait ses doigts dans les boucles folles.

— Il pourrait me mordre, pensa-t-il. Pour lui, je ne suis qu'un Boche, il pourrait me dévorer.

En effet, aucune tendresse n'avait pu s'échapper, car l'amour qu'ils se portaient n'étant pas reconnu du monde, ils n'en pouvaient sentir les effets naturels. Seul le langage aurait pu leur apprendre qu'ils s'aimaient d'amour. Nous savons comment ils se parlaient dans les débuts. En voyant qu'ils ne se comprenaient pas et que toutes leurs phrases étaient inutiles, ils finirent par se contenter de grognements. Ce soir, pour la première fois depuis dix jours, ils vont parler et envelopper leur

langage de la passion la plus éhontée. Un bonheur trop aigu fit gémir le soldat. Les deux mains s'accrochant, l'une à l'oreille, l'autre aux cheveux, il arracha la tête du gosse de l'axe d'acier qui durcissait encore.

— Arrête.

Puis il attira jusqu'à lui cette bouche qui se colla précipitamment, dans la nuit, à la sienne. Celle de Riton était restée entr'ouverte, conservant la forme et le calibre de la verge d'Erik. Elles s'écrasèrent l'une sur l'autre, reliées comme par un trait d'union, par un sexe de vide, sans racine, vivant seul et allant d'un palais à l'autre. Le soir était merveilleux. Les étoiles étaient calmes. On supposait les arbres vivre, la France s'éveiller et plus intensément au loin, au-dessus veiller le Reich. Riton s'éveilla. Il s'était à peine, à l'écart d'Erik qui se reculottait, caressé la queue et il avait joui. Erik était triste. Déjà il songeait à l'Allemagne lointaine, à sa vie en danger, aux moyens de se tirer d'affaire. Dans un angle, Riton boutonnait sa braguette, puis il saisit doucement la mitrailleuse. Il tira un coup. Erik s'abattit, roula sur la pente du toit et tomba. Dans la cachette, les deux soldats n'entendirent pas la chute, ni ne remarquèrent la singularité du coup de feu. Pendant dix secondes une folie joyeuse fut maîtresse de Riton. Pendant dix secondes, il piétina le cadavre de son ami. Immobile, le dos appuyé à la cheminée, les yeux fixes, il se vit dansant, hurlant, sautant autour et sur le mort qu'il écrasait sous des talons ferrés. Puis il revint à lui doucement, et lentement il gagna d'autres toits. Toute la nuit, toute la matinée du vingt août, abandonné de ses amis, de ses parents, de son amour, de la France, de l'Allemagne, du monde entier, il tira jusqu'à ce qu'il tombe épuisé, non de ses blessures, mais de fatigue, quand la sueur collait à ses tempes des mèches désespérées. Un instant il eut une telle peur d'être tué, qu'il songea à se donner la mort. Les Japonais, rap-

portent les journaux, ont conseillé à leurs soldats de lutter même après la mort, que leurs âmes soutiennent et dirigent les vivants... La beauté d'une telle objur-gation (qui me montre un ciel débordant d'une activité en *puissance*, plein de morts s'efforçant de tirer) m'incite à faire prononcer par Riton cette phrase :

— Aide-moi à mourir.

. . . . .  
La petite bonne rentra dans sa chambre. Il faisait nuit. Elle ne prévint personne.

Elle s'assit sur son petit lit de fer, toujours coiffée de sa couronne comme d'une casquette de voyou. Le sommeil la surprit ainsi, assise, balançant une jambe et sa marguerite fanée à la main. Quand elle se réveilla, tard dans la nuit, un rayon de lune passant par la fenêtre, faisait une tache claire sur le tapis râpé. Elle se leva et tranquillement, pieusement, elle déposa sa marguerite sur cette tombe merveilleuse de sa fillette, puis elle se déshabilla et s'endormit jusqu'au matin.

*Ouvrage reproduit  
par procédé photomécanique.  
Impression S.E.P.C.  
à Saint-Amand (Cher), le 19 avril 1984.  
Dépôt légal : avril 1984.  
Premier dépôt légal : novembre 1978.  
Numéro d'imprimeur : 753.*

ISBN 2-07-027919-7./Imprimé en France.

**33520**